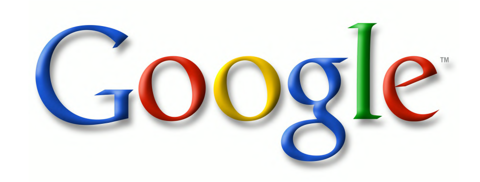
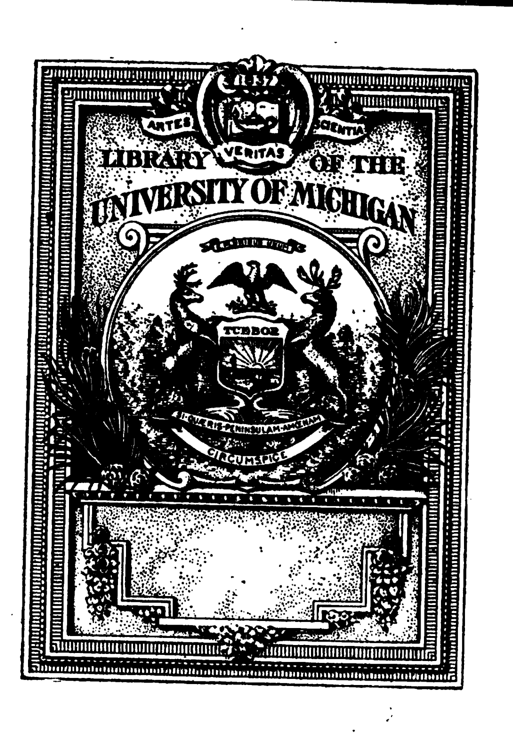
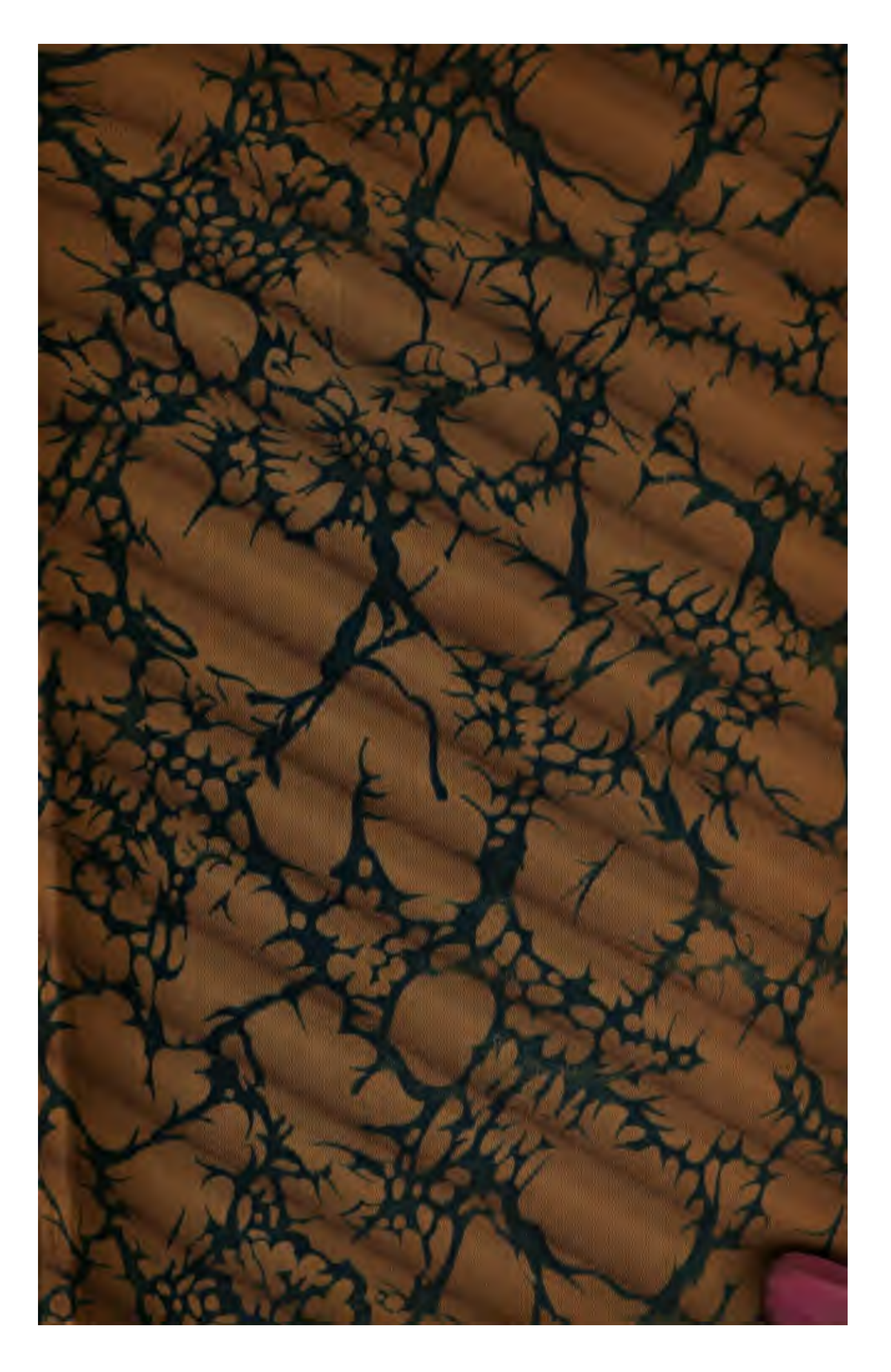



ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

SOUS

LA DOMINATION ROMAINE

PAR

L. PETIT DE JULLEVILLE, 1841–1901

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON

DEUXIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
et par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France.



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

1 'aire du Collège de France, de l'École normale supérieure,
des Écoles françaises d'Athènes et de Rome

7, RUE DE MÉDICIS, 7

HISTOIRE

DE LA GRÈCE

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

TOULOUSE, IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

SOUS

LA DOMINATION ROMAINE

PAR

L. PETIT DE JULLEVILLE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON

DEUXIÈME ÉDITION

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
et par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France.



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

Libraire du Collège de France, de l'École normale supérieure, des Écoles françaises d'Athènes et de Rome

7, RUE DE MÉDICIS, 7

1879

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

L'auteur de ce livre écrivait les lignes suivantes en tête de la première édition :

La plupart des historiens de la Grèce ont limité leur œuvre à l'époque où l'intervention des Romains dans les affaires de ce pays en confondit en partie l'histoire avec celle de Rome. Quelques-uns même ont pensé que les dernières années de la Grèce libre ne méritent pas d'être racontées ; le plus considérable entre ces historiens, Grote, n'a pas prolongé son grand ouvrage au delà du récit des luttes qui suivirent la mort d'Alexandre.

Ces dédains ne me semblent pas justifiés. Un peuple tel que le peuple grec mérite d'être étudié même dans sa décadence ; sa vie ne fut pas finie du jour où il perdit sa liberté politique. L'influence très-marquée qu'il exerça ensuite sur ses vainqueurs et la prééminence qui lui demeura dans les lettres, dans l'éducation des jeunes gens,

ne sont-elles pas une preuve suffisante que la Grèce respirait encore ?

Elle n'était plus qu'une province dans l'immense empire romain. Mais, à ce point de vue même, quelle lumière ne jetterait pas sur l'histoire de l'Empire une suite de monographies où serait étudiée, avec un délai suffisant, chacune des provinces dont il se composait ! Un tel travail a été fait déjà pour la Gaule, pour l'Asie, pour d'autres régions encore. J'essaie ici de raconter brièvement l'histoire de la Grèce sous la domination des Romains, sans négliger rien d'important parmi les nombreux matériaux que nous a transmis cette époque.

L'intérêt qui s'attache en effet à l'histoire de la Grèce, même de la Grèce déchue et déshéritée, a fait accueillir ce livre avec faveur par beaucoup de lecteurs sérieux. L'Académie française et l'Association pour l'encouragement des études grecques en France lui ont fait l'honneur de le couronner dès son apparition.

A côté de ces encouragements et de ces éloges plusieurs réserves et quelques critiques ont été exprimées, que nous n'avons pas accueillies avec moins de reconnaissance, et dont nous eussions été heureux de profiter dans cette se-

conde édition, s'il n'eût fallu, pour y satisfaire, plutôt écrire un autre livre que corriger celui-ci.

On s'est plaint que l'auteur ait trop rarement puisé aux sources épigraphiques, si abondantes pour l'époque gréco-romaine. Certes nous n'ignorions pas de quel copieux trésor de détails nous aurions pu grossir et enrichir notre livre, en usant davantage des travaux de tant d'éminents érudits, qui depuis trente ans ont renouvelé ou créé l'archéologie grecque. Mais qu'avions-nous prétendu faire? Nous essayions (le premier en France) de tracer le cadre et l'esquisse d'une histoire de la Grèce romaine. Or, malgré tous les progrès accomplis dans notre temps par la science archéologique, malgré les immenses services rendus par elle à l'histoire, nous pensions que la matière d'un récit général, sobre et court, vivement tracé, se trouve encore dans les historiens, dans Polybe, Tite-Live, Strabon, Plutarque, Pausanias, Dion Cassius, Appien, plutôt que dans les inscriptions.

Lorsque ce livre parut, il y a quatre ans,

quelques personnes félicitèrent l'auteur, et d'autres le blâmèrent d'avoir, en l'écrivant, quelquefois songé aux évènements et aux hommes de son temps et de son pays. Ni l'éloge ni le blâme n'étaient mérités : une telle préoccupation était bien loin de notre pensée. Aussi, quoique les circonstances aient beaucoup changé depuis quatre ans, nous ne voyons rien à changer dans le jugement que nous portions alors sur les fautes qui ont fait perdre aux Grecs leur indépendance politique. Nous croyons toujours que cette indépendance a péri sous les coups de l'étranger, parce que les partis qui divisaient la nation aimèrent mieux périr séparément que vaincre ensemble.

HISTOIRE

DE LA GRÈCE

SOUS LA DOMINATION ROMAINE

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE GUERRE ENTRE ROME ET LA MACÉDOINE.

(217-205 av. J.-C.)

La conquête de la Grèce a coûté aux Romains soixante et dix ans d'efforts ; et n'a pas été aussi aisée qu'on le croit généralement. La Grèce, à la veille de sa chute, était encore très-forte ; elle avait une population compacte de trois à quatre millions d'habitants ; son sol se prêtait merveilleusement à une guerre défensive qu'elle eût pu rendre interminable. Impuissante à agir au dehors par les armes, elle pouvait rester invincible chez elle, au moins dans les limites du Péloponèse. Enfin, elle avait partout des alliés ; Rome, des ennemis partout : en Asie, à Carthage, en Espagne. La cause de la Grèce n'était donc pas désespérée. Montesquieu ne s'y est pas trompé ; contre

la plupart des historiens, il croit « que la Grèce était redoutable par sa situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats ; sa police, ses mœurs, ses lois ; elle aimait la guerre ; elle en connaissait l'art, » et il ajoute : « elle aurait été invincible, si elle avait été unie (1). »

Là se trouve, en effet, l'explication de sa défaite ; et tout le monde sait bien que la Grèce périt par ses funestes divisions. Mais ce fait si connu a lui-même besoin d'être éclairci. On croirait, à tort, qu'il régnait entre les cités des haines de races et des rivalités permanentes. Le temps et d'autres passions plus violentes avaient apaisé ces animosités traditionnelles, qui excitaient, deux siècles auparavant, la guerre du Péloponèse.

La période que nous allons étudier offre un spectacle tout différent. Alors, le caprice des alliances, bouleversées sans cesse, rapproche pour un jour deux villes, ennemies la veille, sans les lier pour le lendemain ; et jette chaque cité, tour à tour, dans les partis les plus contraires. C'est qu'il y a désormais non plus deux races en Grèce, mais deux factions dans chaque ville, qui s'y disputent le pouvoir. Aussitôt que l'une d'elles devient maîtresse, avec une rigueur inexorable, et dénuée de tout scrupule patriotique, elle brise les alliances engagées ; elle va chercher dans les autres cités l'appui de la faction semblable, et déclare la guerre à la faction

(1) *Considérations*, etc., chap. V.

rivale. Ainsi la Grèce a péri, comme on le répète souvent, par la division ; non pas, comme on le croit, par l'hostilité des villes entre elles; mais par l'acharnement des factions qui déchiraient chaque ville en particulier, et mettaient en présence, dans toutes les *agoras*, deux partis, ou plutôt deux armées ennemies ; lesquelles s'appelaient encore, par tradition, les *aristocrates* et les *démocrates ;* mais qui n'étaient en réalité que les riches et les pauvres. La politique n'était plus qu'un prétexte dans cette lutte toute sociale. A la fin du troisième siècle avant Jésus-Christ, les constitutions aristocratiques ou oligarchiques étaient depuis longtemps partout tombées en désuétude. Tous les hommes libres étant égaux, l'esclave ne comptant pas encore, la démocratie pure régnait de fait dans tous les Etats. Mais l'égalité politique n'avait pas guéri l'inégalité sociale; elle en avait seulement rendu plus sensible l'inévitable amertume ; et la lutte, assoupie entre la noblesse effacée et le peuple vainqueur, s'était réveillée entre les riches et les pauvres ; c'est-à-dire entre ceux qui, possédant quelque chose, voulaient le garder; et ceux qui ne possédant rien, voulaient tout prendre.

Malgré le retour possible de luttes semblables dans le monde moderne, il faut convenir que notre état social est aujourd'hui mieux armé contre leurs désastreuses conséquences. Le travail, source première de toute richesse (et ce n'est pas là une banalité morale, c'est le principe même et le mieux démontré de la science économique), le travail est au

moins libre à tous, par les mœurs, comme par les lois. Dans l'antiquité, les lois quelquefois, les mœurs presque toujours l'interdisaient à l'homme libre; l'esclave seul travaillait; mais l'esclave appartenait au riche; ainsi le riche s'enrichissait sans cesse, et par le travail, et par le capital; le pauvre traînait dans une orgueilleuse paresse sa liberté misérable, et chaque jour la pauvreté l'étreignait plus pressante. Empruntait-il au riche? S'acquitter, même des intérêts, lui était impossible, et la dette, tous les jours grossie, le mettait à la merci du créancier. Cependant, la décadence des mœurs avait rendu les besoins plus nombreux, et poussé jusqu'à la fureur l'amour du bien-être et du plaisir. Qu'arriva-t-il au jour où la démocratie triomphante, ayant partout renversé les constitutions aristocratiques, eut remis le pouvoir aux mains du plus grand nombre? C'est que la guerre fut ouverte entre les deux classes; elle ne devait se terminer que par la ruine de la Grèce. Les pauvres, repoussant le travail, moyen trop lent, demandèrent la richesse à la violence. Dépouiller les riches fut l'unique but de leur politique; leurs moyens furent la confiscation, l'emprunt forcé, l'impôt progressif et l'abolition des dettes ou la suspension indéfinie des paiements. Mais les riches ne se laissèrent pas dépouiller sans combat; ils ne se résignèrent pas au rôle de victimes; ils usèrent plutôt de moyens qui ne valaient pas mieux que ceux de leurs adversaires; et repoussèrent souvent la violence par la violence, et la terreur par la terreur. Cette lutte sociale allait en-

trer dans la période de sa plus vive intensité par l'intervention des Romains dans les affaires de la Grèce.

Par un enchaînement singulier des événements, cette intervention se produisit pour la première fois au plus fort de la lutte engagée entre Rome et les Carthaginois. Polybe raconte comment, durant la seconde année de la deuxième guerre Punique (1), tandis qu'Annibal, vainqueur au Tésin, à la Trébie semblait déjà menacer Rome, le roi Philippe de Macédoine et les Etoliens consumaient leurs forces dans une lutte obscure. Profitant d'une courte trêve, le roi assistait un jour aux jeux Néméens ; un courrier se présenta ; il apportait une nouvelle dont l'importance fit pâlir en un instant tout l'intérêt que le jeune roi prenait aux jeux. Les Romains sont vaincus à Trasimène, leur général est tué, l'armée est en pièces, et Annibal va marcher contre Rome. Philippe avait à ses côtés son confident le plus cher, Démétrius de Pharos ; il lui montra les lettres qu'il venait de recevoir, et ne les montra qu'à lui seul. Démétrius les lut; puis, s'adressant au roi : « Débarrassez-vous au plus vite, » lui dit-il, « de cette guerre d'Etolie, et passez en Italie. C'est là que vous jetterez les bases de la monarchie universelle, dont nul n'est plus digne que vous ; mais c'est maintenant qu'il faut agir, quand les Romains sont abattus (2). »

(1) 217 avant J.-C.
(2) Polybe, V, 101.

Philippe avait alors vingt ans. Il avait succédé trois années auparavant à son oncle, Antigone Doson. Il régnait sur les Macédoniens, nation brave et disciplinée, de longtemps faite à respecter l'autorité absolue de ses rois, prête à les suivre dans tous les hasards, et fière de son obéissance autant que d'autres nations le furent jamais de leur liberté. Je ne sais si l'antiquité offre un autre exemple de ces monarchies compactes et vigoureuses, comme l'ère chrétienne en a connu plusieurs, chez lesquelles la fidélité au souverain est le principal ressort de la vie publique et le fondement principal de la grandeur de l'Etat. Mais cette loyauté monarchique élevait entre la Macédoine et la Grèce républicaine comme une barrière de préventions qui ne fut jamais renversée.

« Il n'est pas facile, » dit Polybe, « de citer un roi que la nature ait mieux doué que Philippe des qualités d'un conquérant. Il avait l'esprit fin, une grande mémoire, une grâce éminente ; avec cela, une prestance, une majesté vraiment royales ; et surtout l'activité, l'audace guerrière. Quel vice battit en brèche toutes ces qualités, et fit, d'un roi si bien doué, un tyran farouche, il serait malaisé de le dire en peu de mots (1). »

En réalité Philippe offrit toujours un singulier mélange de qualités brillantes et de vices repoussants : ce furent moins ses mœurs qui changèrent que sa politique et ses alliances. De là les invectives

(1) Polybe, IV, 77.

de Polybe contre les dernières années de ce roi, dont il avait exalté les débuts.

A l'époque où Annibal entrait en Italie, Philippe était entraîné vers les vastes entreprises par la jeunesse, par l'enivrement du pouvoir absolu, par la confiance ambitieuse qu'inspirait la fidélité de son peuple au prince qui se sentait aimé. Successeur d'Alexandre, il s'en croyait l'héritier, appelé à reprendre vers l'Occident l'œuvre qu'Alexandre avait accomplie en Orient. Cédant ainsi aux conseils de Démétrius de Pharos, il se hâta d'envoyer des ambassadeurs aux Etoliens; et obtint de ceux-ci que des pourparlers pacifiques s'ouvrissent à Naupacte, sur le golfe de Corinthe.

Dans la première conférence, un Etolien, nommé Agélaos, partisan de la paix, prononça, devant le roi lui-même et devant ses compatriotes, un discours dont Polybe nous a transmis la substance et qui nous frappe d'étonnement par les vues prophétiques qui y furent développées : « Plût aux dieux, » disait-il, « que nous tous Grecs, n'eussions jamais la guerre les uns contre les autres. Nous devrions tous, nous tenant la main dans la main, comme des gens qui franchissent ensemble un torrent, opposer une force compacte aux invasions des barbares, et sauver ainsi nos personnes et nos cités. Jetons les yeux vers l'Occident; pensons à la force de ces armées, à la grandeur de la guerre qui surgit là-bas; le moins clairvoyant politique peut prévoir que jamais les vainqueurs, soit Carthaginois, soit

Romains, ne se contenteront de régner sur l'Italie et la Sicile ; ils pousseront bien au delà, et plus loin que nous ne le voudrions, leurs entreprises et leurs forces. Que tous y prennent garde, mais surtout Philippe ! » Au lieu de diviser et d'affaiblir la Grèce, le roi devrait la tenir en paix, et épier les événements. « Une nuée grossit du côté de l'Occident. Qu'il ne la laisse pas fondre sur la Grèce (1). »

Ce discours fut entendu ; la paix fut faite en Grèce (2). Pour la première fois le nom de Rome intervenait dans l'histoire des Grecs et pesait sur leurs délibérations. « Ce fut la première fois, » dit Polybe, « qu'on vit les affaires de la Grèce mêlées à celles de l'Italie. Depuis ce jour, Philippe et les chefs des Grecs, soit pour faire la paix, soit pour faire la guerre, ne consultèrent plus l'état de la Grèce, mais tous tinrent dès lors leurs yeux tournés vers l'Italie... On ne regarda plus ni vers Antiochus, ni vers Ptolémée, ni vers le Midi, ni vers l'Orient ; mais tous regardaient du côté de l'Occident (3). »

La royauté macédonienne exerçait alors en Grèce, directement ou indirectement, une influence tout à fait dominante. Elle s'étendait d'abord sur toute la Thessalie, incorporée à la monarchie, jusqu'au Sperchius, c'est-à-dire jusqu'aux Thermopyles, ces portes de la Grèce propre. Au delà des Thermopyles, Philippe

(1) Polybe, V, 104.

(2) La troisième année de la cent quarantième olympiade. Polybe, V, 105.

(3) Polybe, V, 105.

tenait garnison en Locride, en Doride et en Phocide; coupant en deux parts la Grèce du nord, il séparait les Etoliens remuants et ambitieux de la Béotie et de l'Attique dégénérées, mais qui pouvaient encore être redoutables. Philippe menaçait plus directement l'Attique par la possession de l'Eubée, avec l'imprenable Chalcis, et du promontoire de Sunium. Il n'occupait dans le Péloponèse que des places sans importance, mais il tenait Corinthe, la clé de la péninsule. Maître ainsi de Démétrias, en Thessalie, de Chalcis, en Eubée, de Corinthe sur l'isthme, le roi de Macédoine se vantait de tenir entre ses mains les *trois chaînes de la Grèce*.

Deux confédérations rivales se partageaient le reste de la Grèce: l'une dominante sur le continent, l'autre dans la presqu'île; l'une inféodée, par une politique funeste, à la Macédoine; l'autre hostile à cette monarchie avec un aveuglement plus funeste encore; l'une aristocratique, l'autre démocratique. C'étaient la ligue Achéenne et la ligue Etolienne.

L'Achaïe est cette partie du littoral du Péloponèse qui s'étend au nord de la presqu'île. Si l'on comprend que l'Arcadie forme, au centre du Péloponèse, un enchevêtrement de montagnes, dont les plus hauts sommets sont au nord de cette province, il est aisé de s'expliquer que les fleuves sortis de ces montagnes doivent se diriger de tous côtés, excepté vers le nord; et que, du côté du nord, l'Arcadie n'envoie à la mer que de simples torrents, nombreux mais isolés, parce que leur embouchure est trop voisine

de leur source pour qu'ils puissent se réunir, grossir leurs eaux en diminuant leur nombre et devenir ainsi de véritables fleuves. Chacun de ces torrents forme donc une petite vallée, qui s'ouvre directement vers la mer. L'ensemble de ces vallées, réunies entre elles par l'étroite lisière du rivage où elles aboutissent, forme l'Achaïe.

Ces conditions géographiques expliquent l'histoire de cette province. Chaque ville avait son territoire trop distinct pour n'être pas elle-même indépendante. Mais toutes ensemble étaient trop menacées par le péril commun d'une invasion, qui pouvait fondre sur elles par mer ou du haut des monts, pour n'être pas confédérées.

La ligue Achéenne, ainsi fort ancienne, mais longtemps plus religieuse que politique et surtout purement défensive, demeura obscure jusqu'à l'époque des guerres sanglantes qui suivirent la mort d'Alexandre. Mais Pausanias explique bien comment, par l'épuisement général du reste de la Grèce, l'Achaïe se trouva la plus forte des provinces : Sparte, vaincue à Leuctres et à Mantinée, était désormais contenue par Messène et Mégalopolis; Thèbes, détruite par Alexandre, venait à peine d'être rétablie par Cassandre. Athènes, épuisée par les longues guerres qu'elle avait soutenues, était opprimée par les Macédoniens. Au contraire, les Achéens, seuls entre tous les Grecs, n'avaient jamais subi ni tyrans, ni peste, ni guerres (1).

(1) Pausanias, VII, 6 et 7.

Aratus, le premier, donna un caractère national à la confédération, jusque-là purement provinciale, en y faisant entrer une ville non achéenne, Sicyone, sa patrie, arrachée au tyran Nicoclès. Peu à peu Corinthe et l'Arcadie, la plus grande partie du Péloponèse et une partie même de la Grèce du Nord, furent agrégées à la ligue. L'unité politique de la Grèce faillit alors se fonder; malheureusement, entre les factions qui divisaient toutes les cités, la ligue avait dû prendre parti; elle était aristocratique, et ce caractère lui faisait rencontrer partout, avec l'appui de l'aristocratie, l'inimitié de la démocratie.

Il est assez difficile, au premier abord, de s'expliquer pourquoi la confédération des Achéens était aristocratique; en d'autres termes, favorable aux riches. Tous les pouvoirs et toutes les lois émanaient d'une assemblée générale qui se tenait à Ægium, au printemps et à l'automne; tout homme libre avait le droit d'y assister, d'y parler, et d'y voter. Un conseil, formé des représentants des villes, rendait la justice et expédiait les affaires dans l'intervalle des assemblées générales. Un *stratége*, ou général, nommé pour un an, présidait le conseil, conduisait les armées et exerçait tout le pouvoir exécutif, avec l'assistance d'un *hipparchos* et d'un *grammateus*, sortes de ministres de la guerre et des affaires étrangères. Il n'y avait pas d'autres magistrats nécessaires, dans une confédération de villes libres qui n'avaient centralisé que leurs intérêts militaires et diplomatiques.

Dans cette constitution de la ligue Achéenne, où donc était l'aristocratie? Elle était d'abord dans certaines lois restrictives, dont un peu d'attention révèle l'importance. Tout homme libre était électeur, mais seulement à partir de l'âge de trente ans; premier gage donné au maintien des intérêts conservateurs. Ensuite l'élite de l'armée, formée de cavaliers qui s'entretenaient eux-mêmes, était nécessairement recrutée dans l'aristocratie. Enfin la magistrature gratuite et ruineuse du stratége ne pouvait être sollicitée et exercée que par un homme riche; quoique tous eussent le droit nominal d'y prétendre. Mais la prépondérance de l'aristocratie était surtout dans les mœurs. L'Achaïe avait eu le bonheur de vivre longtemps obscure et isolée : chaque famille et chaque maison n'y traînait pas, comme ailleurs et dans presque toutes les cités grecques, un héritage de rancunes politiques et de haines sociales. Elle renfermait des riches et des pauvres ; mais les riches étalaient moins de faste, et les pauvres, moins misérables, se sentaient moins d'envie au cœur. La richesse était surtout agricole; une aisance modeste était le lot d'un grand nombre. Les classes étaient moins tranchées. L'aristocratie conservait ainsi sa prépondérance naturelle et la conservait sans luttes. Le sénat, pouvoir souverain, était, quoique émané du vote populaire, entièrement aristocratique; et l'on conçoit que sa politique constante fut de faire triompher dans toute la Grèce le parti qu'il représentait.

Mais en face de l'Achaïe, de l'autre côté du golfe

de Corinthe, une autre confédération, non moins puissante, suivait une politique toute différente.

Entre Naupacte et les Thermopyles, un groupe très-tourmenté de hautes montagnes a formé de tout temps la région la plus déserte et la moins connue de la Grèce. Là se dressent des sommets que recouvre la neige une grande partie de l'année. Le mont Ghiona surpasse le Parnasse de cinquante-trois mètres, et s'élève à deux mille cinq cent douze mètres au-dessus du niveau de la mer. Point de routes à travers ces montagnes, point de villes dans leurs replis. Elles sont depuis trente siècles abandonnées à des bergers, qui n'ont pas d'histoire. Elles forment, entre la Grèce orientale et la Grèce occidentale, une barrière qui ne sera jamais franchie. Elles ont arrêté les progrès de la civilisation qui brillait à Athènes et rayonnait sur Chalcis, Mégare, la Béotie, la Phocide. Elles ont laissé dans une barbarie profonde l'Etolien et l'Acarnanien, toujours ennemis entre eux, quoique également pillards et féroces.

Les témoignages unanimes de l'antiquité donnent une étrange idée des Etoliens. Thucydide (1) les dépeint comme des barbares et des brigands. Ils vivaient disséminés dans des villages, que séparaient de longues distances. Ils parlaient une langue ignorée du reste de la Grèce, et se nourrissaient, disait-on, de chair crue. On désignait en Grèce le brigandage par cette métaphore élégante : *mœurs étoliques*.

(1) Thucydide, I, 5; III, 94.

Habitants des vallées fertiles ou des montagnes arides, tous également méprisaient l'agriculture, et ne vivaient que pour la guerre et le pillage.

Malgré ces mœurs insociables, les Etoliens étendirent leur influence politique plus loin que ne fit la ligue Achéenne, et leur confédération s'annexa des villes jusqu'en Asie. C'est qu'ils comptaient dans chaque cité des alliés, et un parti qui les appelait, quand ce parti devenait le plus fort : c'était le parti populaire, auquel les Etoliens apportaient l'abolition des dettes et l'exclusion des riches, quelquefois même le massacre des riches. Rien ne paraît d'abord plus semblable que les constitutions des deux ligues. Mais rien n'était plus différent que leur action, tant un peuple est ce que le font ses mœurs, et non ce qu'indiquent ses lois. Toute ville, même non achéenne, en entrant dans la ligue Achéenne, y était reçue sur le pied d'une égalité parfaite. Elle fournissait son contingent à l'assemblée générale, au sénat ; le stratége pouvait être choisi dans son sein. Au contraire, une ville annexée à la ligue Etolienne recevait tout d'abord une garnison étolienne et un gouverneur étolien. Le parti populaire acceptait avec joie ce joug sous lequel il avait la satisfaction de voir courber au même niveau que lui l'aristocratie vaincue : au lieu que l'aristocratie, dans les cités où elle dominait, cherchait, en s'unissant aux Achéens, des alliés, mais non des maîtres.

Quelle que fût la force expansive de la confédération Etolienne, appuyée partout de la démagogie, elle n'eût pas réussi à empêcher les Achéens de fon-

der au moins l'unité politique du Péloponèse, s'il ne s'était trouvé dans la presqu'île une ville encore puissante, qui fut jusqu'au bout l'irréconciliable ennemie de la ligue aristocratique. Il était, paraît-il, dans la destinée de Sparte de perdre deux fois la Grèce, en s'opposant deux fois à ce que l'unité nationale pût s'y établir, au sommet d'une fédération de cités indépendantes. Sparte avait entravé les grands projets de Périclès et ruiné l'hégémonie athénienne. Elle allait cette fois briser la ligue Achéenne, plus libérale et mieux constituée que l'hégémonie athénienne.

Au troisième siècle avant J.-C., la constitution de Lycurgue était tombée en dissolution. Les Spartiates, réduits à quelques centaines, n'étaient plus qu'une caste odieuse, regorgeant de richesses au milieu d'une misère extrême où languissait toute la nation. Deux hommes entreprirent de réformer la cité. Malheureusement l'un d'eux fut un utopiste et l'autre un démagogue. L'utopiste fut Agis. Il voulut remettre en commun tous les biens; mais il commença par donner les siens, qui étaient immenses. Il échoua néanmoins, et périt dans une réaction oligarchique. Le démagogue fut Cléomène; plus habile qu'Agis, et moins honnête, il commença par former sans bruit une armée dévouée à ses vues, puis, quand il fut sûr de ses forces, il déclara la guerre à la ligue Achéenne, et, dans tout le Péloponèse, appela les pauvres au partage des biens et au pillage des riches.

Aratus était alors à la tête des Achéens. Serré de

près par l'armée de Cléomène, il vit la faction démagogique à la veille de triompher, et de bouleverser la société. Il eut peur, et fit ce que ne doit jamais faire un bon citoyen, ce que n'eût jamais fait un politique plus clairvoyant, sachant bien qu'un pays qui ne peut se sauver lui-même des dangers qu'il recèle en lui-même, est un pays que rien ne sauvera. Aratus appela l'étranger.

Antigone Doson, roi de Macédoine, accourut avec joie ; il mit garnison dans Corinthe, battit Cléomène à Sellasie, entra dans Sparte et y balaya la faction démagogique. Cléomène s'enfuit en Egypte, où il périt.

Mais la ligue Achéenne était désormais liée à la Macédoine, soumise à son influence, asservie à sa politique : et Sparte restait néanmoins un foyer démagogique, toujours prêt à allumer l'incendie dans le Péloponèse. Antigone avait à peine quitté la Péninsule, qu'un tyran s'élevait dans Sparte, Machanidas, homme habile, intelligent, résolu, qui sut recueillir l'héritage de Cléomène, et rétablir le parti vaincu à Sellasie. Il chassa, ou fit périr toute l'aristocratie ; il appela à lui tous les pauvres, tous les mécontents, tous les hilotes affranchis, leur distribua les terres, les richesses ; et, fondant sa tyrannie sur leur reconnaissance intéressée, il établit un pouvoir si solide, que ce pouvoir lui survécut ; et que le jour où Philopœmen tua Machanidas de sa propre main, un autre tyran, Nabis, s'éleva pour le remplacer, et régna quinze ans par les mêmes moyens.

Tel était l'état de la Grèce, lorsque Philippe con-

çut le projet d'intervenir dans la querelle de Rome et d'Annibal. D'un côté, une aristocratie honnête, mais timide; et de l'autre, une démagogie sans frein et avide à la curée : les deux partis également prêts à appeler à eux le secours des étrangers. D'immenses ressources gaspillées dans des luttes misérables ; nombre d'hommes remplis d'intelligence, de talents, de bravoure, qu'ils usaient à de mesquines entreprises : on peut ajouter qu'il n'y avait plus de religion, plus de mœurs, plus de probité; surtout plus de patriotisme. Une autre cause d'affaiblissement, plus funeste encore, était dans l'émigration continuelle qui entraînait hors de la Grèce, à Pergame, à Antioche, à Alexandrie, des hommes qui désespéraient de trouver dans leur patrie l'emploi de leurs talents. Alexandre, en conviant la Grèce à *helléniser* l'immense Asie, avait donné le signal et ouvert la voie; le mouvement ne s'arrêta plus, servi par l'ambition inquiète, l'ardeur à s'enrichir, et le dégoût que commençait à inspirer la patrie, consumée par les luttes sociales. Tous les ministres, tous les généraux, tous les ambassadeurs, en un mot tout le gouvernement était grec chez les successeurs d'Alexandre, autour de Philippe, des Séleucides et des Ptolémées. Cette diffusion de l'élément hellénique produisit un résultat considérable et inattendu; tout le bassin de la Méditerranée reçut la civilisation grecque et ainsi se prépara l'unité du monde romain; Rome prit tout en prenant la Grèce; mais en se donnant à l'univers, la Grèce s'était épuisée elle-même.

Cependant, les événements se précipitaient en Italie. Quand la nouvelle du désastre de Cannes passa la mer, Philippe sortit de l'inaction attentive, où il s'était tenu quelque temps, et, selon l'expression de Tite Live, il pencha du côté où penchait la fortune (1). Des députés furent envoyés au camp d'Annibal, et conclurent un traité d'alliance avec les Carthaginois. Philippe avec deux cents voiles devait passer en Italie et ravager les côtes. Mais les ambassadeurs furent pris en mer au retour par la croisière romaine, et envoyés prisonniers à Rome, avec le traité qu'ils portaient. Rome agit avec sa vigueur ordinaire; on doubla l'effectif de la flotte dans l'Adriatique, et l'on décida qu'au premier mouvement de Philippe, sans l'attendre en Italie, on porterait la guerre en Macédoine. C'était tenir un bien fier langage au lendemain de Cannes; mais Rome ne menaçait jamais en vain; et Philippe l'apprit à ses dépens, seize années plus tard.

Philippe conclut un autre traité avec Annibal, par des ambassadeurs, qui, plus heureux que les premiers, échappèrent aux Romains. Mais presque en même temps, ceux-ci prenaient pied en Grèce, par l'alliance qu'ils nouaient avec la ligue Etolienne. Dans l'état désespéré où étaient alors leurs affaires, ils ne craignirent pas de s'appuyer sur le parti démagogique, auquel ils devaient plus tard faire partout, mais plus qu'ailleurs en Grèce, une guerre

(1) Tite Live, XXIII, 33.

acharnée. Deux hommes appuyèrent leurs propositions d'alliance devant l'assemblée des Etoliens ; ils se nommaient Scopas et Dorimaque. Le premier était stratége ; tous deux, selon Polybe, étaient des hommes perdus de dettes, que leurs concitoyens n'avaient élevés au pouvoir que pour faire établir légalement par eux l'abolition des dettes. Par haine contre les Achéens, alliés du roi de Macédoine, les Etoliens envoyèrent des ambassadeurs à Rome ; un traité d'alliance offensive et défensive y fut conclu, et le texte en fut inscrit dans le temple de Jupiter Olympien et au Capitole (1).

Rome et les Etoliens trouvèrent un autre allié en Grèce, le tyran de Sparte, Machanidas. En vain, une ambassade acarnanienne alla conjurer les Lacédémoniens de refuser leur appui à ce peuple étolien qui venait d'appeler l'ennemi commun en Grèce ; en vain, Lyciscos, chef de cette ambassade, dans un discours émouvant que nous a transmis Polybe, supplia les descendants de Léonidas d'avoir pitié de la Grèce, et de repousser une alliance dont il peignait à grands traits l'infamie. Déjà les Etoliens, assistés des Romains, étaient entrés dans Anticyre ; ils avaient réduit tous les habitants en esclavage ; ils avaient gardé la ville, et les Romains avaient emmené les enfants et les femmes, pendant que les Etoliens s'attribuaient le sol et les maisons ! Telles étaient, en effet, les conditions du traité qui unissait Rome à

(1) Polybe, XIII, 1. Tite Live, XXIV, 40; XXVI, 24.

l'Etolie. Il n'était par un Grec qu'elles n'eussent dû indigner. Sparte les accepta; devenue l'instrument docile d'un tyran démagogue, elle se jeta nécessairement dans l'alliance des Etoliens, et l'ardeur factieuse fit taire les derniers scrupules du patriotisme (1).

La guerre fut longue, acharnée, indécise. Philippe, qui avait promis d'envahir l'Italie, n'avait qu'une flotte misérable; il fut chassé de la mer par les Romains. La prise d'Anticyre fut vengée par celle de Thermus, capitale des Etoliens, et par la victoire de Lamia; la ligue achéenne combattait avec le Roi; et Machanidas périt de la main de Philopœmen. Mais la flotte romaine saccagea les côtes de la Grèce; Egine prise menaça Corinthe; Oréos emporté tint Chalcis en échec; et le but des Romains fut atteint, puisque Philippe, retenu en Grèce, n'avait pu venir donner la main à Annibal. A la fin le roi comprit sa faute, mais non qu'il était trop tard pour la réparer. Il retourna en Macédoine presser la construction de cette flotte, qu'il avait, huit années auparavant, promise au vainqueur de Cannes. Rome alors rassurée, se retira de la lutte, et laissa traîner en longueur une guerre qui lui devait profiter, quel qu'en fût le vainqueur. Elle savait que Philippe ne pourrait pas franchir l'Adriatique, avant qu'Annibal fût chassé d'Italie. Elle savait encore, et c'était là pour elle une précieuse garantie de l'avenir, que les fautes militaires

(1) Polybe, IX, 32.

de Philippe, et plus encore les excès de sa conduite, avaient peu à peu détaché de lui la Grèce, et surtout le parti aristocratique.

Roi absolu d'une nation chez laquelle tous les sujets étaient égaux sous un seul maître, Philippe, en Grèce, ne pouvait être que par accident le chef d'une aristocratie à la fois libérale et indépendante, que la reconnaissance seule avait liée aux Macédoniens depuis qu'ils avaient, avec elle, vaincu les démagogues à Sellasie. Le souvenir de cette alliance avait seul dicté la conduite des partis pendant la guerre contre les Romains. Quand une tradition politique à peu près passable, ou seulement possible, est constituée, un parti aristocratique et conservateur hésitera toujours à la renverser, parce qu'il se défiera de ce qui pourrait la remplacer et des dangers inconnus d'une révolution; au contraire, le parti démagogique cherchera toujours à la détruire, étant convaincu que le plus important c'est de renverser; comme le premier est convaincu que le plus sûr c'est de maintenir. Il est facile ainsi de comprendre pourquoi le jour où les Romains avaient paru en Grèce, comme les destructeurs d'un état politique institué presque régulièrement sous le protectorat de la Macédoine, ils avaient eu contre eux tout le parti conservateur; tandis que la démagogie, c'est-à-dire la ligue étolienne, et Sparte, sans compter dans chaque cité le groupe nombreux des débiteurs obérés et des mécontents ambitieux, leur tendait les bras, les appelait en Grèce, et prenait les armes pour eux.

Mais pendant toute la durée de la guerre, Philippe sembla prendre à tâche d'indigner l'aristocratie par l'infamie de ses mœurs, et de l'offenser cruellement par l'insolence de ses manières. Par calcul ou par inclination, il fit de publiques avances au parti populaire. On le vit, aux fêtes d'Argos, déposer le diadème et la pourpre, pour se mêler à la populace : affectant d'être libéral, dit Tite Live, pour être plus licencieux (1). Les plus illustres familles souffrirent de ses excès et de ses débauches. Même on l'accusait tout bas d'avoir fait empoisonner le grand stratége des Achéens, Aratus, dont les conseils importunaient son humeur despotique. Ces griefs, auxquels la crainte et la nécessité imposaient encore silence, devaient rapidement s'aigrir jusqu'à tourner contre la Macédoine les armes de ses alliés achéens.

La première guerre entre Philippe et Rome finit l'an 205 avant Jésus-Christ. La mort de Machanidas avait fait réfléchir les Etoliens, qui perdaient en lui leur meilleur allié. La lutte durait depuis dix ans : Rome en avait tout le profit politique ; les Etoliens en supportaient tout le poids. Las de ce rôle, ils acceptèrent une paix séparée, qui venait d'être conclue, quand un renfort considérable leur arriva de Rome, avec Sempronius (2). Le sénat se montra vivement irrité en apprenant que les Etoliens avaient traité. Mais en Italie on était tout à l'expédition

(1) Tite Live, XXVII, 31.
(2) Tite Live, XXIX, 12.

d'Afrique; et l'on songeait alors à Carthage plus qu'à l'Orient. Rome fit la paix avec Philippe. La stérilité des opérations militaires accomplies depuis dix ans s'accuse dans le traité, qui remit à peu près toutes choses dans l'état où elles étaient avant la guerre. Mais cette guerre, qui avait amené les Romains en Grèce pour la première fois, n'en eut pas moins, au point de vue politique, une importance considérable. Rome connaissait désormais l'état social de la Grèce et la faiblesse où les factions jetaient ce malheureux pays. Il avait suffi qu'une flotte romaine parût dans les eaux grecques pour aggraver encore le mal, en créant un parti romain en face du parti macédonien. Dès ce jour, la querelle sociale cesse d'être seulement intérieure et domestique; et l'intervention étrangère la voue à un désastreux dénouement. Chaque faction veut se fortifier de l'appui qu'offrent à l'envi Philippe et les Romains; et tous se préparent à appeler du dehors un allié, ou même un maître, pour écraser l'adversaire intérieur. De quelque côté que penchât la victoire, la Grèce ne pouvait donc échapper longtemps à la servitude.

CHAPITRE II.

SECONDE GUERRE DE MACÉDOINE.

(204-195 avant J.-C.)

On a souvent simplifié à l'excès l'histoire des dernières années de la Grèce libre, en disant que le parti démocratique, rallié à la Macédoine, périt avec elle ; et que le parti aristocratique, asservi ou vendu aux Romains, leur abandonna ou leur livra sa patrie. Ces observations ne sont pas rigoureusement vraies; les partis ne se sont pas divisés avec cette simplicité régulière. Entre l'apparition des Romains en Grèce et leur victoire définitive, la lutte offre cinq phases successives, et dont le caractère semble tout à fait contradictoire. Nous venons de voir les démocrates s'allier aux Romains contre l'aristocratie; nous verrons maintenant les deux partis s'unir un moment à Rome contre la Macédoine ; et la trompeuse proclamation de la liberté des Grecs, faite par les Romains aux jeux Isthmiques, récompenser cette union éphé-

mère. Mais bientôt, pendant que l'aristocratie se rattache aux Romains plus étroitement, la démocratie rompt avec eux ; elle est écrasée avec la ligue Etolienne. Puis l'aristocratie elle-même se divise ; une partie, avec Philopœmen, essaie de concilier l'indépendance nationale avec la nécessité de l'alliance romaine ; le reste, moins nombreux, mais plus audacieux, compromet, dénonce et livre aux Romains les chefs de ce parti national, c'est-à-dire la plus noble portion de l'aristocratie, et Polybe avec elle, pour obtenir, de la complaisance intéressée du sénat, le droit de régner vingt ans sur la Grèce. Mais sous le poids d'une misère croissante et de l'humiliation trop grande, imposée par la faction romaine au pays, la réaction finit par éclater. Polybe, et les débris du parti national découragé, refusent de la diriger. Le parti démagogique rentre alors en scène ; mais la majorité de la nation ne veut pas suivre, dans cette périlleuse aventure, des chefs qu'elle redoute et abhorre presque autant que les Romains. La lutte s'engage néanmoins, ridiculement disproportionnée ; les démagogues sont anéantis à leur tour ; et tous les partis sont ensemble asservis pour n'avoir pas su combattre ensemble.

Dans la pensée du sénat, la paix conclue avec Philippe ne pouvait être qu'une trêve. Bien loin d'être ébloui par la victoire de Zama, il ne se servit d'abord de la paix conquise en Afrique, que pour recommencer la guerre contre le roi de Macédoine.

Scipion vainqueur venait de traverser l'Italie à la

tête de ses légions, et de rentrer dans Rome en triomphe. Trasimène et Cannes étaient vengés. Carthage restait debout, mais humiliée, dépouillée, réduite à l'impuissance, au milieu de l'Afrique hostile. Rome cependant, dit Tite Live (1), jouissait encore plus de la paix que de la victoire. Après avoir connu l'amertume de la défaite et les dégoûts d'une guerre de seize années, elle allait enfin recueillir le fruit de sa persévérance, de sa bravoure et de sa sagesse. Un immense besoin de goûter à loisir les douceurs de cette paix chèrement et glorieusement conquise était au fond de tous les cœurs.

Mais il n'est pas donné aux conquérants, peuples ou rois, de s'arrêter; quand même leur ambition rassasiée voudrait n'aller pas plus loin, une loi nécessaire leur impose sans cesse une guerre nouvelle qui leur assure le fruit de la guerre achevée.

Quand, au lendemain du triomphe de Scipion, le consul Publius Sulpicius proposa au peuple, las des armes, de déclarer la guerre à Philippe, toutes les centuries rejetèrent d'une seule voix la proposition; et les tribuns du peuple éclatèrent : « Il faut la guerre aux patriciens, » disait le tribun Bébius, « la guerre éternelle, pour fonder leur tyrannie sur le péril de la cité. » Ni le sénat, ni le consul ne voulurent céder. Les comices, réunis une seconde fois, entendirent Sulpicius leur adresser ce langage : « Il ne s'agit pas de savoir si vous aurez la guerre ou la paix ; mais si vous

(1) Tite Live, XXX, 45.

irez attaquer Philippe en Macédoine, ou si vous l'attendrez en Italie... S'il fallut cinq mois à Annibal pour venir de Sagonte, vous verrez Philippe arriver en cinq jours de Corinthe en Italie... Que la Macédoine plutôt que l'Italie soit le théâtre de la guerre ; que les villes, que les terres ennemies soient ravagées par le fer et le feu. C'est assez d'avoir une fois vu Annibal dans nos foyers (1) ! » Le peuple céda et la guerre fut déclarée.

Quelle était la pensée de l'aristocratie romaine pour qu'elle se hâtât ainsi ? Elle obéissait à deux motifs : elle s'inspirait à la fois de sa colère et de sa prudence. La première guerre de Macédoine, simple incident de la guerre Punique, avait dû être terminée par un traité qui laissait Philippe intact, et n'attribuait qu'une demi-victoire à Rome. De là rancune et dépit chez ce fier sénat, qui s'était fait une maxime de ne traiter que victorieux. On avait transigé avec Philippe pour en finir avec Annibal ; mais, Annibal écrasé, il restait comme un compte à régler avec le Macédonien.

Toutefois, le sénat n'obéissait pas seulement à la passion. Il sentait bien que, telle que le traité qui suivit Zama venait de constituer la puissance romaine, cette puissance exorbitante déjà, pouvait être renversée par une coalition de l'Orient ; prévenir cette coalition fut son but. Il saisit le moment où la Macédoine, la Grèce, Attale de Pergame, les Rhodiens,

(1) Tite Live, XXXI, 7.

les rois d'Asie et ceux d'Egypte, c'est-à-dire les six grandes puissances de l'Orient, étaient jalouses les unes des autres et divisées entre elles; chacune croyant voir encore chez ses rivales le péril qui la menaçait, au lieu de voir ce péril à Rome. Le sénat jugea l'occasion propice pour prendre parti dans ces luttes presque civiles (car tous ces gouvernements étaient grecs, si les peuples appartenaient à des races différentes), épouser la querelle des uns, imposer la neutralité aux autres, et, par un coup rapide, frapper le plus puissant de ces Etats, c'est-à-dire la Macédoine, tant le sénat se croyait assuré, qu'une fois la Macédoine abattue, l'Orient, même uni, n'était plus à redouter.

Tel fut le but de la guerre; et ce but en indiqua le prétexte. Philippe opprimait réellement la Grèce; ses excès et ses violences avaient détaché de lui presque tous ses partisans. L'inconstance de sa politique ne lui avait permis de garder l'alliance ni des aristocrates ni des démocrates. Il n'avait d'autre allié qu'Antiochus, roi d'Asie, auquel il offrait de conquérir ensemble et de partager l'Egypte. Mais Antiochus, homme de plaisir et sans talent comme sans caractère, n'offrait pas un appui sérieux. Philippe avait contre lui, outre Ptolémée qui savait ses projets, tous les petits Etats libres de l'Asie, et surtout les puissances naissantes et jalouses de Pergame et de Rhodes, lesquelles redoutaient, non sans raison, l'ambition inquiète et sans scrupule du roi de Macédoine.

Avec un instinct merveilleux, Rome comprit cette situation et le prétexte qu'elle offrait. Le mot d'ordre de la guerre fut l'affranchissement de la Grèce.

Jusqu'à quel point Rome fut-elle sincère en proclamant qu'elle venait affranchir les Grecs? Je laisse aux historiens que fascine l'admiration de la grandeur romaine le soin de prouver que Rome agit en cette occasion sans arrière-pensée. Mais, à mes yeux, la suite des événements ne permet pas d'ajouter foi à cette générosité. D'ailleurs, Rome avait trop d'unité dans ses vues, trop de suite dans sa politique, pour vouloir sérieusement relever, en Orient, l'indépendance des cités, tandis qu'elle la comprimait en Occident. Qu'il y ait eu chez certains patriciens, et parmi les chefs de la guerre, chez Flamininus entre autres, une réelle sympathie pour les Grecs, je ne le nierai pas. La Grèce avait encore assez d'esprit, de grâce et de charme, pour plaire à ses vainqueurs, qu'elle appela naïvement ses libérateurs. Mais que l'idée première de la guerre contre Philippe ait été une idée désintéressée, chevaleresque; et qu'on se soit enflammé à Rome au lendemain des guerres puniques, pour affranchir des Grecs opprimés, c'est ce que l'histoire entière des Romains, et surtout celle de cette guerre et de ses résultats, examinée de sang-froid, ne permet pas d'avancer.

Puisqu'on affectait de combattre pour les Grecs, il fallait nécessairement combattre avec eux. L'alliance effective des Grecs était indispensable au point de vue politique et militaire. Or, on n'était sûr que des

Etoliens et des Athéniens. C'est Athènes qui avait la première appelé les Romains à son secours, vivement pressée par les Macédoniens, qui voulaient punir le massacre de deux jeunes gens Acarnaniens, leurs alliés. Quant à la ligue Etolienne, elle appuyait les Romains par avidité du butin. Elle disputait à Philippe la Thessalie, qu'elle aurait voulu mettre au pillage. Sparte, gouvernée par son tyran, Nabis, accueillait aussi l'intervention romaine avec faveur, dans l'espoir de renouveler bientôt ses incursions fructueuses dans le Péloponèse.

Tels étaient les alliés qui s'offraient à Rome. Elle les accepta d'abord; mais, je le dis à son honneur, elle en voulut d'autres. Il ne lui suffisait pas d'être appelée par ce qu'il y avait de plus haïssable en Grèce : le brigandage étolien ou l'abominable tyrannie lacédémonienne. Puisque Rome venait affranchir la Grèce, il lui fallait, pour ainsi dire, sanctionner à ses propres yeux et aux yeux des Grecs cette mission, en la faisant approuver, et même appuyer, par l'Etat le plus autorisé à représenter la Grèce civilisée, honnête et indépendante, par la ligue Achéenne.

J'ai dit quelles causes avaient détaché l'aristocratie du roi de Macédoine. Ce prince s'était présenté en personne dans l'assemblée des Achéens, et avait sollicité l'alliance de la ligue. On avait rejeté ses propositions. Mais les Achéens ne se méfiaient pas moins des Romains que de Philippe. Ils se déclarèrent neutres et prétendirent qu'ils sauraient le rester.

La guerre durait déjà depuis dix-huit mois, molle-

ment conduite, avec des succès divers, par les consuls Sulpicius et Villius. Mais, au printemps de l'année 198, Titus Quinctius Flamininus fut nommé consul, et eut la Macédoine pour province. Rome avait trouvé l'homme qui, par un mélange de qualités rares chez tous les hommes, mais jusque-là presque inconnues chez les Romains, allait vaincre Philippe par l'intelligence et la politique autant que par les légions ; qui charmant la Grèce, en affectant d'être charmé par elle, allait la détacher tout entière de la Macédoine, réunir un moment tous les partis dans une action commune, et accabler à jamais Philippe sous le poids de cette coalition.

C'était le parti aristocratique et conservateur qui se tenait sur la réserve vis-à-vis des Romains. Or, Flamininus avait toutes les qualités pour ramener à eux ce parti. Corneille s'est trompé, dans *Nicomède*, en le supposant fils du consul plébéien Flaminius, tué au lac Trasimème. Il était patricien, d'une famille ancienne et illustre. Par goût, par tradition domestique, il devait être, et fut en effet porté à sympathiser, à Rome et en Orient, avec l'aristocratie, à s'appuyer sur elle, à chercher à lui plaire parce qu'elle lui plaisait. D'ailleurs, esprit large, élevé, d'une intelligence et d'une compréhension singulières, nul, jusqu'à lui, parmi les Romains, ne s'était montré aussi dégagé d'un patriotisme étroit, exclusif et mesquin; capitaine habile et heureux, il savait encore vaincre les hommes autrement que par la force. Il savait les gagner par la douceur, la poli-

tesse, la libéralité. Il n'avait que trente ans quand il arriva en Grèce; mais il possédait cet esprit qui devine et tient lieu d'expérience. Dans ses qualités mêmes était l'écueil de ce brillant caractère, si la forte discipline romaine n'en avait contenu les écarts. Vaniteux plutôt qu'orgueilleux, passionné pour la gloire et transporté du désir de plaire, on pouvait le séduire par une flatterie de bon goût, et le désarmer par un mot heureux. Une saillie le charmait, même de la part de Philippe; et quand ce roi, refusant de se rencontrer seul à seul avec Phénéas, stratége de la ligue Etolienne, disait fièrement : « La partie n'est pas égale; il est plus facile aux Etoliens de remplacer le chef de leur ligue qu'aux Macédoniens de remplacer leur roi, » Flamininus souriait, et il aurait voulu donner la paix à Philippe.

Il aimait sincèrement les Grecs, et peut-être eût-il essayé de les rendre vraiment libres, si le sénat le lui eût permis. Très-versé dans leur littérature et dans leurs arts, il parlait admirablement leur langue. S'il voyait leurs misères politiques, il n'était pas aveugle à leurs mérites individuels et admirait surtout la merveilleuse culture intellectuelle et philosophique dont ils avaient reçu l'héritage. Il comprenait la force d'expansion et d'influence morale que l'élément hellénique, introduit dans l'Etat romain, ajouterait à la puissance de la République. En face de Caton, le dernier des Romains purement citoyens romains, Flamininus apparaît, plus que Scipion, comme le premier des Romains citoyens du monde.

En arrivant en Grèce, il y trouvait, après deux années de guerre, la situation politique et militaire aussi peu avancée qu'au début des hostilités. Les avantages remportés de part et d'autre se balançaient. Seulement les horribles cruautés de Philippe envers les villes grecques de Cios et d'Abydos avaient achevé de détacher de lui les Grecs, à l'exception des Acarnaniens et des Béotiens. Ce résultat importait peu aux Romains, si la ligue Achéenne persistait dans sa neutralité méfiante vis-à-vis d'eux. Rome, pressée par Annibal, avait pu, dix ans plus tôt, accepter de toutes mains les alliances qui s'offraient à elle. Il ne lui convenait pas plus longtemps, il ne convenait surtout pas à l'aristocrate Flamininus de s'appuyer en Grèce exclusivement sur la démagogie et sur la tyrannie et de n'avoir d'autres alliés que les Etoliens, les Athéniens et les Spartiates. Aux yeux de Flamininus, il y avait là un malentendu politique, qu'il importait de faire cesser. Le sénat était partout l'allié naturel de l'aristocratie ; et il fallait que l'aristocratie le comprît et partout se confiât au sénat.

Flamininus envoya des députés à la ligue Achéenne. Tite Live a peint admirablement l'embarras où s'agitaient les membres de cette ligue, et ses chefs surtout, politiques clairvoyants, esprits honnêtes et droits, citoyens sincèrement dévoués à leurs pays, et qui avaient seuls conservé, au milieu des luttes sociales, le sens national et l'intelligence des grands intérêts de la Grèce (1). « Il régnait parmi les Achéens une

(1) Tite Live, XXXII, 19.

grande diversité de sentiments. Nabis, ennemi farouche, acharné, les effrayait. Ils craignaient les armes romaines. Ils étaient liés aux Macédoniens par des obligations ou anciennes ou récentes ; mais Philippe leur était suspect pour sa perfidie et sa cruauté : ils n'étaient pas dupes des promesses que lui arrachaient les circonstances, et prévoyaient qu'après la guerre il serait pour eux un despote plus insupportable que jamais. Non-seulement ils ne savaient pas quel avis ouvrir dans l'assemblée générale, mais chacun d'eux, même après réflexion, n'était pas bien certain de ce qu'il voulait ou souhaitait lui-même. »

Dans ces graves crises politiques, les honnêtes gens sont beaucoup plus malheureux que les autres. Les autres ne se préoccupent que de ce qu'ils veulent ; les honnêtes gens se préoccupent de ce qu'ils doivent. Or, on l'a dit, le difficile, en certains cas, n'est pas de faire son devoir, c'est de savoir où il est.

Les Achéens, qui, dans ces dernières convulsions de la Grèce, constituaient vraiment le pays honnête, la vraie nation, les Achéens voulaient de toute leur âme le salut du pays et son indépendance ; ils prévoyaient que s'allier à Rome, c'était se livrer à elle, aliéner à jamais leur liberté. Mais, d'autre part, Rome allait vaincre ; l'armée romaine était devant Corinthe ; la flotte romaine croisait autour du Péloponèse. Se proclamer neutre aujourd'hui, c'était sans doute être envahi demain. Néanmoins c'eût été peut-être une politique plus noble et plus honnête ; et puisqu'il fallait succomber tôt ou tard, il aurait mieux valu suc-

comber sans transiger, en protestant à la face du monde. Mais ne sont-ils pas excusables d'avoir évité d'abord le danger le plus pressant, et tout fait, sans espérer beaucoup, pour sauver le pays? ils cédèrent; ils entrèrent dans l'alliance romaine, sans se dissimuler qu'ils venaient de se donner des maîtres. Le stratége Aristène emporta les suffrages, par un discours véhément dont Tite-Live nous a conservé, sinon le texte, au moins le sens. La conclusion suffit à en indiquer l'esprit: « La neutralité est impossible. Elle nous rendrait suspects aux deux partis, qui ne nous pardonneraient pas d'avoir attendu l'événement afin de suivre la fortune; et nous serions alors la proie assurée du vainqueur. Les Romains sont à vos portes, avec des flottes et des armées formidables. Au lieu de prier, ils pourraient contraindre. Dédaigner leur alliance serait folie; car enfin il faut aujourd'hui que vous les ayez pour amis ou pour ennemis (1). »

Une fois l'Achaïe ralliée aux Romains, leur victoire était assurée. Ils avaient avec eux la Grèce entière. La démocratie par ambition, l'aristocratie par résignation et par sympathie pour Flamininus, tous les partis, les deux ligues, la Grèce du Nord et le Péloponèse, marchaient avec eux contre Philippe, et étaient appuyés par Attale, par les Rhodiens, par les barbares qui envahissaient le nord de la Macédoine. Philippe résista bravement; mais son royaume s'épuisait, sans toutefois démentir sa fidélité. A Cynoscéphales, sa

(1) Tite Live, XXXII, 21.

fameuse phalange n'était plus guère composée que d'enfants et de vieillards. Elle fut taillée en pièces par les légions et la cavalerie étolienne. Philippe accepta la paix en abandonnant toutes ses conquêtes, même la Thessalie.

Flamininus et le sénat, représenté auprès du général par dix légats, se contentèrent de ces conditions relativement modérées. Les Etoliens auraient voulu davantage ; ils demandaient hautement la destruction de la monarchie macédonienne, et soutenaient que la Grèce ne pouvait être libre tant que Philippe serait sur le trône. Flamininus avec hauteur rejeta leurs exigences, et ne craignit pas d'exciter dans la confédération étolienne un mécontentement qui devait grossir, jusqu'à la jeter bientôt dans une guerre insensée contre Rome. Il plaisait à Flamininus, et il convenait aux intérêts romains que le vaincu ne fût pas réduit au désespoir ; s'il était trop tôt pour songer à faire de la Macédoine une province romaine, à quoi eût-il servi aux Romains que la puissance étolienne se substituât à celle des Macédoniens ? Il valait mieux laisser debout Philippe, affaibli, mutilé, humilié, impuissant, que de fortifier outre mesure les Etoliens, ces alliés suspects et ingrats, des dépouilles de l'ennemi vaincu.

Quant à l'affranchissement de la Grèce, le sénat voulut bien en tenter l'expérience, sachant qu'elle ne pouvait être dangereuse pour sa puissance, et qu'il était conforme à ses intérêts que sa première intervention armée en Orient parût toute désintéressée.

J'aime à penser que Flamininus apporta même une sorte de sincérité dans la dramatique proclamation qu'il fit faire aux jeux Isthmiques de la liberté des cités grecques. Polybe, Tite Live, Plutarque, nous ont laissé le récit, écrit en termes presque identiques, avec des détails curieux, de cette scène émouvante où, par un phénomène qui n'est pas rare dans la politique, tout le monde fut dupe à la fois, les bienfaiteurs de leur bienfait, les obligés de leur reconnaissance. L'erreur commune des uns et des autres fut de croire qu'il suffit de proclamer la liberté pour qu'elle existe (1).

« On était sur le point, » dit Tite Live, « de célébrer les jeux Isthmiques. Cette solennité attirait toujours un grand concours de spectateurs; à cause du goût inné chez les Grecs pour ce spectacle, où l'on voyait disputer le prix de la force, de la vitesse et de toute espèce de talent; à cause aussi des avantages de ce lieu, qui offrait des relations faciles au moyen des deux mers, et qui était par là devenu le rendez-vous du genre humain et le marché d'échange entre l'Asie et la Grèce. Mais dans cette occasion, ce n'était pas le cours ordinaire des affaires qui avait attiré de tous côtés des spectateurs : c'était leur ardente impatience de savoir quel allait être l'état de la Grèce, et quelle serait leur propre fortune. On formait en silence les

(1) Cf. Foucart et Wescher, *Inscriptions de Delphes*, n° 18, ligne 112, page 24 (et préface, page XIII). Le titre de *proxène* de Delphes est conféré à Flamininus.

conjectures les plus différentes : on exprimait tout haut les opinions les plus variées : mais personne ne pouvait croire que les Romains dussent renoncer à la Grèce entière. Les spectateurs avaient pris place ; un héraut, accompagné d'un trompette, s'avance selon l'usage, au milieu de l'arène, où l'on annonce solennellement l'ouverture des jeux. Le trompette commande le silence; le héraut prononce ces mots : « Le sénat romain et Titus Quinctius imperator, vainqueurs du roi Philippe et des Macédoniens, ordonnent que les peuples suivants soient libres, exempts de tribut, autonomes : les Corinthiens, les Phocidiens, tous les Locriens, les insulaires d'Eubée, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhèbes, les Achéens de la Phtiotide. » C'étaient les noms de toutes les nations qui avaient été sous la domination de Philippe. En entendant les paroles du héraut, on ressentit une joie trop immense pour la pouvoir goûter tout entière. A peine pouvait-on croire qu'on eût bien entendu. Les Grecs se regardaient les uns les autres, étonnés comme s'ils s'étaient crus le jouet d'un songe ; ne se fiant pas à ses oreilles, chacun demandait à ses voisins ce qui intéressait sa nation. Le héraut est rappelé ; chacun voulant non-seulement ouïr de nouveau, mais voir encore ce messager de liberté. Il répète les mêmes paroles. Alors les Grecs ne peuvent plus douter de leur bonheur ; une clameur immense s'élève, mêlée d'applaudissements si vifs et tant de fois répétés, qu'il était facile de voir qu'il n'est pas de bien plus agréable à la multitude que la liberté. Les jeux furent

ensuite célébrés à la hâte ; les esprits et les yeux de tous étaient occupés ailleurs qu'au spectacle. Une joie unique absorbait le sentiment de tous les autres plaisirs. Les jeux à peine terminés, tous en courant se précipitent vers le général romain ; tous s'élancent à la fois, chacun veut approcher de lui, toucher sa main, lui jeter des couronnes ou des rubans ; cet empressement aurait pu lui être funeste. Mais il avait trente-trois ans ; et la vigueur de la jeunesse, jointe à l'enivrement de la gloire lui donnait des forces nouvelles. L'enthousiasme universel ne s'épuisa pas dans ce jour : longtemps la reconnaissance occupa les pensées de tous, et remplit leurs conversations : Il y a un peuple sur la terre, disait-on, qui à ses frais, à ses risques et périls, fait la guerre pour la liberté d'un autre peuple ; il n'agit pas ainsi pour un peuple voisin... ; mais il passe les mers pour extirper du monde entier toute domination injuste, et faire régner en tous lieux la justice, l'équité, la loi ; la seule voix d'un héraut avait affranchi toutes les villes de la Grèce et de l'Asie ; concevoir un tel dessein montrait un cœur audacieux ; l'exécuter, une grande vertu comme un grand bonheur (1). »

C'étaient là d'éloquentes actions de grâces. Malheureusement un tel peuple n'existe pas. Le bienfait même, en vérité, n'était pas si grand, étant si incomplet. Il ne suffisait pas de dire aux Grecs : « Soyez libres ; » il fallait leur donner les moyens de le deve-

(1) Tite Live, XXXIII, 32, 33.

nir. Il fallait fonder la liberté. Aussi bien, puisqu'on était intervenu dans les affaires de la Grèce, il ne fallait pas intervenir à demi. Mieux eût valu abandonner les Grecs à eux-mêmes ou à Philippe que d'apporter dans ce pays troublé un germe nouveau de trouble, et d'enlever volontairement à la nation qu'on prétendait affranchir le moyen de s'organiser.

Il y avait en Grèce un seul Etat réglé, fondé sur des bases solides, bien conduit par des chefs habiles, respectable par ses mœurs politiques, et, grâce à ces qualités, apte à embrasser un jour, par sa constitution souple, ingénieuse et simple, toutes les cités helléniques; c'était la ligue Achéenne, où l'aristocratie gouvernait sagement avec le contrôle et l'appui du peuple. Pour que la Grèce fût libre, il eût fallu que la ligue fût forte; Rome voulut que la ligue demeurât faible. Elle laissa debout, au cœur du Péloponèse, un ennemi dont elle avait dû cependant châtier l'insolence: Nabis, de Sparte, le tyran démagogue. On jeta contre ce brigand les légions romaines. Rome pouvait et aurait dû l'écraser. Il lui plut que Nabis vécût, et restât comme l'ulcère, au flanc de la ligue Achéenne.

Nabis était un tyran démagogue, tels que les fureurs de la lutte sociale, engagée entre les riches et les pauvres, menaçait chaque cité grecque d'en voir un s'élever dans son sein et régner sur elle.

Polybe a tracé, dans un fragment du livre XV[e] de son histoire, le portrait d'un tyran démagogue. Il s'agit de Molpagoras, tyran des Cyaniens: mais le

portrait convient à Nabis. « C'était un homme audacieux dans ses discours, intrépide dans l'action; dévoré d'une ambition sans scrupule, il s'insinua dans l'esprit de la multitude, en lui dénonçant les gens les plus riches de la ville; il en fit mourir quelques-uns, bannit les autres ; mit leurs biens à l'enchère, ou les distribua au peuple, et bientôt, par ces moyens, parvint à s'emparer du pouvoir absolu (1). »

Nabis régnait à Sparte par les mêmes procédés. Sa puissance reposait sur cette simple observation, qu'il y a peu de riches et beaucoup de pauvres. En confisquant le bien des riches, non pas d'un seul coup, car lui-même aurait eu tout à craindre le jour où la populace n'aurait plus rien eu à espérer, mais peu à peu, par un pillage continu et réglé, il se conciliait le peuple par la reconnaissance et par l'avarice; et il associait tant de gens à ses crimes passés, tout en intéressant tant d'autres gens au profit de ses crimes à venir, que l'immense majorité des citoyens, dans cette cité corrompue, devait s'attacher au maintien de son pouvoir. En un mot, il incarnait en lui la haine des petits contre les grands ; laissant ceux-ci subsister juste assez pour que la populace craignît leur vengeance, et de terribles représailles, si son tyran succombait.

Nabis avait passé trois ans, dit Polybe, à jeter les bases de sa tyrannie. Il étouffa les derniers vestiges de l'ancienne cité de Sparte. Il exila tous ceux qui,

(1) Polybe, XV, 21.

par leur richesse ou leur gloire héréditaire, se distinguaient de la foule. Leurs biens et leurs femmes furent livrés aux chefs de l'autre parti, et aux mercenaires. « C'étaient des assassins, des voleurs par effraction ou à main armée. » Tous les hommes à qui leur patrie était fermée par leur infamie et leurs crimes, accouraient se ranger à ses côtés. S'étant fait leur chef et leur roi, il fit d'eux ses satellites et ses gardes du corps ; et cette puissance abominable devait longtemps se maintenir. Mais il ne lui suffisait pas de bannir les citoyens ; aucun lieu n'était sûr, aucune retraite n'était sans péril pour ces exilés. Il les faisait assassiner par des émissaires crétois, sur les routes ou dans les villes où ils s'étaient réfugiés (1).

« Nabis construisit une machine : c'était un mannequin habillé en femme et superbement paré. Avec un art surprenant, on l'avait faite toute semblable à la femme de Nabis. Lorsqu'il faisait venir quelques citoyens pour leur soutirer de l'argent, il leur tenait d'abord de longs discours empreints de bienveillance. Il leur montrait le danger dont les Achéens menaçaient le pays et la ville. Il comptait le grand nombre de mercenaires qu'il entretenait pour leur sécurité. Il énumérait les dépenses qu'il faisait pour le culte des dieux ou les grands intérêts de Sparte. Si ce langage les convainquait, c'était assez pour son dessein. Si quelques-uns faisaient obstinément la sourde oreille, il leur disait : « Je ne puis vous persuader,

(1) Polybe, XIII, 6, 7, 8 ; XVI, 13 ; XVII, 17.

mais Apéga y réussira. » C'était le nom de la femme de Nabis. Aussitôt le mannequin paraissait. Nabis lui offrant la main, le faisait lever du siége où il était assis, et doucement poussait l'homme dans les bras de la machine et contre son sein. Or les bras, les mains, la poitrine, étaient hérissés de pointes de fer, cachées sous les vêtements. Les mains se rejoignaient derrière le dos du malheureux ; et bientôt, par le jeu d'un ressort, étouffé lentement dans les bras du mannequin, il rendait le dernier soupir. Le nombre des récalcitrants qui périrent ainsi fut considérable.

» Nabis finit par fonder avec les Crétois une association de piraterie. Il entretint dans tout le Péloponèse des sacriléges, des brigands, des assassins, auxquels, en échange d'une portion qu'il recevait du fruit de leurs crimes, il assurait dans Sparte un asile et une retraite. »

Quand les Romains parurent en Grèce, cet abominable brigand se déclara leur allié, pour se ménager l'occasion de piller les Etats de la ligue Achéenne, qui, dans sa pensée, devaient tenir pour Philippe. Ce roi, pour ramener Nabis, lui livra perfidement Argos, où l'avait appelé le parti macédonien. Les principaux citoyens s'enfuirent aussitôt. Nabis décréta le pillage des biens des absents, puis ne respecta pas davantage les autres propriétés. Il les greva d'un impôt énorme, et fit mettre à la torture quiconque refusait de payer : « En même temps, » dit Tite Live, « il convoquait le peuple, et proposait deux projets de lois; l'un sur l'abolition des dettes, l'au-

tre sur le partage des terres; deux torches avec lesquelles les révolutionnaires allument la rage du peuple contre les grands (1). »

Tant que dura la guerre, Flamininus dédaigna de flatter, mais n'osa repousser ce honteux allié. La paix faite, rassuré du côté de la Macédoine, il put montrer plus ouvertement son éloignement des tyrans et des démagogues, en même temps qu'il se rapprochait de l'aristocratie et des Achéens. Ces derniers réclamaient justement Argos, que Philippe avait enlevée à la ligue. Nabis refusait de la restituer. Les forces achéennes et romaines reçurent l'ordre de marcher contre lui. A plus de cinquante mille hommes, Nabis n'en pouvait opposer que quinze mille; presque tous esclaves affranchis ou mercenaires étrangers. Il déploya une énergie égale à sa férocité. Sa première précaution avait été de faire périr en une seule nuit quatre-vingts jeunes gens, appartenant aux meilleures familles, et qui auraient pu tenter un soulèvement intérieur. Les alliés inondaient la Laconie; mais Lacédémone tenait bon; à moitié prise déjà, le feu y fut mis par les soldats de Nabis, et l'assaillant recula. Mais Gythion, le port de Sparte, et Argos même, l'objet de la querelle, étaient perdus. Nabis offrit de céder si on lui laissait Sparte. Les Achéens conjuraient Flamininus de ne pas souffrir que l'irréconciliable ennemi de la ligue perpétuât sa tyrannie militaire et démagogique au cœur du Péloponèse. Flamininus répondit

(1) Tite Live, XXXII, 38 (*res novantibus*).

simplement que les Romains n'avaient pas pour habitude d'achever leurs ennemis vaincus; et il fit valoir, en les exagérant, les difficultés d'un siége en règle de Lacédémone. Nabis obtint la paix et garda la ville.

Quelle était la pensée des Romains lorsqu'ils s'abstenaient ainsi de mettre la dernière main à leur œuvre? Flamininus haïssait Nabis. Peut-on douter que, s'il l'épargna, ce fut, par l'effet d'une politique plus habile que généreuse, dont la responsabilité revient sans doute au sénat, pour laisser un germe de faiblesse dans la Grèce affranchie, et ménager aux Romains une occasion d'intervenir une seconde fois, avec plus de fruit pour l'accroissement de leur puissance, sinon de leur gloire ?

Pour cette fois d'ailleurs, Rome ne voulait pas garder un pouce de terre en Grèce. Le sénat avait laissé ses dix légats libres d'examiner s'il ne convenait pas de maintenir pendant quelques années une garnison dans les trois grandes places fortes qu'on appelait les *chaînes* de la Grèce : Démétrias, Chalcis et Corinthe. Flamininus supplia les députés de ne pas laisser un seul légionnaire en Grèce. Il fit de cette évacuation absolue comme une question d'amour-propre et de point d'honneur pour Rome et pour lui-même. On avait solennellement affranchi les Grecs ; garder un seul point de leur territoire c'était violer la parole donnée, c'était justifier les Etoliens qui, de plus en plus hostiles à Rome, allaient partout répétant que la Grèce, en secouant le joug de la Macédoine, avait seulement changé de maître. Les légats du sénat cédè-

rent à ces représentations. Générosité funeste, et plus apparente que réelle. Tout le monde savait, et nulle part mieux qu'à Rome, qu'Antiochus était à la veille de déclarer la guerre aux Romains. Evacuer Chalcis c'était la lui offrir; c'était l'attirer en Grèce. Il semble en vérité que les Romains n'aient quitté l'Orient si vite que pour se ménager un prétexte d'y revenir. Qu'importaient les clameurs des Etoliens, ou même les injustes soupçons des Grecs? Rome avait pris le protectorat de la Grèce; il fallait du moins que ce protectorat fût efficace. Il eût mieux valu retenir dix ans l'Acrocorinthe, et épargner à la Grèce l'invasion d'Antiochus.

Avant de retourner en Italie, Flamininus réunit à Corinthe les députations de toutes les villes, et, dans un discours long et pathétique, il leur rappela ce que Rome venait de faire pour la Grèce, et les conjura de bien user du bienfait de la liberté. « Usez modérément, » leur dit-il, « de cette liberté. Sagement tempérée, elle est salutaire aux particuliers et aux Etats : excessive, elle devient insupportable à ceux qui en souffrent et funeste à ceux qui en jouissent. Maintenez la concorde entre les chefs et entre les classes, dans chaque cité, comme entre les cités elles-mêmes. Si vous êtes d'accord, ni rois ni tyrans ne prévaudront contre vous; mais la discorde et l'esprit séditieux offrent à l'ennemi trop d'avantage. Car le parti vaincu dans la guerre civile préfère se donner à un étranger, plutôt que de céder à un concitoyen. Ce sont les armes de l'étranger qui vous

ont reconquis votre liberté; c'est sa bonne foi qui vous la restitue. Mais, par votre vigilance, vous saurez la défendre et la conserver, afin que le peuple romain sache qu'il a donné la liberté à des hommes qui en étaient dignes, et qu'il a bien placé ses bienfaits (1). »

C'était là un langage éloquent et sage; mais si Flamininus était sincère, comme je crois qu'il l'était presque sans restriction, il aurait dû songer que ni Rome, ni lui, n'avaient su ou voulu achever l'édifice grandiose qu'ils avaient prétendu élever. Si les Romains avaient entrepris de rendre aux Grecs la liberté, il fallait constituer chez eux une organisation viable, ce qui, dans un pays déchiré entre deux factions, ne pouvait se faire qu'à la condition de réduire à l'impuissance celui des deux partis qui faisait le plus obstacle à l'établissement de l'ordre et de la liberté, c'est-à-dire la démagogie. Au lieu de sembler tenir la balance égale entre tous, il fallait franchement asseoir l'ordre nouveau sur la prépondérance de l'aristocratie et de la ligue Achéenne. Rome faisait ainsi en Thessalie, chez un peuple où les excès de la démagogie avaient rendu impossible la tenue régulière d'une assemblée politique. Flamininus y établit, d'après le cens, un sénat et un ordre judiciaire, « voulant, » dit Tite Live, « donner une autorité prépondérante à cette classe de citoyens, qui était la plus intéressée au maintien de la paix et de l'ordre public (2). »

(1) Tite Live, XXXIV, 49.
(2) Tite Live, XXXIV, 51.

C'était agir sagement, mais il fallait alors agir ainsi dans la Grèce entière. Il fallait réprimer dans le Nord l'audace des Etoliens. Il fallait surtout, dans le Péloponèse, détruire la tyrannie de Nabis. Autrement l'édifice était bâti sur le sable; les factions réveillées devaient emporter l'œuvre des Romains avant que les voiles de leurs vaisseaux eussent disparu à l'horizon. Mais l'intervention étrangère est toujours impuissante à fonder ou à rétablir la liberté chez une nation.

CHAPITRE III.

ANTIOCHUS EN GRÈCE, ET PHILOPŒMEN.

(195-183 av. J.-C.)

Le premier rôle politique, en Grèce, après la défaite de Philippe, appartient à Philopœmen. Ce grand homme était Arcadien, né à Mégalopolis, la dernière ville fondée en Grèce. Elle datait seulement d'Epaminondas, qui, dans son invasion victorieuse dans la presqu'île, l'avait élevée, au débouché de la principale vallée qui va d'Arcadie en Laconie; et en avait voulu faire un boulevard du Péloponèse contre Sparte, au besoin le point de départ d'une invasion chez les Spartiates.

Mégalopolis était bâtie au milieu d'une belle plaine verdoyante et fertile, que resserrent de tous côtés de hautes montagnes dénudées. Philopœmen grandit au sein de cette nature agreste; il reçut dès l'enfance et conserva toujours le goût des travaux champêtres. Il ne demanda qu'à l'agriculture l'accroissement de

sa fortune, qui était considérable. Sa famille était illustre, et jouissait à Mégalopolis d'une grande autorité. Il reçut une éducation « digne du fils d'un roi, » dit Plutarque (1). Ses maîtres furent deux philosophes académiciens, que la politique active paraît n'avoir pas moins occupés que la métaphysique ; Ecdémos et Démophanès. Tous deux, dévoués à l'aristocratie, avaient contribué à chasser de Mégalopolis et de Sicyone deux tyrans démagogues, Aristodémos et Nicoclès. S'ils ne firent pas de leur élève un grand philosophe, ils en firent du moins un homme énergique, passionné pour l'indépendance de sa patrie ; et seul, entre ses contemporains, assez maître de lui-même, pour placer quelquefois l'intérêt national au-dessus de l'intérêt de son parti.

Il avait conservé les rudes vertus du vieux temps ; vivant de peu, avec ses laboureurs et ses vignerons ; couchant, comme eux, sur la terre nue ; et, presque dès l'enfance, prenant part aux petites et continuelles expéditions que faisaient ses concitoyens sur le territoire de Laconie.

Dès lors se développa chez lui cette passion de la guerre, qui devait l'absorber tout entier, et qui fit sa gloire en même temps que son insuffisance politique. Il fut homme de guerre avant tout, et presque exclusivement. S'il a gardé des philosophes, ses maîtres, le goût de l'étude et de la lecture, il lira seulement le traité de tactique d'Evangélos, et les histo-

(1) Plutarque, *Philopœmen*, I.

riens d'Alexandre. Mais il préfère encore s'exercer au combat, sur les lieux mêmes, et dans la réalité topographique ; s'il fait un voyage, même de plaisir, il ne cesse de demander à ses compagnons (1) : « Comment faudrait-il enlever cette hauteur ? franchir cette rivière ? se déployer dans cette plaine ? » Ses contemporains abusent de la parole. Lui la méprise à l'excès ; comme il méprise tous les raffinements. Tout son luxe est guerrier ; mais ce rude fermier, qui vit, dans son domaine, aussi pauvrement que Caton parmi les Sabins, aime avec passion les belles armes, les beaux chevaux. Il consacre à ce luxe unique les bénéfices de la culture et le butin rapporté des combats. Il inspire le même goût aux cavaliers achéens, dont il est fait commandant avant de devenir stratége. Toute autre recherche fut sacrifiée : on vit bientôt, au dire de Plutarque, les boutiques des armuriers, remplies de coupes et de vases précieux mis en pièces, dont on faisait des cuirasses, des boucliers, des mors dorés ou argentés. On voyait entre les mains des femmes, des casques, des aigrettes, teintes des plus belles couleurs ; des cottes d'armes, ou des manteaux militaires qu'elles s'occupaient à broder pour les cavaliers (2).

Cette élégance dans la bravoure, cet amour du costume guerrier, qui n'exclut pas les vertus militaires

(1) Tite Live, XXXV, 28.
(2) Plutarque, *Philopœmen*, XII.

mais qui les gêne et les embarrasse, ne marquent-ils pas un côté de la décadence? Les Athéniennes n'avaient pas brodé de manteaux pour les soldats de Marathon et de Salamine. Voilà le point faible et fâcheux dans le caractère de Philopœmen; c'est qu'il n'est pas seulement guerrier pour défendre sa patrie: il aime la guerre pour la guerre. C'est déjà presque un chevalier batailleur du moyen âge; c'est un *condottiere* du quinzième siècle, avec plus de vraie bravoure, plus d'honnêteté, de désintéressement. Mais la guerre est à ce point l'élément nécessaire de sa vie, qu'il ne lui suffit pas d'avoir à combattre contre les Romains, les Macédoniens et les tyrans de Sparte. Si les armes font trêve un jour en Grèce, il fuit devant la paix; il vole en Crète, où il sait qu'on trouve toujours à se battre, et là guerroie pour l'amour de l'art. On a peine à pardonner à Philopœmen d'avoir quitté la Grèce au lendemain de Sellasie, où il avait montré dans la bataille livrée à Cléomène, un talent militaire si remarquable. On le trouve moins excusable encore d'être retourné en Crète peu de temps avant qu'éclatât la seconde guerre de Macédoine. On le cherche inutilement dans cette mémorable assemblée où la ligue achéenne, après tant d'hésitation, entra dans l'alliance romaine. Philopœmen revint de Crète après Cynoscéphales. Il put toutefois marcher avec les légions romaines contre Nabis. Quand les Romains évacuèrent la Grèce, délivrée par eux de la Macédoine, mais sur laquelle ils laissaient peser, en s'éloignant, la menace d'un protec-

torat mal défini, Philopœmen, par la renommée de ses succès militaires, se trouva naturellement appelé à jouer le premier rôle dans la ligue Achéenne, et par conséquent en Grèce. Il avait déjà près de soixante ans. A trente ans, il avait contribué beaucoup à la défaite de Cléomène. A quarante, il avait tué Machanidas, tyran de Sparte, de sa propre main. Il venait d'aider les Romains à réprimer l'insolence de Nabis, successeur de Machanidas. Soit comme chef de la cavalerie achéenne, soit comme *stratége* de la ligue (il remplit huit fois cette haute fonction), il avait réorganisé les forces militaires de la confédération, équipé et dressé une cavalerie d'élite, réformé l'armement de l'infanterie, élargi les boucliers, allongé les piques, et remplacé par une phalange solide et compacte des troupes légères qui ne savaient guère jusque-là que harceler l'ennemi et exécuter une *razzia* sur son territoire. La ligue pouvait facilement réunir quarante mille hommes, en ne levant que les jeunes gens. Ces troupes étaient braves, fidèles ; elles adoraient leur général. Le Péloponèse eût été inabordable à tout ennemi, même aux Romains, si la situation politique du pays n'eût été aussi désastreuse que sa situation militaire était encore solide.

Les Romains avaient quitté la Grèce, lui souhaitant d'être libre et de prospérer, et la laissant en proie aux ambitions d'Antiochus et à l'humeur inquiète et audacieuse des Etoliens. Ceux-ci, pour recommencer la guerre contre les Romains, leurs alliés de la veille, faisaient appel à Philippe et au

roi d'Asie. Mais Philippe, terrifié, n'osait remuer au lendemain de sa défaite; et, se souvenant d'ailleurs de l'abandon où l'avait laissé Antiochus, il ne lui déplaisait pas de prévoir que son infidèle allié succomberait à son tour sous le choc des armes romaines. Le ressentiment parlait plus haut que l'intérêt dans cette âme violente.

Antiochus, au contraire, pressé vivement par Annibal, qui s'était réfugié auprès de lui, et dont ce roi ombrageux et jaloux avait épousé les griefs, mais n'osait utiliser les talents; trompé en même temps par Thoas, stratége des Etoliens, qui lui promettait le soulèvement universel des Grecs au premier signal que leur donnerait l'Asie, Antiochus hâtait ses préparatifs.

Thoas, jouant à merveille un double jeu, revint en Grèce pour enflammer ses concitoyens par le tableau qu'il leur faisait de la puissance d'Antiochus (1). « Une masse énorme de cavalerie et d'infanterie s'avançait. Des éléphants arrivaient de l'Inde. » Il ajoutait ce qu'il croyait le plus propre à faire impression sur la multitude : « Antiochus apporte ssez d'or pour acheter les Romains eux-mêmes. »

Flamininus était alors revenu comme ambassadeur en Grèce. Il voulut mettre tous les torts du côté des ennemis de Rome. Il se rendit à l'assemblée des Etoliens. Mais la multitude, *avida novandi res*, dit Tite Live, c'est-à-dire qui voulait une révolution,

(1) Tite Live, XXXV, 32.

était déjà toute à Antiochus, et ne daignait pas même admettre l'ambassadeur romain. Quelques citoyens, plus âgés et plus prudents, obtinrent enfin que Flamininus pût parler. Le Romain fut modéré : il supplia les Etoliens d'envoyer une ambassade en Italie avant d'en appeler aux armes. Mais Thoas et la faction démagogique étaient maîtres de la majorité. Ils emportèrent séance tenante, et sans qu'on attendît même le départ des Romains, le décret qui invitait Antiochus à venir délivrer la Grèce et à décider de la querelle entre les Etoliens et le peuple romain. A un décret si arrogant, Damocrite, préteur de la nation, ajouta un outrage personnel contre Flamininus. Comme celui-ci demandait le texte du décret, Damocrite répondit, sans égard pour la dignité de l'ambassadeur, que, pour l'instant, il avait à s'occuper d'affaires plus pressantes ; mais que dans peu il lui remettrait le décret et sa réponse en Italie, quand il camperait sur les bords du Tibre. « Tel était, » ajoute Tite Live, « l'esprit de vertige qui emportait alors la nation étolienne et même ses magistrats (1). »

La guerre était rallumée. En attendant l'arrivée d'Antiochus, les Etoliens cherchèrent des alliés en Grèce. « Dans chaque cité, » dit Tite Live, « il était reconnu que les principaux et tous les meilleurs citoyens tenaient pour l'alliance romaine, tandis que la multitude et tous ceux dont les affaires n'allaient

(1) Tite Live, XXXV, 33.

pas à leur idée voulaient une révolution générale (1). »

Cette division des partis allait durer désormais jusqu'au dernier jour de la liberté grecque. Il semble étrange, au premier abord, que le parti aristocratique et conservateur se soit jeté dans l'alliance d'une république, et le parti populaire dans les bras des rois absolus. Mais ces contradictions ne sont qu'apparentes. Après la deuxième guerre punique, la République romaine était encore purement aristocratique. Soutenue, et pour ainsi dire nourrie par le peuple, elle était gouvernée par le sénat, et cette prudente oligarchie offrait au parti conservateur, dans tous les pays alliés, les gages d'un gouvernement ferme et d'une politique suivie qui plaisaient naturellement à ce parti. Au contraire, les royautés macédonienne et asiatique étaient des tyrannies absolues, où la volonté d'un seul gouvernait despotiquement une multitude servile. La démagogie se sentait attirée vers cette forme de gouvernement qui lui promettait au moins l'égalité sous un maître.

Les Etoliens voulurent hâter, par un coup d'éclat, l'avénement de leurs amis au pouvoir. Ils projetèrent de s'emparer par surprise de trois grandes places fortes : Démétrias, Chalcis et Lacédémone. Ils réussirent à surprendre Démétrias ; ils échouèrent à Chalcis. A Lacédémone, ils s'étaient présentés en amis et en alliés. Le tyran les avait reçus sur ce

(1) *Omnia novare*, Tite Live, XXXV, 34.

pied. Ils le massacrèrent pendant une revue; mais Sparte, délivrée de la tyrannie de Nabis, ne se montra pas disposée à subir celle des Etoliens, qui se hâtaient de mettre déjà la ville au pillage. Une insurrection éclata; les meurtriers de Nabis furent tués, et le parti conservateur, relevant la tête à Sparte, appela les Achéens et demanda l'annexion de la ville à leur confédération. Philopœmen eut l'honneur de réunir Sparte à la ligue; les biens de Nabis furent mis en vente, et les partisans de Philopœmen voulurent lui offrir le prix de cette vente, estimé par Plutarque à cent vingt talents. Il refusa noblement, et leur dit, en homme qui connaissait son époque, de garder cet argent pour corrompre leurs ennemis.

Cependant le roi d'Asie était en Grèce, et, comptant sur les Grecs comme ceux-ci comptaient sur lui, il n'avait amené que des forces dérisoires : dix mille hommes environ. La populace l'accueillait avec enthousiasme et ne s'alarmait pas de la faiblesse de cette troupe ; car Antiochus avait soin d'annoncer qu'à la belle saison « il couvrirait la terre et la mer d'hommes et de navires (1). » En quittant Démétrias, il s'avança vers Lamia, franchit les Thermopyles, et entra dans la Grèce propre, où ses émissaires l'avaient précédé, pour soulever par des largesses le parti populaire en sa faveur. Cinq cents soldats romains, dispersés le long de l'Euripe, furent surpris et massacrés. Chalcis presque aussitôt se rendit. Grâce à

(1) Tite Live, XXXV, 44.

l'imprudence des Romains, le roi d'Asie avait désormais un point d'appui solide en Grèce pour commencer les opérations militaires.

Mais le caractère démagogique imprimé dès le début à l'intervention d'Antiochus rendait tout rapprochement impossible entre la ligue Achéenne et ce prince. L'assemblée d'Ægium répéta sans hésitation l'alliance que le roi d'Asie lui fit offrir. Antiochus ne pouvait dès lors plus compter que sur les Etoliens et les Béotiens.

Entre les peuples grecs dégénérés, aucun n'était tombé aussi bas que les Béotiens. En Béotie, dit Polybe (1), on ne songeait plus qu'à boire et à manger. « Ceux qui mouraient sans enfants, beaucoup même qui laissaient des enfants, léguaient toute leur fortune, ou du moins la plus grande partie, à des fondations gastronomiques où leurs anciens compagnons de table étaient conviés. Il y avait ainsi nombre de Béotiens qui avaient plus de repas à manger en un mois que le mois ne comptait de jours. » L'état politique était une sorte de démagogie brutale, ou plutôt de tyrannie à plusieurs têtes : le peuple vendait ses suffrages aux chefs qui lui promettaient de l'associer au pillage des caisses publiques, et de suspendre le cours de la justice civile et criminelle. Pendant vingt-cinq ans, les tribunaux restèrent fermés, les crimes impunis, les contrats sans valeur, les créances sans droit, et les procès indécis.

(1) Polybe, XX, 6.

Tels furent, avec les pillards étoliens, les seuls alliés d'Antiochus en Grèce.

Ce roi, qui d'ailleurs n'avait pas besoin d'être corrompu, céda sans peine à l'influence de ces mœurs dévergondées. Oubliant qu'il venait de déchaîner sur lui-même et sur la Grèce une guerre terrible, oubliant aussi qu'il avait passé cinquante ans, il commença par tomber violemment épris d'une jeune fille de Chalcis d'une beauté remarquable et la demanda en mariage. Il l'épousa, et six mois s'écoulèrent à Chalcis dans les plaisirs qui suivirent les noces. En l'honneur de ses hôtes, il donna le nom d'Eubée à sa nouvelle épouse. Pendant ce temps, son armée, dispersée dans la Béotie, ne songeait, à l'exemple de son roi, qu'à passer joyeusement le temps de ses quartiers d'hiver. Capitaines et soldats perdaient le peu de discipline et le peu de bravoure qu'ils avaient pu posséder jamais; et les Romains approchaient.

Le consul Manius Acilius Glabrio avait passé la mer avec vingt mille fantassins, deux mille cavaliers. En Thessalie, il avait rallié l'armée macédonienne, que Philippe, lié par un traité, venait associer à celle des Romains pour détruire la seule puissance qui eût pu, unie avec lui, prévenir la ruine de l'Orient, et contrebalancer la prépondérance romaine. Les deux armées marchèrent vers les Thermopyles, emportant toutes les places sur leur passage. Antiochus, secouant enfin sa torpeur, accourut au-devant des Romains avec quelques milliers d'Etoliens et d'Asiatiques, et se proposa de barrer le passage.

C'était l'expédition de Xerxès qui recommençait à trois siècles de distance ; et, par un caprice singulier des événements, les Thermopyles étaient défendus, et le sol de la Grèce était protégé par l'héritier de la monarchie persane, successeur de Xerxès.

Le résultat fut le même ; le passage fut forcé. Il faut convenir que les Thermopyles ne méritent pas leur célébrité, au moins comme rempart et comme barrière de la Grèce. Aujourd'hui d'ailleurs les alluvions du Sperchius ont tellement éloigné la mer du pied de la montagne, qu'au lieu de l'étroit passage où deux chars de front pouvaient avancer à peine, on voit s'étendre et s'allonger une vaste plaine entièrement plate, par laquelle une armée entière défilerait aisément. Mais, dans l'antiquité même, si le passage était par lui-même facile à défendre de face avec un petit nombre d'hommes résolus, il n'était pas moins facile à tourner avec des soldats agiles. Les hauteurs qui le dominaient à pic n'étaient pas partout inaccessibles : plusieurs sentiers (entre autres celui qui avait gardé le nom du traître Ephialtes qui guida par là les Perses), les traversaient au-dessus du défilé, et aboutissaient sur les derrières des défenseurs du passage. Ainsi les Thermopyles furent souvent défendues avec éclat ; elles furent néanmoins toujours forcées ; par Xerxès, par les Gaulois, par Philippe de Macédoine, par les Romains ; et, six siècles après, par Alaric.

Antiochus s'était entouré des fortifications les plus solides : il avait eu la précaution de faire garder les

hauteurs par les montagnards étoliens; mais la vigueur des Romains eut raison de ces derniers. Caton les débusqua de leurs positions, et parut tout à coup au-dessus des Asiatiques, en même temps que le reste des Romains les attaquait de front. Dès lors la bataille était perdue, mais les soldats d'Antiochus n'étaient pas disposés à imiter ceux de Léonidas. Ils se dispersèrent. Antiochus s'enfuit presque seul, jusqu'à Chalcis, laissant la Grèce du Nord en proie. Il se hâta de reprendre la mer avec sa nouvelle épouse et s'enfuit en Asie, où la guerre l'allait suivre. Cependant les Romains inondaient la Phocide et la Béotie; toutes les villes s'ouvraient devant eux, Chalcis la première. La guerre se trouvait ainsi coupée en deux pour ainsi dire. Il fallait, à l'est de la Grèce, réduire les Etoliens qui tenaient bon à l'abri de leurs montagnes, et, à l'ouest, poursuivre en Asie le misérable Antiochus. Il n'entre pas dans notre sujet de raconter comment les légions romaines, sous la conduite des deux Scipions, vainquirent à Magnésie le Roi d'Asie (1), et lui arrachèrent un traité qui séparait de son royaume et cédait aux Romains, ou à leurs alliés, toutes les provinces en deçà du Taurus.

Les Etoliens firent une résistance plus longue et plus vigoureuse que le Roi d'Asie. Mais Rome, indignée de leur défection, était résolue à ne plus les ménager. Ils purent le comprendre le jour où, dans une première négociation ouverte en vue de la paix,

(1) 190 avant J.-C.

comme ils alléguaient au consul Manius Acilius Glabrio que les conditions qu'on voulait leur imposer répugnaient à l'équité et aux usages des peuples grecs, ce rude plébéien, si différent de l'aimable patricien philhellène Flamininus, leur répondit brutalement : « Allez-vous encore *m'assommer de votre Grèce* et me faire des discours sur le devoir et les convenances? Vous que je pourrais faire ici charger de chaînes (1). » Et faisant apporter des carcans de fer, il allait ordonner qu'on les mît au cou des ambassadeurs, si ses lieutenants n'étaient intervenu. Après la reddition d'Ambracie, il fallut bien que les Etoliens cédassent. Rome laissa vivre ou végéter la ligue, mais en l'accablant d'une contribution de guerre énorme et en lui interdisant de s'étendre désormais hors de l'Etolie et d'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que les amis et les ennemis du sénat. La ligue Etolienne, réduite aux proportions d'une confédération provinciale, et dès lors privée de toute expansion, de toute influence hors de ses étroites limites, avait cessé d'exister.

C'était là un événement immense pour la ligue Achéenne et pour la Grèce en général, dont l'intérêt national se confondait de plus en plus avec celui des Achéens. La confédération Etolienne avait été un germe de troubles et de factions; elle n'avait cessé de souffler l'esprit de vertige et d'aventure; cette puissance étouffée, la ligue Achéenne restait seule

(1) Polybe, XX, 10.

debout, le parti conservateur était maître. Avec une grande prudence et une grande fermeté, il n'était peut-être pas trop tard pour essayer encore de fonder l'unité politique de la Grèce et de sauver l'indépendance du pays.

Une modération véritable régnait dans la politique de cet Etat. Quand le stratége Diophanès mit la main sur l'île de Zacynthe, les Romains la réclamèrent sur d'assez faibles titres. Mais Flamininus disait aux Achéens : « Je vous conseille de nous restituer cette île. Vous êtes comme la tortue : invulnérable dans sa carapace, elle donne prise aussitôt qu'elle veut étendre au dehors un de ses membres. Ainsi renfermez-vous dans le Péloponèse (1). » L'assemblée presque entière eut le bon sens d'applaudir à ces paroles du Romain, et accepta ce programme politique : Tout le Péloponèse et rien en dehors. Les Romains, de leur côté, refusèrent la *dédition* des Messéniens, qui voulaient se donner à eux ; et il sembla entendu par consentement mutuel que la ligue embrassait définitivement la péninsule et que les cités qui la composaient n'avaient pas le droit d'en sortir à leur gré.

J'insiste sur ce principe, dont l'importance est immense, si nous voulons juger avec équité les dernières années de la Grèce libre. L'antiquité ne connaissait guère les constitutions écrites ; on n'a donc pas de texte à apporter, mais à défaut de texte on en appelle au bon sens. Une confédération existe ; et les cités

(1) Tite Live, XXXVI, 32.

qui la composent, tout en conservant leurs libertés municipales, et même leurs lois privées, ont confondu leurs forces militaires, leur action diplomatique et remis aux mains d'une même assemblée, d'un même chef, la direction de ces forces et la conduite de cette action. Est-il admissible qu'une cité, Sparte ou Messène, au jour qu'il lui plaira de choisir, puisse déclarer qu'elle sort de la ligue ? L'assemblée décrète une guerre ou crée un impôt, croyant disposer, par exemple, de cinquante mille soldats, et de cinq millions de drachmes. Est-il admissible que la minorité des confédérés refuse sa soumission à la majorité de l'assemblée commune ; qu'elle se sépare de la confédération et réduise, à la veille du danger peut-être, le contingent prévu, à trente mille soldats, et l'impôt calculé aux trois cinquièmes du chiffre espéré ? Non, cela n'est pas admissible. Une confédération est aussi une que l'Etat le plus centralisé, pour toutes les parties du gouvernement qu'elle a mises en commun, en vertu du contrat primitif. Les Achéens l'ont soutenu jusqu'au dernier jour de la ligue, et les Romains ont agi de mauvaise foi en voulant leur retirer ce droit inaliénable et qu'ils leur avaient d'abord implicitement reconnu.

L'honneur de Philopœmen est d'avoir ainsi compris et énergiquement défendu les droits de la ligue. Son premier acte, après la chute des Etoliens, fut empreint d'une sage politique. Jusque-là les assemblées générales de la ligue s'étaient toujours tenues à Ægium, comme au temps où la confédération n'em-

brassait que les douze petites cités d'Achaïe. Il fit décider que désormais elles se tiendraient dans toutes les villes confédérées alternativement. Les Romains virent avec dépit s'affirmer ainsi le caractère national de la ligue ; mais un incident plus grave attira bientôt l'attention du sénat.

Philopœmen avait fait entrer Sparte dans la ligue. Toutefois, forcé de ménager cette cité depuis longtemps bouleversée par la démagogie, il ne lui avait pas imposé le retour des exilés, c'est-à-dire des partisans de l'aristocratie, bannis et dépouillés par Cléomène, Machanidas et Nabis. Ces exilés et leurs descendants avaient été établis dans des châteaux et dans des bourgs sur les côtes de Laconie et y formaient un Etat indépendant de Sparte. Les Lacédémoniens vinrent les y attaquer. Les exilés invoquèrent les Achéens. Philopœmen réclama les coupables à Sparte. Sparte répondit en massacrant les partisans de Philopœmen, et en décrétant qu'elle sortait de la ligue. Des deux côtés on n'osa commencer la guerre civile sans députer vers le sénat. Mais les deux ambassadeurs achéens n'étaient pas d'accord entre eux. Chacun représentait une nuance diverse du parti conservateur, qui semblait n'avoir usé que pour se déchirer lui-même de la prépondérance qu'il avait reconquise par la ruine des Etoliens.

Philopœmen était à la tête du parti qu'on pourrait nommer national ; car il renfermait ce qu'il y avait dans toute la Grèce de plus dévoué à la patrie, de plus noble et de plus influent, de plus sage et de plus

honnête : Philopœmen était l'âme et le bras de ce parti ; Lycortas, le père de Polybe, en était l'éloquent orateur ; et leur programme politique se résumait en quelques mots : « Nous ne romprons jamais l'alliance romaine, car ce serait folie ; mais nous maintiendrons, en face des Romains, l'indépendance de la Grèce ; car la livrer serait un crime. » Tel est le sens général de tous les discours de Lycortas.

En face de Philopœmen un parti purement romain s'était élevé, dont le chef était Aristænos. Je ne crois pas qu'il fût absolument un mauvais citoyen, ni vendu aux Romains, comme fut plus tard Callicratès. Mais, convaincu de la supériorité de leur puissance, il faisait consister toute la politique de la ligue à les désarmer par une soumission servile, qui, non contente d'obtempérer à tous leurs désirs, s'efforçait même de les devancer.

Philopœmen, au contraire, dit Polybe (1) cédait sans résistance à toutes les demandes des Romains, lorsqu'elles n'étaient pas contraires aux lois achéennes et au traité d'alliance. Lorsqu'elles y étaient contraires, il disait qu'il ne fallait jamais s'y rendre sans résister, mais qu'on devait d'abord opposer les raisonnements ; puis, si les raisonnements ne servaient de rien, les prières ; enfin, si les prières n'aboutissaient pas, céder et obéir, mais en protestant. C'était la politique de la résignation, mais encore digne et qui se défend pied à pied, opposée à celle de la ser-

(1) Polybe, XXV, 8.

vilité, qui court au-devant de l'esclavage. Au fond du cœur, Philopœmen déjà désespérait de l'avenir : « Et moi aussi, je sais bien, » disait-il, « qu'un jour viendra où les Grecs devront obéir. Mais voulez-vous voir ce jour-là le plus tôt possible ou le plus tard possible? Je pense, le plus tard possible. Eh bien! Aristænos fait tous ses efforts pour qu'il arrive le plus tôt possible. »

Malheureusement, les deux ambassadeurs de la ligue accusèrent devant le sénat cet état des esprits, si divisés, même entre honnêtes gens. L'un d'eux, Diophanès, déclara qu'il appartenait aux Romains de décider souverainement entre Sparte et la ligue. L'autre était Lycortas, le père de Polybe, l'ami, le confident de Philopœmen, et l'organe du grand parti national, dont Philopœmen était le chef; fidèle aussi à l'alliance romaine, mais en même temps déterminé à défendre, jusqu'où il se pourrait sans périr, la dignité de la patrie, il plaida hautement, devant le sénat, l'indépendance absolue de la ligue, tant que celle-ci agissait dans ses limites. Le sénat, satisfait de voir qu'il y avait, chez les Achéens eux-mêmes, une faction prête à sacrifier tout aux Romains, fit une réponse ambiguë, qui laissa croire aux Achéens comme aux Lacédémoniens qu'ils avaient l'aveu de Rome. Là-dessus, la guerre éclata. Je crois avoir montré que le droit de la ligue envers la cité rebelle était absolu; je ne prétends pas justifier la rigueur avec laquelle ce droit fut vengé. Les exilés marchaient en tête de l'armée achéenne; leurs ran-

cunes donnèrent un caractère sanglant à la répression. Quatre-vingts Lacédémoniens du parti démagogique furent mis à mort, après un jugement sommaire : les mercenaires étrangers furent chassés ; les esclaves affranchis par les tyrans furent bannis. On décida que ceux qui seraient saisis au delà d'un certain délai seraient remis en esclavage. Les murailles de Sparte furent rasées ; les exilés rentrèrent tous, et recouvrèrent leurs biens confisqués. Enfin, Philopœmen abolit les lois et les coutumes de Lycurgue, et y substitua, spécialement dans l'éducation de la jeunesse, celles des Achéens.

Le sénat, qui par l'ambiguïté de son langage avait semblé autoriser la ligue et la ville rebelle à vider leur querelle par les armes, réclama avec aigreur lorsque Lacédémone eut été vaincue. Un commissaire romain, Appius Claudius, parut dans l'assemblée achéenne. On l'accueillit avec fermeté. Lycortas exprima, dans un langage élevé, les sentiments du parti national ; et il n'est pas possible, aujourd'hui même, de lire sans respect la protestation contenue et digne de ce bon citoyen : « Si la voix du héraut qui proclama la liberté des Achéens ne fut pas un vain son, si le traité qui nous lie n'est pas illusoire, si cette alliance et cette amitié reposent sur une entière réciprocité, pourquoi, Romains, lorsque je n'examine pas ce que vous avez fait après avoir pris Capoue, venez-vous demander aux Achéens compte de leur conduite envers les Lacédémoniens, qu'ils ont vaincus ?... C'est pour la forme, direz-vous, que nous avons traité d'égal à égal avec

les Achéens ; de fait; ils n'ont qu'une liberté précaire, et le pouvoir est aux Romains. Je le sens, Appius, et puisqu'il le faut, je me résigne ; mais quelque distance qu'il y ait entre les Romains et les Achéens, je vous en prie, ne traitez pas plus favorablement les Lacédémoniens, qui sont vos ennemis, que nous qui sommes vos alliés... Assurément, Romains, nous vous respectons, et, si vous le voulez, nous vous craignons. Mais nous respectons et nous craignons encore plus les dieux immortels (1). » Rome fut peut-être émue par ce langage, ou persuadée par l'éloquence de cette équité irréprochable. Rome céda cette fois.

Mais il n'entrait pas dans la politique du sénat que la ligue eût un moment de trêve. Rome répugnait à soulever contre elle le parti démagogique, écrasé par les Romains eux-mêmes, en même temps que les Etoliens. Elle eut recours aux exagérés de l'autre bord ; elle suscita un parti aristocratique extrême, aux yeux duquel Philopœmen et la ligue n'étaient pas assez aristocrates. C'est qu'en effet, sans donner des gages d'alliance à tous les partis, un gouvernement doit à tous des ménagements, qui suffisent à une opposition aveugle, pour se faire une arme contre ce gouvernement. Nous ne savons pas bien quels furent les griefs allégués par l'aristocratie de Messène contre le gouvernement de Philopœmen. Nous savons seulement que l'arrivée d'un commissaire romain,

(1) Tite Live, XXXIX, 36, 37.

Q. Marcius, dans le Péloponèse, coïncida avec le soulèvement de cette ville, qui proclama, elle aussi, qu'elle se détachait de la ligue. A la tête de la rébellion, était un ami, un courtisan du prétendu sauveur des Grecs, de Flamininus. La main de Flamininus semble diriger tout dans cette tragique affaire. Il y avait longtemps qu'un singulier sentiment de rivalité l'animait contre Philopœmen. Il déplaisait au Romain philhellène que les Grecs fussent sauvés par un Grec, et que le nom de Philopœmen fût aussi souvent que le sien dans la bouche de ce peuple. Sans doute, il ne fit pas assassiner Philopœmen par Dinocratès de Messène; mais un mot de lui aurait suffi pour sauver Philopœmen, et ce mot ne fut pas dit (1).

« Dinocratès de Messène était, » dit Polybe, « un courtisan militaire. A la guerre, prompt, audacieux, brillant dans le péril : dans la vie ordinaire, aimable, enjoué, complaisant, bon compagnon et homme de plaisir; mais dans les affaires publiques et politiques, incapable d'application et de prévoyance; les qualités d'homme d'Etat qu'il affectait n'étaient qu'à la surface. Il attira sur sa patrie des maux effroyables, sans croire que tout ce qu'il faisait fût sérieux, et sans rien changer à sa vie; tout au plaisir, aux festins, à la musique (2). » Tel était cet homme léger, qui, mêlé par aventure et par caprice à la politique,

(1) Tite Live, XXXIX, 49, 50. — Polybe, XXIV, 1-12. — Plutarque, *Vie de Philopœmen*, 27 et suiv.

(2) Polybe, XXIV, 5.

allait détacher sa patrie de la ligue, et faire mourir Philopœmen ; rebelle par ennui, féroce par désœuvrement ; traître à la Grèce, parce que la discipline d'un gouvernement ferme et d'une société réglée gênait sa fantaisie et imposait quelque contrainte à ses vices.

A la nouvelle de la révolte de Messène, Philopœmen, âgé de soixante et dix ans, et cette année même élu pour la huitième fois stratége des Achéens, partit en toute hâte pour Mégalopolis, y rassembla la cavalerie, composée de jeunes gens qui lui étaient absolument dévoués, et marcha contre Messène. Il dispersa les rebelles ; mais tandis qu'il s'attachait à leur poursuite, sa troupe fut cernée par un nombreux détachement de cavaliers messéniens. Philopœmen donna le signal de la retraite, et, fermant lui-même la marche, recula en faisant tête aux ennemis. Un faux pas de son cheval le jeta à terre à l'insu des siens ; il resta gisant, évanoui. Les Messéniens accourent, Philopœmen est fait prisonnier. On le conduit à Messène, les mains liés, en l'accablant d'outrages. La vue de ce grand homme tombé dans une si cruelle humiliation, réveille la sympathie d'une grande partie du peuple. Des groupes se forment devant la prison, et plaignent hautement le vaincu. Mais la nuit arrive sur ces entrefaites. La foule se disperse. Dinocratès, sans perdre un moment, fait présenter la ciguë à Philopœmen, qui, satisfait d'apprendre le salut des siens, boit le poison avec fermeté.

Ainsi périt ce grand homme, qne ses concitoyens devaient surnommer le dernier des Grecs, et qui conserva parmi eux, après sa mort, une popularité que son nom garde encore en partie chez les modernes. « La Grèce, » dit Plutarque, « qui l'avait enfanté dans sa vieillesse, pour être l'héritier de tous les grands hommes qu'elle avait produits, l'aima d'un amour singulier (1). »

Les qualités que nous admirons en lui ne sont peut-être pas celles qui charmaient le plus ses contemporains. Nous sommes moins séduits par cette fougue militaire et cette bravoure joyeuse, qui fit de lui, durant cinquante ans, le premier soldat de son pays. Mais il a d'autres vertus, et la première, à nos yeux, c'est d'avoir eu, au moins vers la fin de sa longue carrière, l'intuition nette et vive de la forme politique où son pays devait s'attacher, s'il voulait vivre. Ce *dernier des Grecs* est le premier d'entre eux peut-être qui ait compris la nécessité absolue de briser le moule étroit de la cité antique, et d'y substituer la forme plus large, plus libre, en même temps que plus solide et plus résistante, de la nation. Ce n'était pas un philosophe, ni même, à proprement parler, un homme d'Etat; mais s'il n'eut peut-être pas la notion abstraite et précise du but où il fallait atteindre, une divination instinctive le lui fit entrevoir après la guerre d'Antiochus; et les dix dernières années de sa vie, les plus glorieuses, furent un effort

(1) Plutarque, *Philopœmen*, 1.

long et courageux pour atteindre à ce but. Il en approcha, sans y arriver tout à fait ; et il eut le triste honneur de périr à l'œuvre. Mais l'homme qui avait proclamé, non dans des livres, mais par des actes, ce que des philosophes, comme Aristote et Platon, n'avaient pas osé pressentir, c'est-à-dire l'indissolubilité de la patrie, constituée comme nation, au-dessus des cités ; un tel homme n'avait pas besoin de réussir, pour fonder la gloire de son nom. Ses contemporains sentirent, et la postérité confirma, que, si la Grèce avait pu être sauvée, elle l'eût été par Philopœmen.

CHAPITRE IV.

TROISIÈME GUERRE DE MACÉDOINE, ET TRIOMPHE DU PARTI ROMAIN EN GRÈCE.

(183-151 av. J.-C.).

Après la mort de Philopœmen, la faction qui l'a tué, la faction romaine, laissant à peine s'écouler le temps des funérailles, jette le masque et avoue hautement ses projets. Elle veut l'asservissement de la Grèce et l'avénement immédiat de la domination étrangère. « Que ce jour funeste vienne le plus tard possible, » avait dit Philopœmen. Un parti peu nombreux, mais puissant par son audace et par l'appui des Romains, répond : « Que ce soit aujourd'hui même. » Ainsi la division sème la trahison. D'abord tous les partis appellent l'allié du dehors : avant d'être Grec, on est aristocrate ou démocrate. A la fin la patrie, déchirée, mutilée, ruinée, devient si indifférente, et peut-être si odieuse à beaucoup d'âmes,

même honnêtes, mais timides, que pour échapper au désordre, elles sacrifieront volontiers l'indépendance. Alors un ambitieux peut paraître et livrer son pays pour obtenir de le dominer; la fatigue et le dégoût qui ont envahi tant d'esprits lui donneront des approbateurs et des complices.

Les factions avaient pourtant paru un moment réconciliées sur la tombe de Philopœmen. L'armée Achéenne tout entière, à la nouvelle de l'assassinat, s'était ruée sur Messène en ravageant la province avec fureur. Messène avait ouvert ses portes et livré les meurtriers. Le plus coupable d'entre eux, Dinocratès, avait prévenu son sort par le suicide. Le corps de Philopœmen avait été ramené en triomphe à travers le Péloponèse, on avait lapidé ses assassins sur son tombeau. Toutes les villes, par des décrets publics, lui avaient érigé des statues, et avaient rendu les plus grands honneurs à sa mémoire.

Ces réconciliations autour d'une tombe sont quelquefois touchantes, mais rarement durables : peu de mois après la mort de Philopœmen, les factions se réveillèrent plus ardentes, et la dissolution de la Grèce apparut imminente et inévitable.

Philopœmen seul avait pu, par le crédit de sa gloire acquise, et par l'autorité de son nom, contenir les exagérés de toutes les nuances, et faire prévaloir, dans l'assemblée achéenne, une politique à la fois digne et prudente. Il avait réussi à tenir, pendant dix ans, les partis en équilibre et les Romains en respect. Lui mort, le parti démagogique, auquel il avait im-

posé silence, releva la tête, surtout dans la Grèce du Nord, et provoqua Persée, fils de Philippe, à déclarer la guerre aux Romains ; colorant ainsi du prétexte de sa haine contre l'étranger, sa haine encore plus ardente contre tout l'ordre social. En même temps le parti romain, contre lequel Philopœmen avait si énergiquement lutté, se développa au grand jour dans toutes les cités grecques et dans l'assemblée achéenne, appelant tout haut de ses vœux la domination romaine. A la tête de ce parti, Callicratès remplaça Aristænos; celui-ci n'avait été que faible, et peut-être lâche. Callicratès fut traître ouvertement, et vendit son pays, pour obtenir d'y régner vingt ans.

Il ne faut pas confondre, bien qu'on l'ait fait souvent, la faction de Callicratès avec le parti aristocratique. Rien ne serait plus injuste envers l'aristocratie grecque, dont le rôle, en ces temps désastreux, accusa parfois l'indécision, le manque d'énergie, mais non la trahison. Elle espérait peu de l'avenir; cela fit sa faiblesse, et c'est le défaut des sages de manquer souvent de foi. Mais, tout en craignant qu'il ne fallût tôt ou tard subir la loi de l'étranger, elle combattait pourtant, comme Philopœmen lui avait montré à le faire, pour éloigner du moins le jour fatal. Elle connaissait la supériorité immense des forces romaines; et n'ayant ni l'ignorance, ni l'infatuation du parti démocratique, auquel il était réservé de tuer la Grèce, elle se refusait à engager contre Rome une lutte insensée. Mais elle lui résistait cepen-

dant, par la raison, par les remontrances, par les protestations; au besoin, par les prières, tout en tâchant de rester digne. Impuissante à vaincre les légions sur le champ de bataille, elle s'efforçait de désarmer le sénat par la fermeté de son attitude.

Tel fut le rôle de l'aristocratie, rôle ingrat et sans éclat, mais, après tout, patriotique et sensé. Les hommes de ce parti, qui représente vraiment la nation, que la nation adorait, au dire de Tite Live, ce sont Philopœmen, Lycortas, et son fils Polybe. Ce sont tous ces anciens stratéges, élevés à cette puissance par le libre suffrage de leurs concitoyens, avant le jour où la main de Rome s'appesantit sur l'élection. Ce sont tous ces hommes modérés qui furent successivement les victimes du parti romain et du parti démagogique; déportés sans jugement par l'un, et exilés en Italie; massacrés plus tard par l'autre en Grèce. Ces hommes avaient exercé les plus hautes magistratures; leurs familles étaient les plus illustres, leurs biens les plus considérables, leurs noms les plus réputés. S'ils ne forment pas la véritable aristocratie dans la confédération achéenne, à quels signes faut-il reconnaître une aristocratie?

Qu'importe que le parti romain et son chef Callicratès aient prétendu confisquer à leur profit les noms d'aristocrates et de conservateurs? Les hommes qui venaient d'assassiner Philopœmen et qui allaient déporter Polybe ne pouvaient se qualifier de ce nom que pour faire illusion à leurs contempo-

rains. Mais ceux-ci ne s'y trompèrent pas, et, dédaignant de leur donner aucun nom politique, ils les appelaient avec Polybe : les *traîtres*, les *hommes vendus*. Ils n'avaient rien de ce qui constitue une aristocratie véritable, avec ses qualités et ses défauts ; ni la naissance, ni la fortune, ni la grande considération, ni l'influence territoriale, ni l'indépendance du caractère, ni les traditions de famille et de race. Ils furent une oligarchie ; mais depuis quand les mots d'*oligarchie* et d'*aristocratie* sont-ils synonymes ? une oligarchie vénale d'ambitieux sans scrupules et sans foi, qui jugeant bien que l'étranger serait désormais le plus fort, se jetèrent dans ses bras, en lui abandonnant tout, patrie, honneur, liberté, à condition qu'il leur permît de faire fortune sur les ruines de la Grèce (1).

Après tout, telle est la loi fatale des divisions civiles. Elles ne peuvent indéfiniment se prolonger ; le pays le plus solide et le mieux assis n'y saurait résister toujours. Or, deux issues seulement sont possibles : ou l'énergie des gens de bien impose silence aux autres ; ou la domination étrangère impose silence à tout le monde. Il n'y avait plus assez de vertu en Grèce pour que la première solution prévalût.

La trahison de Callicratès éclata pour la première fois dans l'ambassade qui fut députée à Rome, trois

(1) « Sibi privatim opes oppressis faciebant civitatibus. » Tite Live, XLV, 31.

ans après la mort de Philopœmen. Callicratès en faisait partie. Il s'agissait de l'éternelle querelle entre Sparte et la ligue ; et le sénat, par lettres, avait enjoint aux Achéens de rétablir dans Lacédémone ceux qu'ils avaient bannis de cette ville. Lycortas avait soutenu devant l'assemblée achéenne qu'on ne pouvait obéir sans s'asservir. Les ambassadeurs furent chargés de porter au sénat les représentations de leurs alliés. Arrivé à Rome, Callicratès, au lieu de défendre ses concitoyens, accusa violemment le parti qui ne voulait pas condescendre sans réplique aux ordres venus de Rome. A cette lâche flatterie, il donnait à dessein le ton d'une remontrance hardie : « Les Grecs ne vous obéissent pas, sénateurs. Ils méprisent vos lettres et vos ordres. Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Dans toutes les cités, il y a deux partis : l'un qui invoque les traités ; l'autre qui veut qu'on vous obéisse. Celui-ci est sans influence ; et l'autre est tout-puissant. Mais que le sénat fasse un signe, et tous ceux qui gouvernent se tourneront vers les Romains : le peuple intimidé suivra. S'il vous importe peu que les Grecs vous désobéissent, continuez au contraire comme vous avez commencé (1). »

Les sénateurs applaudirent ; et ce discours, qui leur révélait la vérité sur une situation qu'ils n'avaient osé jusque-là juger si favorable à leurs vues, devint le point de départ d'une politique nouvelle. « Les Romains, » dit Polybe, « ne se soucièrent plus de

(1) Polybe, XXVI, 1-3.

favoriser dans chaque cité les plus honnêtes; mais ceux qui couraient avec le plus d'empressement au devant de la servitude. »

Le sénat écrivit aux Achéens : « Qu'il serait à souhaiter que tous les magistrats ressemblassent à Callicratès. » Armé de ce témoignage, Callicratès revient en Grèce, où l'on ignore le langage qu'il a tenu à Rome; et où l'on sait seulement qu'il est l'homme que le sénat veut mettre au pouvoir. Jouant un double jeu avec une habileté singulière, il trouble, il égare, il épouvante le peuple, par les éclats de son patriotisme, ému des menaces qu'il prétend avoir entendu proférer contre les Grecs à Rome. On y est vivement irrité contre la confédération achéenne : il faut désarmer la colère des Romains en confiant la direction des affaires à des hommes qui ne leur soient pas suspects; à des hommes également dévoués à la Grèce et au maintien de l'alliance romaine. Ces menées réussissent. En semant la défiance à Rome et la terreur en Grèce, Callicratès recueille le pouvoir : devenu l'homme indispensable, ou qu'on croit tel, il est élu *stratége*. La faction romaine devenait maîtresse avec lui, quatre années seulement après la mort de Philopœmen.

L'année suivante, Philippe meurt, et son fils, Persée, lui succède sur le trône de Macédoine. Pendant six années, il prépare lentement une guerre suprême contre les Romains. Il rétablit son armée, remplit ses trésors, et approvisionne ses magasins. Mais il cherche en vain à se créer des alliances so-

lides, en Asie ou en Grèce. L'effroi du nom romain décourage les cités et les rois auxquels il fait quelques ouvertures.

En Grèce, Archon et le parti national aristocratique auraient voulu qu'on ne repoussât pas absolument les avances du roi de Macédoine. Ce n'était pas que ce parti eût en aucune façon l'intention de prêter à Persée, en cas de guerre, un secours efficace. Deux motifs l'en auraient détourné, quand même il n'aurait pas craint de rompre l'alliance romaine. Le despotisme macédonien répugnait aux traditions de liberté politique, qui s'étaient maintenues dans la confédération, et les Achéens ne se souciaient pas plus d'être absorbés par Persée que par les Romains. D'autre part, le roi de Macédoine, en cherchant ses alliés dans tous les partis, même les plus décriés, effrayait l'honnêteté de la ligue Achéenne. Le roi avait rouvert son royaume à tous les exilés, à tous les transfuges, à tous les contumaces; il était beau à lui d'amnistier ceux qu'avaient frappés les lois de lèse-majesté. Mais les assassins, les voleurs, les débiteurs insolvables reçurent aussi leur grâce pleine et entière. Ces façons de gouverner transportaient d'enthousiasme la démagogie grecque; mais elles auraient suffi à empêcher la ligue Achéenne de s'allier au roi de Macédoine.

La ligue souhaitait, avant tout, de voir l'équilibre entre Rome et la Macédoine se maintenir le plus longtemps possible, et l'indépendance grecque échapper à l'ambition de l'une et de l'autre puissance. Or, les

Achéens, dans les dernières années, avaient penché vers les Romains jusqu'à tomber sous leur dépendance, en fait, sinon en droit. Le parti national aurait voulu faire quelques pas dans l'autre sens; se rapprocher de la Macédoine; donner à Persée quelque signe au moins de sympathie; par exemple abolir les décrets qui proclamaient une haine éternelle entre les deux nations. Le parti romain fit, au nom du sénat, rejeter cette proposition. L'on vit un singulier spectacle. Rome renouvelait avec Persée, pour gagner du temps, un traité d'alliance hypocrite. En même temps, elle défendait à la ligue Achéenne d'abolir un décret qui prescrivait l'inimitié sans fin de l'Achaïe contre la Macédoine.

Enfin la guerre éclata. En même temps que les armées romaines, traversant l'Illyrie, marchaient vers la Macédoine, quatre commissaires du sénat débarquaient en Grèce, chargés de surveiller le pays, et d'en contenir l'effervescence. Leur langage était plein de confiance et provoquant; ils semblaient jeter le défi au peuple qu'ils sentaient frémir. « Nous allons bien connaître à présent, » disait Quintus Marcius, « ceux qui sont nos amis et ceux qui sont nos ennemis. »

En Béotie, le parti démagogique, c'est-à-dire le parti macédonien, était en majorité. Cependant la confédération béotienne s'offrit à entrer dans l'alliance romaine. Les légats du sénat n'acceptèrent la proposition qu'à la condition que chaque ville en particulier négocierait pour son compte avec le sénat. Les Béotiens ne virent pas ou n'osèrent pas voir qu'ils

détruisaient de leurs propres mains leur confédération, s'ils donnaient dans ce piége. Mais aucun roi, jaloux de son autorité absolue, n'a su autant que le sénat romain diviser pour régner. Rome ne dédaignait pas d'abattre un à un, et d'annuler, en les isolant, ces misérables bourgs de la Béotie. Haliarte et Coronée seules osèrent résister : elles furent bravement défendues. Mais, prises à la fin, on les saccagea. Presque tous les habitants furent égorgés.

Ce qui excitait les Romains à de telles fureurs contre les partisans de Persée en Grèce, c'est que ce roi, contre l'attente universelle, était sorti vainqueur de ses premiers combats contre les Romains. La nouvelle de ses succès eut dans toute la Grèce un immense retentissement; tout ce pays mal dompté tressaillit. A la vérité les démagogues seuls eussent préféré la domination de Persée à celle des Romains; mais Polybe analyse finement les motifs de l'involontaire sympathie qu'excita le bonheur inespéré du roi de Macédoine. « Quand un athlète inconnu, » dit-il, « se présente contre un athlète illustre, s'il le blesse, toute la multitude, d'abord indécise, devient aussitôt sympathique à cette heureuse audace. Il en fut ainsi quand on vit les Romains blessés par Persée (1). »

La plupart n'allaient pas jusqu'à souhaiter le triomphe du roi de Macédoine; mais, comme Tite Live l'avoue avec candeur, « tous les plus sages et

(1) Polybe, XXVII, 7.

les meilleurs citoyens eussent voulu que la victoire demeurât indécise. »

Ces vœux ne furent pas exaucés. Persée fut vaincu, son armée détruite ; et la royauté macédonienne cessa d'exister. La ligue Achéenne devait ne lui survivre que d'une vie précaire. Pour servir leurs projets contre elle, il semble que les Romains avaient tout fait pour la compromettre. Les Achéens, se flattant que le titre d'alliés pourrait les sauver après la victoire, avaient, à contre cœur, offert au consul de joindre leur contingent à ses légions. Le consul avait répondu à Polybe, député vers lui, en refusant ces offres. Mais en même temps le lieutenant Appius demandait aux Achéens un renfort de cinq mille hommes. Sur le rapport de Polybe, revenu auprès des siens, ce renfort ne fut pas envoyé. Le parti national, dans sa simplicité, ne comprit pas que le consul, instrument du sénat, refusait d'accepter les Achéens pour alliés pour se ménager un prétexte de les traiter plus tard en vaincus.

La Macédoine avait cessé d'être un royaume ; elle venait d'être divisée en quatre républiques distinctes et isolées, gouvernées par quatre sénats, à la dévotion des Romains. L'œuvre ainsi achevée au Nord, il restait à la reproduire au Midi ; il restait à étouffer, en Grèce, le parti démocratique, lequel avait souhaité la victoire du Macédonien; et le parti aristocratique national, qui n'avait pas souhaité la victoire des Romains.

« Il y avait, » dit Polybe, « trois sortes de suspects :

ceux qui, voyant avec regret tout l'univers prêt à subir la loi d'une seule puissance, avaient tout remis à la fortune, sans vouloir appuyer les Romains ni s'opposer à eux; ceux qui avaient fait des vœux isolés pour le triomphe de Persée, sans pouvoir entraîner dans son parti leurs cités; enfin ceux qui avaient entraîné les Etats qu'ils gouvernaient dans l'alliance du roi de Macédoine (1). »

Rome ne se fatigua pas du soin de distinguer ces nuances; tous furent frappés, les amis trop tièdes avec les ennemis déclarés.

Les précautions que la Grèce prit pour se sauver hâtèrent sa ruine. Elle crut bien faire en envoyant aux légats du sénat, pour les féliciter du triomphe de Rome, les hommes du parti romain, ceux qui dans chaque cité s'étaient signalés par leur zèle en faveur de la République, Callicratès et sa faction. Mais on vit alors un spectacle lamentable, et le plus odieux qu'ait jamais montré la fureur des luttes civiles. Callicratès et les siens présentèrent aux vainqueurs la liste écrite de ceux qu'il fallait proscrire. Députés pour plaider la cause de tous ceux qui s'étaient compromis dans la politique d'expectative ou d'hostilité, ils se firent leurs dénonciateurs, et sacrifièrent ces malheureux à leurs furieuses rancunes et à leur misérable ambition. Aux noms marquants du parti démocratique, ils avaient joint tous ceux du parti national et modéré, toute l'aristocratie achéenne et tous les plus honnêtes gens

(1) Polybe, XXX, 6.

de la Grèce. Lycortas était mort à temps pour échapper à la proscription ; mais Polybe, son fils, était en tête de la liste funeste. L'Etolie, l'Acarnanie, l'Epire et la Béotie eurent part à ces proscriptions. « Tous les personnages éminents reçurent l'ordre de suivre le général à Rome. » Mais l'Achaïe fut pour ainsi dire décapitée.

« Le commissaire du sénat, » dit Pausanias (1), « parut dans l'assemblée générale, et dit : que les plus puissants des Achéens avaient fourni des subsides à Persée pendant la guerre contre les Romains, et l'avaient aidé de toutes les façons. Il enjoignit aux Achéens de les condamner à mort. Lorsqu'ils seraient condamnés, lui-même il proclamerait le nom des coupables. Cela parut inique à tous. Les assistants lui dirent que s'il connaissait des Achéens qui eussent travaillé pour Persée, il devait d'abord les désigner par leurs noms. Il ne serait pas juste de les condamner avant de les connaître. Le Romain, ainsi repris, osa dire que tous ceux qui avaient été stratéges des Achéens étaient en faute et avaient conspiré pour les Macédoniens. C'est Callicratès qui lui avait fait la leçon. Là-dessus, Xénon, homme très-considéré parmi les Achéens, se lève, et dit : « Est-ce là l'accusation ? J'ai été stratége des Achéens, moi aussi ; et je n'ai rien fait pour Persée, ni rien contre les Romains ; et je veux le prouver dans l'assemblée des Achéens, et devant les Romains eux-mêmes. » Cette parole était le témoignage de sa bonne conscience. Le

(1) Pausanias, VII 10.

Romain saisit ce prétexte au vol, et déclare que tous les accusés iraient à Rome pour y être jugés. Tous ceux des Achéens qu'il plut à Callicratès de désigner furent déportés ainsi en Italie. Il y en eut plus de mille. »

Il est vraiment curieux de voir à quel point Rome, en abusant si outrageusement de la force, prenait soin de l'envelopper de ruse. Elle procède en jetant la terreur : elle demande la mort de tous ceux qu'elle accuse. Elle n'avait ni l'espoir ni même le désir de l'obtenir. Les Achéens épouvantés croient sauver leurs concitoyens en offrant qu'ils aillent se justifier devant le sénat. Rome accepte. Mille Achéens sont envoyés en Italie. Là, on affecte de les regarder comme déjà condamnés et exilés par l'assemblée de leur pays. On les disperse dans des villes d'Etrurie, et on leur défend de s'en écarter sous peine de mort. Ceux qui tentent de s'échapper sont repris et frappés de la hache. Ils demeurèrent dix-sept ans dans cet exil, sans pouvoir obtenir d'être jugés, sans avoir été condamnés autrement que par leurs concitoyens, qui avaient cru les sauver en les condamnant. Certes, c'est une belle chose que de conquérir le monde, mais les moyens qu'il faut employer ne doivent pas être regardés de trop près.

Vainement l'Achaïe, en dépit des menaces du parti romain, auquel elle désobéissait sur ce seul point, multipliait les ambassades pour réclamer en faveur des malheureux proscrits : « S'ils sont accusés, » disait-on, « qu'on les juge ; s'ils ne le sont pas, qu'on les relâche. » La troisième année de leur exil, la

septième, la douzième, la quatorzième et la dix-septième, virent des députés de l'Achaïe arriver suppliants à Rome; c'étaient Polybe et Stratios qu'on réclamait avec le plus d'insistance, surtout quand la mort eut frappé la plupart de leurs compagnons éminents. Le sénat fut inflexible : il se bornait à répondre qu'il ne lui semblait pas bon que les exilés retournassent dans leur pays.

L'indépendance de la Grèce n'existait plus que de nom. Le parti romain avait saisi le pouvoir dans toutes les cités et gouvernait sous l'œil du sénat. Callicratès, en Achaïe, représentait les Romains aussi directement qu'un proconsul romain devait faire quelques années plus tard. L'aristocratie décimée était impuissante. Le peuple courbait la tête. Seulement, par l'excès de l'humiliation trop grande, les germes grossissaient de la prochaine réaction démagogique, dernier acte de cette longue tragédie.

Callicratès régnait en agitant l'effroi du nom romain sur la Grèce épouvantée. Mais ni lui, ni ses complices n'avaient pu étouffer le mépris tenace et sourd qui s'attache à la trahison triomphante. Lorsqu'ils entraient dans quelque lieu public, dans les bains ou dans les gymnases, la foule en sortait aussitôt et les laissait seuls. Les ricanements et les sifflets les accueillaient dans les rues, et les petits enfants, dit Polybe (1), en revenant des écoles, les montraient au doigt en les appelant traîtres,

(1) Polybe, XXX, 20.

C'était justice. Dans cette chute de la Grèce, tous les partis doivent porter leur part de responsabilité devant l'histoire. Mais, si ceux-là furent coupables qui ne surent pas prévenir, par une politique plus habile, ou plus ferme, ou plus modérée, la catastrophe imminente, ceux-là seuls furent infâmes qui précipitèrent volontairement leur patrie vers la ruine, pour se tailler dans sa servitude un lambeau de souveraineté (1).

(1) Cf. *Sénatus-consulte inédit de l'an* 170 *avant notre ère*, par P. Foucart. Imprimerie nationale, 1872.

CHAPITRE V.

DÉFAITE DES ACHÉENS ET DESTRUCTION DE CORINTHE.

(151-146 av. J.-C.)

Il y avait dix-sept ans que les déportés achéens, réduits de mille à trois cents par la vieillesse et par les chagrins de l'exil, attendaient à Rome ou dispersés dans les villes d'Etrurie, qu'on les jugeât, s'ils étaient accusés, et qu'on les renvoyât, s'ils étaient innocents. Scipion-Emilien, fils de Paul-Emile, et fils adoptif du grand Scipion, était devenu l'ami et le protecteur dévoué de l'un de ces exilés, Polybe. Dans l'intérêt de Polybe, il évoqua une dernière fois la question devant le sénat. On fut très-partagé d'avis. Caton emporta la décision par un bon mot : « N'avons-nous rien à faire, » dit-il, « que nous restions tout le jour à discuter si ces vieux Grecs seront ensevelis par nos fossoyeurs ou par les fossoyeurs achéens ? » La clémence triompha donc. Mais, quelques jours après, Polybe voulut encore occuper le sénat des

exilés; il demandait que ceux-ci recouvrassent, à leur retour, les dignités dont ils jouissaient en Grèce avant leur exil. Il s'adressa à Caton, qui lui répondit avec un sourire railleur : « Polybe, tu me fais l'effet d'Ulysse qui voudrait rentrer dans l'antre du Cyclope, pour reprendre sa ceinture et son chapeau qu'il aurait oubliés (1). »

Polybe, à l'époque où il fut rendu à la liberté, n'était pas aussi vieux que le mot de Caton au sénat pourrait le faire croire; il avait cinquante-sept ans. Fils de Lycortas, élève de Philopœmen, il avait été nourri dans l'amour de son pays, l'admiration de l'aristocratie, la haine et la crainte de la démagogie. Il avait espéré jadis avec la plus noble partie de l'aristocratie grecque, et il avait essayé avec elle, à la tête du parti national, de maintenir à la fois la prépondérance aristocratique vis-à-vis des démagogues, et l'indépendance de la Grèce vis-à-vis de l'étranger. Il avait été hostile et défiant à l'égard des Romains, comme à l'égard de la faction populaire. L'exil avait puni cette impartialité.

Mais le long séjour qu'il fit en Italie modifia ses sentiments politiques. A Rome, séduit par l'hospitalité brillante des Scipions, ébloui par la grandeur de cette république, aux pieds de laquelle il voyait se prosterner les envoyés des rois et les rois eux-mêmes; surtout charmé de voir se réaliser sous ses yeux (avec quelle force et quelle harmonie !) le gou-

(1) Polybe, XXXV, 6.

vernement idéal qu'il avait rêvé de donner à la Grèce, celui de l'aristocratie, appuyée, mais non dirigée par le peuple; Polybe avait senti s'affaiblir et s'émousser la haine qui aurait pu et peut-être aurait dû l'animer contre ses vainqueurs et ses geôliers. L'admiration de Rome le rendit presque romain : il prévit sans horreur que le protectorat de Rome sur les Grecs se changerait en domination. Il se réserva de consacrer tout son génie et son genre de patriotisme à ménager la transition d'une liberté précaire et troublée à une obéissance paisible et résignée, quoique douloureuse. Il était trop honnête homme pour applaudir à l'asservissement de la Grèce, mais il se flattait d'être trop sage pour ne pas le croire nécessaire. Il était de ces âmes impartiales, ou plutôt impassibles, qui savent mieux expliquer les désastres de la patrie que les prévenir.

Callicratès venait de mourir, et dans toutes les cités une réaction violente éclatait contre la domination odieuse et servile qui depuis dix-sept ans pesait sur le pays. On renversait les statues érigées par la flatterie publique à Callicratès : on relevait celles de Lycortas, le père de Polybe. Assurément, il n'eût tenu qu'à Polybe de ressaisir le pouvoir, de rassembler les débris du parti national, et de recommencer l'œuvre de Philopœmen. J'ai suffisamment expliqué pourquoi il se déroba au rôle qui s'offrait à lui. Même, au bout de peu de mois, jugeant la situation désespérée, il retourna en Italie. C'était laisser le champ libre aux démagogues.

Remarquons que la réaction démocratique éclata presque partout à la fois contre Rome. En Espagne, où vivement soutenue par une guerre de partisans, qui aurait pu si facilemeut se reproduire en Grèce, elle ne fut étouffée que par la prise de Numance, après trente années de luttes sanglantes. En Afrique, où les concessions infinies accordées par l'aristocratie carthaginoise aux Romains, ayant été successivement rejetées par le vainqueur, dont la tactique semblait être désormais de pousser les peuples à bout, la démocratie, héritière des sentiments d'Annibal, recommença une guerre suprême, dans laquelle périt la république phénicienne, mais non sans honneur et en vendant cher sa vie. En Macédoine, où le peuple, las de la prétendue liberté dont le sénat l'avait doté en abolissant la monarchie, se groupa et se reconstitua en nation autour d'un aventurier, qui se disait fils de Persée, et combattit vaillamment, un moment même avec bonheur, pour ce fantôme de roi. En Grèce enfin, où la réaction démagogique eut un caractère particulier. Elle ne procéda ni d'un mouvement monarchique, ainsi qu'en Macédoine, où les rois étaient les chefs traditionnels du parti populaire contre les grands; ni d'un véritable et sincère désespoir de l'esprit patriotique, poussé aux dernières audaces, ainsi qu'en Espagne ou à Carthage. Elle fut amenée par le jeu naturel des partis, qui, s'étant usés et détruits les uns les autres, sauf un seul, devaient laisser à celui-là la place libre au dernier jour. Le parti aristocratique et national avait été violemment

extirpé de la Grèce après la défaite de Persée. L'oligarchie, vendue aux Romains, avait régné vingt ans, et dégoûté profondément la nation par sa servilité. Mais la pure démocratie n'avait pas encore eu, au moins dans le Péloponèse, la haute main dans les affaires. Un mouvement naturel allait l'amener au pouvoir par une double cause : le découragement de l'aristocratie, qui avait échoué à sauver la Grèce ; et la présomption croissante de la masse populaire, qui, n'ayant pas essayé ses forces, se croyait invincible.

Les démocrates revenaient de l'exil, grandis par leurs souffrances, dont ils exagéraient la réelle amertume. Ils parlaient très-emphatiquement de la nécessité d'arracher la Grèce aux Romains. Ils confisquaient à leur profit, et au profit de leur faction, ces grands mots de patrie, de liberté, d'indépendance et de devoir ; ils éblouissaient ainsi cette masse inconsistante d'esprits flottants, qui, dans tous les pays bouleversés, se jette sans cesse d'une extrémité vers l'autre, à la merci des rhéteurs et des audacieux, et forme ce qu'on nomme d'un nom trompeur, l'opinion publique.

Naturellement, leur action dut se tourner contre l'étranger, puisque le sentiment national surexcité les amenait surtout au pouvoir. Mais il s'en fallut de beaucoup que ces chefs du peuple n'eussent d'autre préoccupation que celle de lutter contre les Romains ; et pendant le peu de temps que dura leur domination, on les vit montrer presque autant d'acharnement contre le parti conservateur et aristocratique,

ou, pour parler plus simplement, contre les riches, que contre l'étranger lui-même. Voilà pourquoi cette guerre, malgré certaines apparences héroïques et quelques incidents glorieux, n'est au fond qu'une pitoyable aventure ; et ses chefs, des aventuriers, également dénués d'honneur, et de tout talent politique ou militaire. L'histoire a le droit d'être sévère pour ces hommes, bien qu'ils soient morts pour une grande cause, parce qu'ils n'étaient pas dignes du rôle qu'ils usurpèrent. L'événement fit qu'ils semblèrent les derniers et les plus intrépides défenseurs de l'honneur national ; mais leurs vices privés, leur vénalité sans pudeur et leur ambition effrénée nous forcent de rapporter à de vils motifs l'audace avec laquelle ils précipitèrent leur pays dans cette suprême folie.

L'origine même des hostilités jette une ombre fâcheuse sur toute la suite de cette guerre. Athènes, aux prises avec une misère toujours croissante, s'était jetée deux fois sur sa voisine, Oropos, et l'avait mise au pillage. Les Oropiens appelèrent à leur secours la ligue Achéenne. Le stratége était alors un Lacédémonien, nommé Ménalcidas, homme vénal et décrié. Il promit son appui contre une somme de dix talents. Il acheta cinq talents le concours de Callicratès, chef du parti romain dans la ligue. Ménalcidas reçut les dix talents, mais refusa de partager avec Callicratès. Callicratès accusa Ménalcidas d'avoir travaillé à détacher Sparte, sa ville natale, de la confédération. Ménalcidas n'était plus en charge; il acheta pour trois

talents l'appui de son successeur, le stratége Diéos de Mégalopolis, et fut acquitté. Mais Diéos, publiquement compromis dans cette affaire déshonorante, saisit le premier prétexte pour se brouiller avec Ménalcidas ; et de la querelle de ces deux hommes renaquit la guerre entre Sparte et la ligue. Le successeur de Diéos, le stratége Damocritos, en dépit des représentations des légats de Marcellus (lequel venait de vaincre le faux Philippe prétendu fils de Persée), entra en Laconie et battit les Spartiates ; mais, pouvant prendre leur ville, il négligea de le faire. Condamné au sortir de sa charge, il s'exila, et Diéos redevint stratége pour la seconde fois. Ménalcidas, qui défendait Sparte, désespérant alors de la sauver, s'empoisonna. Callicratès, le chef du parti romain, était mort l'année précédente.

A ce moment, le sénat intervint; toujours sous le prétexte d'assurer le bonheur et même la liberté des Grecs. Mais l'intervention d'une nation puissante chez un peuple en dissolution aboutit fatalement à l'asservissement du plus faible au plus fort.

Le chef de l'ambassade romaine, Aurélius Orestès, apporta dans l'assemblée de Corinthe les ordres du sénat. Fatiguée des luttes civiles de la Grèce, dans l'intérêt sagement entendu d'un peuple client, Rome séparait de la ligue Lacédémone, Argos, Corinthe, Héraclée, Orchomène, en un mot toutes les villes qui s'étaient annexées à la confédération. La ligue Achéenne devait rentrer dans les étroites limites de la province d'Achaïe.

L'indignation fut extrême à Corinthe. On se jeta sur les Lacédémoniens présents dans la ville : on les reconnaissait à la longueur de leur chevelure, à la forme de leur chaussure. On en massacra plusieurs ; les autres furent emprisonnés. Peu s'en fallût que la foule ne sévît contre les envoyés des Romains. Ceux-ci s'esquivèrent prudemment, et retournèrent en hâte à Rome, demander vengeance contre l'insolence des Achéens.

Le sénat fut aussi modéré dans les formes qu'inflexible dans sa résolution d'anéantir la puissance des Achéens. Une seconde ambassade fut envoyée; Sextus Julius César la conduisait. On offrait d'oublier le tumulte de Corinthe, à la condition que les coupables seraient livrés. Il n'était point parlé cette fois de la dissolution de la ligue. Mais le successeur de Diéos, le stratége Critolaos, se savait le premier menacé, si l'on acquiesçait aux réclamations du sénat. Il tergiversa, usant de délais, renvoyant l'ambassadeur de l'assemblée d'Ægium à celle de Tégée; de celle de Tégée à celle de Corinthe. A la fin, Sextus Julius César, se voyant joué, retourna en Italie.

Aussitôt Critolaos comprit que lui-même était perdu, s'il ne se décidait à tout risquer. Il consacre l'hiver à visiter toutes les villes. Partout il les soulève contre les Romains, en faisant appel au parti démagogique ; il fait relâcher les débiteurs, et arrêter toutes les poursuites. La plèbe obérée applaudit à ces mesures, et s'attache avec transport à Critolaos et au parti de la guerre.

Le consul Métellus était en Macédoine. Il venait d'étouffer la révolte de ce royaume, et préparait, de concert avec les légats du sénat, l'annexion pure et simple de la Macédoine à l'Etat romain. Le désir de terminer la guerre d'Achaïe comme il avait terminé celle de Macédoine; l'ambition de reparaître orné de cette double gloire à Rome, et peut-être aussi un certain intérêt qu'il portait aux Grecs, amenèrent Métellus à intervenir dans les affaires de la ligue, quoique son successeur au consulat, Mummius, encore à Rome, se fût fait attribuer déjà la *guerre d'Achaïe* avec trois légions. Métellus espérait le prévenir. Il envoya quatre ambassadeurs à l'assemblée générale de Corinthe, porteurs de paroles modérées. Mais Critolaos avait eu soin de tenir la réunion dans une grande ville industrielle et commerçante, au lieu de choisir quelque petit chef-lieu d'une région agricole ou pastorale. Une majorité d'artisans et d'hommes de peine, dit Polybe, composait l'assemblée. Ils huèrent stupidement les ambassadeurs. « Toutes les villes étaient folles, » dit Polybe, « mais la plus folle de toutes était Corinthe (1). » Critolaos, voyant l'exaltation des esprits, saisit enfin l'occasion pour déterminer la rupture par un discours forcené. Il insulte les magistrats, il noircit les adversaires de sa politique, il raille les ambassadeurs. « Je veux bien être l'ami des Romains, » dit-il, « mais ils ne seront jamais nos maîtres. Si vous êtes des hommes, Achéens,

(1) Polybe, XXXVIII, 3, 4, 5.

vous ne manquerez pas d'alliés; ni de tyrans, si vous êtes des lâches. » Avec ces phrases creuses, il transporte la foule; il l'éblouit par de folles promesses; il dit : « Je ne parle pas en vain; il y a des rois, il y a des cités, je le sais, qui s'uniront à nous. » Les sénateurs veulent arrêter cette diatribe; ils sont impuissants. L'habile comédien fait écarter les soldats qui l'entouraient; il met au défi quiconque de toucher seulement sa chlamyde. Le peuple applaudit à ce courage facile, et la déclaration de guerre est votée dans la lettre contre Sparte, en réalité contre Rome elle-même.

Mais Critolaos, fidèle à l'éternelle pratique des démagogues, inaugura son règne en semant la défiance et la haine entre ses concitoyens; et, quand l'union même de tous n'eût peut-être pas suffi pour sauver le pays, il se plut à aigrir encore les discordes. « Il y a des traîtres parmi vous! » crie-t-il à cette populace furieuse; « au milieu de vous, je vois de pires ennemis des Achéens, que ne sont les Romains eux-mêmes. » Funestes paroles, qui d'avance assuraient la victoire de l'étranger. Les riches et les modérés sentent que ces accusations vagues les dénoncent à la rage du peuple et qu'on leur déclare la guerre en même temps qu'aux Romains. Enfin, l'assemblée est dissoute, après qu'un nouveau vote a réuni tous les pouvoirs entre les mains du stratége. Une dictature sans contrôle allait donc peser sur le pays, à l'heure même où il était lancé dans les plus périlleux hasards.

Métellus, cependant, faisait défiler ses troupes; le

long du golfe Maliaque, et marchait vers les Thermopyles. La plus vulgaire prudence ordonnait à Critolaos d'attendre les Romains dans le Péloponèse et de rester fidèle au conseil que Flamininus avait donné aux Achéens. « Renfermez-vous dans la presqu'île, comme la tortue dans sa carapace, vous y serez invulnérables. » Mais les Béotiens offraient à l'armée achéenne leur impuissante alliance; il fallait voler à leur secours. Héraclée, qui venait de prendre parti pour les Romains, appartenait à la ligue; il fallait châtier cette ville rebelle. Quittant ainsi, par un déplorable calcul, la défensive déjà presque insoutenable, pour prendre une offensive absolument folle, Critolaos franchit l'isthme, traverse la Grèce du Nord, assiége et reprend Héraclée. Ephémère succès! Bientôt il apprend que Métellus a passé le Sperchius, et le stratége aussitôt, renonçant même à défendre les Thermopyles, recule jusqu'à Scarphée dans la Locride. Métellus, qui le suit à marches forcées, l'atteint et taille en pièces la faible armée des Grecs. Critolaos ne fut retrouvé ni parmi les vivants, ni parmi les morts, et sa disparition resta un mystère.

Quelques Arcadiens se réfugient à Elatée; mais la ville les repousse. Ils se heurtent à l'armée romaine dans la plaine de Chéronée; ils sont détruits. Métellus entre à Thèbes, qu'il trouve déserte; les Béotiens épouvantés s'étaient enfuis, et erraient dans les montagnes du Parnasse et de l'Hélicon, fuyant devant l'ennemi. Métellus les rappelle et les rassure. Le chef de la rébellion béotienne, Pythéas, seul perdit la vie.

La loi achéenne voulait que le stratége mort dans l'exercice du pouvoir fût remplacé par son prédécesseur, jusqu'au choix d'un nouveau stratége. Ainsi le farouche Diéos succède à Critolaos; tout espoir de solution pacifique était dès lors écarté.

Si le Péloponèse eût été unanime autour de son chef, je ne crois pas que la Grèce eût vaincu; mais elle eût fait acheter plus cher sa défaite. Diéos sembla prendre à charge de dégoûter et d'épouvanter la nation par la violence des mesures qu'il prit au nom du salut public. Nul ordre dans la direction de la guerre; nulle équité dans la répartition des charges que la dictature inepte du stratége faisait peser sur ses concitoyens. Ni suite ni ensemble dans les mesures prises pour arrêter l'ennemi; rien que l'extrême confusion dans l'extrême violence. D'Argos, qui est devenu son centre d'opérations, Diéos écrit à toutes les villes de la confédération d'affranchir tous les esclaves en état de porter les armes. Chacun, selon sa fortune présumée, est tenu de fournir un certain nombre d'esclaves; s'il en a moins, il doit se procurer le surplus comme il pourra. Les maîtres commencent à trembler devant l'insolence de ces esclaves affranchis en masse, et armés aussitôt. Des impôts excessifs sont frappés sur tous les riches, ou sur ceux qu'on soupçonne de l'être. La persécution devient puérile; au nom de la patrie en danger, on confisque les parures des femmes et des enfants. Telle est l'ardeur d'imposer et de légiférer qui s'empare du dictateur, qu'il oublie, dit Polybe, de

s'occuper des Romains, qui chassent de Mégare son lieutenant Alcaménès, et sont déjà en vue de Corinthe.

Alors tous les hommes en âge de combattre sont appelés aux armes; Diéos les convoque à Corinthe, où il n'y a pour les recevoir ni armes, ni approvisionnements, ni organisation militaire. Ces mesures jettent le désespoir dans toutes les cités : « On envie, » dit Polybe, « ceux qui sont morts dans les guerres précédentes ; on reconduit, les larmes aux yeux, ceux qui partent (1). » L'épouvante jette beaucoup d'esprits dans une folie qui pousse les uns à se donner la mort, en se précipitant du haut des rochers ou dans des puits profonds; les autres à courir au-devant des Romains, en se dénonçant eux-mêmes, en s'accusant de rébellion, en demandant qu'on les châtie. Beaucoup de gens prirent la fuite au hasard, et errèrent dans les montagnes, sans savoir s'ils fuyaient devant Diéos ou devant les Romains.

A mesure que le dénoûment fatal approche, la frénésie du dictateur redouble. Il sait qu'il n'y a pas pour lui de grâce à espérer. « Son devoir, » dit Polybe, « eût été de se livrer lui-même pour sauver sa patrie. » Il veut tout perdre avec lui. Quelques hommes modérés interviennent pour obtenir qu'il prête l'oreille aux propositions d'accommodement que Métellus consent à faire, pour terminer la guerre avant l'arrivée de son successeur. En vain, le vieux

(1) Polybe, XL, 1, 2, 3.

Stratios, l'intrépide compagnon d'exil de Polybe, l'homme qui avait été déporté dix-sept ans pour avoir déplu aux Romains, se jette aux genoux de Diéos et le supplie d'épargner la Grèce ; il est repoussé. Les partisans de la paix sont jetés en prison, offerts aux outrages de la populace imbécile qui fait cortége au dictateur. Sosicratès est mis à mort ; Andronidas et Archippos échappent au supplice en achetant la clémence de Diéos, le premier pour un talent, le second pour quarante mines.

Sur ces entrefaites, le consul Mummius arriva d'Italie et débarqua dans l'isthme. Il renvoya Métellus en Macédoine, et attendit pour agir lui-même que son armée fût au complet. Il avait vingt-trois mille hommes d'infanterie, trois mille cinq cents cavaliers. Attale de Pergame lui avait envoyé un renfort dont le commandant, par une dérision du sort, s'appelait Philopœmen. Mummius avait encore quelques archers crétois et des auxiliaires italiens, qu'il avait postés en avant de son camp. Ils se laissèrent surprendre par les Achéens, et perdirent cinq cents boucliers. Ce succès sans importance enfla tellement le cœur de la populace de Corinthe, qu'autour de Diéos, on demandait la bataille à grands cris.

Elle s'engagea dans l'isthme, un peu au nord, et fort près de Corinthe, à Leucopétra. Diéos n'avait pu réunir que quatorze mille fantassins et six cents cavaliers, même en enrôlant les esclaves. La cavalerie romaine enfonça facilement la cavalerie achéenne, beaucoup moins nombreuse et probablement com-

posée de recrues; car la cavalerie achéenne, telle qu'elle avait combattu avec Philopœmen, corps d'élite et tout aristocratique, devait ne plus exister depuis plusieurs années; et ses débris avaient probablement refusé de combattre avec Diéos. L'infanterie tint plus solidement en face de la légion; mais, un mouvement tournant de mille soldats d'élite, détachés par Mummius, enfonça la phalange par le flanc, comme à Cynoscéphales et comme à Pydna. Une fois ouverte elle se dispersa dans une horrible confusion. Diéos pouvait rentrer dans Corinthe. Il eût fallu l'assiéger longtemps, et il aurait peut-être obtenu pour la ville des conditions favorables. Mais il prit la fuite vers Mégalopolis, sa ville natale. Arrivé là, il renferme dans sa maison sa femme et ses enfants, met le feu à l'édifice et s'empoisonne.

Tout le monde, à son exemple, ne songea qu'à s'enfuir. L'armée se dispersa dans la nuit qui suivit la bataille. Le lendemain, les portes de Corinthe restèrent toutes grandes ouvertes; ce qui demeurait de la population attendit l'ennemi dans une inaction stupide.

Mummius ne pouvait croire à tant de lâcheté après tant d'audace; il n'osa pas, durant trois jours, entrer dans la ville, redoutant quelque embûche. Le troisième jour, l'armée romaine entrait dans Corinthe ; on lui abandonna la ville. Tout ce qu'on y put surprendre encore d'hommes ou de jeunes gens fut impitoyablement massacré. Les femmes et les enfants furent vendus à l'encan. Quand le pillage fut ter-

miné, la ville fut livrée au feu ; l'incendie s'alluma de toutes parts, et, entretenu plusieurs jours par les soldats, dévora lentement cette magnifique Corinthe. Puis les murailles furent rasées ; les pierres mêmes furent brisées, réduites en poussière. Le sénat avait décrété que Corinthe devait cesser d'être.

D'horribles excès furent commis. Les poëtes sont parfois plus instructifs que les historiens. Y a-t-il un plus navrant tableau des atrocités du sac de Corinthe que cette courte épitaphe, écrite par un poëte obscur, et recueillie dans l'anthologie grecque : « Ma mère Boïsca ; et moi, Rhodopé, nous n'avons succombé, ni à une maladie, ni sous le glaive des Romains ; mais nous-mêmes, lorsque l'impitoyable Mars livrait aux flammes Corinthe notre patrie, nous avons choisi un trépas secourable. Ma mère m'a tuée avec le fer dont on immole les victimes, et elle-même n'a point épargné sa propre vie : elle a serré son cou dans un nœud fatal. Une mort libre n'était-elle pas pour nous préférable à la servitude (1) ? »

Les barbares n'eurent pas plus de respect pour les choses que pour les hommes : « J'ai vu, » dit Polybe, « des tableaux jetés dans la poussière, et des soldats couchés sur ces tableaux, jouant aux dés (2). » Le célèbre Bacchus, d'Aristide, fut traité avec cette sauvagerie. Quand il fut mis à l'encan, quelques

(1) Anthologie, *Epigrammes funéraires*, 493. Antipater de Thessalonique (traduct. Dehèque).

(2) Polybe, XL, 7.

jours après, un envoyé du roi de Pergame se le fit adjuger pour une si forte somme, que Mummius, soupçonnant alors la valeur de ce morceau de bois, cassa l'enchère et le garda pour lui.

Pendant plusieurs mois, on ne cessa d'embarquer pour l'Italie les statues, les tableaux, les trépieds, les vases ; riches dépouilles de Corinthe. On chargeait les navires sous l'œil jaloux du consul, qui, acceptant sur la foi publique le prix de ces œuvres d'art, mais ne comprenant pas la nature de cette valeur, disait, dans sa naïveté de barbare, aux entrepreneurs du transport : « Si vous perdez ces objets, vous nous rendrez les pareils. »

Ainsi la même année, Rome avait rasé sans pitié, au niveau du sol, deux villes illustres ; deux villes qu'elle appelait alliées la veille, et qui, n'étant pas sujettes, avaient le droit, semble-t-il, de n'être pas traitées comme des rebelles vaincus, Carthage et Corinthe.

Encore Carthage avait-elle résisté trois ans aux assauts obstinés des Romains. Elle avait été emportée de vive force, et longtemps défendue rue par rue et maison par maison. Cette résistance, et le souvenir d'Annibal, expliquent, sans la justifier, la destruction de Carthage.

Mais Corinthe n'avait pas été assiégée, elle ne s'était pas défendue. Mummius y était entré par les portes ouvertes. On la pilla cependant, et on la brûla de sang-froid, sur l'ordre exprès du sénat.

Cicéron dit : « Parce que les ambassadeurs du

peuple romain avaient été insultés (moins que cela, *superbius appellati*, traités sans déférence), nos pères voulurent que ce flambeau de la Grèce, Corinthe, fût éteint (1). »

Croirons-nous que les Romains furent impitoyables pour un si petit motif? On ne détruit pas une ville pour venger une injure, et quelle injure, les clameurs d'une populace frivole. Il n'y a qu'une passion qui fasse commettre ces barbaries de sang-froid : c'est l'intérêt.

En l'année 146 avant Jésus-Christ, nous ne sommes plus au temps où les mobiles de la politique romaine étaient tous, sinon justes et humains, du moins élevés et grandioses. Il y a maintenant des marchands et des hommes d'affaires au sénat. Il y a dans Rome une aristocratie financière, qui rêve l'empire commercial du monde, avec antant d'ardeur et de passion qu'un Scipion l'Africain ou un Flamininus avaient pu rêver l'empire politique. La florissante Corinthe était un obstacle à ces projets. Sa merveilleuse situation entre les deux mers l'appelait à une véritable prépondérance dans le trafic méditerranéen. Pour cesser d'être prospère, il fallait qu'elle pérît. Rome la fit périr; elle hérita de ce commerce florissant, soit dans ses ports italiens, qui commencèrent à recevoir directement les marchandises de l'Orient; soit à Délos, où la République se hâta de créer, au grand profit de ses marchands, un immense entre-

(1) Cicéron, *Pro lege Manilia.*

pôt. A ce point de vue, la guerre contre les Achéens peut être considérée comme une véritable guerre commerciale. On poussa la précaution jusqu'à déclarer *dévoué aux dieux* le sol nu de Corinthe, dans l'espoir qu'aucune ville ne se relèverait jamais dans l'isthme.

Quelques colonnes éparses, dont plusieurs sont encore debout, fûts monolithes, imposants par leurs proportions courtes et presque écrasées (c'est le type connu le plus ancien du style dorique); quelques débris de murailles, au sommet de l'Acrocorinthe demantelée, marquèrent seuls la place où s'était élevée Corinthe; et le poëte Antipater, dont nous avons déjà vu la touchante épitaphe aux mânes de Rhodopé et de Boïsca, put, sans hyperbole, placer encore cette plainte émue dans la bouche des Nymphes de la mer, pleurant sur la catastrophe de la grande cité maritime: « Qu'est devenue ta beauté tant admirée, Dorienne Corinthe? Où sont tes murs et tes tours, tes antiques trésors? Où sont les temples de tes dieux, tes palais, tes épouses descendantes de Sisyphe, et tes habitants, que l'on comptait par myriades? Infortunée, il ne reste de toi nul vestige. Tout a été pris ou dévoré par la guerre. Nous seules, impérissables Néréides, filles de l'Océan, nous restons, comme des alcyons, à pleurer tes malheurs (1). »

(1) Antipater de Thessalonique, *Epigrammes descriptives*, 151. (Anthologie, traduct. Dehèque.)

CHAPITRE VI.

POLYBE ET L'ORGANISATION DE LA CONQUÊTE.

(146 et 145 av. J.-C.).

L'indépendance de la Grèce avait péri, parce que les partis avaient mieux aimé périr eux-mêmes séparément que vaincre ensemble. Dans la dernière guerre, quatorze mille hommes avaient combattu devant Corinthe ; mais la Grèce ne s'était pas défendue, tristement impartiale entre la démagogie et l'étranger. Sans appeler les Romains, elle avait même prévu leur triomphe avec moins de terreur, en songeant que du moins ils balaieraient les démagogues. Quelque horrible que fût le dénoùment, on l'accueillit avec une sorte de soulagement ; et beaucoup de gens, selon Polybe, allaient répétant avec plus d'esprit que de patriotisme : « Si nous n'avions pas été perdus si vite, nous étions perdus tout à fait (1). »

(1) Polybe, XL, 5.

Cette lassitude universelle explique la facilité avec laquelle les Romains purent en quelques mois organiser la conquête, établir définitivement leur domination en Grèce. D'ailleurs, ils étaient loin d'apporter dans cette œuvre les principes absolus qui prévalent dans les annexions modernes.

Dans la société politique actuelle, lorsqu'un Etat quelconque, à la suite d'une guerre heureuse, ou par toute autre circonstance, recule sa frontière, et s'agrandit d'une partie du territoire d'un Etat voisin, les habitants du pays annexé, à quelques restrictions près, et sauf des exceptions d'un caractère transitoire et d'une importance secondaire, jouissent des mêmes droits, et sont soumis aux mêmes obligations que tous les autres membres de l'Etat auquel ils se trouvent rattachés, soit violemment, soit de leur gré. En un mot, la fusion légale suit aujourd'hui presque toujours, après un délai plus ou moins prolongé, la conquête ou l'annexion. Cette règle, il est vrai, ne peut s'appliquer aux acquisitions faites dans le monde entier; par exemple, dans l'Inde par les Anglais, ou par nous-mêmes en Afrique. Là, une différence fondamentale de race, de religion, de mœurs et de civilisation entre le peuple conquérant et le peuple conquis, s'oppose invinciblement à ce que tous deux vivent sous les mêmes lois. Mais en Europe, une civilisation commune, et née d'une même religion, a créé plus de ressemblances qu'elle n'a laissé de diversité entre les différents peuples; et les vaincus peuvent se plier aux institutions du vainqueur, avec

douleur parfois, mais toujours assez promptement.

On se tromperait gravement si l'on croyait que Rome ait jamais connu et pratiqué, dans la conquête du monde, cette loi générale des annexions modernes. Dans l'antiquité, les races étaient trop tranchées, les mœurs trop diverses, les religions trop nationales, pour que cette fusion, cette assimilation, même simplement légale, même bornée à la communauté des institutions civiles et politiques, fût réalisable, ou fût seulement regardée comme possible par le peuple conquérant ou par le peuple conquis.

L'élément, l'*unité* politique du monde ancien, c'est la *cité*. La cité c'était d'ordinaire une ville avec sa banlieue et quelques bourgades voisines dont elle avait supprimé la vie politique, en confondant leurs habitants dans son sein. A l'origine, la bourgade même était indépendante, et il est permis de supposer un temps où la famille elle-même fut autonome et ne releva que de son chef. En tout cas, aux temps historiques, l'idéal politique s'était élevé jusqu'à la cité, mais non au delà. Du moins, l'idée de la nation restait vaguement entrevue dans l'imagination des hommes, sans exercer presque aucune influence sur leurs actes; et le patriotisme actif et efficace était exclusivement local.

A l'origine c'était la religion qui avait constitué la cité. La cité était l'ensemble des familles qui reconnaissaient et honoraient un même fondateur et des divinités communes. Tout était distinct entre une cité quelconque et une autre cité; les dieux mêmes

étaient différents sous des noms semblables. Le Jupiter d'Argos était regardé par les Argiens comme distinct, au besoin comme ennemi du Jupiter de Corinthe. Les lois, issues des religions, étaient différentes comme elles, souvent tout à fait contradictoires. Les mœurs étaient aussi très-diverses ; il y avait si peu de relations d'une ville à l'autre, que les mariages avec l'étranger étaient proscrits, ou sévèrement traités par la législation et par l'opinion publique : de sorte que, bien qu'il n'y eût au fond qu'une race en Grèce, il s'y trouvait cent peuples que l'intérêt politique le plus évident n'avait jamais pu amener à abdiquer au profit du pays une petite part de leur indépendance munipale ; c'est que cette idée même du pays commun, de la grande patrie, n'avait jamais pu se dégager nettement.

Si l'unité grecque avait été le rêve irréalisable de Périclès et de Philopœmen, l'unité romaine, c'est-à-dire la fusion du monde dans la cité romaine, n'était pas encore, au second siècle avant J.-C., une chose que les vainqueurs ou les vaincus pussent seulement craindre ou espérer, ni même concevoir. Proclamer tous les Grecs citoyens romains, leur donner les droits, leur imposer les devoirs d'un habitant du Palatin eût paru alors absurde ; car tant que la république romaine existait (c'est-à-dire jusqu'au temps des empereurs qui ne conservèrent d'elle que le nom), le véritable citoyen romain devait être à Rome, où s'exerçait dans les comices et dans les magistratures sa part de souveraineté. Du sénat et du forum, cette

ville gouverna tout l'univers, mais l'univers ne devint pas pour cela romain, du moins au début. L'élément politique fondamental, la cité, subsista. Rome asservit toutes les cités, mais elle ne détruisit pas la cité ; elle ne chercha pas à la détruire ; elle y eût échoué. Elle préféra faire du monde une immense hiérarchie de cités indépendantes les unes des autres. A la tête de cette hiérarchie fut placée la cité maîtresse et dominante, c'est-à-dire Rome elle-même. « Elle n'était pas proprement une république ou une monarchie, » dit Montesquieu (1), « mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde. »

D'ailleurs rien de plus varié que l'étendue et la valeur des droits que Rome reconnut et des obligations qu'elle imposa aux innombrables cités comprises dans sa clientèle. Toutes dépendaient au fond de Rome, mais non de la même façon. Il était naturel, et, dans l'ordre d'idées où il faut nous placer pour juger exactement cette œuvre de conquête et le temps où elle s'accomplit, il était juste que la condition politique ne fût pas la même pour la cité qui s'était librement donnée à Rome sans avoir été vaincue, et pour celle qui s'était livrée après la défaite; pour la cité qui était entrée spontanément dans l'alliance de la république, et n'avait jamais abdiqué son indépendance, ni fourni à Rome un prétexte pour qu'on pût la lui ravir; et pour celle qui avait trahi l'alliance romaine et donné la main aux ennemis,

(1) *Considérations*, etc., ch. VI.

Annibal ou Philippe, Antiochus ou Persée. Aux colonies romaines était réservée une autre condition particulièrement favorable. Le temps et les révolutions politiques accomplies à Rome, surtout l'établissement du *principat*, devaient modifier lentement la constitution de la puissance romaine. Le droit de cité romaine prodigué aux provinciaux absorba peu à peu l'existence indépendante ou plutôt personnelle des cités soumises. Le jour où Caracalla déclara que tous les habitants libres de l'empire étaient citoyens romains, le dernier vestige de l'état politique que nous venons de décrire disparut ; Rome ne fut plus que la capitale d'un grand Etat, même assez semblable aux Etats modernes où plusieurs races sont régies par un gouvernement commun. Mais nous n'avons à nous occuper pour le moment que de la situation faite à la Grèce au lendemain de la défaite ; à mesure que cette situation se modifiera, nous en suivrons plus tard les changements.

Le sénat ne se reposait pas sur le rude soldat Mummius du soin délicat d'organiser le pays conquis. Très-peu de jours après le sac de Corinthe, et probablement tandis que l'armée s'occupait à raser les misérables restes de la ville incendiée, ou à fouiller ses cendres brûlantes pour y chercher des trésors (plusieurs soldats furent même victimes de leur périlleuse avidité), dix *legati* ou commissaires du sénat débarquèrent en Grèce, et durent s'entendre avec Mummius sur les mesures qu'il convenait de prendre.

On commença par une répression militaire sévère,

mais excusable au point de vue du vainqueur : toutes les villes qui avaient pris les armes furent démantelées; tous leurs habitants, désarmés. Les exécutions sanglantes furent rares; toutefois les chefs de l'insurrection perdirent la vie; et la cavalerie, à Chalcis, fut massacrée tout entière dans des circonstances qui sont demeurées obscures. Nous n'avons pas besoin de rappeler les horreurs du sac de Corinthe (1).

Un châtiment moins cruel, mais d'un caractère peu honorable et d'un exemple bien dangereux, fut la confiscation des biens de ceux qui s'étaient soulevés contre Rome, au moins des principaux coupables. Il est vrai que cette mesure ne fut pas appliquée à ceux qui avaient des parents ou des enfants.

La répression politique fut extrêmement sévère. Rome se proposa de morceler le pays à l'infini pour l'affaiblir à jamais. Les confédérations de cités furent donc absolument supprimées; et nommément les ligues de Phocide et de Béotie et la ligue Achéenne cessèrent d'exister. Chaque cité fut rendue à son indépendance propre, qui équivalait, sous ce nom trompeur, à l'esclavage politique sous le joug romain. Telle fut dans les premiers temps la terreur qu'inspirait aux Romains la résurrection possible d'une confédération quelconque, qu'il fut même interdit aux citoyens d'une cité de posséder ou d'acquérir sur le territoire d'une autre cité. Le vainqueur voulait que l'influence de chacun fût strictement réduite aux étroites limites

(1) Pausanias, VII, 16.

de sa bourgade. Cette restriction intolérable fut, il est vrai, abolie au bout d'un certain nombre d'années.

Un tribut, signe de l'asservissement, fut imposé au plus grand nombre des villes, à celles qui furent qualifiées de *vectigales* (tributaires), c'est-à-dire, probablement, à toutes les cités qui avaient pris quelque part à la guerre contre les Romains. Les villes libres restèrent exemptes du tribut (*immunes*). Ce fut la condition faite à Lacédémone, Athènes, Delphes, Elatée, Thespies et quelques autres (1).

Athènes, la plus ancienne alliée des Romains en Grèce (2), fut traitée par eux très-favorablement; elle conserva sa pleine autonomie (3). Quoiqu'au point de vue politique, ce privilége fût illusoire, en face de la toute-puissance romaine, il n'en constituait pas moins un avantage réel. La ville libre restait en possession du droit de nommer ses magistrats; elle était exempte de tout tribut et de la juridiction des gouverneurs romains. Les villes *fédérées* avaient le désavantage de demeurer soumises à toutes les conditions du traité spécial (*fœdus*), qui les unissait à Rome. Les villes alliées (*sociæ*) comme Athènes (4), étaient purement et simplement indépendantes. Lorsqu'une ville libre paya quelque tribut aux Romains,

(1) Elatée fut affranchie par Sylla. Cf. ch. VIII.

(2) Pausanias, I, 36, 4.

(3) Strabon, IX, 274. — Il dit que, de son temps, les Athéniens étaient libres et honorés par les Romains. Cf. Plutarque, *Compar. de Lysandre et de Sylla*, et Aristide, *Panathénaïque*.

(4) Tacite, *Ann.*, II, 53.

comme il arriva à Sparte (1), ce fut d'une manière illégale et violente.

Est-ce à dire que les Romains, après la conquête, se soient tout à fait abstenus de modifier la constitution des villes libres, en particulier celle d'Athènes ? S'il en eût été ainsi, comment le démagogue Aristion, soixante ans après la prise de Corinthe, eût-il soulevé Athènes en faveur de Mithridate et contre les Romains, en étalant devant ses citoyens le trouble apporté par les vainqueurs dans leurs institutions (2) ?

Les Romains s'efforcèrent de substituer partout, à Athènes comme ailleurs, le gouvernement de l'aristocratie, ou plutôt de l'oligarchie, de la *timocratie* comme on disait, à celui de la démocratie pure (3). A Athènes, il est certain qu'ils substituèrent, ou firent substituer l'élection des magistrats au tirage au sort, par lequel on les avait désignés jusque-là ; car la démocratie, dans cette ville, avait été jusqu'au bout du principe d'égalité. Aux dépens de l'assemblée populaire et du sénat, Rome accrut les pouvoirs de l'Aréopage, ce corps presque aristocratique, puisqu'il était composé des anciens magistrats, et qu'un homme qui a été au pouvoir, fût-ce un démagogue, conserve toujours ensuite quelques instincts conservateurs. Un siècle après, Cicéron écrivait : « C'est le conseil de

(1) Strabon, VIII, 366.

(2) Appien, *Guerre mithr.*, XXXIX. — *Posidonius dans Athénée*, p. 212.

(3) Pausanias, VII, 16, 6,

l'Aréopage qui gouverne Athènes (1). » Les archontes subsistèrent, mais ornés d'un vain titre plutôt que d'une autorité réelle. Ils n'étaient plus tirés au sort (2) ; et nous verrons bientôt le choix du peuple se porter docilement sur tous les hommes illustres, souvent même sur des empereurs. La réalité de la puissance exécutive passera peu à peu des archontes au *stratége des armes* (ἐπὶ τά ὅπλα), magistrat unique et dont le caractère militaire, sinon dans ses fonctions, du moins dans la forme et dans la tradition, garantissait mieux peut-être, aux yeux des Romains, l'ordre public dans la cité.

Les villes qui n'étaient point qualifiées villes libres, payèrent tribut aux Romains (3). A quelle somme monta le tribut, nous l'ignorons. Il est probable qu'il fut modéré. Dans les pays conquis qui avaient été gouvernés par des rois, Rome affectait de demander à ses nouveaux sujets un impôt moins fort que celui qu'ils avaient payé à l'ancien gouvernement. Ainsi les impôts en Macédoine furent diminués de moitié après la chute de Persée. Mais est-il besoin de faire remarquer que l'impôt payé au gouvernement national est dépensé dans le pays même, et revient en grande partie du moins, aux contribuables qui l'ont payé ; tandis que le tribut, si modéré qu'il soit,

(1) Cicéron, *De nat. Deor.*, II, 29.

(2) Plutarque, *Périclès*, 9 ; Philost., *Vie d'Apoll.*, VIII, 6 ; *Corp. Inscr.*, 182, 397.

(3) Pausanias, VII, 16, 6.

payé à une puissance étrangère, est une perte nette pour le pays qui s'en dépouille.

En dehors du tribut, des amendes furent imposées aux Béotiens et aux Achéens. Les premiers, solidairement avec les Eubéens, devaient payer cent talents aux habitants d'Héraclée; les Achéens, deux cents talents aux Lacédémoniens. Ainsi Rome semait encore la division entre les villes, en les rendant créancières les unes des autres. Les provinces épuisées ne purent payer ces amendes; au bout de quelques années, il fallut leur en faire remise.

Le territoire d'une seule ville, de Corinthe, laquelle n'existait plus d'ailleurs, fut purement et simplement confisqué et réuni au domaine romain, *ager Romanus*. A l'exception d'une portion donnée aux habitants de Sicyone qu'on chargea de continuer à faire célébrer les jeux Isthmiques à la place des infortunés Corinthiens; Rome se considéra comme directement maîtresse du sol de la ville et de sa banlieue. A ce titre, César put y envoyer, un siècle plus tard, des colons romains auxquels on partagea le sol, comme une partie du domaine public. Rome ne se reconnaissait pas le même droit vis-à-vis des autres territoires, même tributaires ; ou plutôt elle n'usait pas de ce droit, tout en se l'arrogeant implicitement ; car la plupart de ces villes s'étaient *données* aux Romains, et la définition même de la *deditio*, c'était l'abandon de tout, hommes et choses, aux Romains.

La Grèce constitua-t-elle, aussitôt après sa défaite, une *province* spéciale, c'est-à-dire un commandement

(le mot *provincia* n'a pas originairement d'autre sens) entre les mains d'un magistrat particulier, *proconsul* ou *propréteur*? Plusieurs textes formels permettent d'affirmer le contraire, malgré l'hésitation des historiens sur cette question. La Grèce fut une province, en ce sens qu'elle fut soumise à Rome, et non-seulement en fait, mais en droit; ou plutôt, en fait pour toutes les cités sans distinction, en fait et en droit pour les cités tributaires. Mais Plutarque dit nettement qu'à l'époque des guerres de Mithridate, Rome n'envoyait pas encore de proconsul spécial en Grèce, et que le pays relevait du proconsul de Macédoine (1). On l'appelait déjà l'Achaïe, hommage rendu par le vainqueur à la dernière puissance indépendante qu'il avait dû abattre en Grèce.

Au reste rien ne fut oublié, surtout dans les premiers temps, pour faire croire à la Grèce que rien n'était changé dans la situation des peuples qui n'avaient pas pris les armes contre les Romains. Mummius lui-même, comme avait fait déjà Paul Emile, parcourut le pays comme un pèlerin pieux, visitant les temples, sacrifiant aux dieux de la Grèce, qu'on affectait de ne pas distinguer des dieux romains, et décorant même Olympie et Delphes d'une partie des dépouilles de Corinthe: une statue d'airain de Jupiter, et vingt et un boucliers dorés. Il est le premier Romain, selon Pausanias, qui ait déposé une offrande dans un temple grec. C'est par exception qu'il com-

(1) Plutarque, *Vie de Cimon*, 2.

mit quelques larcins dans les villes amies (1). Grâce à ces ménagements, les Grecs ne s'aperçurent guère, et peut-être ne s'aperçurent pas assez pour leur honneur, de la chute de Corinthe et de la perte de leur indépendance. Les jeux olympiques furent célébrés à leur date régulière, et nous savons le nom du vainqueur : il s'appelait Diodore de Sicyone.

Les légats du sénat demeurèrent dix mois en Grèce, depuis la chute de Corinthe (arrivée vers le mois de septembre de l'année 146 avant J.-C.), jusqu'à l'été de l'année suivante. Ils montrèrent dans leur conduite une modération relative, qui permit à l'honnête et sage Polybe de s'allier à leur œuvre et d'en appuyer le bon succès, sans croire qu'il pût être soupçonné de trahir sa patrie.

Polybe avait jugé avec une extrême sévérité l'entreprise des démagogues ; et plus tard, comparant le sort de la Grèce avec celui de Carthage, il écrivait : « Les Carthaginois du moins ont laissé quelque façon de défendre leur conduite ; mais les Grecs ne nous fournissent pas le plus léger prétexte qui permette d'excuser leurs fautes. » C'était se montrer bien dur envers des compatriotes. Aussi, prévenant ce reproche, il commençait ainsi son récit de la guerre d'Achaïe : « Quelques-uns s'étonneront que je parle avec cette amertume, moi qui aurais dû plus que tout autre pallier les fautes des Grecs. Mais pour moi je ne crois pas qu'aux yeux des gens sensés, l'ami sin-

(1) Cicéron, *Verrines*, IV, 2.

cère soit celui qui craint d'être franc ; que le bon citoyen soit celui qui trahit la vérité, de peur de blesser quelques contemporains ; enfin je ne regarde à aucun degré comme historien celui qui met quelque chose au-dessus de la vérité.

»... A l'époque de la catastrophe, le devoir étroit d'un homme grec était de porter appui aux Grecs en toute façon ; soit en les défendant, soit en les excusant, soit en détournant d'eux la colère du vainqueur. C'est ce qu'alors j'ai fait moi-même, en vérité. Mais le récit que je laisse à la postérité des événements passés est absolument impartial, parce que j'écris, non pour charmer un moment l'oreille, mais pour redresser les esprits et empêcher le retour des mêmes fautes (1). »

Avant que la guerre éclatât, Polybe avait quitté la Grèce où il se sentait devenu comme un étranger, entre les démagogues et les traîtres vendus aux Romains. Il était retourné en Italie ; il avait suivi Scipion Emilien en Afrique ; il assista même à la prise de Carthage et au sac de cette ville, qui précéda de deux mois seulement la ruine de Corinthe. Il était auprès d'Emilien quand le vainqueur, en voyant tomber les palais enflammés de Carthage, versa des larmes, peut-être sincères, en tout cas stériles, sur le sort de la cité vaincue, et s'écria, après Homère : « Un jour aussi périra Troie, la sainte ! » Il pensait à Rome, et craignait déjà pour sa patrie les

(1) Polybe, XXXVIII, 1.

retours de la fortune et l'expiation d'un si grand triomphe.

Quand Polybe apprit que tout en Grèce était fini, jugeant l'heure venue de s'interposer entre les vainqueurs et les vaincus, il quitta l'Afrique et accourut à Corinthe. Il n'y avait plus de guerre; mais le pillage durait encore. C'est alors qu'il put voir les soldats jouer aux dés sur des tableaux précieux; et, malgré la haute sagesse de Polybe, on se demande quels sentiments durent remplir son âme, quand il vit les trésors de Corinthe s'amonceler dans les vaisseaux latins sous les yeux avides du grossier Mummius.

Mais Polybe avait soixante ans; toute fougue et tout élan de jeunesse étaient amortis en lui. Le malheur l'avait mûri, l'exil l'avait instruit. Il ne se demanda pas si sa patrie aurait pu être sauvée; il vit qu'elle était perdue, et réglant sa conduite sur les circonstances, il crut non-seulement ne pas trahir la Grèce, mais la servir du mieux possible, en acceptant d'être auprès de ses compatriotes l'intermédiaire des légats du sénat. Ce concours facilita singulièrement la tâche aux Romains; le nom de Polybe dut rallier à eux les débris de l'ancien parti aristocratique, et la majorité de la nation, restée fidèle à la mémoire de Philopœmen et de Lycortas, dont Polybe semblait l'héritier. Quand les légats retournèrent en Italie, ils lui conférent la mission « de visiter toutes les cités, une à une, de juger les différends, jusqu'à ce qu'on se fût habitué à la constitution et aux lois nouvelles. C'est ce que fit Polybe; il apprit aux Grecs à aimer leur état

nouveau; il ne laissa subsister aucune difficulté, soit publique, soit privée, dans l'interprétation des lois. De tout temps, ses concitoyens l'avaient beaucoup estimé; mais en reconnaissance de ces derniers services, ils lui décernèrent dans toutes les cités les plus grands honneurs avec l'approbation générale (1). »

Un incident particulier acheva de dégager la conduite de Polybe de tout soupçon malveillant, et montra que son alliance avec Rome ne lui coûtait aucun sacrifice déshonorant. Un Romain, qui n'est pas nommé, s'était imaginé d'intenter un procès à la mémoire de Philopœmen, et voulait faire décréter le renversement de toutes les statues que la plupart des villes de la Grèce avaient érigées à ce grand homme. Ce Romain agissait peut-être en barbare, mais il ne manquait pas de logique. En effet, le but que Philopœmen avait poursuivi toute sa vie, c'était l'indépendance politique de la Grèce; et puisque la Grèce était maintenant forcée d'accepter presque avec joie la servitude politique, il était au moins bizarre qu'elle honorât en même temps la mémoire du héros de l'indépendance. Mais ce n'est pas par la logique qu'on gouverne les hommes, et Polybe, en sa qualité d'historien, le savait bien. Il prit hautement la défense des statues de Philopœmen, devant Mummius et ses lieutenants, et Mummius, qui n'était pas un méchant homme, lui donna raison, comprenant bien qu'il était peu dangereux et de bonne politique de laisser du moins aux

(1) Polybe, XL, 10.

Grecs l'effigie de la liberté, pendant qu'on leur enlevait la réalité. En effet, ce succès de Polybe transporta de joie les Achéens, et ils érigèrent à Mégalopolis, à côté de la statue de Philopœmen, celle de son défenseur. Une inscription en vers que Pausanias a recueillie (1) disait :

« Polybe, allié des Romains, apaisa leur colère contre les Grecs. »

Une autre statue de Polybe, dans le temple de Despoena, à quarante stades de Mégalopolis (2), portait ce distique :

« La Grèce n'eût pas péri si Polybe l'eût gouvernée ; dans sa chute, elle ne trouva de recours qu'en lui seul. »

Si Polybe mérita la reconnaissance des Romains en même temps que celle des Grecs, il faut reconnaître cependant qu'il ne souffrit pas que d'autres que ces derniers récompensassent ses services. Les Romains faisaient vendre à l'encan les biens du démagogue Diéos. Ils invitèrent Polybe à choisir pour lui-même et à accepter en don toute portion de ces biens qui lui conviendrait. Il refusa, et conseilla même à ses amis de ne prendre aucune part à ces enchères, et de ne point s'enrichir des biens confisqués de leurs compatriotes. Si l'on songe que les démagogues étaient ses ennemis mortels, qu'eux mêmes avaient foulé aux pieds tous les droits de la propriété ; si

(1) Pausanias, VIII, 30.
(2) Pausanias, VIII, 37.

l'on se rappelle à quel point les discordes civiles ont le privilége de troubler les plus simples notions d'honneur et d'honnêteté, cette conduite de Polybe paraîtra peut-être digne de quelque éloge.

L'estime de tous, les caresses de Rome, la reconnaissance des Grecs, la haute influence qu'il exerçait dans son pays et en Itâlie, le témoignage satisfait de sa conscience, ont-ils enivré Polybe jusqu'à lui faire oublier que sa patrie était asservie ; jusqu'à lui rendre douce et chère la domination étrangère ? Un éminent historien de notre temps, M. Fustel de Coulanges, l'a cru et a fait, pour le prouver, un livre entier qui se termine par ces mots :

« Polybe enfin est heureux. Il voit la Grèce, au terme de sa vieillesse, à peu près telle qu'il l'a souhaitée dès l'enfance ; la Grèce sans agitation, sans partis et sans crimes. Sous l'administration de l'aristocratie et sous l'empire de Rome, il proclame que la Grèce se relève. Il adresse ses prières au ciel pour que rien ne vienne plus troubler l'ordre existant ; car il craint que la Fortune, jalouse de cette excessive félicité, ne se plaise à la renverser (1). »

Si ce furent là vraiment les sentiments de Polybe, nous devons nous en affliger. Un honnête homme aura pu se réjouir que son pays tombe sous la domination étrangère ! Est-ce possible, et M. Fustel de Coulanges n'abuse-t-il pas des paroles de Polybe ?

(1) *Polybe, ou la Grèce conquise*, par N. Fustel de Coulanges, p. 102.

Ne serait-il pas juste au moins de citer, à côté de ce chapitre, qui est le dernier de l'histoire romaine, le premier chapitre du livre trente-huitième, consacré au récit de la guerre achéenne, et ces paroles douloureuses qui échappent à Polybe, peu coutumier d'un langage si pathétique :

« Les Carthaginois ayant péri entièrement dans la catastrophe de leur cité, n'ont pas conservé le sentiment de leurs maux au delà de leur désastre ; les Grecs, au contraire, témoins de leur propre infortune, ont transmis ce lamentable héritage aux enfants de leurs enfants. Ainsi, de même que ceux qui vivent pour souffrir nous paraissent plus dignes de pitié que ceux qui meurent dans les supplices, de même les calamités des Grecs nous paraissent plus dignes de pitié que celles des Carthaginois. Juger autrement, c'est ne plus se soucier de l'honneur ni du devoir. C'est n'avoir d'yeux que pour l'intérêt (1). »

Est-ce-là le langage d'un homme qui aurait vu avec joie l'asservissement de son pays ? Qui pourrait révoquer en doute la sincérité de cette page éloquente ? Mais cependant Polybe a prêté son concours à l'établissement de la domination étrangère. N'y a-t-il pas au moins une contradiction dans sa conduite ?

Il n'y a pas de contradiction. Polybe avait souhaité, nous l'avons dit, l'indépendance de la Grèce sous l'administration d'un gouvernement ferme, honnête et, sinon aristocratique, au moins choisi. Il échoua,

(1) Polybe, XXXVIII, 1.

et paya ses patriotiques efforts par dix-sept ans d'exil. Quand il revint en Grèce, il jugea que la cause et le parti pour lesquels il avait combattu étaient définitivement perdus; il fallait choisir entre les Romains et la démagogie. Polybe ne choisit pas; il s'éloigna. Qu'il ait cru qu'il valait encore mieux pour la Grèce obéir au sénat romain qu'à Diéos ou à Critolaos, cela est probable, il en faut bien convenir. Mais les démagogues n'étaient pas pour lui des concitoyens; je ne le juge pas, je tâche d'expliquer ce qu'il a dû penser. Quand la folle équipée démagogique eut été étouffée par les légions de Mummius, il n'y avait plus à choisir, ne l'oublions pas: il n'y avait plus qu'à subir. Ferons-nous un crime à Polybe d'avoir accepté le rôle difficile, et après tout ingrat, de rendre le joug romain aussi supportable que possible? Ce serait, je crois, nous montrer bien sévères, peut-être injustes. Il n'y avait plus qu'un moyen possible de servir la Grèce; il prit ce moyen et fit bien. Mais je ne lui pardonnerais pas d'avoir vu avec un autre sentiment que celui de la résignation, se produire le dénoûment fatal qu'il avait prévu. Il est permis aux sages d'accepter le fait nécessaire, et d'en tirer le meilleur parti possible; il ne leur est pas permis de l'accueillir avec joie, lorsque ce fait s'appelle l'asservissement de leur pátrie.

CHAPITRE VII.

ÉTAT DE LA GRÈCE APRÈS LA CONQUÊTE.

(145-88 av. J.-C.)

Durant les soixante années qui suivirent la conquête, la Grèce jouit d'une paix profonde. C'était, si l'on veut, le repos de la mort ; mais enfin c'était le repos. La tentative désespérée qu'un nouvel aventurier, qui se disait fils de Philippe, essaya de faire encore, trois ans après la ruine de Corinthe, pour soulever la Macédoine contre les Romains, fut facilement réprimée par eux, et ne trouva aucun appui en Grèce. Plus grave semble avoir été le tumulte servile qui ensanglanta, onze années plus tard, Délos et une partie de l'Attique. Les esclaves de Sicile venaient de soulever une formidable insurrection. Le bruit de leurs succès passa la mer. Les esclaves employés à l'exploitation des mines du Laurium se révoltèrent ; ils réussirent à s'emparer de la forteresse de Sunium.

On les y cerna; ils furent détruits (1). Un mouvement démocratique à Dymé, en Achaïe, fut facilement étouffé (2). De tels incidents demeurèrent sans influence sur la marche générale des événements. La paix publique ne fut pas sérieusement troublée durant soixante ans; et ce calme profond, ce silence subit des passions politiques, fait un singulier contraste avec l'incessante agitation, les bruyantes querelles et les luttes furieuses de l'époque qui vient de finir.

Mais si les légions romaines avaient pu rétablir la paix matérielle, le désordre moral et le mal intérieur étaient trop grands pour que la guérison pût sortir de ce calme et de ce repos.

Dès le temps de la guerre du Péloponèse, Thucydide avait caractérisé dans des termes énergiques la corruption de l'esprit public chez ses concitoyens. « La fureur des dissensions avait troublé, » dit-il, « toutes les notions de justice et d'honnêteté. Les mots même avaient changé de sens; et les vices avaient changé de nom. La perfidie était taxée de prudence, et la modération s'appelait lâcheté (3). »

Deux siècles et demi après Thucydide, Polybe juge encore plus sévèrement les Grecs. Les mœurs étaient mauvaises; il n'y avait plus ni probité publique, ni vertus privées. « Confiez chez les Grecs, » dit Polybe,

(1) Diodore de Sicile, livre XXXVI. — Posidonius dans Athénée, VI, 272. — *Fastes attiques* de Corsini.

(2) *Corpus insc. græc.*, 1543.

(3) Thucydide, III, 72.

« à ceux qui ont le maniement des deniers publics, un talent ; exigez dix cautions, autant de promesses et deux fois plus de témoins : vous ne pourrez jamais leur faire restituer le dépôt (1). » Même en faisant la part de l'exagération dans ce témoignage indigné de l'historien, peut-on douter que le désintéressement ne fût devenu pour les Grecs un mot vide de sens ?

La société était chancelante, parce que la famille, qui en est la plus solide base, était ébranlée. On fuyait le mariage, la paternité. Chacun cherchait à restreindre au profit de son égoïsme et de ses plaisirs l'étendue de ses devoirs et de ses obligations. Le pays se dépeuplait et dépérissait ; les bras manquaient à l'œuvre, et la Grèce aveugle accusait ses dieux. Polybe écrit sur ce mal immense une page bien éloquente, où il semble pressentir cette loi, que l'histoire tend à proclamer, que la suprématie de puissance et de force appartient tôt ou tard au peuple le plus nombreux ; et surtout que celui qui se résigne à cesser de s'accroître, à diminuer même en nombre, se résigne par là même à déchoir : « Accusons la fortune, » dit-il, « des maux dont notre faiblesse ignore la cause et le remède ; comme la pluie, ou la sécheresse, ou les épidémies. Mais quand il est aisé de voir la cause des événements, pourquoi faire intervenir les dieux ? Dans ces dernières années, la Grèce manquait d'hommes. Les villes étaient dépeuplées ou affamées, bien que nous n'eussions es-

(1) Polybe, VI, 56.

suyé ni longues guerres, ni contagions. Si quelqu'un conseillait à cette occasion d'interroger les dieux sur le moyen de ramener la prospérité, de repeupler nos villes, ne semblerait-il pas qu'il fait une étrange proposition ? Car ce moyen ne dépend que de nous, qui sommes la cause de tout le mal. Les hommes en effet, s'étant plongés dans la paresse, la débauche et la lâcheté, n'ont plus voulu se marier, ni même élever des enfants, nés hors du mariage, sauf un ou deux tout au plus, afin de laisser ceux-là riches et opulents. Tout le mal vient de là. Car si la guerre ou la maladie enlève un enfant, la maison devient déserte, et la ville perd sa puissance comme une ruche abandonnée. Il n'est donc pas besoin de demander aux dieux le remède à notre détresse. Le premier venu pourrait nous dire : Pourquoi, au mépris de vos lois, n'élevez-vous pas vos enfants ? Ni devin ni prodige n'y serviront de rien. C'est la raison qu'il faut consulter (1). »

La religion, malgré les accusations qu'il est facile d'amasser contre tout ce que renfermait de puéril ou de grossier le polythéisme hellénique, la religion en somme avait été un élément de moralité dans la société ancienne. Cet élément avait peu à peu disparu. A la fin du second siècle, il ne restait presque plus que superstition aveugle chez le peuple, et qu'incrédulité philosophique et lettrée dans les classes élevées. La philosophie avait réussi à ébranler

(1) Polybe, XXXVII, 4.

les vieilles croyances; elle avait échoué à y substituer une foi nouvelle, qui fût aussi vive et plus pure. L'élite de la nation, et un nombre considérable d'étrangers qui se faisaient Hellènes à l'école de Platon et d'Aristote, d'Epicure et de Zénon, avaient embrassé la philosophie avec enthousiasme; mais, néanmoins, la philosophie n'était pas populaire dans le sens large et vrai du mot, car le peuple l'ignorait ou s'en défiait. Jadis, la littérature avait parlé à toute la nation. Depuis Homère jusqu'à Démosthène, poëtes, orateurs, tous avaient eu le peuple entier pour public, et la Grèce avait offert ce spectacle admirable d'une nation dans laquelle la différence de culture d'esprit n'était pas très-grande entre les plus éclairés et les plus ignorants. Il n'en était plus ainsi; et déjà les lettrés, comme dans les sociétés modernes, parlaient ou écrivaient seulement pour les lettrés. La foule redevenait grossière. Au reste, entre Polybe et Plutarque, la stérilité littéraire de la Grèce, pendant trois cents ans, est extrême. Les poëtes surtout ont le souffle court, et leurs petits vers enrichissent seulement les anthologies. Les historiens comme Denys ou Diodore, les géographes comme Strabon, sont plus précieux par les faits dont ils nous instruisent que par la manière dont ils les exposent. Les véritables écrivains du temps sont les sophistes et les philosophes.

La philosophie surtout florissait à Athènes; mais si les fondateurs des grandes écoles avaient été des Grecs, et, pour la plupart, des Athéniens, depuis la

conquête romaine, les illustres disciples, qui héritent de leur enseignement et continuèrent leur œuvre, ainsi que les auditeurs qui se pressaient autour d'eux, furent, pour la plupart, des étrangers, et, jusqu'à l'invasion des barbares, nous verrons dans les écoles d'Athènes l'héritage de Platon et d'Aristote aux mains des Asiatiques, des Egyptiens, des Syriens, même des Arabes ou des Africains. Tout l'univers accourut à Athènes, charmé par l'incomparable beauté de cette ville, encore aimable aujourd'hui dans ses ruines mutilées (1).

Une tradition constante avait transmis de main en main, de chaque chef d'école à un disciple choisi par lui, l'héritage de la doctrine et le soin de la propager ; cette sorte de succession légitime restait attachée à la place même où la doctrine avait été fondée. Les Platoniciens gardaient l'Académie, où Platon avait enseigné dans une portion de terrain, qui lui appartenait en propre et qu'il transmit à ses disciples. Depuis le maître, mort en 347 avant Jésus-Christ, jusqu'à la fin du second siècle (100 avant notre ère), dix chefs d'écoles s'étaient succédé dans l'Académie : Speusippos, Xénocratès, Polémo, Cratès, Arcésilaos, Lacydès, Evander, Hégésinos, Carnéade et Clitomachos. Le Lycée était, comme l'Académie, un gymnase situé à une extrémité de la ville. Autour des lieux d'exercice, un vaste jardin servait de promenade publique. Des eaux vives coulaient en abondance à

(1) Cicéron, *De oratore*, III, 43.

l'ombre des platanes et des peupliers. La cité même avait, par un décret, attribué l'usage du Lycée à l'enseignement d'Aristote; et, après sa mort, ses disciples avaient continué de s'y réunir, et de discuter en errant sous les portiques, qui s'ouvraient sur le jardin. De là serait venu le nom de *péripatéticiens*, qui signifie *promeneurs*; à moins que ce nom même ne se rattache directement à celui du jardin, qui s'appelait *peripatos*, ou lieu de promenade. Aristote était mort en 322 avant Jésus-Christ; six chefs successifs de l'école avaient régné après lui dans le Lycée jusqu'à la fin du second siècle : Théophraste, Straton, Lycon, Ariston de Céos, Critolaos, et Diodore de Tyr. Quant à Epicure, il avait enseigné dans son jardin, qu'il avait acheté de ses deniers, dans le centre d'Athènes, pour la somme de 80 mines (environ 7,200 fr.). Il y avait passé presque toute sa vie, fuyant la place publique, et fidèle à sa maxime : *Vivons cachés*. Il le légua, en mourant, à ses disciples; et cinq chefs de son école s'y succédèrent, depuis sa mort, arrivée en 270, jusqu'à l'année 100 avant Jésus-Christ : Hermarchos, Polystratos, Dionysios, Basilidès et Apollodore, qu'on appelait plaisamment Képotyrannos, le *tyran du jardin*. Quant aux Stoïciens, méprisant les frais ombrages et le murmure des eaux jaillissantes, ils se réunissaient dans le quartier le plus fréquenté, le plus bruyant d'Athènes, au *portique varié* (en grec στοὰ ποικίλη), que décoraient les peintures fameuses de Polygnote. Zénon était mort en 263 : après lui Cléanthès, Chrysippos, Zénon de Tarse, Diogène le

Babylonien, Antipater de Tarse, Panætios et Mnésarchos avaient successivement dirigé son école, jusqu'à la fin du second siècle. Mais dans toutes les sectes, les disciples ne s'étaient jamais crus obligés de conserver et de transmettre intacte la doctrine du maître ; et telle était la liberté qui régnait dans l'enseignement de la philosophie, qu'il ne semble pas que les auditeurs, ni les maîtres rivaux se soient jamais scandalisés de voir les changements que chaque nouveau chef d'école apportait sans scrupule à l'enseignement de son prédécesseur. C'est ainsi que Carnéade, en se proclamant huitième chef de l'Académie et légitime successeur de Platon, enseignait des idées que Platon eût certainement désavouées, et faisait aboutir le platonisme à un véritable scepticisme. Aussi le considère-t-on comme fondateur de la *nouvelle Académie*, profondément distincte de l'ancienne. Les successeurs d'Aristote, d'Epicure et de Zénon n'étaient pas restés beaucoup plus fidèles à la pensée du maître.

Dans ces libres écoles, l'enseignement n'avait rien de suivi ni de dogmatique. Une discussion animée, où le maître n'avait pas tout seul la parole, en était la forme la plus habituelle. Aucun plan tracé ; nul programme. La foule des curieux et des oisifs se joignait librement aux disciples réguliers. Il n'est pas douteux qu'une doctrine plus complète et mieux enchaînée ne fût distribuée à part à un petit nombre de disciples choisis. Mais l'action du maître sur le public s'exerçait sous cette forme variée, attrayante et

singulièrement efficace de la conversation. Ainsi avaient enseigné les premiers philosophes ; la tradition s'en conserva longtemps ; le philosophe athénien n'eut pas de chaire avant l'époque impériale. Alors les Antonins donnèrent aux écoles une organisation officielle, d'où il résulta quelque chose de plus semblable à nos universités modernes qu'aux libres entretiens des disciples de Platon.

Les philosophes du second siècle, aujourd'hui presque tous oubliés, furent illustres dans leur temps. Cicéron, qui les vit dans leur vieillesse, ou entendit leurs successeurs immédiats, ne parle d'eux qu'avec un profond respect. L'orateur Crassus, étant questeur en Macédoine, était venu à Athènes (en l'année 111 avant notre ère), et les avait suivis et cultivés, sans distinction d'écoles. C'est dans sa bouche que Cicéron place l'éloge qu'il fait de ces maîtres, au commencement du livre premier du Traité *de l'Orateur*. C'étaient les académiciens Charmadas, Clitomachos, Æschines, Métrodore de Skepsis, tous disciples de Carnéade, le fondateur de la nouvelle Académie. C'était Diodore de Tyr, disciple et successeur du péripatéticien Critolaos. C'étaient Apollodore, le *tyran du jardin* d'Epicure, et Mnésarchos, disciple et successeur du stoïcien Panætios. Crassus lisait le *Gorgias* de Platon avec Charmadas. Métrodore, qui devait finir ses jours d'une façon si tragique auprès de Mithridate (le roi de Pont le fit assassiner, l'accusant d'avoir trahi sa confiance), Métrodore était alors fort jeune, et à peu près contemporain de Crassus,

qui était âgé de trente ans. Mais Clitomachos était vieux. Il avait succédé officiellement, dans la direction de la nouvelle Académie, à Carnéade, mort en 129. Il était Carthaginois d'origine, et s'appelait Hasdrubal. L'année où sa ville natale fut prise par les Romains et détruite, il adressa d'Athènes, où il s'était déjà retiré, un livre de *consolation philosophique* à ses concitoyens malheureux et dispersés. Il n'écrivit pas moins de quatre cents volumes, tous perdus pour nous ; et il en dédia plusieurs à des Romains, au poëte Lucilius, au consul Censorinus.

Les stoïciens Antipater de Tarse, et Panætios de Rhodes, disciple d'Antipater, étaient déjà morts. Antipater avait eu pour disciples plusieurs Romains, tels que Blossius, qui fut plus tard le collègue de l'aîné des Gracques ; et Lélius, l'ami de Scipion. Panætios avait même accompagné Scipion dans une ambassade fastueuse en Egypte, trois ans seulement après la prise de Corinthe. Il est l'auteur du Traité *des Devoirs,* dont Cicéron a presque traduit les deux premiers livres du *De officiis* (1).

Les Romains étaient tombés sous le charme de la philosophie grecque, à l'heure où la conquête de la Grèce n'était pas même encore achevée. Les rhéteurs grecs avaient paru à Rome ; et le sénat s'en était ému. En 161 avant Jésus-Christ, sous le consulat de C. Fannius Strabon, et de M. Valérius Messala,

(1) Clinton, *Fastes,* — Cicéron, *De orat.*, I, 45, 47, 82 ; II, 3, 4 ; III, 43, 75.

Quand ces trois personnages arrivèrent à Rome, selon le témoignage d'Aulu-Gelle (1), M. Pomponius, préteur, consulta le sénat au sujet des rhéteurs et des philosophes. Les sénateurs opinèrent ainsi : « Le préteur aura soin et veillera, selon l'intérêt de la République, et sous sa propre responsabilité, que ces gens disparaissent de Rome ; *uti Romæ ne essent.* » On a souvent admiré l'énergique brièveté de ce langage ; mais le décret, pour être si formel, ne fut pas mieux exécuté. Six ans n'étaient pas écoulés que la rhétorique rentrait en triomphe à Rome ; et cette fois, revêtue de sa forme la plus brillante et la plus dangereuse.

Quand les Athéniens avaient pillé Oropos, les Oropiens s'étaient plaints à Rome ; le sénat avait désigné Sicyone comme arbitre dans cette affaire. Les Sicyoniens avaient condamné Athènes à payer une amende exorbitante, cinq cents talents, près de trois millions. Athènes, pour obtenir que l'amende fût réduite, députa vers le sénat les trois plus illustres personnages qui vivaient alors dans ses murs ; c'étaient trois philosophes : Carnéade, académicien ; Critolaos, péripatéticien ; Diogène, stoïcien. Ces trois illustres Athéniens ne l'étaient, d'ailleurs, que par adoption : Carnéade était né à Cyrène, en Afrique ; Diogène, à Séleucie, près de Babylone ; Critolaos, à Phasélis, en Syrie (2).

(1) Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XV, 11.

(2) Athènes resta peut-être plus féconde en artistes, mais ils travaillaient hors de Grèce. Cléomène, fils d'Apollodore, qui signe la

en 155 avant Jésus-Christ, la conquête de l'univers était presque achevée. Mais, au milieu de l'immense orgueil qui transportait les Romains, victorieux de toutes les nations, ils commençaient à sentir eux-mêmes que quelque chose manquait à leur gloire, et que plusieurs des peuples vaincus gardaient sur eux la supériorité d'une civilisation plus ingénieuse, et d'une culture d'esprit plus raffinée. Déjà, l'admiration et l'imitation de la Grèce avait fait surgir à Rome des poëtes, des historiens. Une littérature était née chez ce peuple, qui longtemps n'avait écrit que quelques chants religieux, ou les sèches annales de ses pontifes, ou le code austère de ses lois. Mais la pensée à Rome n'avait pas pris encore l'essor hardi qui, chez les Grecs, l'emportait, depuis quatre cents ans, à travers les conceptions les plus élevées qu'il soit donné à l'esprit humain d'aborder. Il n'y avait pas de philosophes à Rome.

Aussi quand Carnéade, Critolaos et Diogène apportèrent pour la première fois la philosophie aux Romains, avec quelle curiosité passionnée la foule se pressa autour de ces hommes dont l'esprit audacieux semblait se jouer dans l'étude et l'exposition des plus redoutables mystères! Ils paraissaient apporter avec eux l'émancipation de l'âme humaine; et tous ceux sur qui pesait le plus lourdement la forte discipline de la cité romaine, les jeunes gens surtout, âmes

Vénus de Médicis, et Cléomène, fils de Cléomène, qui signe le *Germanicus* du Louvre, ajoutent à leur nom cette mention : *Athénien.*

ardentes que la loi condamnait à une éternelle minorité sous la tutelle du père de famille, entourèrent en foule ces vieux sages, croyant voir en eux comme les messagers d'une liberté ardemment souhaitée. Certes, cet enthousiasme reposait sur une étrange illusion ! Quelle vérité pouvaient apporter au monde ces trois hommes qu'on aurait pu défier de se mettre d'accord entre eux sur aucun point de doctrine, et dont la bonne entente reposait sur un fond commun de scepticisme ; absolu chez Carnéade, et mitigé par quelques vagues affirmations chez Diogène et Critolaos. Il leur était facile de saper l'erreur des vieilles religions ; il leur était impossible d'y substituer quoi que ce fût. Mais était-ce une religion nouvelle que leur demandaient les Romains, fatigués de dogmatisme ? Non ; c'était l'âpre joie de la discussion, même stérile ; du doute, et de la recherche entreprise pour le seul plaisir de rechercher et de douter, plutôt que par l'espoir ou le désir d'atteindre à la vérité. C'était l'éloquence ; non ce parler grave et sobre du forum, qui n'avait jamais cessé de retentir dans la cité romaine ; mais la faconde éblouissante du sophiste, l'attaque mordante, l'ironie spirituelle, la souplesse du langage et du raisonnement, l'éclat du style ; toutes ces qualités brillantes et charmantes qui manquaient encore aux plus éloquents parmi les Romains, et que Caton eût dédaigné d'acquérir.

Eloquents tous trois, les trois philosophes différaient par le genre de leur talent. Carnéade avait la véhémence et la rapidité ; Critolaos, la finesse et la

précision ; Diogène, la simplicité, la sobriété du langage. C'était Carnéade surtout qui éblouissait ses auditeurs, transportait la jeunesse, effrayait les sages. A Athènes, Antipater de Tarse n'osait plus discuter contre ce terrible rival ; il se réduisait à écrire ; aussi l'appelait-on *Calamoboas* (*celui qui crie avec la plume*). Carnéade, disciple éloigné de Platon, avait fait aboutir la doctrine du maître au scepticisme pur ; il ne l'eût pas cédé à ces sophistes sans pudeur que Socrate avait combattus. Comme eux, convaincu d'une seule chose, c'est que rien n'était vrai ou faux absolument, ou du moins que l'homme ne possédait pas le *critérium* de la vérité, il se vantait de mettre son admirable parole au service de toutes les causes ; il se faisait un jeu de défendre tour à tour avec le même succès deux opinions contradictoires ; parlant un jour de la justice en termes magnifiques ; montrant le lendemain qu'il n'y a pas de justice. Le succès de ces dangereuses leçons fut immense. Ce n'étaient pas seulement les jeunes gens qui délaissaient pour les entendre, les exercices du champ de Mars ; mais les pères eux-mêmes les y suivaient, et se flattaient que ces études nouvelles adouciraient les mœurs violentes de leurs enfants, sans penser qu'elles pourraient pervertir en même temps leurs esprits. L'entraînement gagnait jusqu'aux sénateurs ; un d'eux, Caïus Acilius, se faisait charger officiellement par le sénat de traduire en latin les discours des députés grecs.

Un seul homme fut plus prudent ; son aveugle amour du passé le rendait clairvoyant sur les périls

de l'avenir. C'était Caton. Il somma le sénat de terminer l'affaire pour laquelle les députés étaient venus à Rome, et qu'on semblait traîner en longueur à dessein. L'amende des Athéniens fut réduite à cent talents. Une fois de plus, ils étaient sauvés par le beau langage de leurs ambassadeurs, et devaient leur grâce aux Muses. Puis Caton eut soin de faire partir au plus vite les trois philosophes. Il disait de Carnéade : « Quand cet homme-là parle, on ne sait plus où est la vérité. » — « Qu'ils retournent à leurs écoles, » disait-il encore, « et que les jeunes Romains n'obéissent, comme auparavant, qu'aux magistrats et aux lois (1). »

Mais Caton se flattait à tort d'avoir extirpé l'hellénisme ; bon ou mauvais le germe était jeté ; il devait porter ses fruits ; l'esprit grec avait pénétré dans Rome. Ce n'est pas par des décrets et des sentences d'exil qu'on pouvait dès lors l'en bannir. Quelques magistrats essayèrent encore, à de rares intervalles, de lutter contre l'invasion des Grecs, et surtout contre l'influence tous les jours croissante des rhéteurs. En 92 avant Jésus-Christ, les censeurs Cnœus Domitius Ahénobarbus et L. Licinius Crassus les frappaient encore d'un édit : « On nous a fait rapport concernant des hommes qui ont institué un genre nouveau d'éducation. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de *rhéteurs latins*. Les jeunes gens se réunissent

(1) Cicéron, *Tuscul.*, IV, 3. *Academ.*, II, 45. *Ad Attic.*, XII, 23. — Aulu-Gelle, VII, 14 ; XVII, 21. — Macr., *Sat. I*, 5. — Plutarque, *Caton*.

autour d'eux dans des écoles. Là cette jeunesse passe tout le jour dans l'oisiveté. Nos pères ont déterminé les écoles que leurs enfants devraient fréquenter, et les choses qu'ils devraient y apprendre. Ces nouveautés, qui vont contre la coutume et les usages de nos ancêtres, ne nous plaisent pas et ne nous paraissent pas bonnes. C'est pourquoi, et à ceux qui tiennent ces écoles, et à ceux qui ont pris l'habitude de les fréquenter, il nous a paru bon de faire connaître notre sentiment. *Cela ne nous plaît pas. Nobis non placere* (1). »

Mais ces tentatives surannées échouaient contre la résistance, et probablement les railleries de l'engouement public. Rien n'y pouvait faire; les vainqueurs désormais étaient à l'école des vaincus; ils allaient transformer, à cette école, leurs croyances, leurs lois, leurs mœurs, leurs institutions.

« La Grèce prise a pris son vainqueur, » dit Horace. Cette influence, dont nul n'a pu nier l'étendue, a été diversement appréciée. Aux yeux des uns, la Grèce a corrompu Rome; selon les autres, elle l'a civilisée. La vérité est, je crois, entre ces deux opinions; plus près cependant de la seconde. Au fond, toutes deux sont vraies en partie. La civilisation, c'est-à-dire l'adoucissement des mœurs, le développement des sciences et des lettres, l'extension des rapports pacifiques entre une nation et les nations voisines, et par suite l'affaiblissement des haines nationales, ne

(1) Aulu-Gelle, XV, 11.

s'introduit pas chez un peuple uniquement guerrier jusque-là, comme étaient les Romains, sans un certain relâchement de la discipline morale, et sans un certain effacement des anciennes traditions, qui est un germe de décadence, et, à ce point de vue, le principe de la corruption. Mais s'il est vrai que les mœurs à Rome se gâtèrent en même temps que la littérature, l'art et la philosophie des Grecs firent irruption dans la cité, faut-il en accuser la Grèce? Ce n'est pas la Grèce qui a corrompu Rome; c'est la victoire, c'est la conquête du monde et l'accumulation dans une seule ville de toutes les richesses et de toutes les puissances. Rome fut gâtée par sa propre fortune, et non par les philosophes, les lettrés, les artistes, les orateurs, les poëtes dont la Grèce colonisa l'Italie et tout le monde romain. Je ne dis pas cela pour diminuer leur influence, qui fut considérable, et plus grande que leur génie; hommes secondaires assurément, ils avaient néanmoins reçu l'héritage, et conservaient l'intelligence des œuvres des grands hommes que la Grèce avait enfantés; par eux ce monde nouveau fut ouvert aux Romains. Cette éducation transforma l'esprit de la République. Elle ne lui eût pas enseigné l'art de conquérir le monde; mais elle lui apprit à le conserver et à le régir paisiblement pendant plusieurs siècles. Elle brisa ou du moins elle élargit le moule étroit dans lequel s'était formée la cité romaine; elle fit d'un peuple conquérant un peuple gouvernant. Quelque admiration qu'on professe pour les six premiers siècles de Rome,

et quelque enthousiasme qu'excitent cette politique patiente et ces grandes vertus civiques et militaires, il n'est pas permis de nier que la politique des Romains était farouche, impitoyable, inhumaine, et que leurs vertus, nées d'un patriotisme plus instinctif que moral, semblaient respirer moins d'amour encore pour Rome, que de haine contre tout ce qui n'était pas Rome. Ainsi se font les conquêtes. Mais lorsque la conquête fut achevée, je dirais volontiers, lorsque le mal fut fait, lorsque dans le monde ancien furent abattues toutes les royautés et toutes les cités, quand la vie nationale fut partout éteinte chez les peuples humiliés, éperdus par la défaite, quelle catastrophe c'eût été pour le monde, si Rome, l'ayant conquis, s'était trouvée inhabile à le gouverner! L'invasion des barbares arrivait cinq cents ans plus tôt, et, malheur irréparable, la civilisation ancienne périssait avant l'avénement du christianisme. Or, c'est par les maximes, par la philosophie de la Grèce que Rome apprit à gouverner les nations qu'elle avait sû dompter. Par elle-même, avec ses seules forces, avec ses lois, ses mœurs, ses traditions étroites et dures, elle en était incapable; elle avait pu, avec les légions, camper chez toutes les nations; avec la philosophie grecque, elle s'y fonda. Les Grecs enrichirent sa langue, lui donnèrent une littérature, lui enseignèrent leurs arts, la pourvurent de leurs vastes connaissances, firent pénétrer un esprit plus large dans sa législation, adoucirent son inflexible orgueil, lui réconcilièrent ainsi les nations vaincues. Sous Auguste, les

frontières exceptées, où il fallait bien arrêter les barbares, il n'y avait pas dix mille soldats dans tout l'Empire, pour contenir cent millions de vaincus. Croit-on que Rome, en conservant les maximes du vieux Caton, aurait pu se faire ainsi accepter du monde? C'est la Grèce qui l'assouplit à ce rôle immense; c'est la Grèce qui l'humanisa.

Mais la Grèce elle-même, dans cette diffusion de son esprit, achevait de perdre et de dissiper sa nationalité. Certes la décadence du patriotisme en Grèce tenait encore à d'autres causes, et provenait surtout de la décadence des mœurs. Mais n'est-il pas permis néanmoins d'affirmer que la science, en substituant l'esprit cosmopolite et humanitaire à l'esprit civique et national, aidait elle-même à étouffer ce qui pouvait survivre au cœur des Grecs de traditions patriotiques? Je n'en fais pas un reproche à la science. Il était peut-être nécessaire au progrès général de la société que la Grèce fût ainsi sacrifiée à l'univers. Mais convenons que la philosophie grecque a plutôt hâté que retardé l'accomplissement du sacrifice. En se proclamant citoyen du monde, on se consolait de n'être plus citoyen libre d'Athènes ou de Thèbes; et l'affranchissement philosophique faisait compensation à la servitude politique. C'est le privilége éternel de l'étude et des lettres, d'adoucir en effet l'amertume des malheurs publics ou privés. Il appartient d'ailleurs à chacun, selon son caractère et les aspirations de son esprit, de décider s'il faut maudire ou bénir le don que les lettres ont de tout temps possédé, de

faire que les peuples conquis se détachent, au milieu de nobles distractions, du souvenir des biens plus précieux qu'ils ont perdus, l'indépendance et la dignité.

CHAPITRE VIII.

SYLLA EN GRÈCE ET LE SIÉGE D'ATHÈNES.

(88-85 av. J.-C.)

Dans la lutte engagée entre Rome et les Grecs, on est surpris de voir la partialité que l'histoire, toujours prête à amnistier le succès, n'a guère cessé de montrer envers les Romains, depuis Polybe jusqu'à nos jours. Pour n'en citer qu'un illustre exemple, avec quelle impatience et quelle animosité M. Mommsen, dans son admirable *Histoire romaine*, n'appelle-t-il pas la défaite et l'écrasement de la Grèce ! A son sens, les Romains sont trop modérés ; il les presse, il les harcelle ; il veut qu'ils en finissent. Il blâme Flamininus, qui est presque un philhellène ; il nomme cet affranchissement de la Grèce aux jeux Isthmiques une *lourde faute*, une *impolitique faiblesse*, une *erreur généreuse*, une *politique de sentiment*, une *chimère follement libérale*. Après Pydna, il gourmande Paul Emile, qui use encore de tempéraments

et fait un pèlerinage artistique en Grèce au lieu d'asservir définitivement le pays. Enfin la Grèce est sous le joug ; l'implacable historien respire, et s'écrie : « La suppression de l'indépendance vaine et vide des ligues grecques, et avec elles, de tout cet esprit de vertige hâbleur et pernicieux, devint un bonheur pour la contrée. » Voilà l'oraison funèbre de la liberté grecque !

Serait-ce que Rome justifia sa conquête en apportant à la Grèce l'ordre, la paix, la prospérité publique, l'apaisement des factions, la sécurité des personnes et des propriétés, un gouvernement fort et modéré ; tous les biens en un mot que la Grèce avait perdus, ou n'avait même jamais possédés ? Nous avons déjà vu Corinthe rasée au niveau du sol, après un pillage méthodique. Nous allons voir la Grèce, désarmée, mais non défendue, cruellement ravagée par les pirates de l'Asie Mineure ; puis l'armée de Mithridate dans les plaines de Béotie, et Sylla devant Athènes ; un siége désastreux ; deux batailles formidables, Chéronée, Orchomène ; puis des guerres civiles qui arment la moitié du monde contre l'autre ; Sylla contre Flaccus et Fimbria; Pompée contre César; Brutus et Cassius contre Octave et Antoine ; Antoine contre Octave ; Pharsale ; Philippes ; Actium ; luttes gigantesques, toujours engagées sur le sol ou dans les eaux de la Grèce ; et sans qu'il fût possible aux Grecs de se désintéresser de la querelle, et de ne pas prendre parti. Jamais le malheureux pays que Rome prétendait arracher au désordre n'avait vu couler

autant de sang sur des champs de bataille aussi vastes, qu'après le jour où son anéantissement politique aurait dû lui valoir le privilége du repos.

Mithridate, profitant de la guerre Sociale, et des luttes civiles qui déchiraient l'Italie, avait entrepris de renverser la domination romaine en Asie. Il avait commencé par faire égorger en un même jour quatre-vingt mille Romains dispersés dans vingt cités. Avec une grande justesse de vues, il comprit que sa principale chance de vaincre était de transporter les hostilités sur un champ de bataille hors de l'Asie ; de propager le soulèvement, pour menacer Rome de plus près, et finir par tendre la main à toutes les révoltes qui bouillonnaient en Italie. La Grèce l'attira comme elle avait attiré Antiochus ; et, comme Antiochus, il y rencontra la défaite, parce que ses troupes asiatiques étaient incapables de tenir tête aux légions. Mais le plan politique n'en était pas moins juste ; il était habile de faire de la Grèce l'avant-garde et le boulevard de l'Asie révoltée contre les Romains.

Après soixante années de calme, pendant lesquelles une génération nouvelle était née, qui semblait avoir dû se façonner au joug d'autant plus aisément qu'elle n'avait jamais connu la liberté, la domination romaine fut renversée en Grèce avec une facilité qui surprend d'abord. Tant les nationalités, même déchues, sont longtemps vivaces ! L'insurrection eut le même caractère que le dernier soulèvement des Achéens. Elle fut exclusivement populaire. Les classes élevées s'abstinrent d'y entrer, ou émigrèrent, pour n'être pas

forcées d'y prendre part. La domination romaine pesait moins lourdement sur elles que sur le peuple; et d'ailleurs l'aristocratie savait que, dans l'état de décadence où l'avaient fait déchoir les proscriptions romaines et les luttes du dernier siècle, l'héritage du pouvoir échappé aux mains des Romains devait tomber nécessairement dans celles de quelque tyran démagogue. L'événement justifia ces craintes.

Il y avait à Athènes un certain philosophe péripatéticien, nommé Aristion, fils d'Athénion, philosophe de la même secte, et d'une esclave égyptienne. Posidonius appelle même le fils Athénion, comme son père (1). Aristion hérita, fut fait citoyen, épousa une belle femme, dit son biographe, ouvrit une école, eut des élèves (2). Puis, rhéteur ambulant, il alla donner des leçons et faire montre de son talent à Messène, à Larisse, et revint riche à Athènes, mais toujours plus ambitieux. Mithridate préparait alors la guerre contre les Romains. Aristion se figura qu'il s'ouvrirait une grande carrière politique, s'il parvenait à engager les Grecs dans la lutte. Il obtint d'être envoyé comme ambassadeur auprès de Mithridate, et gagna la confiance du roi par sa souplesse et son esprit délié. En même temps il avait soin d'éblouir les Athéniens par les plus folles promesses. Mithridate devait révoquer les amendes que les Romains avaient imposées aux Athéniens : son alliance rétabli-

(1) Le vrai nom est Aaristion. V. A. Dumont, *archives des Missions*, 3e série, I, 136.

(2) Posidonius, *dans Athénée*, V, 211.

rait la cité dans son ancienne puissance. Il pouvait d'ailleurs montrer toute l'Asie faisant déjà défection, soit par haine des Romains, soit par sympathie pour Mithridate, soit par crainte de l'ennemi le plus immédiat, et par nécessité, dans sa faiblesse, de céder toujours au puissant qui la menaçait.

Satisfait de son ambassade, Aristion reprit le chemin d'Athènes. En route, une tempête le jeta à Carystos, en Eubée. Les Athéniens l'envoyèrent chercher en grande pompe, et le firent ramener dans une litière à pieds d'argent. Il entra dans la ville au milieu d'une foule enthousiaste, qui l'accueillit comme un roi vainqueur. « La plupart, » dit Posidonius, « n'admiraient en lui que ce jeu de la fortune. » En effet, voir ce maître d'école, fils d'une esclave, entrer en triomphe dans une ville où il n'était pas même né citoyen, le spectacle était bizarre ; et les Grecs en étaient arrivés à ce point de décadence politique où les révolutions, pourvu qu'elles fussent bizarres, et point trop sanglantes, amusaient le peuple et intéressaient même les sages, par la singularité des contrastes qu'elles offraient à leurs méditations.

Aristion feignait d'accepter les honneurs comme choses à lui dues, et qui n'avaient rien pour l'étonner. Le lendemain de son entrée, il monta au tribunal devant le portique d'Attale ; il fit le récit de son ambassade. Il vanta en termes magnifiques la toute-puissance de Mithridate, et excita ses concitoyens à se servir d'un tel allié pour secouer le joug des Romains. On obéit avec enthousiasme ; et la foule le

proclama dictateur et général en chef, sous le nom de *stratége des armes*. Ce chef populaire savait d'ailleurs son métier, car, en acceptant la toute-puissance, il disait au peuple : « C'est vous qui êtes le dictateur véritable. Je ne suis que votre mandataire. »

Jamais tyrannie ne s'établit aussi vite, et ne fut si pesante, surtout si minutieuse. Appien dit irrévérencieusement à ce propos, qu'il n'est pire tyran que le tyran philosophe. En face de deux événements si graves, la démagogie au pouvoir, et la guerre implicitement déclarée aux Romains, un grand nombre d'Athéniens se sentant deux fois menacés, prenaient la fuite. Aristion fit aussitôt fermer les portes de la ville, et poser trente de ses satellites à chaque issue. Les fugitifs achetaient les gardes, ou bien se faisaient descendre avec des cordes, la nuit, du haut des remparts. Le tyran fit alors occuper les environs par la cavalerie qu'il chargea de ramener vers la ville tout ce qui chercherait à s'enfuir. En même temps, la terreur régnait dans Athènes, menaçant tous ceux que Posidonius appelle les *bien pensants* (εὖ φρονοῦντες). Aristion dépouillait les riches, et amassait de gros trésors, *plein des puits*, dit son biographe. Ceux qui correspondaient avec les fugitifs étaient mis à mort. Dans les assemblées publiques, le tyran feignait quelquefois de se rapprocher des Romains ; afin de connaître ceux qui combattaient sa politique, il affectait d'entrer dans leurs vues. Puis il les faisait saisir et mettre à mort.

Malgré les précautions prises, les fuyards furent

très-nombreux. La colonie athénienne d'Amisus, sur la côte du Pont, reçut un grand nombre d'entre eux. La guerre devant laquelle ils fuyaient, les y rejoignit plusieurs années après ; la ville fut prise et brûlée par les soldats de Lucullus. Celui-ci eut quelque pitié des réfugiés athéniens, et les renvoya dans leur pays, en donnant à chacun deux cents drachmes et un vêtement neuf. Le grammairien Tyrannion était parmi eux. Le plus illustre des fugitifs fut le chef de l'Académie, Philon, qui se rendit à Rome, où Cicéron s'attacha à lui et l'entendit assidûment. Toute l'aristocratie, au témoignage de Cicéron, avait fui devant Aristion, la plupart chez les Romains (1).

La guerre commençait. L'alliance entre Mithridate et Athènes était ratifiée. On frappait des monnaies au nom de Mithridate et d'Aristion. Nous avons encore des tétradrachmes à cette effigie. La Béotie, l'Achaïe, Lacédémone, ou plutôt le parti populaire dans chacune de ces provinces, se soulevait à la voix d'Athènes. C'était le peuple qui remuait, dit Pausanias, et surtout la partie turbulente du peuple (ταραχῶδες) (2). Mithridate avait équipé une flotte immense qui portait toute une armée. Cette flotte vogua vers le Pirée, en occupant et en ravageant l'Archipel. Délos même ne fut pas épargnée. Depuis la ruine de Corinthe, Délos était devenue l'entrepôt d'un commerce immense. Elle avait dans l'Archipel le rang

(1) Cicéron, *Brutus*. — Plutarque, *Lucullus*, XIX.
(2) Pausanias, I, 20.

qu'occupe aujourd'hui Syra, dont le port est loin d'être aussi vaste et aussi sûr. Elle n'était pas fortifiée. On croyait l'île sacrée d'Apollon assez bien défendue par la majesté du dieu. Des négociants de toutes les nations, des armateurs, des voyageurs y étaient réunis sans défiance au début de la guerre. Un amiral de Mithridate, Ménophanès, fondit sur l'île désarmée ; il tua tous les hommes, fit vendre comme esclaves les femmes et les enfants ; pilla et saccagea les maisons et les magasins ; ne respecta même pas le trésor du dieu. La statue en bois d'Apollon, très-ancienne et très-vénérée, fut jetée par dérision à la mer, et alla échouer sur la côte de Laconie. Aristion, loin de faire respecter l'île sainte, prit sa part des trésors d'Apollon. Son agent à Délos était Apellicon de Téos ; comme lui, sorte de philosophe et de savant, qui rassemblait les manuscrits des œuvres d'Aristote, et volait des chartes originales, des autographes précieux, dédaignant les vases d'or et les pierreries. Une épitaphe, récueillie par Athénée (1), immortalisa la honte des Athéniens. Elle disait : « Ce tombeau renferme les corps des étrangers (des Romains) qui, combattant autour de Délos, ont péri dans la mer, tandis que les Athéniens, ravageant l'île sainte, prêtaient l'aide de leurs armes au roi de Cappadoce. »

Cependant, le grand amiral de Mithridate, Archélaüs, ayant soumis tout l'Archipel, occupa le Pirée et toute la Grèce jusqu'aux Thermopyles. Le préteur

(1) Athénée, X, p. 436.

romain Sextius contenait la Macédoine avec quelques légions. Son lieutenant, Bruttius Sura, homme énergique, obtint de détacher quelques troupes et accourut au-devant d'Archélaüs. Il le battit en Béotie. Mais d'autre part l'insurrection gagnait toute la Grèce ; le Péloponèse était soulevé. En Béotie, Thespies restait seule fidèle aux Romains. A Rome, Sylla venait d'emporter, au prix d'une première guerre civile, le commandement de l'expédition contre Mithridate. Sans s'effrayer de laisser derrière lui Marius, exilé, mais vivant, il accourait. Lucullus vint donner l'ordre à Bruttius Sura de rétrograder ; Bruttius obéit, et la Grèce fut de nouveau inondée des soldats d'Archélaüs, qui, sous le nom d'alliés, commirent d'affreux ravages.

Sylla parut en Grèce au commencement de l'année 87 avant Jésus-Christ. Il amenait cinq légions, de la cavalerie et de nombreux auxiliaires, fournis en partie par l'Etolie et la Thessalie qui étaient restées fidèles à l'alliance romaine. Il traversa la Béotie sans combat. Toutes les villes s'ouvraient devant ses forces, et devant le nom du vainqueur de la guerre Sociale. Archelaüs et Aristion reculèrent après un premier échec, et toute la résistance se concentra dans Athènes, autour d'Aristion, et dans le Pirée, où Archélaüs, maître de la mer, avait réuni sa flotte. Avant d'aller plus avant, il fallait que Sylla entreprît un double siége.

Les *longs murs* rattachaient Athènes au Pirée. Tant qu'ils étaient debout, Athènes se ravitaillait par le

Pirée, qui avait la mer libre. Sylla n'avait point de flotte pour bloquer le port. Il fallait donc isoler avant tout la ville. Les *longs murs*, mal entretenus depuis longtemps, furent facilement emportés. On les rasa, et les décombres servirent à élever des ouvrages nouveaux qui menaçaient la ville et le port.

Une muraille faite de blocs énormes, superposés à la hauteur de quarante coudées, protégeait le Pirée. Sylla, que des motifs politiques forçaient à se hâter, tenta l'assaut dès le début. Il échoua. Il fallut entamer un siége régulier; construire des machines d'attaque, faire venir de Béotie dix mille mulets de charge, couvrir d'ateliers la côte jusqu'à Eleusis et Mégare, abattre des forêts entières pour se procurer des matériaux. Les magnifiques ombrages de l'Académie et du Lycée, ces beaux arbres au pied desquels avaient enseigné Platon et Aristote, tombèrent sous la hache des soldats romains. Les dépenses étaient immenses; mais la Grèce payait sa propre ruine. Sylla vida les trésors d'Olympie et d'Epidaure, il fit frapper, par les soins de Lucullus, son lieutenant, une monnaie qui garda le nom de *monnaie lucullienne*. Delphes même ne fut pas respectée; un Phocidien, Caphys, fut chargé de se faire livrer le trésor par les Amphictyons. Cette entreprise impie contre un dieu grec effrayait l'âme de ce Grec. Il écrivait à Sylla : « Du fond du sanctuaire, j'ai entendu s'échapper le son d'une lyre mystérieuse. » — « Tant mieux, » répondit Sylla: « c'est que le dieu se réjouit du service qu'il va nous rendre. » Et il ajoutait ; « Nous sommes les soldats

des dieux, puisque ce sont les dieux qui nous paient. »

L'attaque et la défense se prolongèrent avec obstination. Des intelligences nouées avec des esclaves du Pirée avaient permis de repousser avec succès une sortie vigoureuse des assiégés. Mais aux redoutes élevées par les assiégeants pour commander le port, Archélaüs opposait des tours encore plus hautes qui ripostaient avec avantage. Il avait concentré au Pirée toutes les garnisons de l'Eubée et des îles. La mer lui fournissait tout en abondance. Le siége durait déjà depuis six mois. Fortifié d'auxiliaires thraces que lui avait amenés Dromichœtès, Archelaüs tenta une grande sortie; mais ses soldats ne pouvaient tenir en plaine contre les Romains. Ils furent battus et refoulés. Cependant la cavalerie royale ne cessait de battre impunément la plaine d'Eleusis. Sylla se mit à creuser un fossé profond; les ennemis firent tout pour arrêter cet ouvrage. On se battit cent fois autour des travailleurs : mais le fossé fut achevé. Sylla avait déjà assez de catapultes pour lancer à la fois vingt gros boulets de plomb. En même temps, il minait la place. Archelaüs opposa la contre-mine; et les soldats ennemis se rencontraient souvent sous la terre, et se livraient là des combats désespérés. Sylla ne cessait de construire des machines nouvelles; mais en les approchant des murs, on rencontrait un passage miné, où elles s'abîmaient. Un assaut furieux conduisit les soldats romains jusqu'aux murailles; mais ils furent repoussés sur la brèche qu'ils avaient ouverte; et

Archelaüs, en une nuit, répara la muraille. Sylla découragé, renonçant à prendre le Pirée, se retourna vers Athènes.

De ce côté aussi les combattants semblaient ne rien pouvoir les uns contre les autres. Mais la famine travaillait pour les Romains. Tous les efforts tentés par les défenseurs du Pirée pour ravitailler Athènes avaient échoué. On mourait de faim, après six mois de siége, dans cette ville encore très-peuplée. Chaque citoyen ne recevait depuis longtemps pour quatre jours qu'une chénice d'orge, soit un quart de litre par jour. Des redoutes rattachées les unes aux autres par des postes fréquents, enveloppaient si étroitement la ville, que nul ne pouvait percer les lignes romaines. La garnison épuisée, insuffisante, ne faisait pas de sorties. Les Romains de leur côté n'attaquaient point, se bornant au blocus. Tous les animaux, tous les végétaux étaient déjà dévorés. On mangeait les herbes, qu'on arrachait aux vieux murs ; les cuirs, qu'on faisait bouillir, et surtout les outres à renfermer l'huile. Le médimne de froment, mesure équivalente au demi-hectolitre, valait mille drachmes, ou 930 fr. La lampe sacrée de la déesse, au Parthénon, s'était éteinte faute d'huile, et la grande prêtresse, ayant fait demander au tyran une mesure de froment, il lui envoya par dérision une mesure de poivre. L'insolente gaieté d'Aristion ne s'était pas démentie dans ces horribles circonstances. Du haut des murailles, il ne se lassait pas de lancer contre Sylla, et contre Métella, sa femme, dont il accusait

les mœurs, les plus mordantes invectives. Quoique les historiens l'accusent d'avoir passé son temps à faire bonne chère avec ses compagnons de débauche, il me paraît difficile qu'il n'eût pas lui-même sa part des souffrances communes ; il la faisait seulement la plus petite qu'il était possible ; et, si l'on ne l'a pas calomnié, buvait bien, tout en mangeant peu. La première fois que les prêtres et les sénateurs vinrent lui parler de capituler, il les fit repousser à coups de flèches par ses satellites. A la fin, il fallut céder. Deux affidés du tyran vinrent en parlementaires au camp de Sylla. Mais le malheur n'avait pas instruit la vanité athénienne. Au lieu de propositions de paix, ils n'apportèrent que de grandes phrases. Ils rappelèrent avec une satisfaction malséante des souvenirs et des noms bien surannés : Marathon, Salamine. La mémoire de ces gloires passsées pesa jusqu'à la fin, d'une façon fâcheuse, sur le caractère des Athéniens. Satisfaits de raconter avec emphase les hauts faits de leurs ancêtres, il se mettaient moins en peine de les imiter. Lucien (1), pour se moquer des mauvais rhéteurs, fait dire encore par le maître à son élève : « Avant tout, mets dans tes discours du *Marathon*, du *Cynégire*. »

Sylla renvoya les parlementaires avec dédain, et leur dit : « Allez donner des leçons de rhétorique à vos enfants. Le sénat et le peuple romain ne m'ont pas envoyé ici pour recevoir des leçons, mais pour châtier des rebelles. »

(1) Lucien, *Le maître de rhétorique.*

Sur ces entrefaites, et comme les assiégés se relâchaient probablement de leur vigilance dans la pensée d'une capitulation prochaine, les espions de Sylla lui rapportèrent qu'une partie des murailles, appelée l'Heptachalcon, était gardée avec négligence. Sylla mit à profit cette indication, et la nuit suivante, fit tenter par là l'escalade. Elle réussit ; les gardiens du rempart furent surpris, égorgés ; une brèche énorme fut pratiquée dans la muraille, entre la Porte Piraïque et la Porte Sacrée. Toute l'armée se rua dans Athènes sans rencontrer de résistance. C'était la nuit du 1er mars (86 avant J.-C.)

La configuration générale d'Athènes formait une circonférence assez régulière. Au centre s'élevait l'Acropole, rocher très-escarpé, accesssible seulement du côté de l'ouest, et qui, tout en renfermant les temples les plus fameux d'Athènes, était solidement fortifié par la nature et par les hommes, et servait de citadelle à la ville. Au nord-ouest de l'Acropole était la place publique (Agora), qui se reliait aux portes Dipyle et Sacrée par une voie large et droite, appelée le *Dromos*, ou, comme nous dirions, le *Cours* (en italien le *Corso*). Elle était bordée de vastes portiques dans la plus grande partie de sa longueur. Le reste de la ville présentait un enchevêtrement de rues étroites et irrégulières, qui serpentaient entre des maisons nombreuses et généralement fort petites.

Les Romains entrèrent dans le Dromos, et furent en un moment au cœur de la ville. Les derniers défenseurs s'étaient retranchés dans la citadelle, avec

Aristion. La foule des habitants, troupe désarmée, éperdue, épuisée par la faim, glacée par la terreur, demeurait à la merci du vainqueur. Sylla fut impitoyable (1). Athènes l'avait outragé dans sa vanité; entravé dans sa politique, en le retenant huit mois devant ses murs, pendant que Marius et le parti populaire triomphaient en Italie. Athènes fut abandonnée à la fureur des soldats, que cette longue résistance avait exaspérés comme leur chef. Il n'y eut de merci pour personne; on n'épargna pas même les femmes et les enfants. Au reste ils n'attendaient pas de pitié; car eux-mêmes se jetaient au-devant des égorgeurs. Le massacre fut tel que le sang ruissela dans les rues, le long du *Dromos*, et descendit jusqu'aux portes et jusqu'aux faubourgs de la ville. Une multitude d'habitants se tuèrent eux-mêmes pour échapper aux outrages (2). Au massacre succéda le pillage. Dans plusieurs maisons, l'on trouva des cadavres humains tout préparés pour servir de nourriture. Beaucoup d'Athéniens furent vendus comme esclaves. Une épitaphe de l'*Anthologie* dit: « Athènes est ma ville natale. De là, l'impitoyable vainqueur de la Grèce m'a transportée en Italie, et faite habitante de Rome. Maintenant, je suis morte, et l'île de Cyzique a recueilli ma cendre (3). »

Il y avait auprès de Sylla des exilés athéniens que

(1) Appien, *Bellum Mithrid.*, 38.
(2) Pausanias, X, 21, 3.
(3) Anthologie, *Epigr. funér.*, 368.

la terreur du démagogue Aristion avait fait sortir de la ville une année auparavant; et des exilés romains, du parti aristocratique, qui avaient dû, pendant les derniers mois, s'enfuir de l'Italie, pour échapper aux fureurs de Marius. Singulières destinées de ces temps tragiques! Les vainqueurs d'Athènes étaient proscrits dans leur propre patrie; et leurs amis, leurs parents venaient, en Italie, d'être traités ou allaient l'être bientôt, comme eux-mêmes traitaient en Grèce les vaincus.

Les sénateurs romains intercédèrent pour Athènes avec les bannis athéniens. Sylla permit qu'Athènes ne fût pas détruite entièrement. Il dit qu'il pardonnait, en mémoire des anciens Athéniens, à leur ingrate postérité. De quelque façon qu'on juge le soulèvement des Grecs, les bienfaits de Rome n'avaient pas été tels que l'on pût sérieusement taxer d'ingrats les vaincus. Sylla leur enleva tous droits politiques, en promettant de les restituer à la génération suivante. En effet, au temps de Strabon, Athènes était de nouveau réputée *ville libre* (1). Les murailles furent rasées; la ville demeura ouverte jusqu'au jour où Valérien la fit de nouveau fortifier contre les invasions des Goths.

Cependant le Pirée tenait encore. On battait les murs en brèche; mais six fois la muraille abattue laissa voir une muraille nouvelle élevée derrière la brèche par l'infatigable assiégé. En même temps, un

(1) Strabon, IX, 1, 20.

terrible danger menaçait Sylla. Taxilès, général de Mithridate, envahissait la Grèce par le Nord, avec cent mille hommes de pied, auxiliaires thraces pour la plupart, dix mille cavaliers et quatre-vingt-dix chars armés de faux. Sylla qui ne se ravitaillait que par terre, allait être affamé dans l'Attique, stérile et ravagée. La mer lui restait fermée. Depuis plusieurs mois Lucullus cherchait à rassembler pour lui une flotte en Crète, à Cyrène, en Egypte, à Rhodes, auprès de tous les alliés des Romains. Mais la saison était contraire ; et les alliés n'ignoraient pas que la faction de Marius était maîtresse à Rome ; que Sylla y était proscrit ; qu'on ne pouvait l'appuyer sans attirer sur soi la colère de Mithridate et des partisans de Marius.

Un effort suprême tenté contre le Pirée donna aux Romains la ville proprement dite. Archélaüs s'était retiré dans le port de Munychie, à l'abri de la citadelle. Le Pirée fut incendié ; le magnifique arsenal construit par l'architecte Philon, et dans lequel on pouvait disposer les agrès de mille navires, fut réduit en cendres (1). Mais Sylla ne pouvait rien contre les navires d'Archélaüs. Il renonça à assiéger une flotte qui pouvait lui échapper librement à l'heure qu'elle voudrait choisir. Il laissa Curion avec un corps d'observation devant l'Acropole, où Aristion tenait encore ; et lui-même, avec la plus grande partie de son armée, se dirigea vers la Béotie.

Il ne manquait pas de gens pour blâmer cette

(1) De quatre cents navires, selon Strabon, IX, 1, 15.

marche. Les Romains étaient inférieurs en nombre. Etait-il sage à eux d'aller chercher le combat dans les plaines de la Béotie? Ne valait-il pas mieux attendre l'ennemi dans la montagneuse Attique? Mais la disette des vivres en Grèce, et la situation politique à Rome ne permettaient plus à Sylla de perdre un jour. Il alla donc au-devant des Asiatiques. En voyant Sylla s'éloigner, Archélaüs comprit qu'il n'avait pas plus d'intérêt à garder le Pirée que Sylla n'en avait eu lui-même à continuer de l'assiéger. D'ailleurs, le but était atteint dès lors qu'on avait fait perdre au général romain plus de huit mois devant une seule ville. Archelaüs leva l'ancre, et longeant la côte d'Attique et célle de Béotie, il arriva aux Thermopyles, où il réunit ses forces à celles de Taxilès. L'armée royale comptait en tout cent vingt mille hommes de toutes nations : Thraces, Pontiques, Scythes, Cappadociens, Bithyniens, Galates, Phrygiens ; tout le bassin de la mer Noire avait fourni des levées. Sylla n'avait que quarante mille hommes au plus, selon Appien ; et moins de vingt mille, selon Plutarque; Romains, alliés latins, auxiliaires grecs et macédoniens.

Les deux armées, s'étant rencontrées en Béotie, s'observèrent plusieurs jours, cherchant à se surprendre sans y réussir. Enfin Archélaüs assit son camp près de Chéronée, ayant à dos le Parnasse, l'Hélicon et les marais du lac Copaïs; il manquait de ligne de retraite s'il était vaincu. Sylla saisit l'avantage et attaqua vivement. Sur un terrain inégal et raboteux, la cavalerie, les chars armés de faux ne

purent rien contre l'infanterie romaine qu'Archélaüs essaya vainement d'envelopper et d'étouffer dans la multitude de ses fantassins. Ce mouvement décida sa perte; les Romains se formant en une seule masse inébranlable firent tête de toutes parts, et enfoncèrent les lignes opposées. Les Asiatiques ne savaient pas reculer sans que la retraite se changeât en déroute. Ils avaient d'ailleurs à dos la montagne et les marais. La poursuite fut acharnée, le massacre immense. Archélaüs s'enfuit à Chalcis, où il réunit les débris de son armée, dix mille hommes, reste de cent vingt mille. Appien prétend que le soir de la bataille, il manquait quinze hommes aux Romains; encore en reparut-il deux la nuit suivante. Treize morts ou disparus sur quarante mille hommes; c'est là un de ces contes qui gâtent un peu la majesté de l'histoire ancienne.

Le jour même où Sylla était vainqueur à Chéronée, la citadelle d'Athènes capitulait faute d'eau. Le tyran Aristion s'était refugié aux pieds de la statue de Minerve, dans le Parthénon. Sylla, revenu de Béotie pour présider à ses vengeances, viola cet asile et força le tyran à prendre du poison. Pausanias attribue à cette témérité impie le mal horrible qui termina quelques années plus tard la vie de Sylla. Les complices du tyran furent réunis dans le Céramique et décimés, c'est-à-dire qu'on en mit à mort un sur dix, désigné par le sort. La résistance d'Athènes, en comprenant celle de la citadelle, avait duré près de dix mois, de juillet à mai (87-86 avant Jésus-Christ).

Archélaüs n'avait plus d'armée; mais il gardait la mer, pillait les îles, insultait les côtes. Pendant ce temps, Mithridate rassemblait des forces nouvelles; quatre-vingt mille hommes commandés par Dorylaos, débarquèrent en Eubée, d'où on les fit passer en terre ferme. Leur cavalerie surtout était nombreuse et redoutable. Sylla, qui avait pris ses quartiers d'hiver non loin du premier champ de bataille, campait à Orchomène, à deux heures de Chéronée. Il se protégea contre la cavalerie ennemie par de nombreux fossés larges de dix pieds. Mais soit fatigue, soit dépit de voir que l'ennemi vaincu semblait renaître toujours plus fort, les Romains résistèrent mollement d'abord, quand leurs retranchements furent attaqués. Sylla eut vainement recours aux exhortations, aux prières, aux menaces; il fallut que lui-même saisît une enseigne et s'élançât en avant, en criant : « Soldats, quand on vous demandera où vous avez abandonné votre général, dites : sur le champ de bataille d'Orchomène. » L'armée s'ébranla enfin et repoussa l'ennemi. Dix mille cavaliers asiatiques périrent. Archelaüs à son tour, voulut se retrancher dans son camp. Mais Sylla ne voulait pas qu'il lui échappât en regagnant l'île d'Eubée où lui-même, faute de flotte, n'aurait pu le suivre. Il fit creuser un fossé autour du retranchement d'Archélaüs; puis ses soldats attaquèrent en faisant la tortue. Le camp fut emporté; un nombre immense de barbares périrent en cherchant à fuir à travers les marais du Copaïs. Du temps de Plutarque on retirait encore

tous les jours des armures de la vase où ces malheureux s'étaient noyés. Archélaüs s'enfuit sur une barque et rassembla en Eubée les misérables débris de l'armée royale.

Sylla ne le craignant plus, ravagea à loisir la Béotie infidèle. Il récompensa le petit nombre de villes qui n'avaient pas abandonné les Romains (1). Il offrit aux Thespiens une magnifique statue de Myron, qu'il ravit à Orchomène. Elatée reçut *l'immunité* qui en faisait une *ville libre*. Sylla pour dédommager les temples qu'il avait pillés, leur donna la moitié du territoire de Thèbes, qu'il laissa ruinée. Il fit raser trois villes, Halæ, Anthédon, Larymna, qui s'étaient signalées contre les Romains. Ces exécutions faites, il gagna la Thessalie, vainqueur en Grèce, mais proscrit à Rome, et n'ayant ni renforts ni subsides à attendre de l'Italie, où régnaient ses ennemis acharnés, héritiers de Marius. Sa maison, ses biens étaient pillés. Sa femme s'était enfuie à grand peine et l'avait rejoint avec les plus illustres personnages du parti aristocratique. Dans ces circonstances, Sylla souhaitait la paix autant que Mithridate. Elle fut couclue entre eux à la fin de la même année. Sylla, après avoir pillé et réorganisé la province romaine d'Asie, repassa en Grèce avant d'aller combattre ses rivaux en Italie.

Il affectait une sérénité d'esprit qu'il ne devait pas ressentir. A Athènes, il se fit initier aux mystères

(1) Pausanias, IX, 30.

d'Eleusis. Il philosopha dans la compagnie du Romain Atticus. Il confisqua la bibliothèque d'Apellicon de Théos, qui possédait les manuscrits des œuvres, pour la plupart inédites, d'Aristote. Sylla eut l'honneur de les rapporter à Rome, où le grammairien Tyrannion en fit le recensement, et en prépara la publication, que devait achever Andronicus de Rhodes.

Sylla souffrant de la goutte, se rendit par mer à Ædipsos, en Eubée, dont les eaux minérales étaient déjà vantées (1). Il y passa un temps assez long, dans les fêtes, au milieu des acteurs et des musiciens. Un jour, qu'il se promenait sur le bord de la mer, des pêcheurs lui offrirent de très-beaux poissons. Charmé de ce présent, il demanda à ces gens d'où ils étaient : « De Halæ, dirent-ils. — Hé quoi ! reprit Sylla, Halæ existe encore ! » Après la victoire d'Orchomène, il avait, en effet, donné l'ordre de ruiner cette ville. Les pêcheurs effrayés n'osaient répondre. Sylla, s'adoucissant, leur dit, en montrant les plus beaux poissons : « Ne craignez rien ; vous êtes venus avec des intercesseurs puissants, qui demandent grâce pour vous. » — « Ces paroles, » ajoute Plutarque, « rendirent confiance aux Haléens. Ils retournèrent habiter les ruines de leur ville. » Tel était l'état moral et matériel où Sylla laissait la Grèce.

Vis-à-vis de Mithridate, il avait affecté de considé-

(1) Strabon, X, 1, 9, p. 686 ; XIII, 1, 54, p. 906.

rer la Grèce comme innocente de sa rébellion, et victime de la violence du roi du Pont. Dans l'entrevue qu'il eut avec ce roi pour traiter de la paix, il lui reprochait « d'avoir ravi aux Grecs leur indépendance. » Il se vantait « d'avoir arraché la Grèce à la fureur de Mithridate. » Mais envers les Grecs, Sylla tenait un langage bien différent, et rejetait avec mépris les efforts qu'ils tentaient eux-mêmes pour se faire regarder comme irresponsables de cette funeste guerre. Il est certain qu'on à peine à comprendre que la plupart des historiens se soient attachés à rejeter sur Aristion tout seul la responsabilité du siége d'Athènes. Evidemment l'immense majorité de la ville, à tort ou à raison, était complice de la résistance. Une ville de cent mille âmes n'est pas assiégée huit mois, et ne tient pas fort au delà du dernier morceau de pain, contre sa volonté. C'est mal comprendre la lutte, que de la faire naître du caprice d'un seul individu. Cette guerre fut la dernière crise de l'explosion démagogique, déjà comprimée soixante années plus tôt, et le dernier soulèvement du ressentiment national; crise sans espoir, et soulèvement même coupable au point de vue national, parce que la Grèce n'eût échappé aux Romains que pour tomber aux mains de Mithridate, maître bien plus insupportable que les plus durs des proconsuls; et parce que Mithridate, pour dominer la Grèce, eût été forcé de s'appuyer, non pas sur l'ensemble de la nation, mais sur un parti, sur la démagogie, dont la prépondérance eût été mille fois plus funeste au pays que celle

de l'aristocratie, sur laquelle s'appuyaient les Romains. Celle-ci donnait au moins un ordre passable à la Grèce ; l'autre n'eût apporté que l'anarchie sans fin, avec d'effroyables violences.

La Grèce sortit de cette lutte, matériellement et moralement épuisée. Celle du Nord avait été foulée de cruelle façon par les deux armées. Athènes était saccagée ; le Pirée n'existait plus et ne se rétablit jamais. Les trésors des temples étaient vides. Lébadée avait été mise au pillage; Panopée détruite par les soldats de Mithridate ; Thèbes et d'autres villes ruinées par les Romains. Sylla suivant l'exemple de Mummius, avait fait main basse sur les œuvres d'art; enlevant partout les plus belles statues, les plus beaux tableaux (comme l'admirable Hippocentaure de Zeuxis, qui périt avec le navire qui l'emportait à Rome). Mais l'ébranlement moral était plus grand encore que les calamités matérielles. L'établissement de la domination romaine, renversé comme d'un souffle, avait laissé voir à quel point il était encore fragile en Grèce. En même temps la guerre civile ne cessait plus en Italie, et dans le monde romain tout entier. Le respect sinon la crainte du nom de Rome allait diminuer en Grèce. Pendant les cinquante années qui nous séparent de l'établissement de l'empire, nous allons voir la Grèce essayer de reconquérir son indépendance à la faveur de ces guerres civiles ; mais, par une étrange fatalité, elle s'attachera toujours au parti qu'attend la défaite ; et ne devra plusieurs fois qu'à sa haute influence

morale le bonheur de ne pas payer trop cher son inutile intervention militaire (1).

(1) Appien, *Bellum Mithrid.* — Cicéron, *Acad.*, *De orat.* III, 28. — Corn. Nepos, *Atticus*, 3. — Dion Cassius. — Diod. de Sicile. — Florus. — Lucien, *Zeuxis*. — Plutarque, *Sylla*, *Lucullus*. — Posidonius, *apud Athen.*, V, 211. — Pausanias, IX. — Strabon, IX, p. 398; XIII, p. 609. — Tite Live, *Epit.*, 81. — Velléius, II, 23.

CHAPITRE IX.

Pompée en Grèce et les Corsaires.

(84-61 avant Jésus-Christ.)

La paix conclue avec Mithridate et le départ des légions de Sylla ne rendirent pas à la Grèce l'ordre et la sécurité publique. A la suite de la guerre, elle se vit, pendant plus de vingt ans, sans défense, en proie aux attaques d'ennemis que les circonstances avaient rendus redoutables, les corsaires. Personne ne faisant plus la police des mers, ni les rois ou les cités libres, abattus par les Romains, ni les Romains eux-mêmes, tout entiers occupés de leurs guerres civiles ; la piraterie avait envahi la Méditerranée. La Grèce offrait à ses ravages plus de prise qu'aucun pays, par sa forme très-découpée, par le développement de ses côtes, l'accès facile de ses anses et de ses ports, et le grand nombre d'îlots ou d'écueils qui peuvent servir de retraite aux corsaires le long de son littoral.

D'ailleurs la piraterie, dans ces contrées, est, comme

le brigandage, un mal endémique, et qui renaît de lui-même dès qu'on cesse de le combattre.

La piraterie est aussi ancienne dans l'Archipel que la navigation. Les Grecs, dit Thucydide (1), et ceux des barbares qui habitaient les îles ou les côtes du continent, ne surent pas plus tôt communiquer entre eux à l'aide de vaisseaux, que, guidés par des hommes puissants, ils se mirent à exercer la piraterie. Fondant à l'improviste sur des villes ouvertes, composées de bourgades séparées, ils les pillaient et tiraient de là leur principale subsistance. Cette industrie, loin d'être ignominieuse, procurait plutôt de l'honneur.

Dans l'Odyssée, Nestor offre à Télémaque une hospitalité généreuse; il le fait asseoir à sa table; et quand son hôte inconnu a bu et mangé, il lui dit : « Etrangers, qui êtes-vous ? D'où venez-vous, naviguant par les sentiers humides? Est-ce pour le négoce, ou bien errez-vous au hasard, comme des pirates, qui courent sur la mer, exposant leur vie et portant le ravage (2)? »

Ainsi la piraterie est bien vieille; ce qui étonne encore plus, c'est que sa fin soit si récente; les derniers pirates ont disparu de la Méditerranée non pas, comme on le dit souvent, après la prise d'Alger en 1830, mais seulement vingt-cinq ans plus tard, pendant la guerre de Crimée. Comme il a fallu les che-

(1) Thucydide, I, 5.
(2) Homère, *Odyssée*, III, 71.

mins de fer pour mettre fin au brigandage, la marine à vapeur a seule expulsé définitivement les corsaires des eaux européennes.

Le dix-septième siècle avait vu fleurir encore leur industrie non-seulement sur les côtes barbaresques, mais dans l'Archipel où les corsaires chrétiens faisaient concurrence à ceux d'Alger. Les corsaires français furent parmi eux, dans ce temps-là, les plus illustres, les plus redoutés, je dirais volontiers les plus admirés. Le voyageur Tournefort, le célèbre botaniste, écrit encore, au commencement du dix-huitième siècle, dans son *Voyage au Levant :* « Les plus fameux corsaires de l'Archipel n'avaient rien d'odieux qne le nom de corsaire. C'étaient des gens de qualité qui suivaient la mode de ce temps-là. » Il nomme quelques-uns de ces *gens de qualité ;* la plupart ont de fort beaux noms, et plusieurs, des titres de noblesse authentiques.

En 1700, raconte Tournefort, l'*aga* turc qui commandait dans l'île d'Andros demeurait dans une tour où l'on n'avait accès qu'au moyen d'une échelle. L'aga, dès qu'il apercevait une voile en mer, courait s'enfermer dans sa tour, et relevait son échelle. Car les corsaires chrétiens se montraient surtout friands d'enlever les magistrats turcs. De leur côté, les corsaires turcs faisaient main basse sur les évêques. On ne comprend pas comment l'Archipel et les côtes ont pu vivre et relativement prospérer jusqu'à notre époque, au milieu de ces transes mortelles ; chacun pouvant craindre à tout moment d'être enlevé, mis à

rançon ou vendu comme esclave ; ou tout au moins, s'il ne valait pas l'honneur d'être pris, de voir son champ saccagé, sa maison au pillage.

Que sont cependant les faibles exploits des modernes corsaires, comparés avec ceux des pirates ciliciens, qui régnèrent sur la Méditerranée après la première guerre contre Mithridate ? Les Romains détournés par leurs discordes civiles, avaient presque abandonné la mer. Nous avons vu Sylla sans un vaisseau pour faire le siége du Pirée. Les pirates, enhardis par l'impunité, favorisés d'ailleurs par Mithridate, ne se bornèrent pas longtemps à n'attaquer que les navires ; ils commencèrent à ravager les îles et les côtes. En devenant puissants, ils cessèrent de paraître infâmes. Il y avait longtemps qu'un pirate avait dit à Alexandre : « Nous ne différons, toi et moi, que du petit au grand. » Plutarque (1) nous dit que les hommes les plus riches, les plus distingués par leur naissance et par leurs talents, allaient se joindre aux corsaires. Il semblait que la piraterie allait devenir un métier honorable et propre à flatter une ambition légitime. La société avait été profondément bouleversée par la guerre, dans le monde entier, depuis un siècle. En dernier lieu, la lutte engagée par Mithridate avait détruit ou ruiné des villes par centaines, et jeté dans les aventures, par l'excès de la misère, leurs habitants dispersés ou fugitifs. Cependant les guerres civiles rejetaient hors des cités, en Italie et en Orient, des

(1) Plutarque, *Pompée*, XXIII. Cf. Dion Cassius.

milliers de bannis, dépourvus de toute ressource ; ils se faisaient corsaires. Les circonstances expliquent ainsi comment les peuples qui ont le plus souffert des déprédations des pirates paraissent n'avoir pas ressenti contre eux beaucoup de haine et les avoir plutôt redoutés que haïs. On semblait ne pas les confondre avec des voleurs et des assassins vulgaires, mais volontiers leur reconnaître un caractère politique, et, comme nous dirions aujourd'hui, la *qualité de belligérants*. Les historiens parlent d'eux avec modération ; et, jusque dans notre temps, ils ont rencontré des juges peu sévères. M. Mommsen, dans son *Histoire romaine*, les traite avec toutes sortes de ménagements.

Ils n'en avaient pas de si grands envers leurs victimes. Dion dit qu'à la fin, lorsqu'ils étaient vainqueurs, ils tuaient tous ceux qui avaient osé leur résister ; vaincus, ils s'échappaient sans qu'on pût les atteindre (1). D'un bout à l'autre de la Méditerranée, ils étaient étroitement unis et se soutenaient les uns les autres de toutes leurs forces, quoiqu'on ne connaisse le nom d'aucun chef commun de leur association. Aussi avides de plaisirs que de butin, ces hommes donnaient à la débauche tous les jours qu'ils pouvaient dérober aux périls ; mais leur mollesse et leurs vices n'ôtaient rien à leur audace. « Ils avaient, » dit Plutarque (2), « des arsenaux, des places fortifiées, des

(1) Dion Cassius, l. XXXVI.
(2) Plutarque, *Pompée*, XXIV.

flottes, qui non-seulément, par la valeur des matelots, l'habileté des pilotes, la rapidité des navires, étaient bien aménagées pour leur objet; mais l'orgueil odieux de l'appareil choquait plus encore qu'il n'épouvantait. Ils avaient des mâts dorés, des voiles de pourpre, des rames argentées; ils regorgeaient de richesses, et en jouissaient avec ostentation. Sur tous les rivages, on entendait le bruit des flûtes et des chansons qui accompagnaient leurs orgies; on ne parlait que de personnes enlevées et mises à rançon, de villes prises par eux à la honte de la domination romaine. Ils avaient plus de mille navires; ils prirent plus de quatre cents villes. »

La Grèce que les Romains avaient désarmée et démantelée après sa défaite, souffrait horriblement, ne pouvant se défendre et n'étant pas défendue. Aux témoignages des historiens qui racontent ses misères, se joint le témoignage plus frappant des inscriptions. Plusieurs font allusion aux désastres alors soufferts; quelques-unes renferment de dramatiques détails. L'une de ces inscriptions fut érigée par un homme de Syros en l'honneur d'un citoyen de Siphnos, qui avait recueilli et sauvé ce malheureux, lorsqu'il s'était enfui à la nage du bâtiment corsaire qui l'emmenait en captivité (1).

Les pirates enlevèrent du golfe Maliaque de si riches dépouilles, qu'ils l'appelaient le *Golfe d'or* (2).

(1) *Corpus insc. græc.*, 2347, 2335, *addenda* 2263.
(2) Florus, II, 7.

Tous les temples fameux de la Grèce furent pillés : Hermione, Epidaure, Ténare, Calaurie, Argos, celui de l'isthme, et surtout Délos. Délos avait survécu, quoique fort ébranlée dans sa prospérité, à l'incursion du lieutenant de Mithridate. Elle fut saccagée par le corsaire Athénodoros, et entièrement détruite. Jadis le nom d'Apollon avait suffi à la défendre. « Délos, au milieu de la mer Egée, » dit Cicéron (1), « Délos, où de tous côtés venaient débarquer des cargaisons immenses, regorgeait de richesses, et malgré sa petitesse, sans murailles pour se protéger, Délos ne craignait rien. » La première guerre contre Mithridate avait montré que le respect des dieux ne suffisait plus à protéger une ville opulente et faible. La piraterie acheva la ruine du plus grand marché de l'Orient. Les corsaires connaissaient trop bien le chemin de Délos : c'est là qu'ils avaient vendu au grand jour, comme esclaves, la plupart des malheureux capturés dans leurs premières expéditions (2). Délos expia l'avidité de ses négociants ; les pirates reprirent d'un seul coup tout l'or qu'ils y avaient fait affluer en approvisionnant ce commerce infâme. Délos resta déserte, et les Athéniens durent y envoyer un petit nombre de colons, pour le service du temple d'Apollon. Un poëte de l'*Anthologie* fait gémir ainsi l'île sainte (3) : « Plût aux dieux que je

(1) Cicéron, *pro lege Manilia*, 18.
(2) Strabon, XIV, c. 5, 2.
(3) Anthologie, *Epig. descriptives*, 408.

fusse encore le jouet des flots et des vents! je serais moins délaissée! Infortunée! je vois les vaisseaux grecs passer devant moi sans daigner jeter l'ancre, et Délos, autrefois l'objet du culte de la Grèce, n'est plus maintenant qu'un désert! »

Pendant le même temps, le brigandage infestait les routes de terre. C'est là encore une ancienne plaie de la Grèce, et Hercule et Thésée s'illustrèrent déjà, il y a trois mille ans, en détruisant les brigands. Mais les brigands ont reparu après eux. Du temps de Strabon, c'est-à-dire trente années après l'expulsion des corsaires, la région de l'Olympe était encore aux mains d'un chef de voleurs nommé Cléon, qui traitait d'égal à égal avec Octave et Antoine, et qui obtint du premier un acte de reconnaissance officielle, qui fit de lui une façon de petit roi indépendant (1).

Mais, sur terre, les préparatifs d'une action étaient plus difficiles à dissimuler (2); la résistance, au contraire, s'organisait plus aisément; le mal demeura donc local et circonscrit; les brigands ne déployèrent jamais une puissance comparable à celle des pirates, et causèrent de bien moindres désastres. La répression de leurs méfaits s'exécuta obscurément. Ils n'eurent pas, comme les corsaires, l'honneur d'appeler contre eux l'action directe de Rome et les armes du plus illustre de ses généraux.

Tant que Rome ne souffrit pas directement des

(1) Strabon, XII, c. 2, 9.
(2) Dion Cassius, XXXVI.

entreprises de la piraterie, elle ne se soucia pas de les réprimer. Sylla et ses successeurs au pouvoir avaient d'ailleurs assez à faire de combattre la faction renaissante de Marius, et Sertorius en Espagne, et Spartacus en Italie. Le malheur des provinces intéressait peu la capitale; et cette idée, si simple et si juste, que les vainqueurs devaient au moins la sécurité aux vaincus en échange de la liberté, n'était pas encore un principe établi dans l'esprit des Romains. Il faut avouer que sur ce point les empereurs eurent une notion plus exacte de leurs devoirs que les chefs de la République.

Rome s'émut seulement quand les pirates enhardis s'attaquèrent à elle directement.

Cicéron, dans le discours pour la loi Manilia, peint en termes brûlants les affronts qu'ils infligèrent à la fin à l'Italie elle-même (1). « Pendant ces dernières années, dans toute l'étendue des mers, quelle côte fut assez fortifiée pour se défendre contre les pirates, assez cachée pour leur échapper? Qui prit la mer sans se hasarder au péril de perdre la vie ou la liberté? car il fallait naviguer l'hiver, ou se risquer dans une mer semée de brigands. » (Dion Cassius (2) assure même qu'ils attaquaient parfois en plein hiver...) « Quelle puissance avez-vous préservée des pirates pendant ce temps? Quel revenu assuré vous est resté? Quel allié avez-vous pu défendre? Qui vos

(1) Cicéron, *pro lege Manilia*, c. 11, 12.
(2) Dion Cassius, l. XXXVI.

flottes ont-elles protégé? Combien d'îles sont désertes, pensez-vous? Combien de villes alliées, que la terreur a fait abandonner, ou que les pirates ont prises?... Nos armées, elles-mêmes, n'osaient franchir le détroit de Brindes qu'en hiver. Me plaindrai-je que des envoyés des nations étrangères aient été pris, quand il nous a fallu racheter nos propres ambassadeurs? Que la mer ne fut pas sûre aux négociants, quand douze faisceaux sont tombés aux mains des pirates ..? Ignorez-vous que le port de Caiète, si fréquenté, si rempli de navires, a été pillé par eux sous les yeux d'un préteur? Qu'à Misène, les propres enfants du préteur ont été capturés? Dirai-je le désastre d'Ostie, cette tache, cette ignominie de la République? Presque sous vos yeux, la flotte commandée par le consul du peuple romain a été prise par les pirates et coulée à fond (1)... Comment les magistrats du peuple romain osent-ils encore monter à cette tribune aux harangues, qui s'appelle les *rostres*, parce que nos ancêtres l'ont décorée des dépouilles des flottes vaincues? »

La longue patience de Rome avait fini par rendre son nom méprisable aux corsaires. Plutarque raconte (2) que lorsqu'un de leurs prisonniers se déclarait citoyen romain, ils se jetaient à genoux devant lui, en affectant le repentir, le respect, la crainte; ils le conjuraient de leur pardonner leur erreur; et, quand

(1) Cicéron, *pro lege Manilia*, 18.
(2) Plutarque, *Pompée*, 24.

ils s'étaient assez joués de lui par ces démonstrations, ils l'invitaient à retourner chez lui en lui montrant une échelle qui, du pont du navire plongeait dans la mer ; et s'il refusait d'obéir, eux-mêmes le précipitaient dans les flots.

Leur plus illustre capture fut celle de Jules César. Il n'avait guère plus de vingt ans, et était allé chercher un refuge en Asie contre les soupçons méfiants de Sylla, qui voyait en lui l'*étoffe de plusieurs Marius.* Il fut pris en mer, près des îles Pharmacuses, et sa rançon fut fixée à la somme de vingt talents. S'il faut en croire Plutarque (1), il se moqua des pirates, leur dit qu'ils ne savaient pas qui était leur prisonnier; et se taxa lui-même à cinquante talents. Il demeura trente-huit jours parmi les corsaires, affectant de les traiter avec mépris, et les menaçant de les faire pendre. Eux riaient de son audace. Mais le soir même du jour où César fut rendu à la liberté, après sa rançon payée, il rassembla en hâte et de sa propre autorité quelques vaisseaux, surprit les pirates, dispersa une partie de leurs navires, en coula plusieurs à fond, prit le reste, et fit de nombreux prisonniers qu'il laissa sous bonne garde à terre. Puis, il courut en Bithynie solliciter de Junius, proconsul d'Asie, l'autorisation de livrer les pirates au supplice; Junius refusa par avarice, autant que par jalousie, préférant mettre à rançon les prisonniers. César, sans insister, revient précipitam-

(1) Plutarque, *César*, 2. — Velléius Paterculus, II, 41-53. — Cf. Suétone.

ment, et devançant les ordres du proconsul, fait mettre en croix tous les corsaires sur le rivage. Peu après, il dut repasser en Italie. Les pirates avaient juré sa mort. Pour leur échapper, il traversa l'Adriatique dans une barque à quatre rameurs, avec deux amis et dix esclaves. Pendant le trajet, on crut apercevoir un vaisseau corsaire. César tira un poignard, résolu à s'en percer, plutôt que d'être pris vivant. Mais ce que les voyageurs avaient pris pour les mâts d'un navire, n'était qu'une rangée d'arbres sur le rivage à l'horizon.

Lorsqu'on voulut enfin exterminer les pirates, l'événement montra aux Romains qu'ils étaient bien coupables d'avoir autant tardé avant d'agir. Trois mois suffirent à cette œuvre qu'on croyait interminable. Il est vrai qu'il fallut donner la dictature à Pompée, et Dion Cassius dit que les sénateurs auraient mieux aimé tout souffrir des pirates que lui confier un tel pouvoir. Mais la pression populaire triompha de leur indécision. L'on mit aux mains du généralissime des moyens formidables ; il eut le mérite de les faire agir de concert, et de savoir envelopper les corsaires au lieu d'user ses forces à leur faire la chasse en détail. C'est peut-être de toutes ses campagnes celle qui lui fait le plus d'honneur. Il avait réparti entre ses lieutenants la garde de toutes les côtes. Dans les eaux grecques, Lucius Sisenna gardait les rivages du Péloponèse, ceux de l'Attique et de la Béotie. L. Lollius fouillait les îles de la mer Egée. Plotius Varus et Terentius Varron veillaient sur l'A-

carnanie. Ce dernier, homme énergique, plus tard illustre érudit, fut, après la guerre, honoré par Pompée d'une couronne *rostrale* (1). Pour fermer l'Adriatique aux corsaires, il avait conçu le gigantesque projet, déjà rêvé par Pyrrhus, de joindre Apollonie en Epire à l'Italie, par un pont qui aurait eu cinquante mille pas de longueur (2).

Toute la Grèce attendait avec anxiété le résultat de cette guerre singulière. Pompée s'était réservé la surveillance générale des opérations de ses lieutenants, avec l'honneur de porter les derniers coups dans la Cilicie, patrie et boulevard de la piraterie. Il traversa la Grèce en s'arrêtant à Athènes (l'an 67 avant J.-C.). Il arrivait des côtes d'Espagne, qu'il venait d'affranchir en quarante jours. Athènes lui fit un accueil enthousiaste. Les portes par où il devait passer furent chargées d'inscriptions à la louange du vainqueur. L'attente publique ne fut pas déçue. Six semaines plus tard, la guerre était terminée.

Pompée montra d'ailleurs envers les pirates plus d'énergie que de sévérité. Evidemment, comme la plupart de ses contemporains, il les considérait plutôt comme des braves gens égarés que comme des misérables indignes de toute pitié. « Les bêtes sauvages elles-mêmes, » dit Plutarque, « lorsqu'on les accoutume à une vie plus douce, dépouillent leur férocité. » Pompée résolut ainsi d'apprivoiser les pirates en leur

(1) Pline l'Ancien, XVI, 4.
(2) *Idem*, III, 16.

fournissant les moyens de vivre honnêtement, et en leur distribuant des terres incultes, qu'ils pourraient féconder par leur travail. Ainsi furent formées de corsaires pris et graciés les colonies de Soles et de Dymé. La première en Cilicie ; Pompée ne dédaigna pas de lui donner son nom : elle s'appela *Pompéiopolis*. La seconde colonie fut en Grèce ; Dymé était en Achaïe, à l'ouest de Patras, sur les confins de la riche et fertile Elide. Elle avait beaucoup souffert pendant les guerres contre Philippe, et elle était restée presque déserte. Pompée y établit un grand nombre de pirates, avec l'espoir d'en faire d'honnêtes gens ; le sol qu'il leur donna était bon. Cependant l'entreprise n'eut pas un plein succès, comme il est arrivé de beaucoup d'autres analogues. A la faveur des guerres civiles qui éclatèrent quelques années plus tard, le plus grand nombre de ces corsaires mal convertis, abandonnèrent leurs terres et reprirent leur ancien métier : « Voilà les Dyméens qui se refont pirates, » écrit Cicéron à Atticus ; « je ne m'en étonne pas. » Il ajoute qu'ils avaient été chassés de leurs possessions (1). Nous ignorons dans quelles circonstances ce fait a pu avoir lieu ; mais c'est à l'époque où César venait de périr par un coup imprévu ; et partout s'ébranlait l'ordre éphémère que sa dictature avait apporté au monde romain. Il se peut que les Grecs aient voulu se débarrasser d'un voisinage qu'ils jugeaient incommode ou peu honorable. En

(1) Cicéron, *Lettres*, XVI, 1.

tout cas, Rome conserva ses droits sur le territoire de Dymé; car nous savons qu'au temps de Pausanias ce territoire dépendait de la colonie romaine de Patras.

Athènes revit encore une fois Pompée, cinq ans après la brillante campagne qui avait délivré la Grèce des corsaires. L'heureux général revenait alors de sa triomphante expédition d'Asie. Mithridate vaincu était mort; Pompée, à l'apogée de sa gloire et de sa fortune; la Grèce l'accabla de flatteries, il lui prodigua les caresses. Il combla de présents les philosophes, qui, de plus en plus, devenaient les représentants les plus accrédités de la société athénienne. Pompée fit à Athènes un don de cinquante talents, pour l'aider à relever les ruines qu'y avait laissées l'expédition de Sylla.

Ainsi la reconnaissance aurait suffi pour attacher Athènes et la Grèce au parti de Pompée pendant la guerre civile qui éclata dix années plus tard, si la sympathie des Grecs pour la cause de l'aristocratie républicaine n'avait eu d'ailleurs, comme nous verrons bientôt, un motif plus désintéressé, dans le sentiment politique encore dominant chez les Grecs, même après leur asservissement.

CHAPITRE X.

CICÉRON EN GRÈCE.

(79-43 av. J.-C.).

Entre l'expédition de Sylla en Grèce et la destruction des corsaires par Pompée, Cicéron vint à Athènes.

Cicéron avait eu pour maîtres à Rome, des Grecs. Parmi ses professeurs, un seul était Latin, Q. Ælius. Les lettres grecques et latines lui furent inculquées ensemble; et il se fit toujours honneur de parler grec aussi bien que latin. Lucullus se vantait d'avoir laissé quelques solécismes dans son *Histoire*, écrite en grec; c'était, pensait-il, la marque insouciante et dédaigneuse du Romain. Cicéron rappelle ce trait dans une lettre à Atticus (1); et ajoute que, s'il y a des solécismes dans le texte grec de l'histoire de son consulat, ils y sont par inadvertance.

(1) Cicéron, *Lettres à Att.*, I, 19.

Cicéron n'avait pas vingt ans, quand le philosophe académicien Philon fuyant Athènes et la tyrannie d'Aristion, vint se réfugier à Rome. Philon était le plus illustre disciple de Clitomachos et le chef de l'Académie. Cicéron s'attacha à ce maître, et fut initié par lui à la philosophie académicienne; plus tard, le jeune Romain étudia d'autres doctrines, mais en gardant sa préférence marquée pour celle de Philon.

Sept ans après, Cicéron était déjà illustre au Forum pour une cause plaidée avec succès contre un affranchi de Sylla alors tout puissant; il crut cependant que son éducation ne serait pas parfaite, si elle ne s'achevait pas en Grèce. Il s'arracha au théâtre de sa gloire naissante, et partit pour Athènes. La ville venait d'être saccagée par les Romains; mais sa renommée, n'étant fondée ni sur la richesse, ni sur la force militaire, ni sur l'importance commerciale, survivait aux ravages de la guerre et aux fureurs de Sylla.

Cicéron lui-même, avec cette complaisance qu'on est tenté parfois de regretter dans une âme aussi grande et qui avait le droit d'être fière, assez pour n'être pas vaine, Cicéron, dans son livre à Brutus *sur les orateurs illustres* (1), a raconté dans quelles circonstances il avait entrepris son voyage. « J'étais alors, » dit-il, « très-maigre et très-faible; avec le cou long et mince, symptômes menaçants chez un homme qui d'ailleurs travaillait avec excès et s'épuisait la

(1) Cicéron, *Brutus*, c. 313.

poitrine. Ce qui touchait le plus ceux à qui j'étais cher, c'est que je débitais tous mes discours sans respirer, tout d'une haleine, avec un violent effort de la voix et de tous les organes. Aussi mes amis et les médecins m'exhortaient à cesser de plaider; mais j'aimais mieux braver tous les périls que de renoncer à la gloire que me promettait l'éloquence. Je pensai qu'en donnant quelque repos à ma voix, et en changeant mon débit, je pourrais écarter le danger; je me résolus donc à partir. » Plutarque pense aussi que Cicéron craignait le ressentiment de Sylla, pour l'affront qu'il venait d'infliger à Chrysogonos, affranchi du dictateur (1). L'assertion n'est pas sans vraisemblance. Toutefois Cicéron ne quitta l'Italie qu'un an après cette affaire.

Il arriva à Athènes en 79 av. J.-C. (2). Les arbres de l'Académie, abattus par la hache des soldats romains, jonchaient encore le sol, et peut-être qu'on voyait encore les traces du sang versé sur le pavé du portique où les stoïciens discutaient. Mais déjà la philosophie florissait de nouveau; les disciples affluaient aussi nombreux que par le passé; les maîtres revenaient de Rome et d'Asie, joyeux de rentrer dans leur ville bien-aimée : pour ces hommes sans patrie, l'invasion de Mithridate, le soulèvement de la Grèce, le siége et la défense d'Athènes n'étaient qu'un incident

(1) Cicéron, *De fine*, V, 1, 3, 5. *De nat. D.*, I, 3, 21. *Tusc.*, III, 17. *Acad.*, I, 12. *De leg.*, II, 14.
(2) Cicéron, *Tusc.*, III, 22.

sans portée, dont ils ne cherchaient pas même à s'expliquer les causes ni les conséquences. L'orage passé, ils se félicitaient d'avoir échappé à la foudre; et, sans même donner quelques larmes aux ruines fumantes de tant de villes, ils se hâtaient de reprendre avec la même verve et la même ardeur l'enseignement et la discussion de leurs doctrines, tout entiers à des spéculations idéales dont aucune catastrophe ne pouvait troubler la sérénité.

Cette indifférence n'échappait pas à Cicéron. Il dit, dans les *Tusculanes* (1), qu'en parcourant la Grèce, il était surpris de voir les Grecs moins émus que lui-même à l'aspect des ruines de Corinthe.

Dès son arrivée en Grèce, la philosophie l'absorba tout entier : « Je passai six mois, » dit-il, « avec Antiochus, le plus fameux et le plus sage philosophe de l'ancienne Académie ; mes études philosophiques n'avaient jamais été interrompues ; je les avais poursuivies depuis ma première enfance, et sans cesse étendues. Je les repris alors de fond en comble à nouveau, sous la conduite de ce maître éminent. Dans le même temps, Athènes possédait Démétrius de Syrie, vieux maître d'éloquence assez renommé ; je m'exerçais sous sa direction avec zèle et assiduité (2). » Mais les plus célèbres rhéteurs étaient alors en Asie et à Rhodes. C'est là que Cicéron alla les entendre lorsqu'il quitta la Grèce.

(1) Cicéron, *Tusc.*, III, 22.
(2) Cicéron, *Brutus*, 315.

A côté d'Antiochus et de Démétrius, Zénon de Sidon renouait avec éclat la tradition de l'épicuréisme. Cicéron vante « l'incroyable étendue de son talent. » Mais la doctrine d'Epicure l'attirait peu, même dans sa forme la plus élevée. Zénon trouvait, sans doute, un auditeur plus sympathique dans un autre illustre Romain, qui, sans professer ouvertement l'épicuréisme, a mérité de rester comme le type de l'épicurien modéré, lettré, délicat. C'était Atticus, de qui Cornélius Népos nous a laissé une si agréable biographie.

Titus Pomponius, surnommé l'Attique, après le long séjour qu'il fit à Athènes, était un riche romain de famille équestre, que le hasard avait fait naître cinquante années trop tôt pour qu'il fût parfaitement heureux. Il aurait dû voir le jour à l'heure où Octave, devenu Auguste, apporta la paix au monde. Mais il avait vingt-deux ans quand les furieuses discordes de Marius et de Sylla ensanglantèrent l'Italie. Il s'enfuit loin de Rome ; il vint en Grèce, à Athènes, qui sortait alors des mains de Sylla. Il y demeura vingt ans, après avoir pris le soin d'y transporter la plus grande partie de sa fortune. Il employa noblement ses richesses à soulager la misère de ses concitoyens adoptifs ; il prêta de grosses sommes à la ville épuisée, mais il était impitoyable pour se faire rembourser au jour de l'échéance.

Lorsque Sylla, ayant signé la paix avec Mithridate, revint en Italie en passant par Athènes, il fut charmé de l'esprit, de la politesse et de la science du jeune Atticus ; il voulut le ramener à Rome. « J'ai fui ma

patrie, » lui répondit Atticus, « pour ne pas combattre contre toi avec la faction de Marius ; je t'en supplie, ne me force pas davantage à combattre contre elle avec toi. » Sylla pardonna à cet aimable égoïsme, qui était peut-être la sagesse, en face de deux partis également sanguinaires et funestes à l'intérêt public.

Atticus resta en Grèce jusqu'à l'époque où il crut à tort que les guerres civiles étaient enfin terminées par la prépondérance de Pompée. Durant ce long séjour, il avait vu Cicéron à Athènes, et c'est alors sans doute que se noua leur illustre amitié. L'affectueux souvenir qu'ils gardèrent toujours de cette ville est cent fois attesté par leur correspondance. A côté de la grande patrie romaine, à laquelle le meilleur des deux devait sacrifier sa vie, Athènes leur apparaît en dehors des factions, des ambitions, des périls, comme la patrie idéale et sereine de leurs âmes.

Le charme infini que tous deux avaient ressenti dans le séjour d'une ville si illustre inspire vivement le début du cinquième livre du traité *De finibus*, écrit, longtemps après ces années heureuses, sous la dictature de César. Mais un souffle vif et frais de jeunesse anime encore ces dernières pages de l'âge mûr. « Avec mon frère Quintus, » dit Cicéron, « avec T. Pomponius et L. Cicéron, mon cousin-germain, que je chéris comme un frère, j'avais entendu, selon ma coutume, Antiochus dans le gymnase de Ptolémée. Nous résolûmes d'occuper l'après-midi par une promenade à l'Académie ; c'est l'heure où la foule ne s'y porte guère. Nous nous rendîmes à temps

chez Pison; de là, en conversant, nous fîmes les six stades qui séparent la porte Dipyle de l'Académie. Arrivés dans ce lieu justement célèbre, nous y trouvâmes la solitude telle que nous la souhaitions. — Est-ce un sentiment naturel, nous dit alors Pison, est-ce une illusion qui fait qu'en voyant les lieux qu'ont fréquentés des hommes dignes de mémoire, nous nous sentons plus émus qu'en écoutant le récit de leur vie, ou en lisant leurs écrits? C'est ainsi qu'en ce moment je me sens touché; je pense à Platon, qui, nous dit-on, avait coutume de philosopher dans ce lieu. Ces petits jardins près de nous me rappellent son souvenir; je crois le voir lui-même. — Rien n'est plus vrai, dit Quintus. Moi-même, en venant ici, je fixais mes yeux sur Colone, et je croyais voir devant moi celui qui fut l'habitant de ce bourg, Sophocle, pour lequel vous connaissez mon admiration passionnée. — Et moi, dit Pomponius, à qui vous faites la guerre comme à un disciple d'Epicure, je suis toujours dans son jardin, devant lequel nous passions tout à l'heure (1). »

Le retour à Rome n'interrompit pas les relations de Cicéron avec la Grèce. Atticus était resté à Athènes. Cicéron, pour orner sa villa de Tusculum, le chargeait d'acheter tout ce qu'il trouverait de statues ou de bas-reliefs remarquables (2). Plus tard, pendant son exil, Cicéron songea à se rendre en Grèce;

(1) Cicéron, *De fin.*, V, 1.
(2) Cicéron, *Ad Att.*, I, 4.

mais Atticus n'y était plus, tandis que beaucoup de complices de Catilina s'y étaient réfugiés : « Scélérats et pervers, » dit Cicéron, « aux mains desquels mon consulat avait arraché leur fer impie et leurs torches incendiaires (1). » Cicéron, banni lui-même, avait tout à craindre de leurs ressentiments. Il chercha une retraite en Macédoine, où, s'il faut croire Dion Cassius, un philosophe du nom de Philiscus, que Cicéron avait connu en Grèce, entreprit de relever son courage abattu, par des consolations philosophiques (2).

Quatre ans plus tard, il eut la joie de revoir deux fois Athènes ; d'abord, lorsqu'il se rendit en Asie pour prendre possession de sa province de Cilicie, et dix-huit mois après, lorsqu'il revint en Italie, après s'être acquitté de sa charge avec honneur (3).

Déjà l'influence du grand orateur était bien affaiblie dans l'Etat, mais jamais sa renommée n'avait été plus grande. La Grèce l'accueillit comme un triomphateur. Il arriva en Attique par terre, depuis Actium ; la mer le fatiguait, et il se souciait peu de doubler le cap Leucade. Puis, sa vanité était en jeu. « Aborder à Patras, » écrit-il à Atticus, « sur ces chétives embarcations, et sans aucun équipage, me semblait peu convenable (*non satis decorum*). » Il

(1) Cicéron, *Ad Att.*, III, 7, 8. *Pro Plancio*, XLI.
(2) Dion Cassius, l. XXXVIII.
(3) Cicéron, *Ad Att.*, VI, 9, 10, 11 ; V, 9 ; VII, 1, 2. *Fam.*, II, 8 ; XIV, 5 ; XVI, 9.

entra à Athènes le 25 juin de l'an de Rome 703. Il avait refusé sur sa route les allocations légales qu'il pouvait exiger, ainsi que les présents bénévoles que tant de proconsuls savaient rendre obligatoires. « Ma suite a compris, » dit-il, « qu'il faut ménager ma renommée, *serviendum famæ meæ.* » Aussi les Grecs ne tarissent pas d'éloges sur son compte. Il s'acquitte en compliments enthousiastes. « En vérité, Athènes me ravit, » écrit-il à Atticus; « la ville par elle-même et tout ce qui en fait l'ornement, et l'affection qu'on y a pour vous, et la bienveillance qu'on m'y témoigne, et, par-dessus tout, la philosophie. » Il était logé chez un philosophe, Aristus, frère de son ancien maître Antiochus, et lui-même un des maîtres de Brutus. La journée s'écoulait toute en entretiens philosophiques, dont Cicéron se disait charmé, quoiqu'à certains jours il se surprît à regretter déjà la vie ardente et les émotions du Forum. Même il laisse échapper ces mots : « Je brûle du regret de Rome ; cette vie d'ici est insipide. *Vix harum rerum insulsitatem fero.* »

Il partit le 4 juillet. Après une traversée difficile, — « c'est une terrible chose que la mer, » écrit-il à Atticus, — il touchait à Ephèse au bout de seize jours, le 20 juillet. Il resta quinze mois en Asie, et remplit fort honorablement ses fonctions, mais avec une grande impatience de les voir terminées. Il n'oubliait pas la Grèce; il écrivait à Atticus : « J'apprends qu'Appius fait construire un portique à Eleusis; pourra-t-on me blâmer si j'en élève un à l'Académie?

J'aime beaucoup Athènes; je veux y laisser quelque monument de cette affection (1). »

Il repartit d'Ephèse au commencement d'octobre, (an de Rome 704), et malgré son impatience de rentrer à Rome et dans la vie politique active, il resta trois semaines à Athènes. En apprenant les nouvelles d'Italie, et les symptômes de la guerre civile qui menaçait, il écrivait à Atticus : « J'ai bien envie de me renfermer dans la citadelle d'Athènes. » Mais était-il sincère? Au fond du cœur, il brûlait du désir de goûter de nouveau, après cette longue absence, l'amère volupté des luttes politiques. C'est en vain qu'il félicite le prudent Atticus, qui s'est retiré dans sa belle villa, où il jouit de la vie, impartial entre les factions : « Vous n'avez pas rapporté seulement d'Athènes un surnom, mais la politesse et la sagesse, *humanitatem et prudentiam.* » Cette sagesse n'est pas faite pour Cicéron; politique médiocre, mais généreux, il ira jusqu'au bout dans sa voie, jusque sous le couteau des égorgeurs d'Antoine.

La victoire de Pharsale livra bientôt la Grèce et le monde à César. Servius Sulpicius avait reçu du dictateur une mission temporaire en Achaïe. C'était un ami de Cicéron, qui lui écrivit plusieurs lettres pour féliciter ce gouverneur de la Grèce de la modération dont il fit preuve. Il lui recommanda, ainsi qu'à son successeur, Manius Acilius Glabrio, plusieurs amis compromis au service de la cause pompéienne. C'étaient

(1) Cicéron, *Ad Att.*, VI, 1.

Manius Curius et Lyson de Patras; Marcus Æmilius Avianus, de Sicyone, et Titus Manlius, de Thespies. C'était la cité même de Lacédémone qui se faisait recommander par un vaincu de Pharsale au gouverneur césarien. Curieux exemple de l'influence qu'il appartient à certains hommes de garder à travers les révolutions, et après la chute de leur puissance, par le privilége du génie et le crédit d'une grande renommée.

Pendant la dictature de César, Cicéron envoya en Grèce son fils Marcus, alors âgé de vingt ans. Sa pensée l'y suivit, inquiète et vigilante. Il aimait tendrement ce fils; il écrivit pour lui et lui envoya le beau traité *Des devoirs*. Le jeune homme avait grand besoin de bons conseils; il avait été peut-être bien instruit plutôt que bien élevé. On l'avait étourdi de la gloire paternelle. Cicéron lui-même, lorsque l'enfant n'avait que six ans, l'appelait déjà, dans une lettre à Atticus, παῖς ἀριστοκρατικώτατος (1). Il l'avait fait élever comme une sorte d'héritier présomptif de la République romaine.

Au début de son séjour en Grèce, le jeune homme paraît s'être occupé beaucoup plus de ses plaisirs que de philosophie. Un rhéteur, nommé Gorgias, avait pris sur lui la plus fâcheuse influence. Les lettres échangées à cette époque entre le père et le fils sont perdues; mais nous avons une curieuse lettre adressée à Tiron, l'affranchi, le secrétaire et l'ami de Cicéron, par Marcus, au moment où il commençait à s'amender, et formait pour l'avenir

(1) Cicéron, *Ad Att.*, II, 15,

de belles résolutions. « J'ai tant de regret et tant de tourments pour les erreurs de ma jeunesse, que non-seulement mon cœur les prend en haine, mais que je ne puis sans horreur les entendre rappeler... Je vous ai donné des sujets de chagrin ; je vous donnerai deux fois plus de sujets de joie. Ainsi, sachez que je suis attaché à Cratippe, non comme un disciple, mais comme un fils... Je passe avec lui mes journées entières, et souvent une partie de la nuit ; je le supplie de souper avec moi le plus souvent possible. Depuis que j'ai établi cette habitude, souvent, pendant que nous soupons, il se glisse à pas de loup, et nous surprend à table. Il dépose alors la gravité du philosophe pour causer et rire avec nous. »

Il parle plus loin d'un ami pauvre et vertueux avec lequel il s'est lié, Bruttius : « Je ne le laisse pas bouger d'auprès de moi. Point de mœurs plus sévères, point de compagnie plus aimable. Au milieu de propos enjoués, il sait faire naître des questions littéraires et philosophiques. Je lui ai loué un logement près de moi, et, autant que je peux, si serré que je sois, je soutiens sa misère. J'ai commencé à déclamer en grec avec Cassius, je veux m'exercer en latin avec Bruttius. J'ai des relations familières et quotidiennes avec les hommes que Cratippe a amenés de Mitylène ; ce sont tous gens instruits dont il fait le plus grand cas. Je vois beaucoup Epicratès, qui tient le premier rang à Athènes ; et Léonidès, et autres personnages (1). »

(1) Cicéron, *Fam.* XVI, 21.

Cratippe était le plus illustre philosophe péripatéticien de l'époque. C'était à lui que Cicéron, quoique éloigné personnellement de la secte d'Aristote, avait confié l'éducation de Marcus. Il employait son crédit auprès de César à faire donner le droit de cité romaine à Cratippe. Il obtenait de l'Aréopage un décret honorifique en l'honneur de ce philosophe (1). Le jeune Marcus devait même visiter l'Asie avec Cratippe pour mentor, « afin que ses études ne fussent pas interrompues. » Les événements mirent à néant ce projet.

Ce fut Cicéron lui-même qui, reculant devant l'anarchie, projeta d'aller rejoindre son fils en Grèce et de finir sa vie dans cette retraite. Dès l'année 47 av. J.-C., trois ans avant la mort de César, il écrivait à Curius : « Je me souviens que naguère vous me sembliez fou d'aimer mieux vivre avec les Grecs qu'avec nous. Le séjour de Rome, quand Rome était une ville, convenait beaucoup mieux à un esprit aimable et poli comme est le vôtre, que celui du Péloponèse en général et surtout de Patras. Aujourd'hui vous me paraissez clairvoyant, car vous vous êtes retiré en Grèce, et nos affaires sont désespérées en Italie. Dans un temps comme celui-ci, on ne peut être plus sage ni même plus heureux que ceux qui s'éloignent (2). »

Le meurtre de César, que Cicéron eut le tort d'ap-

(1) Cicéron, *De div.*, I, 3. — Plutarque, *Cicéron*, 32.
(2) Cicéron, *Fam.*, VII, 28.

prouver, lui fit croire un moment que la république allait renaître. Ce fut l'anarchie qui reparut. Cicéron, découragé, voulut suivre l'exemple de Curius. Il écrivait à Atticus : « J'augure de tout ce que je vois que nous n'aurons pas gagné grand'chose aux ides de Mars, et je pense plus que jamais à la Grèce (1). »

Une lutte douloureuse agita longtemps son âme. Atticus en fut le confident : « Que faire? » lui écrivait-il; « conseillez-moi. En partant, j'échappe au péril, mais j'encours le reproche de manquer à la République. Si je demeure, je suis en danger; mais il peut arriver que je sois utile. »

Dix lettres sont écrites sur ce ton d'indécision. L'éducation de son fils le préoccupe en même temps. Il se dit qu'il sera plus utile à Marcus, en Grèce, qu'à la République, en Italie. « Il importe beaucoup à Marcus, ou plutôt à moi-même, ou plutôt à tous deux, que je me mêle de ses études. »

Enfin il se décide à partir, mais les larmes dans les yeux. Il écrit en partant : « J'aime mieux Rome avec ses terreurs qu'Athènes avec sa sécurité. »

Le 19 août, il lève l'ancre à Leucopétra, près de Rhégium, en Calabre. Il fait trois cents stades en mer ; le vent du sud le rejette à la côte. Il apprend là des nouvelles qui le trompent et le rassurent. On lui dit qu'Antoine se soumet au sénat, que le parti de la liberté triomphe. Là-dessus, il renonce à la Grèce et revient à Rome, pour écrire

(1) Cicéron, *Ad Att.*, XIV, 13, 16, 18, XIV, 6, 7. *Philipp.*, I, 3.

les *Philippiques* contre Antoine. L'année suivante, la tête de Cicéron, accordée à la rage d'Antoine, était le prix de l'accord conclu entre les triumvirs, et cette tête du plus grand des orateurs romains était déposée sur la tribune aux harangues, où sa voix éloquente avait tant de fois retenti.

Il ne faut pas mesurer l'influence de la Grèce sur Cicéron au petit nombre de mois qu'il passa chez les Grecs. En réalité, ce que Cicéron doit aux Grecs est infini; toute leur philosophie a passé dans son âme, et il a traduit dans son langage admirable ce qu'il y a dans cette philosophie de plus hautement pratique, de plus immédiatement profitable à la vie publique et au gouvernement des peuples. On ne saurait estimer assez ce que Rome a ainsi reçu des Grecs par l'intermédiaire de Cicéron. Elle apprit d'eux par sa voix que la base de la politique et la loi fondamentale du gouvernement, c'est le juste et non l'utile; c'est le bien de tous les sujets, non l'intérêt seul de la cité dominante. Une révolution bienfaisante est sortie de ces doctrines : l'adoucissement du sort des vaincus, la fusion pacifique de toutes les nations, après leur absorption violente dans l'unité romaine. La philosophie grecque eut le principal honneur de cette transformation; elle fit ce siècle des Antonins, plus doux à l'humanité que celui des Scipions. Mais à Cicéron revient la gloire d'avoir puisé, le premier entre les Romains, cette philosophie à sa source, et d'avoir fait briller les plus vifs rayons de cette lumière aux yeux de ses concitoyens.

CHAPITRE XI.

LA GRÈCE PENDANT LES GUERRES CIVILES.

(49-30 av. J.-C.)

Le monde a traversé peu d'époques plus douloureuses que celle des vingt années qui s'écoulèrent depuis le passage du Rubicon jusqu'à la victoire d'Actium. C'est la période des guerres civiles qui mettent aux prises les deux moitiés du monde, armées l'une contre l'autre. Corneille adoucit beaucoup l'horreur de ces temps, lorsqu'il peint

Romains contre Romains, parents contre parents
Combattant seulement pour le choix des tyrans.

Ce n'est pas Rome seule qui se déchire elle-même; toutes les provinces sont entraînées dans la lutte, et forcées de prendre parti. Même il souffle un tel esprit de vertige et de fureur sur toute la terre que les vaincus d'hier semblent volontairement s'engager

dans la querelle de leurs vainqueurs, et combattent pour les noms de César et de Pompée, d'Octave, de Brutus ou d'Antoine, avec autant d'ardeur que s'ils versaient leur sang pour quelque intérêt national.

Où était cependant l'intérêt des provinces, celui de la Grèce en particulier, dans les guerres civiles? La neutralité, sans doute, était impossible à garder en face de tyrans armés qui voulaient qu'on fût pour eux ou contre eux, et au milieu d'un débordement des passions politiques qui ne laissait personne indifférent ou impartial, dans toute l'étendue de la République. Mais, si la neutralité eût été possible, il semble que la Grèce eût été sage en l'observant. Ç'aurait été quelques ruines de moins, quelques hommes de plus dans ce pays épuisé. Au contraire, elle combattit avec Pompée contre César, avec Brutus et Cassius contre Octave et Antoine, avec Antoine contre Octave; en un mot, toujours avec les vaincus contre les vainqueurs.

D'ailleurs, qu'aurait-elle gagné par la victoire de Pompée, de Brutus ou d'Antoine? En admettant que la République eût été rétablie par la défaite des Césariens, cette république aurait-elle cessé d'être ce qu'elle était depuis vingt ans, une comédie sanglante et anarchique? Les Pompéiens eux-mêmes savaient bien, sauf peut-être quelques âmes naïves, « que le grand Pompée, » comme dit Plutarque, « s'il eût vaincu César, n'eût pas soumis sa puissance aux lois, mais qu'il serait resté maître de la République,

sous le nom de consul, de dictateur ou de quelque autre magistrature plus douce, pour consoler le peuple de la perte de sa liberté. »

Mais croyons que la République romaine aurait pu être rétablie par la victoire de Pompée, et rétablie dans sa vérité; qu'y eussent gagné les provinces, qu'y eût gagné la Grèce? Que devait la Grèce à la République, et que pouvait-elle en attendre? Le parti qui représentait à Rome la liberté politique et la prépondérance de l'aristocratie, le parti pompéien, était celui que des préjugés enracinés, des traditions intraitables, un vieil orgueil tout romain rendaient le plus tyrannique aux provinciaux, le plus incapable d'accorder jamais aux vaincus aucune amélioration de leur sort.

Il est vrai que la victoire de Pompée, celle de Brutus et surtout celle d'Antoine auraient peut-être amené la dissolution du grand Etat romain et, par la force des choses, contre le vœu des vainqueurs, rendu les provinces à leur indépendance. Tout fût retombé en morceaux; mais ce résultat n'eût peut-être pas été pour le bonheur du monde, car déjà la conquête avait fait son œuvre; elle avait tué partout la vie politique et la vertu du patriotisme, et les provinces n'auraient su quoi faire de leur autonomie reconquise.

Rien ne fait supposer d'ailleurs que la Grèce ait fait ces calculs. Au contraire, il est douteux que le souci de ses intérêts ait eu aucune part dans sa préférence pour la cause qu'elle embrassa. Mais, quand la

lutte s'engagea, la Grèce vit autour de Pompée le sénat, l'aristocratie, les consulaires, les chevaliers; toutes les gloires de Rome, tous les représentants de l'éloquence et de la liberté; de ces biens si chers encore aux Grecs, qu'ils en adoraient chez eux jusqu'aux fantômes. En face de Pompée, rien qu'une armée farouche et disciplinée; au-dessus de cette armée, un homme, un chef, un dictateur. La liberté romaine n'avait rien à voir avec l'intérêt de la Grèce, mais les Grecs n'allèrent pas moins du côté où leurs instincts et leur passé les appelaient; ils se jetèrent avec ardeur dans le parti de la République, et, par une généreuse illusion, crurent venger leur liberté perdue en défendant celle des Romains.

Quand Pompée, quittant Brindes, eut relevé dans la Macédoine l'étendard de la République légale, toute la Grèce accourut se ranger autour de lui. Sa flotte se grossit du contingent de Corcyre, d'Athènes et des Cyclades. Toutes les cités d'Achaïe contribuèrent pour de fortes sommes. Les recrues de cette province, jointes à celles de Béotie, de Thessalie et d'Épire, furent versées dans les cadres des légions. Sparte joignit ses archers à ceux de la Crète (1).

« Par tout l'univers, » dit Lucain, « la fortune de Pompée pousse au combat des villes qui devaient tomber avec lui. La Grèce fournit des forces à la guerre qui s'approche d'elle. Amphissa, la rocheuse Cirrba et le Parnasse à la double cime envoient leurs

(1) César, *Guerre civile*, III, 3.

Phocidiens. Les chefs de la Béotie se réunissent au bord des eaux fatidiques du Céphise et de la Cadméenne Dircé; les hommes de Pise et ceux des bords de l'Alphée se rassemblent. L'Arcadien quitte le Ménale, et le soldat de Trachine quitte l'Œta, qui vit mourir Hercule. Athènes est déjà épuisée par les levées militaires; mais quelques faibles navires sont restés dans le port d'Apollon, et trois galères s'élancent comme vers une nouvelle Salamine (1).

Ce nom d'Athènes, au milieu du déchaînement des factions, conservait son glorieux prestige et demeurait comme sacré. Appien raconte qu'avant la bataille de Pharsale, les deux chefs firent proclamer par des hérauts que le contingent d'Athènes demeurerait neutre et inviolable, parce que les Athéniens étaient les prêtres des grandes déesses (Cérès et Proserpine). Mais les Athéniens préférèrent, dit l'historien, « la gloire de combattre pour la République romaine (2). » Ils croyaient sans doute s'élancer, comme dit Lucain, « vers une nouvelle Salamine. » Mais ce n'était pas à la victoire que courait la Grèce, trop éblouie du nom de Pompée. La journée de Pharsale la livra vaincue et impuissante à César.

Déjà un lieutenant de César, Calénus, avait repris la Grèce du Nord en grande partie. Delphes, Thèbes, Orchomène, s'étaient rendues. Le Pirée était occupé; la plaine d'Athènes, ravagée par les Césa-

(1) Lucain, *Pharsale*, III, 170.

(2) Appien, *Guerre civile*, II, 70.

riens. Mais Athènes et Mégare tenaient bon, et Rutilius Lupus, lieutenant de Pompée en Achaïe, travaillait à fortifier l'isthme (1).

A la nouvelle du désastre de Pharsale, tout s'effondra. Athènes ouvrit ses portes; l'entrée du Péloponèse fut forcée. Seuls, les habitants de Mégare osèrent résister encore. Ils ne furent réduits que beaucoup plus tard, par force ou par trahison. Plutarque raconte un épisode curieux de leur résistance. Les Mégariens avaient dans des cages plusieurs lions très-féroces destinés à des jeux. Ils imaginèrent de les lâcher en les poussant contre l'ennemi. Mais les lions, se retournant contre les Mégariens, en mirent plusieurs en pièces. Quand les Césariens prirent enfin la ville, irrités de sa défense opiniâtre, ils massacrèrent la plus grande partie des habitants et vendirent le reste (2).

Vainement Caton rassembla une flotte à Corcyre, et enleva Patras. Calénus reprit cette ville sans coup férir, et Caton se retira en Afrique, abandonnant la Grèce à César. Peu après, la légion de Calénus put impunément être envoyée à Alexandrie, où la guerre éclatait. La Grèce ne remua plus (3).

César s'était d'ailleurs montré indulgent. Il avait fait grâce aux Athéniens qui lui envoyèrent une ambassade suppliante : « Jusques à quand, » dit-il aux

(1) César, *Guerre civ.*, III, 34. — Dion, XLII, 14.
(2) Plutarque, *Brutus*, 8. — Dion, XLII, 14.
(3) Lucain, IX. — App., *Guerre civ.*, II, 87.

députés, « vous perdrez-vous vous-mêmes, ô Athéniens, et serez-vous sauvés par la gloire de vos ancêtres (1)? »

Il ne suffit pas au vainqueur d'avoir ainsi ménagé la Grèce abattue. Il voulut encore, quand la paix fut rétablie, tenter de réparer les désastres du pays en relevant dans son ancienne splendeur la grande ville que les Romains avaient détruite un siècle auparavant, le jour où furent défaits les derniers soldats de la ligue Achéenne. Relever Corinthe, c'était, dans la pensée de César, signer un traité de paix définitive avec la Grèce, en effaçant la marque la plus cruelle de sa défaite; c'était aussi prévenir les révoltes futures, en implantant sur le sol grec une forte colonie romaine qui surveillerait et contiendrait le pays, et y deviendrait le foyer d'une prospérité nouvelle. L'idée était grande, humaine, politique. La même année, César faisait relever Carthage, et Dion Cassius dit que le dictateur était fier de penser que ces deux illustres cités, qui avaient péri ensemble, allaient renaître ensemble par sa volonté bienfaisante (2).

La Grèce eut peu de reconnaissance des bienfaits de son vainqueur. Il est bien difficile aux conquérants de se faire aimer, et cela peut-être est juste, car tous les biens qu'ils apportent semblent ne pas compenser le seul bien qu'ils retirent. La

(1) Appien, *Guerre civ.*, II, 88.
(2) Plutarque, *César*, 57. — Dion, XLIII, 50.

Grèce avait assurément le droit de mieux aimer vivre pauvre et indépendante, que prospère sous la domination romaine. Il semble aussi que les premiers colons envoyés à Corinthe aient été tout ce qu'il y avait à Rome de plus vil dans la populace, et les Grecs s'indignaient de voir cette lie du Latium couvrir le sol qu'avaient cultivé leurs pères. « Malheureuse Corinthe ! » s'écrie un poëte contemporain de César, Crinagoras (1); « quels habitants tu as trouvés, au lieu de quels habitants ! O immense infortune de la Grèce ! Plût aux dieux, Corinthe, que tu fusses plus submergée qu'Egire, plus déserte que les sables de la Libye, plutôt que d'être livrée à de tels vauriens, et de voir ainsi foulés aux pieds les ossements des antiques Bacchiades ! »

Ces citoyens de la nouvelle Corinthe commencèrent par trafiquer des reliques de leurs ancêtres adoptifs. « En remuant les ruines, » dit Strabon (2), « et en fouillant les tombeaux, ils trouvèrent beaucoup d'objets d'argile ou d'airain d'un admirable travail. Ils en devinèrent la valeur et se mirent à dépouiller toutes les sépultures. Tous ces objets furent vendus à grand prix, et Rome fut inondée de *nécrocorinthies;* on donnait ce nom aux trouvailles faites dans les tombeaux de Corinthe, et surtout aux terres cuites. »

La nouvelle Corinthe, admirablement située entre

(1) Anthologie, *Descriptives*, 284, trad. Dehèque.
(2) Strabon, VIII, VI, 23.

deux mers, entre le continent et le Péloponèse, hérita du grand commerce de Délos, deux fois ruinée par Mithridate et par les corsaires. Elle devint le principal entrepôt du trafic méditerranéen; les marchandises de l'Orient s'y échangeaient contre celles de l'Occident. La ville, au bout de peu d'années, fut grande, riche, immensément peuplée. Elle fut naturellement la résidence du préteur d'Achaïe, et la capitale de la province de ce nom. Mais elle demeura une ville de trafiquants, où le souci de tous était de faire sa fortune et de la dépenser joyeusement. Elle ne ressaisit pas la gloire artistique des anciens Corinthiens. Ses ruines sont sans beauté : ce sont des salles de bains, de vastes citernes, un théâtre mal situé, sans horizon; des Grecs savaient mieux choisir un emplacement. Dans ce qui reste de la Corinthe romaine, rien n'est comparable aux majestueuses colonnes doriques, seul débris de la Corinthe antique échappé aux soldats de Mummius.

Les bienfaits de César ne lui réconcilièrent pas la Grèce. Elle applaudit à l'acte de Brutus; double faute, car le crime reste crime, même contre un dictateur; et les provinciaux n'étaient pas affranchis par le coup qui, soi-disant, brisait les chaînes de Rome. Quand Brutus, quittant l'Italie, où une réaction violente éclatait déjà contre les meurtriers, vint débarquer au Pirée, le peuple le reçut avec transport. On édicta des décrets en son honneur; on dressa les statues de Brutus et de Cassius à côté de celles

d'Harmodius et d'Aristogiton, meurtriers du fils de Pisistrate.

Brutus groupa d'abord autour de lui les jeunes Romains qui étudiaient à Athènes. Parmi eux se trouvaient le fils de Cicéron, arrivé l'année précédente en Grèce, et le futur poëte favori d'Auguste, Horace, que ni sa naissance ni sa fortune n'appelaient à recevoir une éducation si brillante, mais qui devait ce bienfait à la tendresse éclairée de son père, simple affranchi (1).

Brutus n'eut pas de peine à entraîner dans sa cause cette jeunesse pleine d'enthousiasme. Le nom seul de la liberté suffisait à les charmer. Ce grand nom, arboré avec ou sans droit, n'est-il pas toute la politique de leur âge? Mais Brutus agissait encore sur eux par son austérité, qui en imposait à leur indiscipline, par sa rigueur stoïcienne, qui donnait à sa conduite le lustre de la plus pure vertu, par l'ardeur qu'il affectait enfin, au milieu des préparatifs d'une guerre immense, pour les études philosophiques, dont cette jeunesse était éprise. Il suivait avec eux les leçons de l'académicien Théomnestos, et du péripatéticien Cratippos, le maître particulier du fils de Cicéron. Tandis que les vieux soldats de Pompée, dispersés en Thessalie depuis la journée de Pharsale, se rassemblaient au nord de la Grèce, et que la Macédoine se déclarait pour les républicains,

(1) Plutarque, *Brutus*, 24. Horace, *Carmina*, II, ode 7, vers 9; *Satir.*, I, 6, vers 48; *Epit.*, II, 2, vers 41, 51.

Brutus, à Athènes, feignait d'être plongé dans les discussions philosophiques les plus abstraites, et telle était cette âme étrange, qu'on ne saurait affirmer que ce zèle ne fût pas sincère. Brutus, jeté par les événements dans la mêlée politique, et poussé jusqu'à l'assassinat par l'influence des amis qui caressaient son orgueil, plus que par ses propres ressentiments, Brutus était au fond un rêveur, et non un chef de parti. Il haïssait la dictature, et lui-même, s'il eût vaincu, n'aurait su quel régime substituer à la dictature ; car l'antique liberté, sous le joug impérieux des lois, n'était plus possible après Marius et Sylla, après César et Pompée, surtout après la conquête du monde absorbé dans une seule ville.

Bientôt Cicéron tomba, la première et la plus illustre victime des proscriptions. Il avait été le maître, à Rome, et l'initiateur dans l'éloquence et dans la philosophie, de cette jeunesse aristocratique, réunie alors en Grèce, autour de son fils. La mort d'un tel homme acheva de la soulever contre le parti des triumvirs. L'année suivante, la guerre éclata ; les jeunes Romains entraînèrent avec eux toute la Grèce aux champs de Philippes, en Macédoine. Horace lui-même, très-peu belliqueux, y combattit ; fort mal, il est vrai, comme il a peut-être eu tort de s'en vanter, pour faire sa cour de cette faiblesse à Octave devenu Auguste. Tribun légionnaire, il jeta son bouclier pour fuir plus vite, et revint en Italie, la tête basse et les ailes coupées, *decisis humilem pennis*. Le fils

de Cicéron s'était mieux conduit, au témoignage de Plutarque ; et il avait rendu, pendant toute la campagne, de grands services aux républicains. Lui aussi fit plus tard sa paix avec Octave : il était même consul, l'année où mourut Antoine, meurtrier de son père ; et cette circonstance frappa vivement l'imagination superstitieuse des Romains.

Un seul peuple, parmi les Grecs, avait suivi la fortune d'Octave : c'étaient les Lacédémoniens. Deux mille auxiliaires Spartiates furent pris avec le camp césarien dans la première journée de Philippes, par les soldats de Brutus ; ils furent massacrés, et Brutus, après cette victoire, dont la mort précipitée de Cassius devait lui enlever tout le fruit, avait promis à ses soldats le pillage de Lacédémone. Plutarque lui reproche sévèrement cette violence, qui révolte d'autant plus l'aimable biographe qu'il s'était fait de son héros stoïcien une idée plus haute (1).

La seconde journée de Philippes, terminée par le suicide de Brutus, donna toute la Grèce aux triumvirs. Octave, dont la politique était encore de se montrer impitoyable, aurait peut-être usé de rigueurs envers Athènes ; Antoine le retint. Il connaissait la Grèce ; il l'aimait ; il avait passé dans sa jeunesse plusieurs années à Athènes, « s'y formant, » dit Plutarque, « à l'éloquence et aux exercices militaires. » Il y revint après sa victoire, et affecta d'y montrer, dans la toute-puissance, la même facilité qu'on avait

(1) Plutarque, *Brutus*, 41 et 46.

aimée chez lui dans sa jeunesse. « Il se plaisait, » dit Plutarque, (1) « aux entretiens des lettrés ; il assistait aux jeux et aux initiations ; il rendait la justice avec douceur ; il aimait à s'entendre nommer *l'ami des Grecs*, encore plus *l'ami des Athéniens*. » J'ajoute peu de foi à l'anecdote racontée par Dion Cassius, qui prétend que les Athéniens imaginèrent de fiancer leur Minerve à Antoine, lorsqu'il se décora lui-même du nom de *nouveau Bacchus*. Antoine aurait accepté dit-on, la main de la déesse, en exigeant de la ville un million de drachmes pour dot. Si l'anecdote est vraie, ce ne fût là qu'une de ces plaisanteries de mauvais goût, qui charmaient cet esprit bizarre, et, comme nous dirions, excentrique. Sa vie est semée de traits du même genre. En tout cas, je ne crois pas qu'Athènes ait payé la dot de Minerve. La ville était trop pauvre et trop obérée pour traiter si richement ses dieux. Il demeure beaucoup mieux prouvé qu'Antoine se montra bienfaisant envers les Athéniens (2). Non-seulement il ajouta Egine et quatre îles de l'Archipel au territoire de la cité ; mais il lui fit de grands présents, dans un temps où la nécessité de payer à ses soldats cinq mille drachmes par tête, qu'il leur avait promises après la victoire, l'obligeait d'augmenter les impositions dans toutes les provinces. Il passa encore à Athènes l'hiver de l'année 39 à 38 av. J.-C., avec sa nouvelle

(1) Plutarque, *Antoine*, 2, 23. — Appien, V, 52.

(2) Appien, *Guerre civile*, V, 7, 76 — Plutarque, *Antoine*, 34, 35.

épouse Octavie, sœur d'Octave, qu'il venait d'épouser, en signe de réconciliation avec Octave. Jamais il n'avait affecté une humeur plus simple ; il présidait lui-même aux exercices gymnastiques, dépouillé des insignes du commandement, vêtu à la grecque, et armé seulement de la baguette que tenaient à la main les maîtres de gymnastique. En quittant Athènes pour aller combattre les Parthes, il emporta, comme un talisman, quelques feuilles de l'olivier sacré de Minerve, et quelques gouttes d'eau de la fontaine de Clepsydre, qui coule dans l'Acropole.

Athènes lui demeura fidèle contre Octave. Elle revit Antoine une dernière fois, à la veille de la bataille d'Actium, sans s'étonner des folies dont il scandalisait le monde depuis dix années. Cléopâtre était avec lui, et tandis que la terre entière, pour parler comme Plutarque (1), au moment de se déchirer encore une fois au nom de ces deux rivaux, *poussait des soupirs et des gémissements,* Antoine et Cléopâtre traversaient pompeusement la mer, et Athènes les voyait consumer des jours précieux dans les jeux et dans les spectacles. L'encens fumait sur tous les autels, et les chœurs d'une musique joyeuse retentissaient dans tous les théâtres. Un peu auparavant, la triste Octavie, épouse délaissée d'Antoine, était venue à Athènes ; et sa beauté, sa vertu, avaient charmé le peuple. Mais Cléopâtre se piqua de la faire oublier ; elle y réussit par les largesses dont elle combla cette vile

(1) Plutarque, *Antoine*, 56.

populace, qui commençait à former le fond de la cité athénienne. On décerna par décret public des honneurs particuliers à la reine, et ce fut Antoine, fait citoyen d'Athènes, qui se chargea de lui présenter ce décret. Ces bouffonneries l'amusaient à la veille de la catastrophe; et cependant la superstition populaire recueillait avec effroi les présages funestes au parti d'Antoine. Un ouragan renversait une statue de Bacchus, du dieu dont Antoine avait pris le nom, et deux statues d'Antoine lui-même érigées dans Athènes (1).

Pendant que cette ville était en fête, la Grèce était horriblement opprimée pour fournir à Antoine un surcroît de forces. Il avait une bonne infanterie, deux cent mille hommes, mais il manquait de rameurs pour ses cinq cents vaisseaux. Cependant, pour plaire à Cléopâtre, il avait résolu de livrer combat sur mer. Les capitaines firent enlever dans tout le pays, dit Plutarque, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs et les jeunes gens pour en faire des rameurs; encore ne pût-on compléter les équipages. En même temps on formait des approvisionnements immenses, mais les bêtes de somme et les esclaves manquaient pour les transports. « J'ai entendu raconter à mon bisaïeul Néarchos, » dit Plutarque, « que les habitants de Chéronée avaient été forcés de porter sur leurs épaules, chacun une certaine mesure de blé jusqu'à la baie d'Anticyre, pressés à coups de

(1) Plutarque, *Antoine*, 57, 60.

fouet par des soldats ; ils avaient déjà fait un premier voyage, et on les avait commandés pour porter une seconde charge, lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Cette nouvelle sauva notre ville ; car, à l'instant, les commissaires et les soldats prirent la fuite et les habitants partagèrent entre eux le blé. »

Malgré ses souffrances, il semble que la Grèce faisait des vœux pour Antoine, à l'exception des Lacédémoniens, qui combattirent contre lui et montrèrent même, à la bataille d'Actium, où ils faillirent le prendre en personne, un singulier acharnement.

On sait comment la lutte était encore indécise, lorsque Cléopâtre prit peur et s'enfuit tout à coup. Antoine n'était point lâche, sa vie entière le prouve ; mais son âme n'était plus à lui, elle était à cette femme, et il aima mieux perdre l'empire que perdre Cléopâtre ; il la suivit, trahissant, dit Plutarque, ceux qui combattaient et mouraient pour lui. Pendant qu'il fuyait, le désordre se mit dans sa flotte ; ses énormes vaisseaux étaient pris à l'abordage par les légers navires de César. Le général qui commandait l'armée de terre, Canidius, laissé sans ordres, s'enfuit à son tour, et les troupes passèrent à Octave, sans combat. Jamais victoire ne coûta moins de peine et moins de sang au vainqueur, et ne lui rapporta davantage.

Octave fit voile vers Athènes, et, dans la joie de son triomphe, il pardonna aux Grecs et leur abandonna les magasins d'Antoine. Tout le pays fut faci-

lement réduit. Avant la bataille d'Actium, l'escadre d'Agrippa s'était emparée de Méthone, de Leucade et de Corinthe (1).

Cependant Antoine retiré en Egypte y formait successivement les projets les plus divers. Enfin il écrivit à Octave pour obtenir de lui la permission de se retirer à Athènes et d'y vivre en simple particulier. Cette grâce lui fut refusée. Peu de temps après, Octave, qui pour gagner du temps avait fait passer ses légers navires par dessus l'isthme de Corinthe, abordait en Egypte. Antoine se donnait la mort, et Cléopâtre le suivait de près, pour échapper à la honte d'orner le triomphe du vainqueur. La Grèce et le monde entier n'avaient plus qu'un seul maître; la monarchie romaine, dissimulée sous des noms républicains, était fondée.

L'intervention de la Grèce dans les guerres civiles de Rome, fut le dernier acte de sa longue existence politique. Après cet effort inutile, inconsidéré, désastreux, elle retomba, comme affaissée, sur elle-même et se résigna, sans retour, au joug. Elle avait pris les armes à Actium pour la dernière fois. Vaincue, elle se soumit à la fortune d'Auguste; elle accepta la monarchie d'Auguste, elle finit par l'aimer et comprit, un peu tard, que dans un état composé de quelques conquérants et de cent peuples conquis, le seul recours qui demeure aux faibles et aux vaincus contre les vainqueurs et les forts, est dans la sou-

(1) Dion Cassius, L, 11 et 13.

mission de tous, faibles et forts, vainqueurs et vaincus, à la suprématie d'un seul maître. C'est là, pour les nations conquérantes, l'inévitable punition de leurs conquêtes.

CHAPITRE XII.

LA GRÈCE AU TEMPS D'AUGUSTE.

(30 av. J.-C. à 14 ap. J.-C.)

Le long règne d'Auguste (il semble que ce mot soit juste, en fait sinon en droit, pour désigner la magistrature mal définie, mais toute puissante des empereurs romains), inaugure une période nouvelle dans l'organisation et dans l'administration des provinces.

Nous savons ce qu'avait été la domination romaine avant Auguste. En droit, les cités *libres* étaient demeurées en possession de leur pleine indépendance; l'autonomie des cités tributaires (ou *vectigales*), n'était guère limitée que par l'obligation d'un impôt plus souvent modéré que vexatoire; enfin, les villes et les territoires sujets étaient seuls soumis à la domination absolue de Rome. En fait, la force des choses, l'entraînement de la victoire, l'iné-

galité de puissance entre les vainqueurs et leurs prétendus alliés, avaient presque partout rendu illusoires les garanties laissées officiellement à un si grand nombre de cités ou d'états. Les guerres civiles avaient achevé d'anéantir les droits des provinciaux, en les livrant sans défense aux caprices des gouverneurs romains, mal contenus par un pouvoir central qui s'affaiblissait tous les jours, et, par le hasard des révolutions, passait sans cesse des mains d'une faction à celles de la faction opposée.

Nous avons peine à nous figurer, d'ailleurs, ce qu'était la puissance d'un proconsul, tel que celui de la Macédoine, par exemple, duquel dépendit l'Achaïe jusqu'à César. Nos intelligences modernes ne se figurent rien de semblable. L'antiquité, où nous plaçons fort à tort le règne de la liberté politique, n'a jamais conçu, au contraire, la limitation du pouvoir, autrement que dans sa durée. Le progrès libéral, pour employer ces termes nouveaux, avait consisté, à Rome, à réduire à une année le pouvoir des consuls, substitué à la royauté viagère ; et à rendre ceux-ci responsables au sortir de leur magistrature de l'usage qu'ils en avaient fait. Mais le consul en charge, aussi puissant qu'un roi, n'était contenu, en droit, que par un petit nombre de lois spéciales ; aucune constitution ne limitait strictement ses pouvoirs ; l'*imperium* dont il était revêtu était une magistrature absolue.

Or, qu'était le proconsul dans la province ? Autant que le consul à Rome et beaucoup plus, puis-

qu'il n'était ni surveillé par un sénat jaloux et vigilant, ni contenu par l'assemblée populaire, ni entravé dans l'exercice de son pouvoir par les droits généraux du citoyen romain et par l'inviolable opposition des tribuns du peuple. A la vérité, il était temporaire et il était responsable, mais si sa responsabilité n'était pas sérieuse, on conçoit que son caractère temporaire ne pouvait que rendre son administration plus vexatoire. Il n'avait pas le temps de faire le bien, et, pressé de s'enrichir aux dépens de sa province, autant pour se rembourser de ce qu'il avait pu dépenser afin de l'obtenir, que pour asseoir à jamais sa fortune sur les profits d'une occasion qu'il savait passagère, il avait en quelques mois le temps de faire beaucoup de mal.

Tous les proconsuls furent avides. Il y eut peu d'exceptions, ou plutôt il n'y en eut pas. Cicéron s'est cité lui-même et a été cité par ses contemporains comme un modèle de désintéressement; et pourtant Cicéron avait amassé dans sa province de Cilicie, où il ne séjourna que quinze mois, une somme de deux millions de sesterces (quatre cent mille francs). C'était peu aux yeux de ses collègues et aux siens; c'était beaucoup pour les provinciaux qui les avaient déboursés (1).

Dans l'esclavage commun, la Grèce n'avait que des priviléges honorifiques. Sans doute, un certain respect pour elle était tout à fait de mode à

(1) *Epit. Fam.* de Cicéron, V, 20.

Rome. On eût rougi de paraître un barbare en ne se montrant pas plus ou moins *philhellène*, et le pays dut à ce goût déclaré des Romains de la classe élevée pour sa littérature, sa philosophie et ses arts, d'être, en général, administré un peu plus doucement que les autres provinces. Mais cette faveur n'allait pas jusqu'à ne point traiter les Grecs en sujets qui avaient des devoirs à remplir et n'avaient pas de droits à faire valoir. On leur prodiguait les éloges et parfois même les flatteries, mais on leur refusait souvent la justice, et la bienveillance des Romains se manifestait surtout par des bienfaits fastueux, mais inutiles : comme la construction d'un nouveau portique à Eleusis ou à l'Académie (1).

Les égards que Cicéron témoignait aux Grecs étaient une exception. Nous avons vu Cicéron voyager en Grèce avec le respect d'un pèlerin pieux, qui aurait cru faire injure à la mémoire de tant de grands hommes, en molestant leurs descendants, même dégénérés, par des réquisitions vexatoires. Mais cette retenue était rare chez les proconsuls, beaucoup plus rare que le goût déclaré des lettres ou des arts de la Grèce, et nous savons que Cicéron ne s'abstenait pas de s'admirer lui-même de sa propre modération et d'écrire à son ami Atticus (2) qu'il traversait la Grèce au milieu de l'admiration publique. Il faut louer les bonnes actions partout où on les rencontre et quel

(1 Cicéron, *Ad. Att.* VI, 1.
(2) Cicéron, *Ad. Att.* V, 11.

qu'en soit le motif. Mais ne nous dissimulons pas que Cicéron (et lui-même le laisse voir) obéissait à un motif d'amour-propre autant que de véritable justice.

Le sentiment que professaient les Romains envers les Grecs était fort complexe. Les plus éclairés de la nation les aimaient, les admiraient, et ne parlaient de leurs arts, de leur philosophie, de leur littérature qu'avec enthousiasme. On les consultait, on les fréquentait, on usait d'eux en cent façons, on les trouvait intelligents, aimables, instruits, très-supérieurs au reste des vaincus. Mais une pointe de dédain perçait chez les plus philhellènes, sous ces dehors de sympathie; quelque chose d'analogue au sentiment de supériorité que garde malgré lui un riche parvenu, fût-il éclairé, lettré, spirituel, en commandant une statue ou un tableau à un artiste pauvre. Sottise, si l'on veut, mais d'ordinaire on n'en guérit pas. Chez Cicéron lui-même, esprit si large, âme si ouverte, cette morgue romaine se fait jour çà et là. Beaucoup de Grecs, il faut l'avouer, justifiaient cette hauteur avec laquelle on les traitait, par leur bassesse et leurs flatteries à l'égard du vainqueur. La dignité n'a jamais été le trait dominant du caractère grec, quoi qu'en aient pu penser des admirateurs peu éclairés, sur la foi des légendes, ou de deux ou trois mots prêtés à Léonidas. A l'apogée de leur puissance, on les voit trop facilement éblouis par l'appât de l'or, séduits par les caresses des rois. On comprend que l'asservissement politique n'avait pas eu pour effet de rehausser leurs âmes et de les rendre

incorruptibles. En Grèce, et plus encore hors de Grèce, à Rome, en Egypte, en Asie, nous les voyons mettre au service des vainqueurs leur intelligence déliée, leur vaste science, leur connaissance des affaires et des hommes, prêts à rendre tous les services, les plus grands comme les plus bas, et parfois les plus infâmes. Tout Romain, préteur, proconsul, fermier d'impôts, use d'eux et de leurs talents, mais presque toujours sans estime et sans confiance, parce qu'il les sait dévoués à sa fortune plutôt qu'à sa personne, et, tout en profitant de leur facilité à flatter en lui jusqu'à ses vices, il les méprise et s'habitue à ne les plus nommer que ces *petits Grecs* (*Græculos*).

On gouverne sans scrupules un peuple qu'on méprise. Nous apprenons, par le témoignage de Cicéron lui-même, que la Grèce souffrit cruellement de l'avarice des proconsuls. Le moindre officier romain se croyait tout permis à l'égard des vaincus. Verrès n'était que lieutenant de Dolabella, proconsul de Cilicie, lorsqu'il traversa la Grèce, pour se rendre en Asie. « A Sicyone, » dit Cicéron, « il demanda de l'argent à un magistrat. Je ne lui en fais pas un crime, d'autres en ont fait autant. Le magistrat refuse ; Verrès se fâche; cela est injuste, mais non inouï. » Cicéron ne s'indigne qu'en racontant comment Verrès a fait allumer un feu de bois vert dans un petit cachot où il avait fait enfermer ce magistrat, « l'ami, l'allié du peuple romain (1). »

(1) Cicéron, *Verr.*, I, 17 ; IV, 32, 59; V, 48 et 72.

A Athènes, il pille l'or de l'Acropole; à Délos, il dépouille de plusieurs statues le temple d'Apollon; « le peuple est saisi de douleur; mais il n'ose se plaindre; il craint que le préteur ne soit complice de ce vol. » Amère affliction pour ce peuple artiste : « De toutes les vexations que nos alliés et les nations étrangères ont essuyées dans ces derniers temps, rien n'a jamais plus chagriné les Grecs que ces spoliations de leurs temples et de leurs villes. » Et Verrès n'était rien en Grèce; il n'y avait aucun pouvoir. Cependant les vaincus souffraient tout en silence; car le sénat, qui fermait les yeux, semblait complice. « Les alliés craignent, dans leur simplicité, que le peuple romain ne permette et n'approuve ces brigandages. Depuis bien des années, en effet, nous supportons que les richesses de toutes les nations tombent impunément aux mains d'un petit nombre d'hommes; et nous paraissons d'autant plus l'approuver qu'aucun d'eux ne dissimule, aucun ne travaille à cacher ses rapines. »

Vingt ans après la propréture de Verrès en Sicile, Pison, proconsul en Macédoine, et dont les pouvoirs embrassaient l'Achaïe, faisait oublier Verrès par l'infamie de son administration. Cicéron la résumait ainsi lorsqu'il accusa Pison au sortir de sa charge : « Il a commencé par vendre chèrement la paix aux Thraces et aux Dardanes; pour qu'ils pussent réaliser la somme, Pison a livré la Macédoine à leurs vexations et à leurs rapines. Il a extorqué des sommes immenses à Dyrrachium, dépouillé les Thessaliens, imposé une taxe fixe et annuelle aux Achéens, pen-

dant qu'il ne laissait chez eux, en aucun lieu public ou religieux, ni une statue, ni un tableau, ni un ornement. L'Achaïe épuisée, la Thessalie aux abois; Athènes déchirée, Dyrrachium et Apollonie expirantes; Ambracie saccagée; les Parthéniens et les Belluens incendiés; l'Acarnanie, l'Amphilochie, la Perrhébie et la nation des Athamanes vendues; la Macédoine livrée aux Barbares, l'Etolie perdue, les Dolopes et les montagnards, leurs voisins, chassés de leurs villes et de leurs champs, » tel est l'état où Pison laissait sa province. Faisons la part de l'hyperbole oratoire, dans ce plaidoyer virulent. Que devait être une administration qui pouvait être dépeinte avec ces traits, je dis même par un accusateur et un ennemi (1)!

Ce qui est d'ailleurs plus formel que ce réquisitoire, où l'on peut, à la rigueur, supposer, que l'éloquence de l'avocat passionné, la partialité du rival politique, poussaient çà et là l'exagération jusqu'à la fausseté, c'est la conclusion que Cicéron tirait froidement de tant de faits honteux par où l'administration romaine était déshonorée dans les provinces. J'emprunte les lignes suivantes au discours *pour la loi Manilia;* Cicéron n'avait alors en face de lui aucun proconsul coupable, dont il importât à sa gloire d'arracher la condamnation :

« On ne saurait dire, Romains, à quel point nous sommes haïs des nations étrangères, à cause des injustices et des honteux désordres des magistrats que

(1) *Pro Sext.*, 43. — *De prov. Cons.*, 3 et 4. — *In Pis.*, 40.

nous leur avons envoyés dans ces années dernières. Quel temple a été respecté par eux? Quelle ville sacrée pour eux? Quelle maison assez close, assez fortifiée contre eux? Déjà on cherche quelles sont les villes riches et opulentes, pour les piller sous prétexte de guerre (1). »

Pesons bien la valeur de cet énergique aveu qui contenait en germe l'explication de ce grand fait imminent : la chute de la République et l'avénement du pouvoir d'un seul homme. « On ne saurait dire, Romains, à quel point nous sommes haïs des nations étrangères. » Incapables de recouvrer leur liberté, les provinciaux voudront au moins courber Rome avec eux sous un joug commun; puisqu'il n'est plus de recours aux lois ils invoqueront le despotisme. L'empire est sorti de là.

Tacite l'a bien vu avec sa clairvoyance ordinaire. Il veut expliquer cette révolution surprenante qui fait tomber d'elle-même une république victorieuse du monde entier; il dit : « Les provinces ne repoussaient pas le nouveau régime; le gouvernement du sénat et du peuple romain y était mal vu à cause des divisions qui déchiraient les grands, et à cause de l'avidité des magistrats. La protection des lois était sans force, et leur exercice entravé par la violence, par l'intrigue et par la corruption (2). »

Or, à tort ou à raison, tout pays qui voit la loi fai-

(1) *Pro lege Manilia*, XXII.
(2) Tacite, *Annales*, I, 2.

ble, cherche un homme pour y incarner la loi. Auguste fût cet homme.

Son premier soin, quand il fut tout puissant, ne fut pas de définir son pouvoir, qu'il préférait laisser vague, afin qu'il fût illimité, mais de constituer l'administration de l'Etat, qui n'avait été, jusqu'à lui, réglée que sur des coutumes mal observées toujours, et ouvertement violées pendant la période des guerres civiles.

Il partagea les provinces en deux classes : celles de l'intérieur, dont il laissa le gouvernement au sénat; celles des frontières, dont il prit le gouvernement direct.

Les premières s'appelaient *sénatoriales*, les secondes *impériales*; dans ces dernières, toute l'armée était campée en face des Barbares. Ainsi, César se réservait la force militaire avec l'honneur de défendre l'Empire. Il n'y avait pas de troupes régulières dans les provinces du sénat, et leurs gouverneurs n'avaient pas même le droit d'être armés, tant le prince tenait à affirmer le caractère civil de leur pouvoir.

Les provinces du sénat étaient gouvernées par des sénateurs, anciens consuls ou anciens préteurs; tous, dans la province, s'appelaient *proconsuls*. Ils étaient désignés par le sort, mais ne pouvaient prendre part au tirage que cinq ans après être sortis de charge. Plus tard, les empereurs s'arrogèrent le droit de restreindre le tirage au sort à des candidats désignés par eux; quelquefois ils dédommageaient par une indemnité les candidats qu'ils écartaient.

Les proconsuls administraient avec le concours d'un questeur désigné par le sort, et d'un ou de plusieurs *legati* ou lieutenants, choisis par eux. Ils étaient maîtres absolus de leur province, ayant droit de vie et de mort sur leurs administrés (si ceux-ci n'étaient pas citoyens romains). Le grand adoucissement qu'apporta l'Empire à ce régime fut celui-ci : les proconsuls reçurent des appointements fixes qui variaient selon les circonstances et selon les provinces. Il leur était expressément défendu de lever des contributions sans l'ordre de l'empereur. Mais ils restèrent en principe temporaires, et généralement annuels. Nous verrons se modifier cette règle par la tendance des empereurs à maintenir dans leurs provinces les magistrats en charge le plus longtemps possible.

Les provinces impériales, qui s'appelaient aussi *provinces de César*, obéissaient à des gouverneurs nommés directement par l'empereur, généralement pour une période de trois à cinq années. Ils étaient pris parmi les consulaires, les anciens préteurs, les chevaliers, selon l'importance des provinces. Tous recevaient du Trésor un traitement fixe, et leur titre officiel, quelle que fût leur origine, était celui de *propréteur*.

Proconsuls et propréteurs, dans les provinces du sénat comme dans celles de César, n'avaient pas à s'occuper des finances, dont l'administration restait entièrement distincte. Les contributions directes étaient perçues par des agents spéciaux que choisis-

sait l'empereur ordinairement parmi les chevaliers ; les contributions indirectes étaient affermées à des particuliers. Là fut le plus grand progrès de la constitution provinciale édictée par Auguste ; elle arrachait les provinces, même celles dites du sénat, à la rapacité des gouverneurs. Cette amélioration suffit pour qu'il n'y eût jamais un provincial qui regrettât la République après Auguste (1).

Telle fut cette constitution, qui dura trois siècles, d'Auguste à Dioclétien, sans être modifiée autrement que par l'affaiblissement lent mais régulier du pouvoir qu'elle laissait au sénat ; il finit par n'en conserver que ce qu'il plut au maître de ne pas lui arracher, et un jour il n'y eut plus de différence entre les provinces du sénat et celles de l'empereur.

Dès l'origine, il semble que cette différence fut surtout dans les mots. Nous allons voir Auguste agir en maître dans l'Achaïe, quoique cette province fût au nombre de celles qu'il avait attribuées au sénat, comme étant à couvert des Barbares par sa situation géographique, et des révoltes par son esprit. Trop de liens l'attachaient à Rome, et trop de divisions la déchiraient encore, pour qu'elle pût jamais songer sérieusement à recouvrer son indépendance.

La situation matérielle du pays, au sortir des guerres civiles, était désastreuse. Strabon, qui visita la Grèce au temps de la bataille d'Actium, fait dans sa

(1) Waddington, *Fastes des provinces asiatiques de l'Empire romain*. Première partie.

Géographie (1) une interminable énumération de lieux ruinés ou déserts. L'Etolie et l'Acarnanie sont totalement épuisées; l'antique population de la Doride n'a laissé d'elle aucune trace. En Béotie, il ne reste que deux villes, Tanagre et Thespies; le reste n'est que misérables bourgs. Thèbes même est un village renfermé tout entier dans l'ancienne enceinte de sa citadelle. La Messénie et l'Arcadie sont solitaires. La Laconie *manque d'hommes*, et sur cent lieux qui s'enorgueillissaient du nom de *villes* dans cette province, soixante et dix sont déserts. Partout l'espace cultivé se rétrécit; la pâture vague, cette plaie des pays languissants, envahit le sol. Athènes elle-même jette moins d'éclat; les écoles de Marseille font une redoutable concurrence au Lycée et à l'Académie. Munychie et le Pirée ne se composent plus que de quelques maisons disséminées autour des ports, vides de navires (2).

Déjà l'année où mourut César, Sulpicius écrivait à Cicéron ces lignes mélancoliques à l'aspect des ruines de la Grèce, et s'efforçait de le consoler ainsi, — triste consolation! — de la perte récente de sa fille bien-aimée, Tullia (3).

« A mon retour d'Asie je passais d'Egine à Mégare; je me pris à jeter les yeux sur les lieux qui m'environnaient. Egine était derrière moi; Mégare en face;

(1) Strabon, X, 460; IX, 427.
(2) Strabon, X, 460, IX, 427, 402; VIII, 388, 362.
(3) Cicéron, *Lettres famil.*, IV, 5.

à droite le Pirée, à gauche Corinthe. Toutes ces villes, autrefois si florissantes, je les voyais sous mes yeux détruites, anéanties. Quoi! pensais-je alors, pouvons-nous, lorsqu'un de nous meurt ou qu'on le tue, nous indigner de la fin d'une si misérable existence? Et combien d'années faudrait-il qu'elle durât, quand nous voyons gisants sur le sol les cadavres de tant de villes. »

L'impôt, probablement modéré, quant au chiffre, était trop lourd encore pour ce pays ruiné. Nous manquons de documents pour établir à quelle somme il se montait; nous savons seulement qu'au commencement dn règne de Tibère, il fallut enlever l'Achaïe au gouvernement du sénat; elle pliait sous le faix (1). Elle fut comprise au nombre des provinces impériales dans lesquelles les charges étaient moins onéreuses.

La plus faible taxe pouvait être intolérable dans un canton sans ressource. Ghiaros est un îlot perdu dans l'archipel. « En y abordant, » dit Strabon (2), « j'appris qu'il renfermait un petit bourg habité par des pêcheurs; nous embarquâmes l'un d'eux qu'on envoyait en députation trouver César Octave à Corinthe; il allait demander au nom de ses concitoyens un dégrévement d'impôts; ils payaient cent cinquante drachmes; et pouvaient à peine en fournir cent. »

Auguste vint deux fois en Grèce pendant le temps de son règne. L'an de Rome 733, il s'y rendit en

(1) Tacite, *Annales*, I, 76.
(2) Strabon, livre X, ch. V, 3.

quittant la Sicile et visita Lacédémone et Athènes. Les Lacédémoniens avaient combattu pour lui dans les guerres civiles. Livie, sa femme, à l'époque où elle fuyait l'Italie aves son premier mari et ses deux fils, avait reçu l'hospitalité à Sparte. En récompense de tels services, Auguste donna l'île de Cythère à cette ville, et joignit à ce présent l'honneur de présider les jeux nouvellement institués à Actium, en mémoire de la défaite d'Antoine. Auguste voulut même faire aux Lacédémoniens la grâce de sa présence aux repas publics (1). Au contraire, il enleva aux Athéniens qui avaient combattu contre lui, avec Brutus, à Philippes, et avec Antoine à Actium, l'île d'Egine et Erétrie qu'Antoine leur avait données (2). De plus il leur défendit d'admettre à prix d'argent qui que ce fût au droit de cité. L'usage de vendre le droit de cité, usage

(1) Dion, LIV, 7.

(2) Les territoires soumis à Athènes, ou lui payant tribut, étaient *Oropos* (Pausan., I, 34.);

Haliarte (Strabon, IX, 283);

Salamine (Strabon, IX, 271, Pausanias, I, 35);

Lemnos (Vitruve, VII, 7);

Imbros, *Paros* et *Skiros* (Tite-Live, XXXIII, 30);

Antoine avait repris aux Athéniens Tinos; il leur avait donné en échange : *Icos*, *Skiathos*, *Céos*, *Péparéthos*; de plus, Egine et Erétrie, qu'Auguste leur enleva (Dion Cassius, LIV, 7; Appien, *Guerres civiles*, V, 7).

Adrien leur donna plus tard *Céphallénie* (Dion Cassius, LXIX, 16).

Athènes avait enfin *Délos* (Strabon, X, 443; Pausanias, VIII, 33; Aristide, *Panathénaïque*, I, 329). Mais au deuxième siècle, Athènes était si pauvre qu'elle cherchait à vendre cette île (Philost., *Vies des sophistes*, I, 23). Sur Délos, au premier siècle avant J.-C., voir l'importante inscription du Louvre, *Catal. Frœhner*, n° 68.

déjà blâmé sévèrement par Démosthène, s'était généralisé chez les Athéniens. On sollicitait par vanité le titre d'Athénien (1) ; ils le vendaient par avarice. Cette facilité à admettre les étrangers avait d'ailleurs servi à réparer, au moins en partie, la perte effroyable qu'avait subie la population d'Athènes, à l'époque du siége de cette ville, et de la campagne de Sylla en Attique. Quel que fût l'inconvénient moral et l'avantage matériel qu'offrait la vente du droit de cité, on ne voit pas très-bien quel intérêt porta l'empereur à l'interdire absolument. Mais les Athéniens regardèrent cette défense comme désastreuse pour eux, et leur crédulité se rappela des prodiges qui leur avaient annoncé d'avance, à ce qu'ils pensèrent, un si grand malheur (2).

Auguste passa l'hiver de l'année 733 à Samos, et revint l'année suivante à Athènes. Il s'y rencontra avec Virgile. C'est à Mégare que le poëte ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter quelques jours après, lorsqu'il mit le pied en Italie, à Brindes. Strabon et Dion (3) parlent aussi d'un curieux spectacle dont l'empereur fut témoin à son second passage à Athènes. On avait avancé en l'honneur

(1) On pouvait devenir citoyen d'Athènes sans perdre sa nationalité. Cicéron, *Pro Balbo*, C. 12.

(2) Paul Orose, *De Aug. Reb.*, VI, 22, prétend qu'à la fin du règne d'Auguste une sédition qui éclata à Athènes fit rouvrir à Rome le temple de Janus. Le fait répété, par tous les écrivains postérieurs, paraît peu fondé, vu le silence de Tacite, de Suétone, et de tous les contemporains.

(3) Strabon, XV, I, 74. — Dion Cassius, LIV, 9.

d'Auguste la célébration des grands mystères d'Eleusis; un des initiés fut un Indien nommé Zarmaros, qui avait fait partie d'une ambassade indienne envoyée l'année précédente à l'empereur. Après son initiation, ce Zarmaros « ayant pris la résolution de mourir, soit pour étonner Auguste et les Athéniens, soit qu'il fût las de la vie, soit qu'il se trouvât trop heureux et craignît un retour de la fortune, fit préparer en public un bûcher, y monta de lui-même et se brûla vif. »

La politique d'Auguste à Rome avait été de se réconcilier l'aristocratie par des bienfaits personnels, et de gouverner en paraissant s'appuyer sur elle, en même temps qu'il la contenait par le peuple qui lui était plus réellement dévoué. On ne peut douter qu'il ait suivi la même politique en Achaïe; les détails nous font défaut, mais nous savons du moins que partout les conseils aristocratiques furent spécialement favorisés; tels que la Gérousia à Lacédémone, et l'Aréopage à Athènes. L'assemblée populaire subsista dans cette dernière ville, toujours même souveraine en principe, mais impuissante en réalité. Les formes de ses décrets n'étaient pas changées; mais leur objet se bornait à décréter des honneurs ou des éloges, le plus souvent de concert avec le sénat et l'Aréopage. Ce dernier corps semble avoir conquis plus tard le privilége de sanctionner seul ces décrets honorifiques (1). Le sénat, ramené de six cents membres à

(1) *Corpus inscriptionum græcarum*, 263, 378, 379, 400, 422,

cinq cents (1), n'était plus qu'un corps de parade; il décrétait des honneurs, jugeait en premier ressort, et surveillait les magistrats chargés de la police (2). Comme l'assemblée populaire, il n'avait gardé qu'un semblant d'autorité judiciaire. C'était l'Aréopage qui jugeait dans les affaires les plus graves. Son pouvoir embrassait d'ailleurs les cas les plus divers. Il surveillait les magistrats; il autorisait un Romain, Memmius, à bâtir dans le jardin d'Épicure (3). Il invitait le philosophe Cratippe, fait citoyen romain, à continuer d'instruire la jeunesse athénienne. Cicéron dit : « C'est le conseil de l'Aréopage qui gouverne Athènes (4). »

L'autorité de l'Aréopage s'étendait parfois même hors de l'Achaïe. On sait quelle cause singulière Dolabella, proconsul d'Asie, renvoya devant ce tribunal en l'an 68 avant J.-C. Une femme de Smyrne restée veuve avec un fils, avait épousé en secondes noces un homme veuf lui-même, ayant aussi un fils. Ces deux hommes tuèrent l'enfant de la veuve, probablement pour hériter d'elle. Elle se vengea en tuant son beau-fils. Dolabella la renvoya devant

426, 427, 445. Cf. *Catalogue Frœhner* (Inscriptions du Louvre, n° 137).

(1) Au moins depuis le deuxième siècle après J.-C., Paus., I, 3, 4 et 5, 1. Il y en a sept cent cinquante au temps de Dexippe (troisième siècle), V. chap. XVII.

(2) *Corp. insc. græc.*, 123, 355.

(3) Cicéron, *Epit. Fam.*, XIII, 1 ; *Ad. Att.*, V, 11.

(4) Cicéron, *De nat. deor.*, II, 29.

l'Aréopage, qui, n'osant la condamner ni l'absoudre, l'assigna à comparaître de nouveau après cent ans écoulés (1).

En même temps que l'Aréopage, nous voyons grandir le stratége. Le *stratégè des armes* (ἐπὶ τά ὅπλα), magistrat purement militaire à l'origine, était chargé, depuis qu'Athènes ne faisait plus la guerre, du soin des subsistances et de l'approvisionnement du marché (2). Charge importante dans une cité pauvre et oisive, que la famine menaçait toujours. Il était élu par le peuple (3) qui porta souvent son suffrage sur des hommes en vue, par exemple sur des sophistes renommés; toutefois la dignité d'archonte resta plus honorée que celle de stratége; jusqu'au troisième siècle, des empereurs furent élus archontes, mais non stratéges (4). Constantin le premier fut fait stratége, et non archonte.

Quoique Auguste ait toujours montré une certaine froideur envers Athènes, il ne manqua pas d'enrichir cette ville de quelques monuments. C'était comme une tradition royale que le roi des Romains ne devait pas laisser prescrire. Antiochus Epiphane avait repris jadis la construction du temple de Jupiter Olympien, commencé par Périclès (5). Attale de Pergame avait

(1) Valère Maxime, VIII, 1.

(2) Philost., *Vies des soph.*, I. 23.

(3) Plutarque, *Præc. reip. ger.*, 17. — Posidon, *ap. Ath.*, p. 212.

(4) Le sophiste Hérode Atticus fut successivement archonte et stratége. Cf. Vidal-Lablache, *Hérode Atticus*, p. 167.

(5) Tite Live, XLI, 21. — Pausanias, I, ch. 18.

orné l'Acropole d'un grand nombre de statues. Ptolémée Philadelphe avait bâti un gymnase. Un décret des Athéniens avait érigé une statue de bronze à Hyrcan II, roi des Juifs, dans le temple des Grâces ; un autre roi des Juifs, Hérode le Grand, par ses bienfaits envers les Grecs, avait obtenu le privilége de la préséance aux jeux Olympiques (1). Auguste imita ces exemples royaux ; il acheva le portique de Minerve Archégète, projeté ou commencé par Jules César. Athènes elle-même oublia bientôt de quel côté elle avait combattu à Philippes. Un temple s'éleva dans l'Acropole, derrière le Parthénon; il était dédié *à Rome et à Auguste*. Agrippa et son maître eurent leurs statues sur un piédestal commun, devant les Propylées; et plusieurs des innombrables inscriptions honorifiques athéniennes (2) qui sont parvenues jusqu'à nous portent le nom d'Auguste.

L'œuvre principale d'Auguste, en Grèce, fut la fondation de deux grandes colonies romaines, Nicopolis et Patras.

Nicopolis (3), dont le nom signifie *ville de la victoire*, fut construite, comme un trophée du triomphe d'Actium, en face du promontoire de ce nom, sur la côte d'Epire. Aujourd'hui *Préveza* s'élève sur les ruines de la ville d'Auguste. Dix villes en Etolie et

(1) Josèphe, *Antiquités*, XIV, ch. VIII, 5. *Guerre Jud.*, I, ch. XXI, 11, 12.

(2) *Corp. insc. græc.*, 309.

(3) Pausanias, V, 23 (2); VII, 18 (6, 8); X, 38 (2). — Strab., VII, p. 325. Anthol. *Descrip.*, 553, trad. Dehèque.

en Acarnanie, parmi celles que la guerre avait ravagées, furent dépeuplées tout à fait pour fournir des habitants à Nicopolis. L'emplacement était bien choisi ; la ville ne cessa de s'accroître et de prospérer pendant les premiers temps de l'empire.

Patras était entièrement déchue (1). Auguste voulut rétablir cette ville, avantageusement située pour le commerce de l'Italie avec la Grèce et l'Orient. Il y groupa les habitants dispersés dans la province, leur adjoignit des colons romains ; et Patras devint colonie romaine sous le nom de *colonia Augusta*, qu'on lit sur les médailles de la ville. Le mouillage était bon. Le commerce et l'industrie fleurirent ; le tissage du lin occupait un grand nombre d'ouvriers, dont beaucoup de femmes. Comme il arrive trop souvent dans les grandes cités industrielles, les mœurs y étaient fort corrompues (2).

A l'exception d'Athènes et des trois colonies romaines, le reste de la Grèce demeura languissant. Ce petit nombre de centres prospères absorbèrent seuls toute la vie du pays. A considérer l'intérêt général de la Grèce, les colonies romaines, comme c'est parfois le sort des œuvres du despotisme, furent une entreprise plutôt fastueuse que véritablement utile au pays.

Le principal bienfait du nouveau régime en Grèce n'était pas celui-là. C'était l'ordre, merveilleux pour

(1) Pausanias, VII, 18.
(2) Pausanias, VII, 21 (7).

l'époque, introduit dans l'administration; c'était la paix imposée au monde et le silence aux factions. Certes, pour l'historien de Rome, qui étudie ce siècle, ayant devant les yeux le forum muet et la curie où siége un sénat servile, il y a quelque chose de douloureux à voir ainsi descendre au tombeau, sans défenseurs dignes d'elle et presque sans regrets publics, cette grande République romaine, après tant de victoires et tant de conquêtes, après l'exemple donné au monde de tant de vertus viriles et d'une si héroïque constance. Mais, à l'historien d'une province conquise et d'un peuple subjugué, d'autres jugements s'imposent, dût-il faire violence aux répugnances trop fondées que soulèvent encore les noms des empereurs romains. La chute de la République préparait l'affranchissement pacifique des vaincus, la fusion des éléments divers et ennemis qui composaient le monde romain, c'est-à-dire, à juger de haut les faits, un progrès pour l'humanité.

CHAPITRE XIII.

LA GRÈCE AU TEMPS DES CÉSARS.

(14 à 68 ap. J.-C.)

A la mort d'Auguste, Tibère, son fils adoptif, hérita de son pouvoir, ou plutôt il eut l'art de se le faire offrir, tout en feignant de repousser le fardeau de l'empire. Il continua la politique d'Auguste, mais, en dépit de sa prudence cauteleuse, déjà plus hardi qu'Auguste, il ne cessa d'empiéter sur la part d'autorité que son prédécesseur avait dû laisser au sénat dans le partage des provinces, et travailla sans relâche à faire prévaloir de plus en plus la volonté exclusive et absolue du prince. Cette transformation lente est bien observée par Tacite, sans être toujours bien jugée par lui. Ce n'est pas que Tacite ait calomnié Tibère; mais il n'a pas su pénétrer les motifs politiques auxquels obéissait Tibère, avec autant de perspicacité qu'il démêlait les obscurités et les hypocrisies de ce caractère. Il a mieux connu,

mieux compris l'homme que son œuvre. Il ne pouvait en être autrement. On ne saurait exiger de l'historien d'une aristocratie dépossédée par l'empire, qu'il entrât dans des vues absolument contraires à la politique et aux traditions qui lui étaient demeurées si chères. Nous sommes au contraire trop éloignés de ces événements pour n'avoir pas au moins cette impartialité qui est le premier degré de la clairvoyance. Il nous est plus aisé par là d'apprécier justement les pratiques de Tibère dans l'administration des provinces. Le trait saillant de sa politique fut son obstination à laisser les généraux et les gouverneurs en fonctions le plus longtemps possible, et quand il le pouvait, jusqu'à leur mort. Tacite en fait l'observation, puis ajoute : « On varie sur ses motifs. Les uns pensent qu'il perpétua ses premiers choix par paresse et pour s'épargner le souci d'en faire de nouveaux; les autres, qu'il agit par envie, pour ne point multiplier les heureux (*ne plures fruerentur*). Plusieurs pensent qu'il avait autant d'indécision dans le jugement que de finesse dans l'esprit. Car il ne recherchait pas les vertus éclatantes, mais il haïssait le vice ; il redoutait les bons pour sa propre sécurité, et les méchants pour la gloire de l'Etat. Ces irrésolutions de son esprit allèrent enfin si loin qu'il nomma parfois des gouverneurs auxquels il ne permettait pas de sortir de Rome (1). »

(1) Tacite, *Annales*, I, 80; IV, 6; VI, 27. — Dion, LVIII, 19. — Suét., *Tib.*, 63.

Ainsi parle Tacite; il a peut-être à demi raison, mais d'autres motifs pouvaient aussi guider Tibère. S'il préférait les choix obscurs aux choix d'éclat, les provinciaux étaient de son avis. L'homme obscur osait moins contre eux, car il se savait réellement responsable, et responsable envers l'empereur auquel il devait tout; non pas envers un sénat complaisant où tel personnage illustre, après quelques mois passés dans sa province, trouvait à son retour, dans un corps composé de ses égaux et de ses amis, des complices intéressés plutôt que des juges inflexibles.

Quoique Tibère fût tout puissant, sa prudence timide et les conditions mal définies de sa magistrature l'obligeaient parfois à confier, contre son désir, un commandement à quelqu'un de ces hommes trop puissants encore pour être responsables. Le prince cédait d'abord aux influences dont il était circonvenu; mais, réagissant aussitôt, opposant la lenteur au crédit et ajoutant les délais aux délais sous des prétextes toujours nouveaux, il empêchait que le gouverneur suspect ne sortît de Rome, et faisait administrer la province par un lieutenant moins illustre.

Fidèle à ses premiers choix, Tibère maintenait le plus longtemps possible les mêmes hommes dans les mêmes charges. Quel était son dessein? Etait-ce jalousie pure, comme le croit Tacite (*Invidia, ne plures fruerentur*), pour diminuer le nombre des heureux. Mais aux dépens de qui se fût fondé le bonheur de ces heureux? Aux dépens des provinces,

tenues d'enrichir en un an un gouverneur qui changeait tous les ans; qui avait ainsi le temps de les exploiter, non de les gouverner; qui passait trop vite pour songer sérieusement à faire le bien, mais qui demeurait assez pour prétendre à rentrer à Rome avec sa fortune faite. Si les provinces ne sont pas faites pour les gouverneurs, mais les gouverneurs pour les provinces, qu'importait qu'il y eût moins d'heureux gouverneurs?

Ainsi les charges diminuaient, les exactions devenaient plus rares, le poids du joug s'allégeait pour les vaincus, même sous de mauvais princes: « Tibère ne permettait pas, » dit Tacite (1), « que les provinces fussent chargées de nouveaux impôts, ni que les anciens fussent aggravés par l'avarice ou la cruauté des magistrats. Il interdisait les peines corporelles et la confiscation des biens. » — « Il répondait, » dit Suétone (2), « aux gouverneurs de province qui lui conseillaient d'augmenter les tributs, qu'un bon pasteur doit tondre ses brebis et non les écorcher. »

Dès la seconde année du principat de Tibère, un changement important se fit dans le gouvernement de l'Achaïe. Tacite rapporte que cette province et la Macédoine se plaignant d'être écrasées, on voulut les décharger pour un temps du pouvoir proconsulaire, et on les confia à César (3). Tacite n'explique

(1) Tacite, *Annales*, IV, 6.
(2) Suétone, *Tibère*, 32.
(3) Tacite, *Annales*, I, 76.

pas comment l'administration impériale était moins lourde aux provinces que celle du sénat. Probablement les proconsuls sénatoriaux, plus indépendants vis-à-vis d'un prince dont ils ne tenaient pas leurs pouvoirs, ne s'abstenaient pas des exactions qu'avait interdites la loi d'Auguste aussi strictement que faisaient les agents directs de l'empereur, nommés par lui, responsables immédiatement devant lui, et révocables à sa volonté. Plus tard, Claude restitua aux sénateurs le gouvernement de l'Achaïe, mais en leur recommandant de bien traiter cette province à laquelle l'attachait, disait-il, « le goût commun des mêmes études (1). »

La recommandation n'était pas inutile. Par le triste héritage d'une tradition impitoyable, les représentants les plus purs, les plus vertueux, les plus incorruptibles de l'idée républicaine et aristocratique demeuraient dans l'empire les plus hostiles aux intérêts provinciaux. Ils avaient gardé toute la vertu mais aussi toute la dureté des vieux Romains de la conquête. Le monde ne pouvait regretter ces vertus romaines qui lui avaient coûté si cher.

Nous avons appris à révérer le nom de Thraséas. Sous le règne de Néron, seul, au milieu du sénat tremblant, Thraséas reste digne, libre et vertueux. Philosophe stoïcien, il a pris pour modèle Caton d'Utique, dont il a écrit la vie. Sénateur, il s'honore par l'indépendance de ses votes ; il devait payer de

(1) Suétone, *Claude*, 25 et 42.

sa vie la franchise de ses opinions. C'est une belle et noble figure d'ancien Romain. Mais, voulons-nous connaître quels étaient ses sentiments envers les provinciaux, et juger par là de ce qu'aurait apporté aux provinces une révolution qui eût rétabli la république et l'aristocratie (j'entends même au profit des plus vertueux d'entre les Romains, et la vertu à Rome devenait bien rare), — Tacite nous l'apprendra.

Timarchos, riche et influent Crétois, fut accusé devant le sénat d'avoir dit : « qu'il dépendait de lui de faire accorder des actions de grâces aux proconsuls qui avaient gouverné la Crète (1). » Qu'il y eût un abus dans l'usage de voter des actions de grâces aux proconsuls sortant de charge, cela est possible, et je ne blâme pas Thraséas d'avoir voulu réprimer cet abus, tout en trouvant sévère la peine d'exil hors de Crète qu'il requit contre Timarchos. Auguste avait cru suffisant d'interdire les actions de grâces pendant la durée des fonctions, et les soixante jours qui suivaient la sortie de charge (2). Mais ce qui mérite surtout notre attention et nos réflexions, c'est le langage que Thraséas tint dans cette occasion au Sénat : « Contre ce nouveau trait d'orgueil de la part des provinciaux, » disait-il, « prenons un parti digne de la bonne foi romaine, et aussi de notre fermeté. Sans affaiblir en rien la protection due à nos alliés...

(1) Tacite, *Annales*, XV, 20, 21, 22.
(2) Dion, LVI, 25.

(ce n'était pas la protection que demandaient les alliés, mais la justice)... repoussons cette opinion que l'estime qu'on doit faire d'un Romain dépende d'un autre jugement que de celui des citoyens romains. »

Un tel langage est si net qu'il se commente de lui-même. Ainsi, dans la doctrine chère à Thraséas, non-seulement le proconsul n'était responsable qu'à Rome, mais l'opinion même qu'il convenait d'exprimer sur son administration provinciale ne devait dépendre, à Rome, en aucune façon du jugement qu'en auraient porté ses administrés.

« Jadis, « continue Thraséas, » outre le préteur et le consul, nous envoyions des particuliers visiter les provinces. Ils nous rendaient compte de l'obéissance de chacun, et les nations tremblaient devant le jugement qu'un homme privé portait d'elles. Aujourd'hui nous cultivons et nous adulons les étrangers; un signe du premier venu suffit pour qu'on nous décerne des actions de grâces, ou plus souvent pour qu'on nous accuse. » Qui ne voit que ce qui indignait Thraséas est précisément ce qui constituait une immense amélioration dans le régime provincial? La responsabilité des gouvernants devenait réelle. Ainsi, par le seul effet de cet orgueil national que rien ne pouvait plier, les provinciaux ne pouvaient rien espérer même de Thraséas, c'est-à-dire de la philosophie la plus pure et de la vertu républicaine la plus sincère. S'il est démontré que le retour d'un tel homme au pouvoir eût été funeste au monde, com-

ment s'étonnerait-on que les provinciaux aient salué l'empire avec joie, et qu'ils aient poussé jusqu'à la plus basse adulation les témoignages de leur reconnaissance (1)?

Ni Tibère, ni Caligula, ni Claude n'ont visité la Grèce après leur avénement au pouvoir. Germanicus, la seule figure noble et pure dans cette dynastie sanglante, traversa l'Achaïe, en gagnant l'Orient, où l'attendait une mort prématurée. Il vit le golfe d'Actium, les trophées consacrés par Auguste, et l'emplacement du camp d'Antoine, « grand théâtre d'infortune et de prospérité, » dit Tacite. De là il vint à Athènes, et, par égard pour une ville antique et alliée, il ne parut qu'avec un seul licteur. Les Grecs le reçurent avec les plus grands honneurs, mêlant à ces distinctions les souvenirs de leurs propres gloires et les paroles célèbres de leurs ancêtres, pour donner plus de dignité à leurs hommages (2). » Pison, le gouverneur de Syrie, chargé par Tibère de surveiller Germanicus, et qui se crut chargé de l'empoisonner, suivit de près Germanicus en Grèce. Athènes essuya le premier orage de la querelle qui allait mettre aux prises ces deux hommes. A peine Germanicus était-il sorti d'Athènes, que Pison y arriva, dit Tacite, « avec

(1) V. dans le *Corpus*, les innombrables inscriptions en l'honneur de Rome et des empereurs, 478, 1300, 1323, 2454, etc., etc., A Sparte, la série est complète d'Auguste à Gordien. Pour les temples et statues en l'honneur des empereurs, cf. Pausanias, *Laconie*, 22, *Seconde Elide*, 19, *Attique*, etc., etc.

(2) Tacite, *Annales*, II, 53, 55.

un air menaçant. » Dans un discours furibond il accuse indirectement Germanicus, il le blâme d'avoir avili la dignité romaine en traitant avec de tels ménagements non pas les Athéniens, peuple détruit par tant de catastrophes, mais ce vil ramas de toutes les nations qui peuple aujourd'hui Athènes. » Cette ville l'avait blessé en lui refusant la grâce d'un certain Théophile, condamné pour faux par l'Aréopage. Dans son ressentiment « il rappelle avec aigreur l'alliance d'Athènes avec Mithridate contre Sylla, et avec Antoine contre Auguste. Il remonte aux temps les plus reculés pour reprocher à Athènes avec amertume les défaites qu'elle avait essuyées en combattant contre les Macédoniens, les violences qu'elle avait exercées contre ses propres citoyens. » Ce n'étaient là, après tout, que les impuissantes invectives du gouverneur d'une province étrangère et lointaine. Mais la Grèce, épouvantée, dit Tacite, par cette entrée menaçante de Pison, trembla pour le bienfaiteur qu'elle avait à peine entrevu. Par un vague souvenir de son passé, du rôle qu'elle avait joué dans la guerre civile, elle aimait peut-être, dans Germanicus, le prince qu'on disait favorable au retour de la liberté politique; ou plutôt, réconciliée comme il semble avec l'empire, elle attendait seulement du jeune héritier de Tibère un maître équitable et doux, tel que ses vertus semblaient le promettre au monde. Mais l'année qui suivit la visite de Germanicus à Athènes, il mourait en Asie empoisonné par Pison.

Ni Caligula, ni Claude ne vinrent en Achaïe.

Claude avait peut-être vu la Grèce dans sa jeunesse (1). Caligula, ce fou furieux que le monde supporta quatre ans, dépouilla la province d'une partie de ses richesses artistiques, et voulut même lui ravir le Jupiter olympien de Phidias. Mais les ouvriers qu'on envoya prétendirent qu'un prodige les empêchait d'exécuter le sacrilége. La mort de Caligula arrêta l'entreprise (2).

Néron aussi, pour embellir sa Maison d'or à Rome, pilla les temples de la Grèce (3), et quoique Cicéron eût dit que nulle vexation n'était plus sensible aux Grecs que ces spoliations, l'on vit ce peuple les pardonner à Néron, et prostituer aux pieds de l'empereur, avec une bassesse jusque-là inouïe, tous les souvenirs glorieux de ses ancêtres.

Une folle passion d'obtenir en Grèce la consécration de sa renommée d'artiste sans égal faisait souhaiter depuis plusieurs années à Néron d'exécuter le voyage d'Achaïe. « Il n'y a que les Grecs, » disait-il, « pour être fins connaisseurs en musique. » La Grèce apprit sa manie; elle lui députa des ambassadeurs de toutes les villes où se célébraient des concours musicaux. Ils lui apportèrent toutes les couronnes qu'on décernait aux vainqueurs; ils le prièrent de chanter devant eux; leurs applaudissements le remplirent de joie; il décida aussitôt de hâter son départ pour l'Achaïe.

(1) Suétone, *Claude*, 42.
(2) Suétone, *Caligula*, 22. — Pausanias, X, 36. — Dion, LIX, 28.
(3) Tacite, *Annales*, XV, 45.

Il s'embarqua, suivi d'une troupe de musiciens, d'acteurs et de danseuses. Il aborda d'abord à Cassiopé, où il chanta devant l'autel de Jupiter. A Rome, l'affranchi Hélios gouvernait pour le prince absent; il allait faire regretter Néron. Dans l'attente de la visite impériale annoncée depuis plusieurs années, la Grèce avait suspendu tous les jeux. La fête olympique elle-même, que la guerre n'avait jamais interrompue, ne se célébra pas à sa date. On attendait Néron. Il arriva enfin. Tous les jeux furent célébrés en une seule année, afin que l'Empereur y pût concourir et remporter toutes les couronnes (1).

Ainsi, qu'il chante ou conduise des chars ou joue la tragédie, Néron est partout vainqueur; et, grâce à la conspiration de la bassesse universelle, il est peut-être lui-même la dupe de ses prétendus triomphes. Au moins il feignait de l'être, et affectait de jouer franc jeu. Il ne parlait aux juges des concours qu'avec un profond respect. Il se donnait la peine de décrier ses rivaux, de les injurier même, comme s'il eût craint d'être sacrifié à eux. Il se soumettait servilement aux règles du théâtre : un jour, jouant la tragédie, il laissa tomber une baguette qu'il tenait à la main; il demeura tout interdit, tremblant d'être exclu du concours pour cette faute. Mais il restait Néron et empereur vis-à-vis des spectateurs. Bâiller ou s'éloigner pendant qu'il chantait devenait un crime; il bannit Vespasien, qui s'endormait au spec-

(1) Suétone, *Néron*, 22. — Dion, LXIII, 8.

tacle. Peut-être fut-il heureux pour ce général que la révolte des Juifs éclatât pour le soustraire à propos au ressentiment de l'empereur.

Néron promena ses folies par toutes les villes de la Grèce; et, cependant, s'il faut croire Suétone, il n'osa entrer, ni dans Sparte, d'où l'écartait le souvenir de vertus austères, ni dans Athènes, où s'élevait un temple aux Furies, à ces divinités vengeresses qui avaient poursuivi Oreste, parricide comme Néron. Suétone dit qu'il n'osa pas non plus se faire initier aux mystères d'Eleusis, effrayé à la seule idée d'entendre ce héraut qui criait avant les cérémonies : « Loin d'ici les impies (1). » Cependant, à Rome, au bruit des triomphes de Néron, le sénat votait des prières publiques; les chevaliers décernaient une statue d'or pesant mille livres. Deux Sulpicius, le père et le fils, étaient mis à mort, parce que le surnom de Pythique, qu'ils tenaient de leurs ancêtres, parut une impiété envers Néron, vainqueur aux jeux Pythiques de Delphes.

Une pensée utile et grande se mêla cependant aux honteuses folies de ce voyage de Grèce; mais, si le despotisme aime les vastes projets, la persévérance lui manque pour les exécuter. Un caprice les fait naître, un autre caprice les fait rejeter. Ainsi Néron entreprit de percer l'isthme de Corinthe, mais il ne fit que commencer ce grand ouvrage.

On sait que le point le plus resserré de l'isthme

(1) Suétone, *Néron*, 34.

est entre Schoïnos (aujourd'hui Calamaki) sur le golfe d'Athènes et Loutraki sur celui de Corinthe. Sa largeur en cet endroit est de moins de deux lieues. Aussi Pindare (1) appelait l'isthme *un pont jeté sur la mer*, et le nom même du Péloponèse signifie *l'île de Pélops*. Par ce point, s'opérait jadis, à l'aide d'un mécanisme ingénieux, fait de rouleaux et de plans inclinés, le transport par terre des vaisseaux d'une mer à l'autre. On nommait *diolcos* la route par laquelle on les traînait. Ces vaisseaux ressemblaient sans doute à nos navires de cabotage. Hérodote s'étonne que Xerxès n'ait pas fait passer ses navires de cette façon, par-dessus l'isthme de l'Athos, qu'il n'osait doubler, au lieu de percer la montagne (2). Or, chaque navire de Xerxès contenait au plus deux cents hommes. A mesure que l'on construisit des vaisseaux plus puissants et que les relations commerciales se multiplièrent, le mécanisme du Diolcos parut chaque jour plus difficile et plus insuffisant. Dès le septième siècle avant Jésus-Christ, Périandre, tyran de Corinthe, avait vaguement rêvé à la possibilité de percer l'isthme (3). Démétrius Poliorcète, qui avait repris ce projet, fut détourné de l'exécuter par les architectes. Ceux-ci, au dire de Strabon, « après avoir pris leurs mesures, » lui affirmèrent que le golfe de Corinthe était à un niveau plus élevé

(1) Pindare, *Isthmiques*, IV, 34.
(2) Hérodote, VII, 24.
(3) Diog. Laert., *Périandre*, I, 7.

que celui d'Egine. « Si l'on perçait l'isthme qui les sépare, Egine et toutes les côtes voisines seraient submergées (1). »

César s'était flatté d'accomplir ce grand dessein. Il avait déjà confié la direction des travaux à un certain Aniénos, et peut-être, avec sa puissante volonté, avec les immenses ressources dont il disposait, eût-il réussi à mener l'œuvre à bonne fin; mais le poignard de Brutus ne lui en laissa pas le temps (2).

Caligula mêla cette pensée grandiose à la vie d'un fou et d'un scélérat. Il voulait « avant tout, » dit Suétone, percer l'isthme de Corinthe, et même il avait envoyé sur les lieux un centurion *primipilaire* pour prendre des mesures. Ce projet n'eut pas de suite (3).

Néron le reprit. « Il n'y avait pas songé auparavant, » dit Lucien, « mais la vue des lieux le lui inspira (4). » Lui-même voulut inaugurer les travaux : « Il sortit de sa tente en chantant l'hymne d'Amphitrite et de Neptune, et quelques couplets en l'honneur de Mélicerte et de Leucothoé. » C'étaient les divinités protectrices de l'isthme. Suétone remarque que dans les prières qu'il adressa aux dieux en faveur de lui-même et du peuple romain, il eut soin

(1) Strabon, I, III, 11.

(2) Plutarque, *César*, 58. — Suétone, *César*, 44.

(3) Suétone, *Caligula*, 21.

(4) Lucien, *Néron, ou le percement de l'Isthme.*

d'omettre le sénat. Puis, le gouverneur de la Grèce lui présenta un hoyau d'or et l'empereur se mit en devoir de commencer la fouille au milieu des applaudissements et des chants. Par trois fois, il frappa le sol, il porta même sur son épaule un petit panier rempli de terre ; puis, ayant recommandé aux ouvriers de se mettre avec ardeur à l'ouvrage, il rentra dans Corinthe, « se persuadant, » dit Lucien, « qu'il avait surpassé tous les travaux d'Hercule. »

Des prisonniers furent employés aux besognes pénibles dans les parties rocheuses ; l'armée dans les terrains unis et légers. Parmi les ouvriers, Musonius, philosophe banni de Rome par Néron, remuait la terre avec des malfaiteurs. Lucien a placé dans sa bouche l'intéressant récit que nous venons d'abréger. Au plus fort des travaux, on vit encore arriver six mille prisonniers juifs qu'envoyait Vespasien après ses premiers succès en Judée.

On retrouve aujourd'hui quelques traces du canal de Néron ; mais la révolte de Galba, la déchéance et la mort de l'empereur interrompirent bientôt les travaux.

Pausanias (1) parle de cette grande entreprise avec dédain, ou plutôt avec la colère d'un dévot outré, qui croit qu'il est impie de vouloir mettre un détroit là où les dieux ont mis un isthme. « Celui qui avait tenté, » dit-il, « de faire du Péloponèse une île dut renoncer à percer l'isthme. On n'attaqua même pas

(1) Pausanias, II, I, 5.

le sol jusqu'au roc, et le Péloponèse est resté continental, comme il est naturellement. »

Lucien juge la tentative de Néron avec plus de modération : « Le succès, » dit-il, « eût été fort avantageux au commerce et non-seulement aux villes du littoral, mais même à celles de l'intérieur, car elles aussi profitent de la prospérité des ports. »

Du temps d'Adrien, le sophiste athénien Hérode Atticus était assez riche pour entreprendre une œuvre où les empereurs avaient échoué, et, n'osant peut-être espérer de ses discours l'immortalité qu'il souhaitait pour son nom, il désirait ardemment d'essayer le percement de l'isthme : « Voilà, » disait-il à ses amis, « voilà une œuvre immortelle ! Ah ! Neptune ! je voudrais... mais qui me le permettra ? » Il recula en effet devant la crainte d'exciter, s'il réussissait, la jalousie de l'empereur (1).

Il ne semble pas que le moyen âge ait songé à reprendre le projet avorté de César et de Néron. Mais de nos jours, ce grand dessein devait tenter l'audace des ingénieurs et des négociants. C'est un des progrès nationaux que les chambres grecques décrètent de temps en temps. Mais le percement de l'isthme s'exécutera tôt ou tard, avec ou sans les Grecs, en tout cas à leur profit, et au profit de tous les peuples méridionaux.

Le projet rencontre peu d'adversaires. Cependant M. Beulé, qui a écrit sur Corinthe une excellente mo-

(1) Philostrate, *Vie des sophistes*, II, I, 11.

nographie (1), traitait le percement de l'isthme aussi sévèrement que fait Pausanias, quoique par d'autres motifs : il pensait que cette œuvre serait funeste à Corinthe. En vérité, quoi qu'il arrive, Corinthe a peu à perdre ; elle existe à peine aujourd'hui. L'objection de M. Beulé peut se résumer ainsi : les navires, si l'isthme est jamais percé, passeront devant Corinthe, et ne s'arrêteront pas. Mais aujourd'hui, l'isthme et le golfe sont abandonnés, au moins du grand trafic international. Si la navigation reprend un jour cette voie, Corinthe, sans devenir un entrepôt de la première importance, aura du moins la garde et la surveillance d'une des routes maritimes les plus fréquentées du monde. Tout l'échange de l'Europe avec la mer Noire et l'Archipel, avec Odessa, Trébizonde, Constantinople et Smyrne passera au pied de l'Acrocorinthe. Elle deviendra, par la force des choses et en peu d'années, un vaste magasin d'approvisionnement et de ravitaillement pour toute la marine marchande dans la Méditerranée. Elle aura la fortune de Messine, située elle aussi sur un détroit qui marque le milieu d'une grande voie maritime.

Le voyage de Néron se termina par un de ces faits singuliers qui surprennent dans la vie des despotes, et qui s'expliquent par l'incohérence de leur caractère et de leur conduite, où un bon caprice peut se rencontrer parmi beaucoup de mauvais. Néron, satisfait

(1) *Etudes sur le Péloponèse.* — Voir aussi l'article de M. Gorceix, dans le *Bulletin de la Société de géographie.*

des applaudissements que sa belle voix avait obtenus des Grecs, et des soixante et dix couronnes qu'il rapportait de son voyage, proclama solennellement aux jeux Isthmiques, de sa propre bouche, et non, comme avait fait Flamininus, par la voix du héraut, l'affranchissement complet de la Grèce et sa pleine indépendance (1). Certes, au point de vue politique, cette liberté était illusoire. Que pouvait la Grèce libre toute seule au milieu de l'empire asservi? Mais enfin elle échappait au tribut : c'était là le côté réel du bienfait de Néron, bienfait dont les Grecs devaient jouir quelques années à peine; car Vespasien le leur retira.

La Grèce prit au sérieux ce don de la liberté. Le nom de Néron, malgré tant de crimes, resta populaire dans le pays. Après sa mort tragique, l'apparition d'un faux fils de Néron faillit mettre en feu l'Achaïe (2). Au siècle suivant, l'honnête Pausanias cherche encore à atténuer l'infamie de ce prince. « Quand je considère, » dit-il, « ce bienfait de Néron, il me semble que Platon a dit excellemment que les plus grands et les plus audacieux forfaits ne sont pas commis par des hommes ordinaires, mais qu'ils sont l'œuvre d'âmes généreuses corrompues par une mauvaise éducation (3). »

Jugement bien indulgent, lorsqu'il s'agit de Néron;

(1) Plutarque, *Flamininus*, 12. — Pausanias, VII, 17.
(2) Tacite, *Histoires*, II, 8.
(3) Pausanias, VII, 17.

jugement qui toutefois n'est peut-être pas absolument faux. Quelle est, dans l'infamie d'un tel homme, la part de responsabilité qui incombe à tout ce qui l'a précédé, à la mauvaise éducation, comme dit Pausanias? Je ne parle pas seulement de l'éducation immédiate qu'une mère, comme Agrippine, avait pu donner à son fils; je parle de ce funeste héritage politique et moral transmis par la République romaine à ses héritiers, les empereurs, c'est-à-dire l'exemple de la violence et du mépris des faibles.

Tout avait été donné à la République romaine. Elle avait eu la valeur des armes; elle avait eu la sagesse des conseils. Elle avait eu jusqu'à la vertu; car elle valait mieux moralement que le monde qu'elle a vaincu. Jusqu'à sa chute, quel usage avait-elle fait de ces dons incomparables? Elle avait conquis l'univers. Mais avait-elle su seulement le gouverner? Elle n'avait su que le piller. Tant de valeur, tant de sagesse et tant de constance n'avaient donc abouti qu'à ce misérable résultat de faire affluer dans une seule ville l'or du monde entier. Cette force avait oublié de s'employer pour la justice; elle s'usa par l'excès qu'elle fit d'elle-même. La République succomba, par ses propres fautes, par ses cruels déchirements, léguant aux Césars une longue tradition de violence et de despotisme qui se retourna contre les fils de ceux qui avaient fondé cette tradition. Le monde asservi respira plus librement; mais les derniers de cette illustre aristocratie romaine qui avait dompté les nations furent traités à leur tour comme

leurs pères avaient traité les vaincus. Fils des plus braves, héritiers des plus sages, postérité des Scipions, des Fabius et des Emile, à présent les voilà tous sous les pieds de l'hypocrite Tibère, du fou furieux Caligula, du stupide Claude, du débauché Néron. Mais quelle qu'ait été l'infamie de ces mauvais princes, la République, avant eux, avait fondé le despotisme; et leur tyrannie fut plus douce au monde vaincu que ne l'avait été celle du sénat.

CHAPITRE XIV.

SAINT PAUL EN GRÈCE.

(54-57 ap. J.-C.).

La décadence du polythéisme hellénique était sensible, bien des années avant l'ère chrétienne. Le vieux culte, attaqué de deux côtés, s'ébranlait. Les philosophes avaient depuis longtemps porté les premiers coups. L'affaiblissement du sentiment national acheva la corruption du sentiment religieux. Des divinités nouvelles, étrangères, reçurent subitement des honneurs inusités. Sérapis supplanta Jupiter. La bassesse politique acheva de faire oublier les anciens dieux. Les empereurs divinisés eurent leurs temples et leurs prêtres (1). Mais si ces flatteries officielles pouvaient suffire au culte public d'une

(1) Déjà Jules César est appelé dieu dans une inscription de l'Hiéron des muses (n° 50). Decharmes, *Archives des missions*, IV, p. 53, 2e série. — V. Foucart et Wescher, *Inscriptions de Delphes*, n° 472, page 302 ; sacrifices offerts par la cité en l'honneur des Romains. — V. *Corp. inscr.*, 2369.

nation en décadence, elles ne répondaient pas aux besoins intimes des âmes. Chacun se fit alors ses croyances d'après ses goûts, son caractère et son éducation. D'autres glissèrent sur la pente facile du scepticisme absolu. Partout, sur les ruines de la foi, régna l'indifférence ou la superstition.

Lorsqu'il naissait de ces dispositions ce trouble religieux de la conscience qui la prépare aux conversions, la prédication chrétienne trouvait moins difficile la tâche de convaincre et de toucher. Mais ailleurs, où le doute était tranquille, satisfait, presque joyeux, la foi trouvait un obstacle plus grand que dans l'erreur formelle des âmes restées croyantes (1).

Le christianisme fut apporté en Grèce par saint Paul vingt années seulement après la prédication de Jésus-Christ. Forcé de fuir de Thessalonique et de Bérœa, en Macédoine, pour échapper, non aux Grecs, mais aux Juifs, saint Paul arriva par mer à Athènes, vers l'an 54 de notre ère, douze ans avant le voyage de Néron. Il y attendit ses compagnons Silas et Timothée, qui n'avaient pu fuir avec lui, mais qui devaient le rejoindre bientôt; et, en les attendant, il visita la ville.

Quels furent ses sentiments à l'aspect de cette cité des fêtes et des études, où les pompes religieuses, les dissertations des philosophes, les représentations du théâtre se disputaient les heures d'une

(1) V. *École d'Athènes au quatrième siècle*, par L. Petit de Julleville; in-8°. Paris, Thorin, 1868.

foule oisive et spirituelle? Sceptique à l'endroit des dogmes, l'Athénien était fortement attaché aux cérémonies de ses cultes; il aimait ses temples, ses statues sans nombre, encore plus que ses écoles; et se plaisait à se proclamer le peuple le plus religieux du monde, quoiqu'il en fût seulement le plus artiste. Paul, qui apportait du monothéisme hébraïque la haine des images, « se sentait irrité, » disent les Actes (1) « en voyant cette ville pleine d'idoles. » Les défenseurs du polythéisme ont objecté que jamais les Grecs n'avaient pris pour des dieux les statues des dieux. Cela est vrai sans doute, s'il s'agit des esprits éclairés; mais ceux-là ne croyaient guère davantage à l'existence, même abstraite, de Neptune ou de Cérès. Les autres, la foule, confondaient assurément dans une adoration indistincte la divinité avec son image.

Cependant « Paul conversait dans la synagogue avec les Juifs et les hommes craignant Dieu; et dans l'agora tous les jours avec ceux qui se rencontraient.

» Quelques-uns des philosophes épicuriens et stoïciens l'abordèrent, et plusieurs disaient : « Que veut dire ce hâbleur? » (*spermologos*). Les autres : « Il paraît qu'il annonce de nouveaux dieux, » parce qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection.

» L'ayant pris, ils le conduisirent à l'Aréopage en disant : Pouvons-nous savoir quelle est la nouvelle doctrine enseignée par toi?

(1) Actes, ch. XVII.

» Car tu apportes à nos oreilles certaines choses étranges. Nous voulons savoir ce que c'est.

» Les Athéniens et tous les étrangers qui habitent parmi eux ne passaient leur temps à autre chose qu'à dire ou à écouter des nouveautés. »

L'auteur des Actes les peint ainsi d'un mot; il les a bien connus. Cette curiosité frivole n'est pas celle qui fait les néophytes sincères.

Amené dans l'Aréopage, où rien ne montre, comme on le voit par le texte des Actes, qu'il ait comparu comme accusé juridiquement, Paul y prit la parole. Il avait rencontré, en parcourant Athènes (1), quelqu'un de ces autels que les Athéniens avaient érigés en divers lieux sous ce vocable : *Aux dieux inconnus*, et selon les Actes : *Au Dieu inconnu*. Un scrupule religieux, la crainte d'oublier quelque divinité dans l'universelle adoration que toutes recevaient à Athènes, avaient fait sans doute élever ces monuments (2). Paul, désireux de rendre son discours conforme au goût oratoire et philosophique de ses nouveaux auditeurs, emprunta de cette circonstance un exorde singulièrement éloquent.

« Se tenant, » disent les Actes, « au milieu de l'Aréopage, il dit : Hommes d'Athènes, en toutes choses je vous considère comme excessivement religieux.

(1) Ou peut-être à Phalère. V. Pausanias, *Attica*, c. I.

(2) Paus., *Attic.*, 1, 4. — Philost., *Vie d'Apoll.*, III, 5. — Diog. Laert., I, x, 110.

» Car, en passant, je regardais les statues de vos divinités; j'ai trouvé même un autel sur lequel était écrit : Au Dieu inconnu. Celui donc que sans le connaître vous adorez, c'est celui que je vous annonce.

» Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, étant le maître du ciel et de la terre, n'habite pas dans les temples faits de la main des hommes.

» Il n'est point honoré par la main des hommes comme s'il avait besoin de quelqu'un, lui qui donne à tout la vie, le souffle et toutes choses.

» Il a fait d'un même sang tous les peuples humains, pour habiter sur toute la face de la terre, ayant déterminé leur temps précis, et leurs limites et leurs demeures.

» Pour chercher s'ils pourraient le toucher lui-même et le trouver; quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous.

» Car en lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, comme quelques-uns de vos poëtes ont dit, *nous sommes sa race* (1).

» Donc étant la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à l'or, à l'argent ou à la pierre, façonnés par l'adresse et l'imagination humaines.

» Mais Dieu, méprisant les temps d'ignorance, à présent fait annoncer à tous les hommes en tous lieux qu'ils doivent se repentir.

(1) Aratus, *Phénomènes*, 5. — Cléanthe, *Hymne à Jupiter*, 4.

» Parce que le jour est fixé où il doit juger le monde en équité, dans l'homme qu'il a choisi ; il a donné preuve à tous en le ressuscitant des morts. »

Tout devrait être longuement commenté dans ce discours. Mais ce qui frappe avant tout le lecteur, c'est que cette harangue est double, pour ainsi dire, et qu'il semble que Paul n'a pas pris soin d'en rejoindre les deux parties, ni dans le texte, ni dans la pensée.

Serait-il téméraire d'expliquer ainsi l'intention de l'orateur ? Sachant à quel auditoire lettré, délicat, subtil, raisonneur, il s'adressait dans l'Aréopage, Paul a voulu d'abord prendre le langage le moins propre à les rebuter. Jamais l'éloquence philosophique n'a parlé avec plus de hauteur et d'éclat que dans la première partie de ce discours. Unité divine, unité humaine, action providentielle et permanente de Dieu, immatérialité de sa substance, toutes les grandes vérités sont affirmées. Platon lui-même avait vu moins loin ; surtout il n'avait jamais parlé avec cette autorité, cette brièveté, cette simplicité.

Ainsi ce langage est sublime ; mais c'est celui d'un philosophe. Est-ce que Paul croyait venir pour reprendre et compléter Platon ? Sa mission était ailleurs, et, sans renverser la science humaine, il n'en avait pas besoin. Aussi Paul tout à coup s'arrête au milieu de cet exposé philosophique ; il semble qu'il soit surpris de l'accueil trop favorable qu'il reçoit de son auditoire. L'Apôtre alors fait taire le philosophe. Un langage nouveau se fait entendre ; celui de

l'homme qui se glorifiera, dans son Epître aux Corinthiens, de « ne rien savoir que Jésus et sa croix. »

« Dieu à présent, » dit-il tout à coup à l'Aréopage étonné, « fait annoncer à tous les hommes en tout lieu qu'ils doivent se repentir. Parce que le jour est fixé où il doit juger le monde en équité dans l'homme qu'il a choisi. Il a donné preuve à tous en le ressuscitant des morts. »

Non, ce n'est plus là le philosophe qui parle; car son auditoire de philosophes, jusque-là charmé, se fatigue et se révolte aux premiers mots qui choquent ses procédés habituels de discussion.

« Lorsqu'ils entendirent parler de résurrection des morts, disent les Actes, les uns éclatèrent de rire, les autres dirent : Nous t'entendrons une autre fois là-dessus.

» Et ainsi Paul sortit du milieu d'eux.

» Quelques hommes, s'attachant à lui, crurent, parmi lesquels Denys l'Aréopagite, une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. »

Ainsi quelques rares conversions furent d'abord tout le fruit de la mission d'Athènes. C'est que les hommes qui ne croyaient plus à rien, mais n'en souffraient guère, tranquilles dans leur scepticisme, étaient nombreux dans cette ville.

Combien Bossuet nous paraît s'éloigner du langage et de l'esprit des Actes des Apôtres, lorsqu'il peint le passage de Paul en Grèce comme la marche d'un triomphateur. « Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui

sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'Eglises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains, en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le citera (1). »

Ah! piéges de l'éloquence! on se sent ravir par ce style entraînant. Mais non ce n'est pas ainsi, ce n'est pas en vainqueur que l'Apôtre a traversé la Grèce. Ecoutons sa voix, plus éloquente encore que celle de Bossuet : « J'ai été au milieu de vous, » écrit-il à ses disciples de Corinthe, « avec beaucoup de crainte et de tremblement. » Il sent bien que plus le germe qu'il a jeté paraîtra petit, presque invisible, plus l'immense moisson qui doit en sortir attestera qu'elle est miraculeuse et divine.

Ainsi le christianisme et la philosophie s'étaient rencontrés pour la première fois, et ne s'étaient pas compris. Il y avait peut-être en effet quelque chose d'inconciliable entre la foi nouvelle et la philosophie grecque. Des historiens ont pourtant essayé de prouver que le christianisme est issu presque tout entier de cette philosophie. Ils semblent n'avoir pas vu

(1) Bossuet, *Panégyrique de saint Paul.*

qu'il y a entre les deux doctrines une divergence absolue de principe. Le philosophe croyait que la vertu lui venait de son propre effort, et qu'il méritait par lui-même. Paul enseignait que la vertu vient de Dieu par la grâce, et le mérite, de Jésus-Chist par la rédemption. Il y a là deux termes tout à fait inconciliables. Raffinez, subtilisez, épurez la philosophie hellénique; jamais vous n'en tirerez le christianisme. Le christianisme a pu aimer, favoriser, cultiver même, à telle ou telle époque, les arts, les lettres, la philosophie, tout ce qui composait l'*hellénisme* ; mais ces choses-là ne sont pas de son essence. Il les admet, il s'en pare, il s'en embellit; mais ce n'est pas de là qu'il est né.

L'Apôtre avait tenté un moment de parler lui aussi le langage de la philosophie humaine, mais vite il avait rejeté ce moyen d'action dangereux, et bientôt après il écrivait aux Corinthiens : « Les Juifs demandent des miracles et les Gentils recherchent la sagesse. Mais nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils. » Et ailleurs : « Nous prêchons la sagesse, mais ce n'est pas celle de ce monde, ni des princes de ce monde, dont l'empire se détruit. » Il écrivait même à ses disciples de Colosses : « Prenez garde que quelqu'un ne vous trompe par la philosophie et par une vaine tromperie, conforme aux doctrines humaines et à la science du monde, mais non conforme au Christ (1). »

(1) Première aux Corinth., I, 22, 23; II, 6. Aux Coloss., II, 8.

Il y avait une autre cause pour laquelle Athènes, au premier siècle, n'était pas le lieu de la Grèce le mieux préparé à embrasser une foi pratique et austère. Elle était restée petite ville et les mœurs y étaient plus douces, les âmes plus paisibles, la vie plus aisée, la bienfaisance plus active et les grands plus rapprochés des petits qu'à Antioche, à Thessalonique ou à Rome. On y était passablement heureux, et les conversions naissent surtout des souffrances.

Corinthe offrait un terrain plus propice. C'était une grande ville opulente et commerçante; au-dessous de quelques riches, il s'y rencontrait beaucoup de pauvres, de grandes misères du corps et de l'âme, des passions plus vives et des consciences plus inquiètes.

Paul s'y rendit en quittant Athènes (1) : « Ayant rencontré un certain juif nommé Aquila, originaire du Pont, mais récemment arrivé d'Italie avec Priscille sa femme, parce que Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome, il se joignit à eux.

» Et étant du même métier, il demeura chez eux et travailla; leur métier était de fabriquer des tentes.

» Il parlait dans la synagogue chaque jour de sabbat, et persuadait les Juifs et les Grecs.

» Quand arrivèrent de Macédoine Silas et Timothée, Paul redoubla d'ardeur, attestant le Christ aux Juifs.

» Mais ceux-ci le contredisant et blasphémant,

(1) Actes des apôtres, XVIII.

Paul déchira ses vêtements et leur dit : « Que votre sang soit sur votre tête, j'en suis pur. Je vous quitte et j'irai vers les nations. »

» Et étant sorti de là, il alla dans la maison d'un homme nommé Juste, homme craignant Dieu; sa maison était contiguë à la synagogue.

» Crispos, chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa famille, et beaucoup des Corinthiens écoutant Paul, crurent et furent baptisés.

» Et le Seigneur, dans une vision pendant la nuit, dit à Paul : « Ne crains pas, mais parle et ne te tais point.

» Parce que je suis avec toi et nul ne s'opposera à toi pour te nuire, car j'ai un peuple nombreux dans cette ville.

» Il demeura donc un an et six mois parmi eux, enseignant la parole du Seigneur.

» Mais Gallion étant proconsul d'Achaïe, les Juifs se soulevèrent d'un commun accord contre Paul et le menèrent au tribunal en disant :

» Il persuade aux hommes d'adorer Dieu contrairement à la loi.

» Paul étant sur le point d'ouvrir la bouche, Gallion dit aux Juifs : S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque crime, Juifs, je vous écouterais comme il est juste.

» Mais s'il s'agit de discours, de mots et de votre loi, voyez vous-mêmes; je ne veux pas être juge de ces choses.

» Et il les fit retirer du tribunal.

» Alors tous (*le texte grec dit :* tous les Grecs), ayant saisi Sosthénès, chef de la synagogue, le battirent devant le tribunal, sans que Gallion s'en mît en peine.

» Et Paul, étant encore demeuré un certain nombre de jours à Corinthe, dit adieu aux frères et s'embarqua pour la Syrie avec Priscille et Aquila. Il s'était fait raser la tête à Cenchrées pour s'acquitter d'un vœu (*celui d'aller faire la Pâque à Jérusalem*).

» Il débarqua à Ephèse. »

C'est ainsi que Gallion, gouverneur de la Grèce, frère de Sénèque et homme d'esprit lui-même et d'un véritable mérite, mais trop hautain pour examiner de petites gens, trop philosophe pour s'occuper de religion, vit naître sous ses yeux le christianisme en Achaïe, et ne s'en aperçut pas.

Le résultat de la mission de Corinthe était tout différent de celui que Paul avait obtenu à Athènes. Il y laissait en s'éloignant tous les éléments d'une véritable Eglise où la foi ne s'éteignit plus et d'où elle fut propagée, dès les années suivantes, dans les villes d'Achaïe (1). Nous connaissons assez bien l'histoire de cette Eglise par les deux épîtres que l'Apôtre lui adressa dans l'année 57, deux ans après son départ. Lui-même revint à Corinthe vers la fin de l'an 57 et y séjourna trois mois, pendant lesquels il écrivit la première épître aux Romains, ce magnifique monument de sa doctrine. Il partit

(1) 2e Ep. aux Cor., I, 2.

ensuite pour Jérusalem et ne revit plus la Grèce (1).

L'Eglise de Corinthe donna peu de joie d'abord à l'apôtre qui l'avait fondée. Une grande ville comme Corinthe renfermait nécessairement bien des éléments impurs. Quelques hommes sans mœurs, attirés par un amour indiscret des nouveautés, ou désireux de couvrir leurs vices des voiles mystérieux d'une religion nouvelle, s'étaient glissés dans l'Eglise. D'autre part, une sorte de schisme y était né dès les premiers jours. Un Juif d'Alexandrie, converti récemment, Apollos, homme éloquent et instruit, était venu d'Ephèse à Corinthe ; d'autres Juifs, venus probablement de Jérusalem, semblent y avoir annoncé la foi directement, au nom de Pierre et des premiers apôtres. Avec leur subtilité habituelle et leur esprit raffiné, les Grecs exagérèrent les nuances qui pouvaient distinguer la doctrine de Paul, celle d'Apollos et celle de Pierre. Il y eut un moment comme trois Eglises chrétiennes à Corinthe.

Ces vaines contestations déchiraient l'âme de Paul. Il écrivait (dans le chapitre premier de la première épître aux Corinthiens) :

« J'apprends qu'il y a des divisions entre vous, c'est-à-dire que l'un dit : Moi je suis de Paul. L'autre : Moi d'Apollos. L'autre : Moi de Céphas. Moi du Christ.

» Le Christ a-t-il été divisé ? Paul a-t-il été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ?

(1) Actes, XX, 2.

» Qu'est-ce qu'Apollos? Qu'est-ce que Paul? Les ministres de celui à qui vous avez cru.

» Moi j'ai planté. Apollos arrosa; c'est Dieu qui a fait croître.

» Celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose; tout vient de Dieu qui fait croître. »

Ces éloquentes paroles ramenèrent l'unité dans l'Eglise troublée. Les ordres sévères donnés dans la première Epître en firent chasser ceux qui la scandalisaient par leurs mœurs. La seconde Epître est un chaleureux témoignage de l'édifiant spectacle qu'offrit dès lors la chrétienté d'Achaïe.

Les fidèles étaient relativement nombreux ; toutefois, aux premiers jours, si l'on considère l'union que nous voyons régner entre eux et les mœurs encore exceptionnelles que l'Apôtre leur conseille, ils ne devaient pas dépasser quelques centaines. Ils appartenaient surtout aux classes les plus humbles de la société.

« Il y a parmi vous, » leur écrit l'Apôtre, « peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles (1). » Cependant, l'un d'eux, Eraste, était trésorier de la ville, et une femme nommée Chloé était riche et influente. On aurait même tort de croire que l'Eglise n'était composée que d'esclaves ou de gens tout à fait misérables. Il s'en trouvait plusieurs de tels; mais ils étaient en petit nombre. La majorité paraît avoir été des ouvriers ou des petits mar-

(1) Prem. aux Corinth., I, 26.

chands; gens établis et réguliers, vivant humblement, mais décemment, de leur travail, comme faisaient saint Paul lui-même et ses hôtes, Aquila et Priscille. Saint Paul aime et honore le travail d'une façon toute particulière. Il se loue très-hautement de n'avoir accepté aucun subside des Eglises et d'avoir vécu du fruit de ses mains. Tout désordre de vie répugne à cet esprit que l'enthousiasme et l'élévation n'empêchaient pas d'être très-pratique. Il écrit aux Thessaloniciens (1) : « Celui qui ne veut point travailler ne doit point manger.

» Car nous apprenons qu'il y en a parmi vous qui se conduisent d'une manière déréglée, qui ne travaillent point, et qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

» Or, nous ordonnons à ces gens-là et nous les conjurons par Notre Seigneur Jésus-Christ de manger leur pain en travaillant paisiblement. »

D'après les noms recueillis dans les Actes, l'Eglise renfermait des Romains, des Juifs et des Grecs. C'étaient les trois principaux éléments de la population corinthienne.

Une étroite communauté, mais qui n'allait pas jusqu'à celle des biens, unissait entre eux ces fidèles. Les fortunes demeuraient individuelles; mais la charité était grande (2) et adoucissait l'amertume des inégalités sociales. Cette charite s'étendait jusqu'à

(1) 2e Ep., III, 10.
(2) Prem. aux Corinth., XVI, 1.

envoyer des subsides importants à l'Eglise de Jérusalem, considérée encore comme Eglise mère, et qui était chargée de pauvres (1).

Tous vivaient autant que possible à part de la société païenne, ou ne s'y mêlaient que pour des nécessités absolues. L'Apôtre interdit de porter les procès civils devant les tribunaux des infidèles : « Que les saints, » dit-il, « jugent les différends des saints (2). »

A l'extérieur, la vie des chrétiens de Corinthe n'avait rien de bizarre ni d'insolite. L'enthousiasme, qui transportait leur âme, ne se faisait jour que dans l'Eglise. Là même, les femmes restaient voilées et silencieuses par l'ordre formel de l'Apôtre. Mais tout homme y pouvait prendre l'initiative des manifestations religieuses les plus variées. L'Epître aux Corinthiens parle de ces apôtres spontanés, de ces prophètes véhéments, de ces prédicateurs enthousiastes dont la sagesse de saint Paul semble vouloir plutôt calmer que réchauffer l'ardeur.

La fraction du pain, première forme du sacrement eucharistique, était accompagnée d'un repas complet qui donna lieu d'abord à un abus que blâme saint Paul. Les riches apportaient des provisions abondantes ; les pauvres venaient les mains presque vides. Cependant, l'on ne partageait point, et la plus choquante inégalité régnait dans ce repas fraternel.

(1) Ep. aux Rom., XV, 26.
(2) Prem. aux Corinth., VI, 1.

La première épître aux Corinthiens (1) ordonna d'abréger et de simplifier le repas, mais de le rendre le même pour tous.

La société civile est maintenue par l'Apôtre dans ses formes traditionnelles. Le mariage est honoré, même quand l'un des époux est fidèle et l'autre infidèle. Toutefois l'état de continence est déclaré préférable au mariage et plus saint, par une réaction trop légitime contre l'excès sensuel où périssait le monde païen.

La pensée dominante de l'Apôtre, lorsqu'il s'adresse aux Corinthiens, semble être que chacun doit garder la place où Dieu l'a mis en se bornant à la sanctifier. L'esclave restera esclave, quand même il pourrait racheter sa liberté. A quoi bon changer? La vie est d'un jour. Le règne de Jésus va venir. Ce monde va passer. *Præterit figura hujus mundi*. Aussi recommande-t-il une soumission docile aux puissances établies dans tout ce qui n'est pas contraire à la foi (2).

Cette annonce du règne prochain de Dieu était peut-être une figure; mais la plupart l'entendaient d'une manière absolue. La primitive Eglise, en prenant à la lettre certaines paroles de l'Ecriture sainte, croyait toucher au jour de la fin du monde et de la résurrection générale que suivrait le jugement dernier. Remplis d'espérance et de foi, ils attendaient

(1) XI, 22.
(2) Ep. aux Rom., XIII.

paisiblement l'heure suprême et consentaient à vivre extérieurement comme si le monde eût dû subsister. Mais le profond mépris des choses de la terre était au fond de cette sérénité. Jamais le monde n'avait connu cet état merveilleux d'âmes qu'illumine et réjouit une pensée sublime, une espérance infinie, au milieu des vulgaires soucis de la vie matérielle, acceptés patiemment comme une loi de la Providence.

Telles furent les origines du christianisme en Grèce. Cet immense événement se détache au milieu de l'histoire générale de la province comme un épisode que rien ne rattache à ce qui le précède, et aux événements contemporains. Tant il s'en faut que le christianisme, même en Grèce, soit sorti d'un développement spontané de l'hellénisme! Plus tard assurément, dans l'organisation du culte, et dans la forme des cérémonies, dans le choix du vocable et de l'emplacement des Eglises, dans la partie plastique, extérieure de la religion, quelque chose de la foi ancienne survécut dans la foi nouvelle (1). Mais le germe de celle-ci fut ailleurs, et vainement l'érudition cherchera-t-elle à le trouver dans la philosophie de Platon, ou dans le mysticisme de Pythagore, ou dans les traditions à demi voilées qui formaient le fond de la doctrine des mystères. Il est ailleurs.

(1) V. notre mémoire sur le vocable et l'emplacement des Eglises chrétiennes en Attique, *Archives des missions*, 2e série, tome V.

Le christianisme n'est pas sorti davantage du mysticisme rajeuni dont la recrudescence est si sensible dans ce siècle des Césars, et si curieuse à étudier. Le mysticisme païen a voulu avoir son Christ et son apôtre; il a enfanté Apollonius de Tyane, contemporain et pour ainsi dire rival et contre-type de saint Paul. Il naît un peu plus tôt, il meurt un peu plus tard. Il parcourt les mêmes pays, tout le bassin de la Méditerranée. Tyane, d'où il est sorti, est voisine de Tarse où Paul est né.

Ce fut un homme vertueux, probablement fort sincère, en tout cas fort étrange, et doué d'une puissance et de facultés particulières. Il est malheureux que Philostrate, en écrivant sa vie au troisième siècle, l'ait surchargée d'ornements jusqu'à la transformer en une œuvre romanesque. A travers les mensonges du texte, on devine une âme qui fut transportée de plusieurs pensées généreuses.

Mais son idéal est en arrière. Né d'une société corrompue, il ne peut rien concevoir au delà d'une réforme et d'un retour au passé. Paul, qui vient d'ailleurs, renouvellera tout.

Tous deux ont été frappés de la multiplicité des cultes athéniens. Mais tandis que ce fractionnement scandaleux de la divinité inspire à Paul une magnifique profession de foi monothéiste, il dicte à Apollonius un livre, dont parle Philostrate, où il cherchait à ramener ces différents cultes à la pureté de leur rituel. Paul croit que *la lettre tue; l'esprit vivifie.* Apollonius, au contraire, est encore plus timoré, plus

jaloux de conserver la lettre et la formule, que ce peuple superstitieux qu'il endoctrine (1).

Paul, qui porte dans son âme le principe d'un monde nouveau, est au-dessus de tous les préjugés de races et de nations. Il n'est ni Juif, ni Grec, ni Romain ; il est apôtre. Apollonius est un Hellène, épuré dans ses mœurs, exalté dans son hellénisme. Aux Thermopyles, on disait devant lui que le mont Œta est le plus haut de la Grèce. Il gravit le monticule où Léonidas était tombé, et dit : « C'est ici la plus haute montagne du monde ; ceux qui sont morts en ces lieux pour la liberté ont fait cette colline plus élevée que l'Œta et que cent Olympes. »

Noble langage, mais ce n'est pas ainsi que parle un fondateur de religion. Apollonius eut des milliers de disciples ; et pourtant rien ne lui survécut, que le culte de sa mémoire honorée comme celle d'un dieu. En fait de réforme religieuse, l'hellénisme, abandonné à lui-même, ne pouvait rien donner de plus au monde que cette prédication éclatante et stérile.

(1) Philost., *Vie d'Apollonius*, IV, 17.

CHAPITRE XV.

LA GRÈCE SOUS LES EMPEREURS FLAVIENS ET ANTONINS

(68-192 ap. J.-C.)

Néron avait restitué leur indépendance aux Grecs. Nous ignorons l'usage qu'ils firent de ce présent; quelques mots de Pausanias laissent penser qu'ils en profitèrent mal : « ils retombèrent, » dit-il, « dans leurs divisions naturelles (1). » Peut-être le parti populaire essaya-t-il de réagir contre la prépondérance que l'aristocratie s'était arrogée avec l'appui des Romains. En tout cas, la Grèce jouit peu de temps de cette liberté troublée. Un des premiers actes de Vespasien, lorsqu'il arriva au pouvoir après les règnes éphémères de Galba, d'Othon, de Vitellius, et s'efforça par diverses mesures énergiques de réorganiser fortement le gouvernement, ce fut de

(1) Pausanias, *Achaïques*, XVII.

retirer les priviléges accordés par Néron à la Grèce, et de rétablir en Achaïe le tribut avec l'autorité du gouverneur romain. Il dit alors, pour justifier sa rigueur, que les Grecs avaient désappris la liberté (1). Il eût eté plus vrai de dire qu'ils n'en avaient jamais connu la paisible jouissance. Aux plus beaux temps de leur histoire les dissensions politiques furent chez eux un mal endémique. Ce qui pouvait survivre de leur esprit factieux n'était guère dangereux pour les Romains, deux siècles après la conquête. Mais les dernières convulsions de l'indépendance provinciale expirante étonnaient et irritaient davantage les maîtres de l'empire, à mesure que leur autorité devenait partout plus absolue. Vespasien se montre déjà plus jaloux que n'avaient fait les Césars, de rencontrer une obéissance égale d'un bout à l'autre du monde. Ce n'est pas à l'Achaïe seulement qu'il retire ses priviléges : il réduit en simples provinces dix territoires qui gardaient encore un fantôme d'indépendance (2) : la Lycie, Rhodes, Byzance, Samos, la Thrace, la Cilicie, la Comagène. Il est aussi le premier empereur dont l'effigie ait paru sur les monnaies athéniennes.

Une mesure politique sévère avait frappé l'Achaïe : mais rien n'était enlevé au prestige d'Athènes, et cette époque est précisément celle où la renommée

(1) Suétone, *Vespasien*, 8. — Philostrate, *Apollonius*, V, 41. Les villes anciennement libres, restèrent libres. Cela est sûr pour Athènes, Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, IV, 11. Pline le Jeune, VIII, 24.

(2) Suétone, *Vespasien*, 8.

de cette ville, un peu obscurcie pendant le premier siècle de l'empire, reprend un éclat nouveau, pour arriver à son apogée au temps des Antonins. Les Césars n'avaient pas favorisé Athènes. Auguste lui avait montré même une certaine hostilité. Il n'avait jamais oublié qu'elle avait deux fois, avec Brutus et avec Antoine, pris les armes contre lui; et qu'antérieurement elle avait déjà résisté avec courage au lieutenant de Jules César. Les successeurs d'Auguste témoignèrent beaucoup de froideur envers Athènes. Tibère la laissa insulter par Pison. Néron, qui visita toute la Grèce, dédaigna ou craignit d'entrer à Athènes. Domitien reçut, il est vrai, le titre d'archonte éponyme (1); mais comme ce prince en même temps, selon les expressions de Tacite (2) « chassait les maîtres de la sagesse et jetait dans l'exil toute science, afin que rien d'honnête ne choquât plus ses regards, » on ne saurait considérer comme un protecteur d'Athènes ce persécuteur des philosophes et des rhéteurs; et il ne faut voir dans l'archontat de Domitien qu'une flatterie mal placée, et probablement mal payée des Athéniens.

Ainsi la réputation scolaire de leur ville avait un peu diminué sous les Césars. Strabon dit que la jeunesse en oubliait le chemin pour affluer en Gaule, à Marseille (3). Dûrant cette période ingrate, les noms

(1) Philostrate, *Apollonius*, VIII, 16. En 90. V. A. Dumont, *Archives des missions*, 3e série, I, p. 184.

(2) Tacite, *Agricola*, II.

(3) Strabon, IX, 1,§15.

des maîtres athéniens sont plus rares et entourés d'un moindre éclat. Le plus connu est Ammonius, qui fut le maître de Plutarque, et que l'on considère comme le fondateur de la philosophie éclectique. L'originalité des quatre grandes sectes, Académique, Péripatéticienne, Epicurienne et Stoïcienne, tendit dès lors à s'affaiblir; et toutes les doctrines, sous les noms anciens toujours maintenus, se confondirent de plus en plus dans une sorte d'éloquence philosophique absolument dépourvue de toute valeur scientifique.

Malgré la décadence de la philosophie en Grèce, le commencement du second siècle fut marqué par une véritable renaissance d'Athènes, œuvre collective des tendances communes de l'époque; œuvre particulière des Antonins, ces empereurs qui, malgré leur diversité, résument si bien l'esprit général de leur temps. Plusieurs causes contribuèrent alors à ramener les esprits au goût des lettres et de la philosophie, dont Athènes, par une tradition glorieuse, était toujours considérée comme la patrie et le principal séjour. La première était une réaction vive et naturelle contre l'hostilité qu'avaient montrée les premiers empereurs contre ces études libérales, soit par indifférence, soit par défiance. A l'avénement des Antonins, la pensée humaine, longtemps comprimée, respira (1). Tacite, au commencement de la *Vie d'Agri-*

(1) Pline le Jeune, *passim*. — Marc-Aur. à Front. — Dion, *passim*. — J. Capitolin, *M. Antonin*.

cola (1), exprime éloquemment ce sentiment d'allégement général, qui toutefois n'adoucissait qu'à demi le regret des années perdues : « Enfin le courage nous revient... mais il est plus facile d'engourdir que de réveiller le talent, les nobles études. L'inertie même a son charme insinuant; et cette paresse qu'on haïssait finit par se faire aimer. Quinze ans (2) sont une espace énorme dans cette vie humaine; beaucoup d'hommes pendant ce temps sont morts par des accidents fortuits; les plus courageux par la cruauté du prince. Nous restons en petit nombre, et pour ainsi dire nous survivons non-seulement aux autres, mais à nous-mêmes. Tant d'années supprimées au milieu de notre vie ont amené silencieusement les jeunes gens à la vieillesse, et les vieillards presque au tombeau. »

Le réveil général des esprits ne pouvait être que favorable à la Grèce, où toutes les âmes élevées se plaisaient à voir comme leur patrie commune. Pline le Jeune, sous le règne de Trajan, pour recommander l'Achaïe à son ami Maximus, nommé gouverneur de cette province, trouve des accents d'enthousiasme et d'amour qui, depuis Cicéron, avaient cessé de flatter l'oreille des Grecs (3) : « Pensez, » lui disait-il, « que

(1) Tacite, *Agricola*, III.

(2) Domitien avait régné quinze ans.

(3) Pline le Jeune, VIII, 24. Ce langage ne doit cependant pas nous faire illusion. La mission de Maximus, sous prétexte de régler l'administration des cités libres, avait sans doute pour objet de diminuer leurs privilèges en unifiant le gouvernement.

vous êtes envoyé dans la province d'Achaïe, cette vraie, cette pure Grèce;... envoyé pour régler l'état de cités libres... Respectez les dieux qui les ont fondées et les noms de ces dieux. Respectez cette gloire antique; la vieillesse est vénérable chez les hommes, elle est sacrée chez les villes. Honorez leur antiquité, leurs hauts faits, leurs fables mêmes. Ne portez aucune atteinte à leur dignité, aucune à leur liberté, aucune même à leurs prétentions... C'est Athènes où vous allez, c'est Lacédémone que vous gouvernerez; leur arracher cette ombre, ce fantôme de liberté qui leur reste, serait dur, cruel, barbare. » Ainsi la littérature et les arts renaissants saluaient la Grèce, leur mère.

Ce mouvement des esprits fut considérable et sincère, mais il manqua d'originalité. Ce ne fut guère qu'une recrudescence d'amour et d'admiration pour le passé; un retour enthousiaste vers l'étude des monuments de tout genre que ce passé avait transmis. Nulle idée neuve et féconde ne s'y mêla. Il y a toujours quelque chose d'archaïque et d'impuissant dans ces révolutions tentées par des érudits. Le fardeau des connaissances qui encombrent leur mémoire diminue leur force. En somme l'œuvre échoua. Les peuples séparés et libres avaient produit chacun dans leur langue et dans leur domaine un admirable travail. Réunis, domptés, fondus dans l'immense unité romaine, ils ne réussirent pas à donner à l'empire ce lustre immortel que l'éclat de la pensée apporte à certaines époques. Le siècle des Antonins, cette apo-

gée de l'empire, fut une époque lettrée, intelligente, érudite, mais rien de plus. Le génie fit défaut. La grande inspiration était tarie ; ce fut une renaissance, mais le culte de l'hellénisme en fit tous les frais. Culte tout platonique d'ailleurs, où l'admiration pour Démosthène n'allait pas jusqu'à ébranler la victoire de Philippe; ni les souvenirs de la liberté jusqu'à menacer ou inquiéter seulement le despotisme des empereurs.

En Grèce, tout se prêtait merveilleusement à cette restauration du passé. Une vie traditionnelle immuable s'y perpétuait dans l'anéantissement politique avec une ténacité singulière. Non-seulement la plupart des monuments, et ces milliers de statues que Pline et Pausanias renonçaient à compter, restaient encore debout, — les pillages de Néron n'avaient laissé qu'un vide insensible dans cette richesse exubérante; — mais les traditions mêmes demeuraient vivaces à travers les révolutions politiques, et les souvenirs de la gloire survivaient à la gloire elle-même. En lisant Pausanias, on s'aperçoit à peine que la Grèce fût autant déchue : tout le passé est debout, à l'état d'ombre, il est vrai. Une bourgade, comme Panopeus, parce qu'elle fut *ville royale* au temps d'Homère, conserve, dans sa nullité, les traditions les plus ambitieuses (1). Partout sont en honneur les reliques de l'antiquité. Tous les héros mythiques sont l'objet d'un culte persistant. On croit, ou l'on feint de

(1) Pausanias, *Phocide*, ch. 4.

croire encore au héros Marathon et à cent autres ; les villes honorent toujours leurs fondateurs, figures perdues dans la nuit des âges. Les souvenirs historiques ne sont pas moins vifs ; les conseils et les ligues, supprimés après la conquête, ont été rétablis dès que les vainqueurs les ont jugés inoffensifs. Les ligues Achéenne, Béotienne, Phocéenne, l'Amphictyonie (1) subsistent, ou du moins les cadres de ces ligues. Elles sont absolument impuissantes, mais le nom tient lieu de la chose ; et chez un peuple où toute vie publique et intellectuelle s'est résumée dans le culte exclusif du passé, on tient plus encore à conserver les noms que la réalité de ce passé. A Platées, on célébrait encore les fêtes de la liberté, instituées après la défaite du lieutenant de Xérxès ; et, sous le joug des Romains, on se réjouissait, après six cents ans, d'avoir triomphé des Perses (2). A Delphes, les fêtes nommées *Sotiria* rappelaient l'invasion repoussée des Gaulois (3).

Quand les nations touchent à leur fin, il arrive souvent qu'elles ont le bonheur d'enfanter, avant de mourir, un dernier grand homme qui, sans retarder la chute inévitable, au moins pare de son génie la tristesse et la nudité des derniers jours de sa patrie.

(1) Son autorité se bornait à l'administration du sanctuaire de Delphes. Pausanias, VII, ch. 24 ; IX, ch. 34 ; X, ch. 5. — Decharme, *Archives des missions*, 2ᵉ série, t. IV, p. 509 et 533.

(2) Pausanias, IX, ch. 2. — Plutarque, *Vie d'Aristide*, 21.

(3) Foucart et Wescher, *Inscript. de Delphes*, préf. X. — Rhangabé, *Antiquitéshel léniques*, II, nᵒ 968.

Il fait plus ; il résume souvent en lui seul la plupart des qualités qui ont brillé chez ses prédécesseurs ; il les possède toutes, quoique avec un éclat affaibli ; il n'est que l'écho de voix plus éloquentes et le reflet de lumières plus vives. L'intelligence et l'amour du passé, dont il est l'héritier, sont la meilleure part de son génie. La Grèce eut cet homme en Plutarque, le plus populaire chez nous de ses écrivains. Esprit peu original, mais vaste et charmant, il suffit presque à lui seul à donner une idée de ce que fut la Grèce. Cette tradition de dix siècles, dont il est l'interprète naïf et convaincu, lui tient lieu d'une inspiration plus personnelle. Il écrit, sans le savoir, le testament de la Grèce antique. Enfant de la vraie, de la pure Grèce, comme dit Pline le Jeune, il était vraiment Grec par le sang aussi bien que par la langue ; et dans sa race aucun mélange de sang asiatique ou italien n'avait gâté la filiation directe qui le rattachait aux hommes illustres dont il devait écrire l'histoire, depuis Thésée jusqu'à Philopœmen. Il était de Chéronée, en Béotie, sur les confins de la Phocide ; et après vingt ans passés à Rome, où il amassa les matériaux de ses biographies romaines, tout en se liant d'un étroit commerce avec les plus beaux esprits de l'époque, il revint vivre et mourir dans sa petite ville natale ; et, comme il était Grec, c'est-à-dire nullement modeste, il disait naïvement qu'il ne voulait plus quitter cette petite et obscure cité, de peur de la rendre plus obscure encore, en la privant de Plutarque, qui en était le seul ornement.

Son principal ouvrage ce sont ces *Biographies* dans lesquelles il raconte l'histoire des plus illustres personnages de la Grèce et de Rome, en les appareillant et en les comparant deux par deux. Il travaillait ainsi, par ce procédé d'un goût un peu sophistique, à continuer pour sa part cette fusion de l'empire avec l'hellénisme, œuvre que le temps devait achever en transportant la capitale même de l'empire en Orient, au sein du monde grec.

Dans ses écrits divers, que nous désignons sommairement du nom d'œuvres morales, il récapitule et expose la science courante de son temps dans des traités ou dissertations remplies d'un esprit ingénieux, honnête et sincère. Moraliste, philosophe, historien, grammairien, physicien, politique, il n'est jamais très-profond; mais il a le don de comprendre et de faire comprendre et goûter ce qu'il enseigne. L'ensemble de ses œuvres forme une véritable encyclopédie grecque, et le nombre des esprits qui n'ont dû qu'à lui de connaître un peu et d'aimer beaucoup la Grèce est immense. Il le fut déjà de son temps à Rome, partout hors de la Grèce, peut-être même en Grèce.

Ce travail de fusion fut l'œuvre générale des esprits éclairés du second siècle. Tous les empereurs, par politique, avaient intérêt sans doute à le favoriser. Mais les Antonins l'encouragèrent encore par un sentiment personnel d'attachement sincère à la Grèce, et plus que personne ils s'efforcèrent d'unir la Grèce et Rome dans l'amour commun de l'antiquité hellénique.

Trajan vint à Athènes ; il y séjourna plusieurs fois. Il reçut dans cette ville les ambassadeurs d'Osrhoës, roi de Perse, qui venaient lui offrir la paix et des présents. Il rejeta ces offres, et c'est d'Athènes qu'il partit pour exécuter en Orient sa belle campagne contre les Parthes (1). Sous son règne, un descendant des anciens rois de Comagène, lequel portait lui-même le titre de roi, s'était fait citoyen d'Athènes. Il se nommait Lucius Ælianus Philopappus. Il devint même archonte et mourut peu avant Trajan. Un tombeau magnifique, quoique exécuté dans un goût déjà corrompu, reçut ses restes. On voit les ruines de ce monument sur la petite colline du Mouséion, aux portes d'Athènes. L'inscription offre une date correspondante à l'année 114 après Jésus-Christ (2).

Trajan avait édifié en Grèce, et particulièrement à Olympie, plusieurs monuments utiles ou magnifiques. Mais les bienfaits de son successeur, Adrien, devaient faire oublier aux Grecs la mémoire de Trajan. Adrien, qui passa presque tout le temps de son règne à visiter les provinces, vint au moins quatre fois à Athènes. Dès l'année 112 après Jésus-Christ, sous le règne de Trajan (3), il avait accepté des Athéniens le titre d'archonte éponyme ; associé dès lors aux guerres de l'empereur, il n'est pas probable

(1) Dion, LXVIII, 17 (105 après J.-C.).

(2) *Corpus inscr. græc.* 362. — Inscript. du Louvre, 42 (catalogue Frœhner). — Paus., 1re *Elide*, XII.

(3) Phlégon, *Mirab.*, 25.

qu'il eût le temps d'exercer les fonctions de sa charge provinciale ; mais c'était du moins un gage qu'il donnait aux Grecs de sa bienveillance. Arrivé au pouvoir, il justifia les promesses qu'il leur avait fait concevoir. Adrien vint quatre fois à Athènes (en 122, en 125, en 129 et en 135). Dans sa première visite, il fit construire un pont sur le Céphise éleusinien (1). Dans la seconde visite, « il combla les Athéniens de bienfaits, » dit le biographe Spartien, « il présida en personne aux jeux. On remarqua que, malgré l'usage général de paraître aux sacrifices avec des couteaux, personne ne se montra ainsi armé dans la suite d'Adrien (2). » Un hommage plus délicat fut rendu aux Grecs. Adrien se fit initier aux mystères d'Eleusis « à l'exemple, » dit Spartien, « d'Hercule et de Philippe. »

L'abaissement du culte officiel et le trouble qui résultait dans beaucoup d'âmes du vide qu'y laissait l'insuffisance du polythéisme avaient accrédité de plus en plus les mystères. La mode s'en mêla. Les plus grands personnages voulurent être initiés. Adrien, que Tertullien appelle *curiositatum omnium explorator*, un chercheur infatigable de toutes les choses curieuses, Adrien ne manqua pas de donner le premier l'exemple (3). Nous possédons au Louvre une

(1) Eusèbe, *Chronique*. — Dion, LXIX (*id.* Spartien, S. Jérôme).
(2) Spartien, *Adrien*, XII.
(3) Inscriptions du Louvre, 63, 66. — *Corpus inscript.*, 434. — Anthologie, II, 246, trad. Dehèque. — Dion Cass., LXIX, 11. — Tertull., *Apol.*, 5. — Eusèb., *Hist. ecc.*, V, 5.

stèle qui rappelle cet événement. Elle porte une inscription où la grande prêtresse de Cérès parle ainsi : « (J'ai initié) le maître de la vaste terre et de la mer infertile, le souverain d'un nombre infini de mortels, celui qui verse des richesses immenses sur toutes les villes et principalement sur l'illustre cité de Cécrops, Adrien (1). »

L'impuissance de l'hellénisme dans l'ordre religieux s'accuse encore dans ce fait. Quoique ayant entre les mains ce puissant instrument de propagande et de prosélytisme, les mystères, il ne put rien fonder. L'initiation d'un empereur aux mystères d'Eleusis resta un événement local, sans conséquence appréciable, tandis que, deux siècles après, la conversion de Constantin au christianisme devait être le signal d'une révolution du monde.

Un témoignage intéressant, puisé dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (2), s'ajoute à ceux des historiens profanes concernant ce voyage d'Adrien dans l'année 125 (après Jésus-Christ). Après la mission de saint Paul, la foi chrétienne avait langui dans Athènes; elle s'était même éteinte depuis le martyre de l'évêque Publius, successeur de saint Denys l'Aréopagite, également martyrisé. Eusèbe rapporte ce fait d'après une lettre de Denys, évêque de Corinthe, et il attribue à Quadratus, successeur de Publius, l'honneur d'avoir, à force de zèle et d'activité, rétabli la foi

(1) Inscriptions du Louvre. 63. Cf. Julien, *les Césars*.
(2) Eusèbe, *Hist. ecclés.*, IV, 23 (édit., Valois, in-folio).

dans Athènes. Quadratus était contemporain d'Adrien. Il profita du séjour de l'empereur à Athènes pour lui présenter une apologie en faveur des chrétiens, qui fut reçue favorablement. « Dans le même temps, » dit saint Jérôme, « Aristides, philosophe athénien, devenu disciple du Christ, sans avoir quitté sa profession (*sub pristino habitu*), présentait aussi à l'empereur Adrien un résumé apologétique de notre doctrine. Ce livre est resté, aux yeux des lettrés, comme un témoignage de son génie (1). » Il faut regretter la perte de cet écrit. Nous voudrions savoir comment, dès le second siècle, un philosophe athénien acceptait et comprenait la religion chrétienne. A la même époque, Athénagoras méditait dans Alexandrie son *Apologie* et le traité *De la résurrection* ; or, Athénagoras était né à Athènes, et avait pendant longtemps vécu dans cette ville. Ainsi le christianisme faisait déjà quelques conquêtes dans les chaires même de l'Ecole où devaient tenir ses derniers adversaires.

Le voyage de l'année 129 a laissé moins de traces dans l'histoire d'ailleurs si confuse et si incomplète d'Adrien. Il est probable que l'empereur se contenta de faire poursuivre sous ses yeux les immenses travaux qu'il avait fait commencer dans ses précédents voyages pour la décoration de la ville. Mais sa dernière visite en l'année 135 eut un éclat particulier;

(1) Saint Jérôme, Edit. Bénédict. In-fol. 1706. tome IV, 2e partie col. 109 (*De vir. ill.* 19, 20). — *Id.* Syncellus, 348, c. d. — P. Orose, VII, 3. — Eusèb. *Chron.*, 122.

il fit célébrer alors la dédicace du temple majestueux de Jupiter Olympien, commencé par Pisistrate, six cent cinquante ans auparavant, repris et interrompu dix fois, achevé enfin par Adrien (1). Le sophiste Philostrate l'appelait *une grande victoire sur le temps.* On pourrait dire *et sur la matière.* Peu d'œuvres humaines ont remué autant de pierres. « A demi achevé, » disait déjà Dicéarque, « ce temple excite l'admiration par la grandeur du dessein. » Aucun monument n'a vécu si peu : moins de trois siècles après Adrien, les barbares probablement l'avaient renversé; tout le pays y puisa comme à la carrière la plus riche et la plus voisine. Aujourd'hui treize colonnes seulement sont debout. L'enceinte extérieure, au milieu de laquelle le temple était bâti, mesurait quatre stades de tour, environ sept cent cinquante mètres. Elle était toute remplie de statues d'Adrien érigées par toutes les villes du monde. La plus remarquée était la statue colossale dédiée par les Athéniens derrière le temple. Le temple lui-même, d'après M. Penrose, avait en longueur cent-huit mètres, en largeur cinquante-deux mètres. Chaque façade était précédée d'une triple colonnade sur dix colonnes de face. De chaque côté était une double colonnade de vingt colonnes sur chaque ligne. En tout cent seize colonnes, en ne comptant pas deux fois les colonnes d'angle. Chaque

(1) Spartien. — Eusèbe. — S. Jérôme. — Pausan., I, 18. — Dion Cass., LXIX. — *Vie des soph.*, de Philost., I, 25, 3, 20, II, 8, 11, 13.

colonne était haute de cinquante-cinq pieds : leur diamètre était seulement de six pieds à la base; elles étaient donc prodigieusement hautes pour leur masse, ce qui devait contribuer à donner à l'édifice cet aspect d'immensité qui frappait les anciens. Le style du temple était corinthien, riche et un peu chargé; les architectes d'uu goût sévère n'ont pas de peine à y reconnaître les premières traces de la décadence. Mais l'ensemble du monument, par ses défauts presque autant que par ses qualités, devait être singulièrement grandiose, imposant, décoratif.

Des fêtes splendides signalèrent la dédicace de ce temple (1). Polémon, le plus célèbre sophiste de l'époque, fut chargé de prononcer devant l'empereur un discours à cette occasion. Pour être mieux vu, sinon mieux entendu de la foule immense des assistants, il parla du haut des marches, au sommet du soubassement.

Vers le même temps, Adrien présidait lui-même aux fêtes de Bacchus (Dionysiaques). Il fondait les Panhellénies, assemblée solennelle qui réunissait à Athènes les ambassadeurs de tous les peuples grecs de l'Europe et de l'Asie (2). Déjà une treizième tribu athénienne portait le nom de l'empereur. Il accepta pour la seconde fois le titre d'archonte; il prodigua

(1) Dion, LXIX, 16. — Paus., *Attiq.*, XVIII, 6. — Spart., *Adr.*, 12 et 19. — Phil., *Vie des soph.*, I, 25. — *Corpus inscr.*, 434. — Louvre, Inscr., 66.

(2) V. Inscriptions du Louvre (Catal. Frœhner), un décret des Panhellènes, n° 66.

les jeux, l'argent, les distributions de blé ; il fit don à la ville des revenus de Céphallénie. D'autres monuments presque aussi remarquables que le temple de Jupiter s'étaient élevés dans Athènes par la munificence du prince. Pausanias énumère les principaux : le temple de Junon, celui de Jupiter Panhellénien, celui de tous les dieux : une bibliothèque, un gymnase. Il reste à peine quelques débris de la plupart de ces édifices ; et il en est plusieurs dont on ignore même l'emplacement. Un quartier nouveau s'éleva aussi au nord du temple de Jupiter Olympien ; il couvrait un espace immense, encore aujourd'hui aplani et battu, mais nu, sans végétation, comme sans édifice. La ville nouvelle prit le nom de son fondateur, *Adrianopolis*. Un arc-de-triomphe à deux étages, monument d'assez mauvais goût, où s'accuse franchement la décadence, séparait ce quartier du reste d'Athènes. Il existe encore presque intact, et on peut lire sur le fronton l'inscription suivante :

D'un côté : Cette ville est l'Athènes de Thésée, la ville antique.

De l'autre : Cette ville est celle d'Adrien, non de Thésée.

Les voyages d'Adrien laissèrent en Grèce un souvenir ineffaçable. On data souvent de ces années heureuses. Une curieuse inscription de l'année 139 est datée la 27e année du premier voyage d'Adrien (1).

(1) Cf. Vidal-Lablache, *Thèse sur Hérode Atticus*, p. 33.

Les inscriptions grecques en l'honneur d'Adrien sont innombrables, et jamais l'emphase des épithètes ne fut poussée plus loin que pour ce prince. On lit dans l'une de ces inscriptions : « A Adrien, sauveur, fondateur, olympien, chef suprême, bienfaiteur, père de la patrie, sauveur du monde. » Le nom de *fondateur* revient dans toutes ces inscriptions (1).

Le successeur d'Adrien, Antonin le Pieux, fut aussi un ami des Grecs. Il orna Epidaure de monuments magnifiques. Mais son respect pour la Grèce se manifesta d'une façon plus éclatante par le soin qu'il prit de relever et d'affranchir la petite ville ruinée de Pallantium, en Arcadie, d'où l'on disait qu'Evandre était sorti pour venir dans le Latium établir une colonie grecque sur le Palatin romain (2). Ainsi, Antonin en consacrant officiellement la parenté traditionnelle, mais fort douteuse, des Grecs et des Romains, travaillait encore au dessein qu'avaient poursuivi Plutarque et Adrien.

Les règnes de Trajan, d'Adrien et d'Antonin, celui de Marc-Aurèle, leur successeur, qui, en promulguant l'*Edit provincial*, étendit aux provinces le bénéfice d'une plus grande fixité dans la législation comme Adrien, dans l'*Edit perpétuel*, avait rédigé pour l'Italie le premier code permanent, forment une

(1) *Corpus inscr.*, 326 et suivantes. — Louvre, 75 (Inscriptions), cf., Foucart et Wescher, *Inscript. de Delphes*, n° 468. Offrande des Grecs réunis à Platées, à Adrien *Sauveur*.

(2) Pausanias, *Arcadie*, XLIII, *Corinthie*, XXVII.

longue période, heureuse en somme pour le monde et pour la Grèce. Si l'on met au premier rang des biens le repos et la sécurité, ce fut même, je crois, le temps le plus heureux que notre coin du monde, c'est-à-dire le bassin de la Méditerranée, ait traversé jusqu'aux temps modernes, où cette sécurité est d'ailleurs encore si souvent troublée, si gravement menacée. Quelque chose manque cependant au bonheur des sujets d'Adrien et d'Antonin; je ne parle pas de la liberté politique et de la dignité personnelle, mots qui n'ont plus de sens à l'époque dont nous parlons, mais la sécurité même, ce bien qu'on payait si cher, ne reposait que sur la vie toujours fragile et sur le caprice toujours changeant d'un seul homme. Tout tombait de plus en plus aux mains de l'empereur; la vie, la liberté, la richesse de tous lui étaient livrées. Ses yeux perçants atteignaient tout; son omnipotence tracassière touchait à tout. On lit encore aujourd'hui, sur le portique de Minerve Archégète à Athènes, un décret d'Adrien qui règle avec des détails minutieux la culture et la vente de l'huile, ce produit principal du sol attique (1). Quel pouvoir que celui qui pénétrait ainsi dans les plus humbles pratiques de la vie journalière et pesait sur les actes et les échanges les plus naturellement libres ! Aucune

(1) *Corp. inscr. græc.*, 355. On voit par cette inscription, que la juridiction des proconsuls s'étendait au deuxième siècle jusque sur Athènes, c'est-à-dire sur les villes libres. Un peu plus tard le proconsul Quintilius intervenait dans les démêlés d'Hérode Atticus avec Athènes.

représentation des sujets ne limitait cette puissance. A côté de l'empereur, il n'y avait qu'un conseil privé, invisible et silencieux, composé par l'empereur lui-même. Quant au sénat romain, ce n'était plus rien qu'une assemblée de parade, que les bons empereurs saluaient par respect pour la tradition, et que les mauvais décimaient et outrageaient par caprice ou par haine. Un tel état ne pouvait être bon; c'était trop qu'il fût nécessaire, étant sorti fatalement des excès et des crimes de la République romaine. Quand l'institution impériale eut donné au monde cette merveille inespérée, cinq despotes presque excellents se succédant au pouvoir, elle enfanta Commode. Quelques années détruisirent tout le bien qu'un siècle avait pu produire.

CHAPITRE XVI.

LES ÉCOLES D'ATHÈNES AU SECOND SIÈCLE.

Les écoles d'Athènes, au second siècle (1), prirent un tel développement, jetèrent un si grand éclat, que les empereurs voulurent les doter d'une organisation officielle, dont elles s'étaient passées jusque-là, et qui constata leur prospérité plutôt qu'elle ne la créa. Le grand mouvement qui portait une si nombreuse jeunesse à se rendre à Athènes de toutes les extrémités de l'empire était, dans l'origine, entièrement dû à l'initiative privée, à l'attrait particulier d'Athènes, aux souvenirs glorieux et aux admirables monuments qui remplissaient cette ville. On goûtait, avec un charme infini, la politesse de ses habitants et l'élégance de leurs mœurs. « Nigrinus, » dit Lucien (2), « vantait la liberté qui règne dans

(1) Cf. l'*École d'Athènes au quatrième siècle*, par L. Petit de Julleville. *Thorin, Paris*, 1868.

(2) Lucien, *Nigrinus*, 14.

Athènes, l'absence de toute jalousie, la tranquillité, le doux loisir dont on y jouit pleinement. Il me faisait voir que cette manière de vivre est conforme à la philosophie et capable de conserver la pureté des mœurs, et qu'un homme vertueux accoutumé à mépriser la richesse, qui s'est fait un plan de vivre honnêtement selon la nature, ne peut trouver un régime qui lui convienne mieux. »

Les professeurs d'Athènes, quelle que fût la variété de l'instruction qu'ils donnaient, s'appelaient indistinctement *sophistes*. Ce nom, honorable dans l'origine, puis discrédité par Socrate et Platon, triompha de leurs attaques et fut de nouveau en faveur par tout le monde grec dès les premiers temps de l'empire. Toutefois les nouveaux sophistes n'étaient que les héritiers indirects de Gorgias le Léontin et de Prodicus de Céos. Ceux-ci avaient été philosophes à leur manière, fort mauvais philosophes, j'en conviens, mais ils avaient eu cependant des doctrines à eux, qui, pour être dangereuses, n'en furent pas moins originales, et méritèrent d'être combattues et réfutées par Socrate. Les sophistes, sous l'empire, furent avant tout des professeurs; on pourrait dire absolument des professeurs d'éloquence. Ils enseignaient l'art d'écrire et d'improviser des discours sur toutes sortes de sujets, relatifs aux belles-lettres, à l'histoire, à la politique, et même à la philosophie. Mais ce n'étaient pas pour cela des philosophes, pas plus qu'ils n'étaient des savants pour aimer à parler de physique ou d'astronomie. Philostrate a nettement distingué le sophiste du

philosophe (1) « le philosophe recherche les faits, le sophiste les suppose connus. » Ce jugement conviendrait moins bien aux sophistes du temps de Platon ; mais le sophiste sous les Antonins n'est vraiment rien de plus qu'un rhéteur s'occupant de philosophie, et c'est encore ainsi que Philostrate le définit, sans aucune pensée de dédain ; car ces trois mots *philosophe*, *rhéteur* et *sophiste* s'appliquèrent souvent, comme également honorables, aux mêmes personnes.

D'après Dion Cassius, Marc-Aurèle donna le premier aux écoles d'Athènes une organisation officielle, et attribua des traitements, payés sur le fisc impérial, aux professeurs, ou du moins à plusieurs d'entre eux (2). Il y eut trois ordres d'enseignement et trois espèces de chaires : celles de philosophie, celles de rhétorique, et celles de politique. Il paraît n'y avoir eu à l'ordinaire qu'une seule chaire officielle de rhétorique, et une seule de politique. Mais la philosophie garda durant longtemps quatre professeurs attitrés, chargés d'enseigner les quatre doctrines reconnues par l'empereur : à savoir celle des Platoniciens, celle des Stoïciens, celle des Péripatéticiens et celle des Epicuriens. Les quatre doctrines étaient professées conjointement sous les yeux et aux frais de l'Etat, déjà impartial.

Toute cette organisation eût probablement fait sou-

(1) Philostrate, *Vies des sophistes*, I, 1.

(2) Vespasien paraît en avoir déjà rétribué plusieurs (Suétone, *Vespasien*, 17). — Dion Cassius (abrégé par Xiphilin), LXXI, 31.

rire Socrate. Au second siècle elle fut acceptée avec transport; et, s'il faut en croire Lucien, on se battit pour avoir les chaires, surtout pour avoir les traitements. Lucien met en scène deux Athéniens caustiques, dont l'un, Lycinus, vient de voir deux philosophes aux prises sur l'Agora. « — Etait-ce, dit Pamphilos, à propos de quelque point philosophique qu'ils faisaient ce vacarme? — Il s'agit bien d'autre chose. Tu n'ignores pas que l'empereur accorde une somme assez ronde aux professeurs de philosophie de chacune des sectes, Stoïciens, Platoniciens, Epicuriens, Péripatéticiens; allocation égale pour tous. L'un d'eux étant venu à mourir, il s'agissait de lui donner un successeur, nommé par les suffrages des notables de la ville. Or le prix du combat n'était pas, comme chez les poëtes, une peau de bœuf ou une victime, mais dix mille drachmes par an pour instruire la jeunesse. » Lycinus raconte comment les deux principaux concurrents font d'abord assaut d'érudition péripatéticienne sans pouvoir l'emporter l'un sur l'autre; la discussion dévie alors. Tous deux s'attaquent dans leur vie privée; le savant concours se termine par un assaut d'injures grossières. Les notables, chargés de prononcer, finissent par laisser la cause pendante. Ils la renvoient *en Italie,* où l'empereur devra la juger.

Ainsi un jury choisi désignait les professeurs ; l'empereur se réservait la nomination définitive, ou prononçait entre les différents candidats, si aucun n'avait obtenu une majorité suffisante. Différentes

épreuves, des examens portant sur l'objet de l'enseignement, ouvraient l'accès des chaires. Mais l'empereur aplanissait au besoin la voie des honneurs à ses protégés. Le sophiste Adrien de Tyr fut ainsi nommé sans examen. Cette faveur s'accordait rarement.

Le traitement, égal pour les différentes sectes philosophiques, s'élevait à dix mille drachmes, environ neuf mille francs. Mais Philostrate parle aussi de traitements d'un talent, ou cinq mille cinq cents francs, attribués sans doute à des suppléants ou à des chaires moins estimées. Apollonius, qui ne recevait qu'un talent, était professeur de politique.

Quoique les quatre chaires de philosophie fussent regardées comme égales en dignité, l'un des professeurs avait sur les autres une sorte de préséance. Philostrate attribue à Hérode Atticus cette suprématie, pendant le règne de Marc-Aurèle, sur tout l'enseignement philosophique (1).

On commençait les études par la philosophie, et l'on passait ensuite à la rhétorique. Cet ordre, qu'on pourrait justifier, en s'appuyant du précepte de Boileau (*Avant donc que d'écrire, apprenez à penser*), fut encore suivi au cinquième siècle par Proclus, d'après son biographe Marinus. Ainsi le titre commun de tous les professeurs étant *proestotes*, les préséants, les philosophes s'appelaient *préséants des jeunes;* la chaire de rhétorique s'appelait quelquefois pompeusement le *trône des sophistes;* et celle de politique, le

(1) Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 2.

trône politique. Chaque titulaire était qualifié de *diadochos* ou *successeur*. Ce surnom ne fut pas particulier à Proclus, qui l'a seul gardé. Il s'appliquait aux rhéteurs comme aux philosophes, et signifiait à peu près ce que *titulaire* exprime chez nous.

Déjà au second siècle, la politique n'était en réalité dans l'Ecole qu'une branche de la rhétorique, comme la philosophie elle-même tendait à le devenir. Autrefois, lorsqu'Athènes jouissait d'un gouvernement libre, et que son empire s'étendait sur quinze millions d'hommes, des orateurs avaient pu enseigner l'art de parler au Pnyx, et même celui d'exécuter les décrets qu'on avait fait approuver par l'assemblée souveraine. Alors, l'orateur politique, ou comme on disait simplement, le *politique*, s'opposait au rhéteur : « L'un, » dit Aristote (1), « s'occupe plutôt des faits et du but, l'autre des mots et de l'art. » L'un voulait réellement persuader, l'autre ne cherchait qu'à plaire. Démosthène est ainsi le type de l'orateur politique dans la Grèce libre. Mais, quand la liberté eut péri, l'éloquence politique dut s'exiler du Pnyx dans l'école et, en fermant les yeux au présent et à la réalité, chercher l'inspiration dans la fiction pure ou dans les souvenirs du passé. Aristide succède alors à Démosthène, mais pour faire le panégyrique de Marc Aurèle, non pour écrire les Philippiques. C'est pourtant cet Aristide qu'on appelle, au second

(1) Aristote, *Poétique*, 6.

siècle, le grand orateur politique. Ne disserte-t-il pas en fort beau langage (1) : sur la nécessité d'envoyer des renforts en Sicile au général Nicias, — sur les avantages de la paix que proposent les Lacédémoniens, vaincus à Pylos, — contre les Thébains qui veulent détruire Athènes, prise par Lysandre (il y a six cents ans!) Nos écoliers font exactement la même chose aujourd'hui, mais sans se croire sérieusement des Démosthènes. Aristide était moins modeste.

Ces sophistes du second siècle ont eu leur historien, sophiste lui-même et naturellement disposé à faire montre d'une admiration exagérée pour les hommes qui avaient été ses maîtres, et dont il était le successeur, et des plus goûtés. C'est Philostrate de Lemnos, le même qui écrivit pour la femme de l'empereur Sévère, Julia Domna, la curieuse vie d'Apollonius de Tyane. Grâce à Philostrate, nous possédons des renseignements suffisants sur les maîtres qui illustrèrent l'école d'Athènes sous les Antonins ; il nous a même transmis quelques échantillons de leur manière et quelques lignes de leurs plus beaux discours. C'est assez pour nous faire connaître les défauts de leur style et l'insuffisance de leur pensée; c'est trop peu pour que nous puissions nous expliquer le prestige immense qu'ils exerçaient sur leurs contemporains.

Dans la foule des sophistes qui défilent dans le

(1) Aristide, édition Canter, part. II, 1, 2, 3.

livre de Philostrate, un homme, à Athènes, se distingue non-seulement par son génie, qui fut supérieur, nous dit-on, mais encore plus par l'influence politique qu'il exerça et qu'il dut, en partie à son mérite, en partie aux immenses richesses dont il disposait. C'est le fameux Hérode Atticus, qui est comme le personnage saillant de l'histoire de la Grèce au second siècle, et presque le seul que le temps n'ait pas plongé dans l'oubli. Ses œuvres littéraires ont péri; mais quelques-uns des monuments dont il décora la Grèce subsistent plus ou moins intacts, et protégent sa mémoire.

Hérode Atticus (1) sortait d'une famille illustre d'Athènes. Son aïeul, Hipparque, avait été ruiné par une confiscation dont les motifs sont restés obscurs. Son père, Atticus, trouva dans un champ qui lui appartenait un trésor immense. Nerva régnait alors : c'était un bon prince, mais Atticus était prudent. Il écrivit à l'empereur : « — J'ai trouvé un trésor. — Use de ce que tu as trouvé, répondit Nerva. — Le trésor est excessif, récrivit le sage Atticus. — Eh bien ! abuses-en, » répliqua l'empereur. Atticus se le tint pour dit. Ayant épousé ensuite une femme presque aussi riche que lui-même, il laissa en mourant, à son fils Hérode, une fortune qui rivalisait avec les plus considérables de Rome.

Atticus était prodigue et fastueux : il légua par testament une rente d'une mine à chaque ci-

(1) **Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 1.**

toyen athénien. L'exécution stricte du testament aurait sans doute ruiné Hérode; il temporisa, fit des difficultés pour payer, puis proposa aux citoyens de lui donner quittance contre cinq mines une fois payées. Les Athéniens, toujours besoigneux et pressés d'argent, acceptèrent ce mauvais marché. La chose ainsi réglée, Hérode exhiba les billets de tous ceux à qui son père avait prêté de l'argent : il se trouva qu'il en avait prêté à tout le monde. Hérode compensa les dettes avec les créances et finit par ne payer qu'une somme insignifiante. Il eut beau, par la suite, combler de bienfaits Athènes et toute la Grèce, les Athéniens ne lui pardonnèrent jamais. Il couvrit pourtant le sol de son pays de constructions utiles ou magnifiques : un stade de marbre et un théâtre à Athènes ; un théâtre à Corinthe ; un stade à Delphes ; un aqueduc à Olympie ; des thermes aux Thermopyles. La ville d'Oricum fut relevée ; des rentes perpétuelles furent assurées à la ville d'Athènes et à beaucoup d'autres ; cent fondations utiles instituées en divers lieux. Jamais fortune princière ne fut mieux dépensée. Mais les Grecs ont la haine tenace ; et tandis qu'Hérode construisait à Athènes un théâtre admirable en mémoire de sa femme Régille (1), dont la mort le laissait inconsolable, on l'accusait à Rome, probablement sur une dénonciation partie d'Athènes, d'avoir battu Régille jusqu'à la faire mourir. Peu

(1) V. les Inscriptions grecques du Louvre, par W. Frœhner, n° 7 et 8 (Inscriptions triopéennes).

d'hommes furent plus malheureux dans leurs affections. Il perdit, après Régille, deux filles qu'il aimait avec passion, Panathénaïs et Elpinicé. Il ne lui resta qu'un fils presque idiot, auquel on eut beaucoup de peine à enseigner la lecture. Hérode avait imaginé de lui donner vingt-quatre compagnons de son âge, qui représentaient chacun une lettre de l'alphabet. On les faisait manœuvrer devant l'enfant, pour lui apprendre l'art d'épeler et de former des mots. La méthode était magnifique et coûteuse. Etait-elle bonne? On est tenté d'excuser le fils d'Hérode Atticus d'avoir su lire un peu tard (1).

Marc-Aurèle couvrit Hérode d'une protection qui ne se démentit jamais (2). Les accusations dont les Athéniens poursuivirent leur concitoyen ne purent lui enlever la faveur de ce prince, qui trouvait le temps de correspondre avec son protégé. Mais Hérode n'avait pas été moins bien vu d'Antonin, qui l'avait même fait consul (en 143). Peu auparavant, il avait été archonte à Athènes, et, antérieurement, il avait rempli en Asie, pour l'empereur Adrien, une mission politique de haute confiance. Marc-Aurèle le mit à la tête de l'organisation officielle qu'il donna aux écoles d'Athènes. Hérode, en effet, n'avait pas abusé de la richesse pour se dispenser du travail. Il

(1) Antonin le fit pourtant patricien romain. V. W. Frœhner, inscriptions du Louvre, p. 21, et la 2e inscription triopéenne, vers 23.

(2) Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 1. Lucius Vérus, collègue de Marc-Aurèle, avait été disciple d'Hérode Atticus.

avait poursuivi en Grèce, en Asie, les études les plus brillantes, sous les maîtres les plus renommés du temps, Scopélien, Polémon, Favorinus, et il était devenu lui-même un des sophistes les plus admirés de son temps. Il eut d'illustres élèves : Adrien de Tyr, Pausanias, Aulu-Gelle. La faveur des jeunes gens le vengeait à Athènes des déboires que lui infligeaient les citoyens. Dans la ville, à Marathon, à Képhissia, où étaient ses maisons de campagne, la jeunesse le suivait en foule. Le caractère de son talent était la finesse et la correction; c'était un homme d'esprit, et de l'esprit le plus agréable. Il devait à la fortune le privilége d'avoir embrassé sa profession par goût plutôt que comme un métier. Il était dur pour ceux qui vendaient de l'éloquence comme ils auraient vendu autre chose. Aulu-Gelle raconte qu'un jour il fut abordé « par un homme vêtu d'un long manteau, portant les cheveux longs, la barbe longue jusqu'à la ceinture, et qui lui demanda de l'argent pour acheter du pain. Hérode lui dit : « Qui es-tu ? » L'homme, d'un air et d'un ton insolent, répondit qu'il était philosophe, et qu'il s'étonnait qu'on lui demandât ce qui se voyait bien. « Je ne vois qu'une barbe et un manteau, répondit Hérode; « je ne vois pas de philosophe (1). »

Il mourut à soixante et dix ans, à Marathon, où il était né. Il avait témoigné le désir d'y être enseveli, mais ses disciples enlevèrent son corps et le rappor-

(1) Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, IX, 2.

tèrent comme en triomphe à Athènes. Un distique inscrit sur sa tombe, disait que sa réputation s'était étendue jusqu'aux limites du monde. Le plus illustre de ses disciples, au moins dans l'opinion des contemporains, Adrien de Tyr, prononça son oraison funèbre.

Celui-ci, dont on a tant parlé il y a dix-sept cents ans qu'il faut bien dire quelques mots sur lui au moins (1), était venu à Athènes dès l'âge de dix-huit ans et y avait conquis rapidement une renommée si grande, que Marc-Aurèle, sans l'avoir entendu auparavant, lui conféra une chaire de philosophie, ou, comme on disait, le *trône des jeunes*. Plus tard, l'empereur vint à Athènes. Il voulut juger lui-même du mérite d'Adrien, et lui fit traiter devant lui un sujet que lui-même avait indiqué. Telle fut sa satisfaction, qu'il accabla le sophiste des faveurs les plus exagérées ; lui accordant à la fois la préséance dans l'école, l'immunité des charges, l'entretien de sa maison aux frais du public, et lui prodiguant en outre l'argent, les chevaux, les esclaves, et « toutes les distinctions qui peuvent illustrer un homme, » dit Philostrate. Adrien n'avait pas une modestie à l'épreuve de tant de faveurs ; mais il eut le rare bonheur d'être insolent dans la fortune et de rester populaire. Il avait toujours eu bonne opinion de lui-même ; sa première parole dans sa chaire avait été

(1) Inscript. du Louvre 7 et 8. Anthologie, trad. Dehèque, t. II, p. 214, 358.

celle-ci : « De nouveau, Athéniens, les lettres vous arrivent de Phénicie. » Il venait de Tyr, comme Cadmus, à qui les Grecs, disait-on, devaient leur alphabet. Cette boutade impertinente plut dans sa bouche. Il ne paraissait en public que magnifiquement paré ; sa robe était relevée de pierres précieuses. Un char à rènes d'argent l'amenait à l'école où il faisait ses cours, « et la foule, » dit Philostrate, « l'accompagnait avec autant de vénération que s'il eût été le grand prêtre d'Eleusis. » Il se faisait pardonner ses manières hautaines par sa libéralité, même par la facilité de son humeur ; car, à condition de garder son rang, il se mêlait volontiers aux jeux, aux festins, aux chasses, à tous les plaisirs publics. Enfin, il sut se faire aimer, tâche où Hérode avait échoué. Quand il fut mort à Rome, sous l'empereur Commode, qui se l'était attaché, beaucoup des Grecs ne pouvaient encore rappeler son nom sans verser des larmes. Il àvait fait école par ses travers autant que par son éloquence ; et les uns tâchaient d'imiter les inflexions de sa voix, les autres son geste. Les moins habiles copiaient du moins ses costumes. Tous ses discours sont perdus, mais son caractère laisse deviner, et Philostrate d'ailleurs nous confirme que le trait saillant de son talent oratoire était la magnificence et l'éclat (1).

Nommons au moins les plus fameux parmi les contemporains d'Hérode Atticus et d'Adrien, en

(1) Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 10.

Grèce. C'est Favorinus (1), Gaulois, natif d'Arles. Les Athéniens lui avaient érigé une statue qu'ils renversèrent en apprenant qu'il avait déplu à l'empereur Adrien. « Plût aux dieux, » dit-il assez finement, « qu'ils n'eussent pas fait pis envers Socrate ! »

C'est Polémon de Laodicée; sa vanité n'avait pas de bornes. En parlant pour la première fois à Athènes, il débutait ainsi : « On vous représente, Athéniens, comme des auditeurs d'un goût assez délicat. Je vais bien voir (2). »

C'est Philager le Cilicien, plus audacieux encore; il souffleta un jour un auditeur qui s'était endormi à son cours, et outrepassa tellement les limites de l'insolence habituelle aux sophistes qu'il ne put rester à Athènes (3).

Quelques sophistes, qui brillaient dans d'autres provinces, ne firent que traverser la Grèce. Tel fut Alexandre de Séleucie, qui fit assaut d'éloquence avec Hérode Atticus dans le théâtre d'Agrippa, au Céramique. La scène est racontée par Philostrate (4). Alexandre avait choisi pour sujet : « On conseille aux Scythes de fuir le séjour des villes, où ils ne font que languir. » Philostrate cite les pensées les plus saillantes : « Que les Scythes gardent leur vie errante. Les eaux courantes sont les plus pures. » Et la fin :

(1) Philostrate, I, 8.
(2) *Id.*, I, 25.
(3) *Id.*, II, 8.
(4) *Id.*, II, 5.

« La ville, c'est la prison où l'on étouffe. Ouvrez les portes; je veux respirer. » Hérode riposta en traitant ce sujet : « Les Athéniens, blessés en Sicile, demandent à mourir de la main de leurs compagnons d'armes. » — Quand il s'écria, dit Philostrate : « O Nicias, ô notre père, ainsi puisses-tu revoir Athènes ! » Alexandre vaincu, l'interrompit en disant : « Hérode, nous tous sophistes, nous ne sommes que la monnaie d'Hérode (1). »

Mais le plus illustre de ces sophistes étrangers qui visitèrent Athènes sans s'y fixer, est assurément Ælius Aristide, de Mysie, qui étudia à Smyrne, à Pergame, à Athènes, sous Hérode, et enseigna à Smyrne. Nul n'a été plus admiré; on l'appelait Démosthène; on lui érigeait des statues dans toutes les villes ; il a encore une statue au Vatican, et on lit une inscription en son honneur au musée de Vérone. Il nous reste de lui cinquante-cinq discours dont la lecture offre assurément de l'intérêt, mais dont les défauts sont trop grands pour que la postérité souscrive aux éloges exagérés de ses contemporains. Cette éloquence qui s'exerçait dans le vide ne pouvait guère donner mieux, convenons-en; et il était difficile d'imiter plus agréablement Démosthène; mais n'était-il pas puéril de prétendre à le faire revivre dans un état social où il n'y avait plus ni peuple à convaincre ni liberté à défendre?

L'assistance aux leçons des maîtres officiels était

(1) Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 5, 9.

gratuite : il semble du moins que les disciples n'étaient tenus envers eux qu'à quelques présents de politesse ou d'amitié. Mais avant la création des chaires impériales, les maîtres avaient fait naturellement payer leur éloquence et leurs leçons ; et ceux qui n'eurent pas le bonheur de figurer sur la liste des professeurs de l'Etat durent continuer sans doute à vivre de rétributions privées. Il va sans dire que le salaire variait selon le mérite, ou plutôt selon la vogue du professeur ; nous n'avons sur ce point que des documents peu explicites. Certains maîtres étaient payés à l'année ; d'autres consentaient à une sorte d'abonnement illimité qui permettait à leurs disciples de vieillir au pied de la même chaire sans renouveler leur droit d'entrée. Ainsi, Procule de Naupacte, au dire de Philostrate, ayant quitté sa patrie, qu'agitaient des dissensions violentes, s'était refugié à Athènes pour y jouir en paix de sa grande fortune et y faire admirer sa libéralité. Elle n'allait pas, toutefois, jusqu'à donner gratuitement ses leçons ; mais pour une somme de cent drachmes, une fois payées (quatre-vingt-treize francs), ses disciples pouvaient l'écouter jusqu'à sa mort, et ils avaient, en outre, la jouissance de sa bibliothèque. Il maintenait dans son école une police sévère, qui faisait contraste, dit le biographe, avec le tumulte et le désordre qui régnaient autour des autres chaires (1).

Les disciples, en effet, hommes faits pour la plu-

(1) Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 21.

part, et qui n'étaient contenus ni par un enseignement régulier, ni par une discipline établie, devaient former dans Athènes une foule assez turbulente. Ce que nous savons d'eux, cependant, nous permet d'affirmer que presque tous étaient remplis d'un désir sincère d'apprendre et de savoir. C'est l'un des traits persistants du caractère grec; et ce trait est sensible encore de nos jours.

Entre les hommes qui ne furent à Athènes qu'en qualité d'élèves, les plus connus sont, pour cette époque, Apulée, de Madaure en Afrique, et Aulu-Gelle, de Rome, le compilateur intelligent et fin qui écrivit les *Nuits Attiques*. Dans ce livre, on voit peinte avec des traits épars mais vifs, la vie que ses compagnons et lui menaient en Grèce, à l'époque où Hérode Atticus leur servait de patron. « Ce sophiste, » dit Aulu-Gelle (1), « nous invitait souvent, Servilianus et moi, avec plusieurs autres Romains venus en Grèce pour y achever l'éducation de leur esprit. Nous nous réunissions dans sa villa de Képhissia, pour y chercher un refuge pendant les grandes chaleurs de l'été ou de l'automne; les bois y étaient épais, les bâtiments frais, grâce à leur exposition, les bains somptueux, les eaux abondantes; ce n'étaient partout que chants d'oiseaux et murmures de cascades. »

Leur régime était modeste. « Le philosophe Taurus, » dit Aulu-Gelle, « nous recevait à sa table à Athènes, le plus souvent vers le soir, à l'entrée de

(1) Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, I, 2, XVII, 9; XVIII, 2.

la nuit. C'est l'heure du souper en Grèce. Une marmite de lentilles d'Egypte, mêlées de citrouilles hâchées menu, formaient tout le fond du repas, où de nombreux convives étaient réunis. » Leurs distractions favorites, pour nous sembler un peu puériles, étaient au moins assez innocentes. « Nous célébrions les saturnales à Athènes, avec une gaieté modeste, » dit Aulu-Gelle, « non pour donner relâche à notre esprit, car lui donner relâche, selon Musonius, c'est l'abandonner (jeu de mots sur les verbes *remittere*, *amittere*), mais pour lui procurer une aimable distraction par des conversations amusantes, aussi honnêtes qu'agréables. La même table réunissait un certain nombre de Romains venus en Grèce pour y entendre les mêmes leçons et suivre les mêmes maîtres. Celui qui donnait le repas à son tour déposait sur la table un livre grec ou latin de quelque vieil auteur, avec une couronne de laurier, pour être donnée en prix à toute question bien résolue; puis, il posait autant de questions qu'il y avait de convives. Le sort distribuait aux convives les rangs et les questions. Chaque question résolue obtenait la couronne et le prix; non résolue, elle était proposée au suivant, dans l'ordre que le sort avait désigné, à la ronde. Si personne ne trouvait la réponse, la couronne était dédiée au dieu de la fête. Les questions roulaient sur le sens de quelque pensée d'un vieux poëte, d'une obscurité piquante sans être inintelligible, ou sur un fait historique très-reculé, ou sur l'explication d'une opinion philosophique mal débrouillée,

ou sur la solution d'un sophisme captieux, ou sur la définition d'un mot étrange et rare, ou sur la forme d'un temps difficile tiré d'un verbe connu. » Aulu-Gelle cite plusieurs de ces énigmes, généralement assez niaises. La plus célèbre est la plus sotte : « vous avez ce que vous n'avez pas perdu. Or, vous n'avez pas perdu de cornes ; donc, vous avez des cornes. »

Quoique les étrangers fussent en majorité parmi les auditeurs nombreux qui se pressaient au pied des chaires de rhétorique et de philosophie, il ne faudrait pas croire que les Athéniens fussent devenus indifférents à cet enseignement qui faisait la gloire de leur ville. La jeunesse attique se mêlait à celle qui était accourue de toutes les parties du monde ; si elle était peu nombreuse, c'est qu'Athènes était beaucoup moins peuplée qu'au temps de sa puissance. On sait que les jeunes gens de condition libre et nés citoyens, passaient une année, vers l'âge de dix-huit à dix-neuf ans, dans l'*éphébie*, sorte d'association, où ils étaient astreints, sous des maîtres désignés par l'Etat, à divers exercices communs, tels que d'assister aux assemblées politiques et aux fêtes religieuses, de manier les armes, de faire aux environs de la ville des courses, des campements, des reconnaissances ; enfin de suivre avec assiduité les cours de rhétorique et de philosophie, ainsi que ceux de musique. Ils se rendaient en corps à ces leçons, et plusieurs inscriptions disent qu'ils y donnaient l'exemple de la bonne tenue. Ils ne sortaient pas de l'*éphébie* sans prendre part à

un concours et subir un examen que présidait le *stratége des armes* (1).

Les catalogues des éphèbes, conservés par les inscriptions, n'indiquent pas (pour la période du second siècle après Jésus-Christ) plus de soixante et quinze à cent éphèbes, selon les années (2). Tel est donc, sauf quelques abstentions, le nombre total des jeunes citoyens attiques de dix-huit à dix-neuf ans, à l'époque des Antonins. Il n'est pas douteux que les étrangers du même âge ne fussent beaucoup plus nombreux. On voit à quel point la population de l'Attique restait inférieure en nombre à celle qu'avait renfermée la même province au temps de Périclès; malgré la prospérité relative que le règne bienfaisant des Antonins avait ramenée en Grèce. En admettant que presque tous les citoyens, se conformant à la loi, envoyassent leur fils à l'éphébie (3), un chiffre de cent éphèbes, c'est-à-dire de cent jeunes gens âgés de dix-huit à dix-neuf ans, ne suppose pas plus de douze à treize mille Attiques, de condition libre, auxquels il faut ajouter les étrangers (*métèques*) et les esclaves, pour obtenir le chiffre total des habitants de la province. A supposer qu'il y eût toujours,

(1) V. Albert Dumont, *La population de l'Attique*, dans le *Journal des Savants*, décembre 1871. Du même, *Essai sur la chronologie des Archontes*, un vol. in-8, Didot, 1870.

(2) Dumont, *La population de l'Attique*, p. 642.

(3) Ce qui n'est, il est vrai, nullement prouvé. M. Dumont, en supposant un dixième d'abstentions, reste probablement très-au-dessous de la vérité.

comme au temps de Périclès (1), un métèque pour deux Athéniens, et cinq esclaves pour un homme libre, Athénien ou étranger, douze mille cinq cents citoyens supposent six mille deux cent cinquante métèques, et quatre-vingt treize mille sept cent cinquante esclaves, en tout cent douze mille cinq cents habitants, au lieu de six cent mille que renfermait l'Attique au temps de Périclès (2). Mais il est probable qu'à l'époque des Antonins, il y avait en Attique beaucoup plus qu'un métèque pour deux Athéniens ; car tous les documents s'accordent pour prouver l'immense affluence des étrangers à Athènes dans ce temps; et beaucoup moins de cinq esclaves pour un habitant libre, car l'appauvrissement général de la population avait dû diminuer non-seulement le nombre absolu, mais la proportion relative des esclaves. Dans quelle mesure l'augmentation du chiffre des métèques faisait-elle compensation à la diminution du chiffre des esclaves? c'est ce qu'il est impossible d'évaluer.

(1) C'est la proportion adoptée par Boeckh.

(2) La table de Deparcieux compte en France 17,883 jeunes gens des deux sexes de dix-huit à dix-neuf ans pour 1 million d'habitants. V. *Annuaire du bureau des longitudes*, pour 1870, p. 283.

CHAPITRE XVII.

LA GRÈCE AU TROISIÈME SIÈCLE.

(193-310 ap. J.-C.)

La Grèce avait paru renaître sous les Antonins. Elle avait joui d'une certaine prospérité matérielle; elle avait eu sa part dans le bonheur qu'une paix universelle apportait à l'empire. Elle avait jeté un grand éclat dans les lettres et dans les arts; elle avait encore enfanté quelques hommes. Cette renaissance apparente était le dernier effort d'une société vieillie. Un siècle stérile et agité, un siècle que déchirent à la fois les guerres civiles et l'invasion barbare, succède à la période brillante des Antonins.

Les dynasties purement militaires qui gouvernèrent l'empire entre Septime Sévère et Dioclétien ne pouvaient être que funestes à la Grèce ; sa prospérité dépendait avant tout de celle des lettres et des études, dernier souci de ces soldats grossiers. Cependant

Spartien nous apprend que Sévère dans sa jeunesse avait été amené à Athènes « par le désir de connaître les écoles de cette ville, ses mystères, ses monuments magnifiques. Mais il reçut des Athéniens certains outrages » (l'historien ne s'explique pas davantage) « qui le rendirent leur ennemi ; et il se vengea en diminuant leurs priviléges, lorsqu'il fut devenu empereur (1). » D'ailleurs, la Grèce, avait sans doute, avec le reste de l'Orient, soutenu le rival de Sévère, Pescennius Niger.

Sous le successeur de Septime Sévère, Caracalla, un fait important dut amener dans tout l'empire, comme dans l'Achaïe, des résultats considérables ; je veux parler de l'extension du droit de cité romaine à tous les habitants libres de l'empire. Nous sommes malheureusement presque réduits à des hypothèses sur un événement de cette gravité.

Nous savons qu'à l'époque où Auguste organisa pour la première fois la conquête du monde, il y avait dans l'empire des conditions fort diverses, au point de vue politique et civil, et inégalement avantageuses. Au-dessus de l'esclave, on pouvait distinguer, parmi les hommes qualifiés de libres, le sujet, le tributaire, l'allié, le fédéré, le colon, le citoyen de droit italien, le citoyen de droit latin, le citoyen romain. Est-il nécessaire d'expliquer l'avantage qu'il y avait à obtenir ce dernier titre par lequel on acquérait la plénitude des droits civils et politiques ? Ces

(1) Spart., *Sept. Sévère*, III. Cf. Dion Cassius.

derniers semblaient de moins en moins importants, il est vrai, à mesure que la monarchie devenait plus absolue; mais les droits civils devaient paraître de plus en plus précieux, à mesure que s'étendait et se compliquait la science du droit et de la jurisprudence. Etre citoyen romain était le seul moyen d'échapper à la domination illimitée du proconsul et aux charges spéciales qui pesaient sur les provinciaux. Tous les moyens furent employés par ceux-ci pour obtenir ce titre. Le plus curieux consistait à se vendre comme esclave à un citoyen romain pour être affranchi aussitôt par lui; car l'affranchi d'un citoyen était citoyen lui-même. Les empereurs, les uns par politique, les autres par faiblesse, ceux-là par avarice et ceux-ci par bonté, propagèrent de plus en plus le titre de citoyen : il y avait eu quatre millions de citoyens romains sous Auguste. Il y en eut sept millions sous Claude. En retranchant du nombre des habitants de l'empire les esclaves, les femmes, les enfants, on est induit à penser qu'à la fin du second siècle la moitié au moins des hommes libres étaient déjà citoyens.

« Il arriva ainsi naturellement, » dit M. Fustel de Coulanges dans sa belle étude sur la cité antique, « qu'après quelques générations, il y eut dans chaque ville grecque un assez grand nombre d'hommes, et c'étaient ordinairement les plus riches, qui ne reconnaissaient ni le gouvernement, ni le droit de cette ville. Le régime municipal périt ainsi lentement comme de mort naturelle. Il vint un jour où la cité

fut un cadre qui ne renferma plus rien; où les lois locales ne s'appliquèrent presque plus à personne ; où les juges municipaux n'eurent plus de justiciables » (il y a là naturellement quelque hyperbole).

« Enfin, quand huit ou dix générations eurent soupiré après le droit de cité romaine, et que tout ce qui avait quelque valeur l'eut obtenu, alors parut un décret impérial qui l'accorda à tous les hommes libres sans distinction. »

« Ce qui est étrange ici, c'est qu'on ne peut dire avec certitude ni la date de ce décret, ni le nom du prince qui l'a porté. On en fait honneur avec quelque vraisemblance à Caracalla, c'est-à-dire à un prince qui n'eut jamais de vues bien élevées; aussi ne le lui attribue-t-on que comme une simple mesure fiscale. »

Dion Cassius dit que Caracalla donna à tous les habitants de l'empire le droit de cité pour généraliser l'impôt du dixième sur les affranchissements et sur les successions.

« On ne rencontre guère dans l'histoire, » continue M. Fustel de Coulanges, « de décret plus important que celui-là. Il supprimait la distinction qui existait depuis la conquête romaine entre le peuple dominateur et les peuples sujets. Il faisait même disparaître la distinction, beaucoup plus vieille, que la religion et le droit avaient marquée entre les cités... Si ce décret n'a pas frappé les contemporains et n'a pas été remarqué de ceux qui écrivaient alors l'histoire, c'est que le changement dont il était l'expression légale était achevé depuis longtemps. L'inégalité entre les citoyens et

les sujets s'était affaiblie à chaque génération et s'était peu à peu effacée. Le décret put passer inaperçu sous le voile d'une mesure fiscale. Il proclamait et faisait passer dans le domaine du droit ce qui était déjà un fait accompli.... A partir de ce temps-là, tout ce qui faisait partie de l'empire romain depuis l'Espagne jusqu'à l'Euphrate forma véritablement un seul peuple et un seul Etat. La distinction des cités avait disparu ; celle des nations n'apparaissait encore que faiblement. Tous les habitants de cet immense empire étaient également Romains. Le Gaulois abandonna son nom de Gaulois et prit avec empressement celui de Romain ; ainsi fit l'Espagnol, ainsi fit l'habitant de la Thrace et de la Syrie. Il n'y eut plus qu'un seul nom, qu'une seule patrie, qu'un seul gouvernement, qu'un seul droit. » La cité romaine était devenue « la réunion d'une douzaine de grands peuples sous un maître unique (1). »

Jamais conception aussi vaste ne se réalisa dans un état politique aussi menacé. A l'heure même où l'empire accomplissait, sans en avoir pleine conscience, l'œuvre qui avait été sa raison d'être et de durer depuis trois siècles, le vice de l'institution césarienne apparaissait dans sa gravité menaçante. La monarchie absolue était en train d'aboutir à l'anarchie militaire.

(1) V. Inscriptions du Louvre, catal. Frœhner, n° 430. Catalogue des vainqueurs dans les *philadelphies* et les *athénées*, fêtes célébrées à Athènes sous Caracalla. Beaucoup de noms sont romains.

L'unité de l'empire romain, depuis trois ou quatre siècles, reposait sur la crainte et le respect du nom romain. Le culte de Rome, culte d'admiration, culte d'effroi, avait été le seul lien des nations. Mais ce culte était ébranlé depuis longtemps par l'institution monarchique et impériale, qui cherchait sa force et son point d'appui dans les provinces et dans les armées plutôt que dans la capitale. Le décret de Caracalla lui porta le dernier coup en proclamant que tout le monde était romain, car, dès lors, il n'y avait plus de Rome. L'égalité de tous les peuples, ainsi proclamée, semblait consolider l'unité de l'empire. Erreur, car ce qui élevait tous les peuples au même rang les séparait du même coup, puisqu'ils n'étaient liés que par le respect commun d'un peuple supérieur. Assurément, l'humanité avait fait un pas en avant; mais l'empire s'était tué lui-même. Jetez les yeux sur la chronologie des successeurs de Caracalla. Cent quatre-vingts ans nous séparent encore de la grande invasion barbare et du partage définitif de l'empire entre les fils de Théodose. Mais, durant ce laps de temps, c'est à peine si l'empire obéit pendant quarante années à un maître unique.

L'anarchie et les désastres du troisième siècle ont tenu à plusieurs causes. L'édit de Caracalla est une de ces causes; car toutes les parties de l'empire, affranchies de la suprématie romaine, tendirent désormais à se dissoudre et à faire tourner isolément, au profit des nationalités comprimées plutôt qu'étouffées, l'égalité qui leur était rendue. Mais le mal était

encore ailleurs, et plus au fond, dans l'abaissement des caractères, dans l'affaiblissement des âmes après deux ou trois siècles de despotisme, dans ce qu'on pourrait appeler le désarmement matériel et moral des citoyens.

N'envisageons que la Grèce et voyons l'état où Rome avait réduit ce pays, autrefois si brave et si fier. Toutes les forteresses, toutes les citadelles ont été démantelées; les passages difficiles, comme les Thermopyles et l'isthme de Corinthe, ces portes du pays, sont « tout grands ouverts à tout le monde, » selon l'expression de Strabon. Tous les citoyens ont été désarmés avec un soin jaloux. Déjà les mœurs leur interdisent, et bientôt les édits de Dioclétien leur interdiront l'accès des armées. Plus tard, le code Théodosien défendra que tout citoyen possède aucun autre instrument dangereux que ces petits couteaux (*cultellos*) qui ne peuvent faire de blessures (1). Dans toute l'Achaïe il n'y a plus un seul soldat, ni romain, ni provincial; les licteurs du proconsul suffisent à maintenir l'ordre. La paix, rêvée de tout temps par quelques philanthropes, est réalisée par les Antonins. L'empire a désarmé; Auguste a proclamé le territoire assez vaste; on n'ira pas plus loin. Il a tourné l'esprit de ses sujets vers les arts de la paix, vers le commerce, l'étude, les plaisirs. L'empire a désarmé.

Certes, ce serait admirable si c'était sensé. Mais là-

(1) Code Justinien, X, 32, 17; XII, 33, 2. Pandect. XLVII, 6, 2, 2 Novell. 85.

bas, derrière le Danube et derrière le Rhin, il y a un peuple innombrable et belliqueux; cent tribus avides et qui n'ont pas désarmé; la barbarie germaine guette depuis trois cents ans la civilisation gréco-latine et attend l'heure favorable pour la dévorer. Il est vrai qu'aux frontières quatre cent mille hommes gardent l'empire; et ces légions, tant qu'elles seront commandées par Germanicus ou Marc-Aurèle, seront encore invincibles. Mais où se recrutent ces forces auxquelles est confié le salut de cent millions d'hommes, plongés dans la paix? Pour la plus grande partie, chez la barbarie elle-même et parmi les nations soi-disant soumises et soi-disant fidèles, qui font sur les frontières une ceinture à l'empire. Il n'y a plus assez de vigueur au cœur, à Rome, en Italie, en Grèce, pour qu'il y naisse des soldats. Les derniers venus dans l'alliance romaine seront donc chargés de la défense commune; auxiliaires ou mercenaires, ce sont les Barbares qui protégeront contre les Barbares les Romains dégénérés. Ainsi le veut la mollesse des citoyens, et encore plus la défiance des empereurs.

Derrière ce cordon de légions, il n'y a plus rien. Percez cette ligne mince et tout l'empire est en proie. En vérité, c'est un prodige que Rome n'ait été prise qu'en 410. La supériorité de la discipline et des armes a prolongé la lutte; mais le dénoûment était fatal. Des tribus très-aguerries et pauvres, envahissant des nations riches et efféminées, devaient vaincre tôt ou tard.

Au troisième siècle, l'empire triomphe encore; il triomphe même au milieu de la guerre civile, pendant que vingt chefs d'armée (l'histoire, exagérant leur nombre, les appela les *trente tyrans*), se proclamaient indépendants et ceignaient un lambeau de pourpre, dans les provinces où ils commandaient. Le désastre de Valérien, vaincu et fait prisonnier par les Perses, avait été comme le signal de cette dislocation générale. Le débile héritier de Valérien, Gallien, ne régna pas même sur l'Italie entière.

En Achaïe, un certain Valens, que Gallien avait fait proconsul, se proclama empereur. Pison qu'on envoya contre lui, se fit lui-même empereur, en Thessalie, sur la route. Valens marcha contre Pison et le tua; puis lui-même fut tué par ses troupes. Telle fut, au reste, la destinée de la plupart des trente tyrans; ils tuèrent et furent tués tour à tour.

A la faveur de cette effroyable anarchie, les barbares, partout campés devant les frontières et pressés eux-mêmes par d'autres barbares qui venaient derrière eux et marchaient vaguement vers le pays des riches moissons et des butins infinis, tous à la fois, Germains et Goths, vingt hordes diverses, renversant les barrières qui n'étaient plus défendues, inondèrent l'empire romain. La Grèce, cette province la plus méridionale de l'Europe, la Grèce elle-même fut atteinte. Quoiqu'elle ne fût pas plus que les autres en état de défense, il y restait quelques éléments virils. Caracalla avait pu tirer de Sparte de vaillantes

recrues dont il avait formé une *phalange lacédémonienne*. L'empereur Dèce, le premier, prit quelques précautions défensives en Grèce. Il avait mis garnison aux Thermopyles, et chargé de les défendre le brave Claudius, qui fut lui-même empereur dix-huit ans plus tard. Mais on n'avait pu, ou l'on n'avait voulu lui confier que quinze cents hommes dont mille recrues provinciales.

Déjà au second siècle, Plutarque confessait que la Grèce aurait pu à peine fournir trois mille hoplites. Sicyone et Mégare, dit-il, deux petites villes, en envoyaient chacune autant à Platées contre les Perses (1). Il ne faut pas expliquer cet aveu surprenant par la dépopulation du pays, quoique de ce côté le mal fût grand aussi. Mais ce n'étaient pas tant les hommes qui manquaient que les soldats; non que le courage fut tout à fait éteint dans les cœurs, mais l'incapacité militaire encouragée par la politique impériale était absolue. Péril presque aussi grand que l'eût été la lâcheté même.

Ce furent les Hérules qui envahirent les premiers la Grèce où l'on n'avait pas vu depuis trois siècles « la fumée d'un camp ennemi. » Les Hérules étaient une tribu gothique, établie sur les bords du Palus Méotide (mer d'Azof) entre l'embouchure du Don et celle du Dniéper. Au bruit du grand effondrement de l'empire, ils s'embarquèrent sur cinq cents radeaux et voguèrent hardiment devant eux, à travers les

(1) *De def. orac.*, VIII.

flots du Pont Euxin. Ils franchirent le Bosphore et l'Hellespont ; ils vinrent saccager les îles de la mer Egée et les rivages de la Grèce. C'était en 268 ou 269 ; la dernière année du règne de Gallien ou la première année du règne de Claude second.

Byzance, Chrysopolis, Cyzique, Lemnos, Skyros, Corinthe, Sparte et Argos furent pillées tour à tour. Quoique Valérien eût fait relever les murs d'Athènes détruits depuis l'invasion de Sylla en Grèce, la ville fut forcée par les barbares (1) ; les habitants s'enfuirent dans les bois qui couvraient encore les pentes aujourd'hui dénudées du Parnès et du Pentélique. De là, éloignés de la ville au plus de deux ou trois lieues, ils pouvaient voir l'incendie dévorer leurs maisons, et les pillards, dispersés dans la plaine, se charger de riches dépouilles.

A ce spectacle, un homme s'indigna ; et, s'improvisant général, il eut la gloire d'appeler et de conduire à la vengeance les Athéniens, une dernière fois dignes de Salamine et de Marathon. Athénien lui-même, il s'appelait Dexippe. C'était un orateur et un écrivain distingué, quoiqu'il ait effacé l'éclat de ses titres littéraires par la gloire de son heureuse audace et de son patriotisme. Un fragment, qui est parvenu jusqu'à nous de l'*Histoire universelle* qu'il avait composée, renferme le dis-

(1) Zosime, I, 39, 1. — Zonaras, XI. — Syncellus, p. 362, D. — Le continuateur de Dion ; Cédrénus ; Eunape (*Vie de Porphyre*). La date est controversée.

cours qu'il adressa à ses concitoyens, cachés dans les bois, pour les exciter à marcher contre les barbares. Sans doute, cédant au travers des rhéteurs de son temps, il a eu soin, après l'événement, de transformer en une harangue régulière des objurgations improvisées, qui devaient être plus éloquentes, étant plus sincères. Mais le fond du discours est probablement authentique; et on le trouve conforme au langage qu'il convenait de tenir devant un peuple timide, et plus porté à s'abandonner lâchement qu'à concevoir des résolutions vigoureuses. Il ne cesse de répéter aux fugitifs que le grand nombre des barbares les épouvante à tort. Dispersés par toute la plaine, embarrassés de leur butin, sans ordres et sans chefs, ces pillards ne résisteront pas à une attaque imprévue et énergique. D'ailleurs, les Athéniens auront toujours derrière eux le refuge assuré des bois touffus qui les abritent, et où les étrangers ne sauraient pénétrer. Il leur promet, en outre, l'appui de la flotte romaine qui croise en vue des côtes et qui fermera la mer aux barbares.

Ces exhortations réveillèrent le courage des Athéniens. Au nombre de deux mille seulement, ils harcelèrent d'abord les Hérules et leur tuèrent beaucoup de monde. Bientôt l'amiral romain Cléodamos, probablement Grec de naissance, comme son nom l'indique, attaqua et dispersa leur flotte : les Hérules perdirent plus de trois mille hommes, et s'enfuirent de l'Attique en désordre. Ils traversèrent, en se retirant, la Béotie, l'Acarnanie et l'Epire; ils allèrent

se perdre en Illyrie, où l'on croit que l'empereur Claude les détruisit (1).

L'historien anonyme qu'on appelle ordinairement le *continuateur de Dion* raconte que pendant le sac d'Athènes, les Barbares ayant ramassé un grand nombre de livres, voulurent les jeter au feu. L'un d'eux, qui passait pour plus sage que tous les autres, les retint en leur disant : « Pendant que les Romains s'amusent à ces livres, ils oublient la guerre. » Si ce trait n'est pas une simple historiette morale, il faut dire que ce Barbare était fort impertinent. Car on peut être savant et brave à la fois, et Dexippe le prouva aux Hérules en les battant (2).

Aucun nom n'est plus glorieux dans l'histoire de la Grèce au troisième siècle que le nom de ce courageux citoyen. Les débris qui nous restent de ses ouvrages montrent assez un esprit qui n'avait rien de médiocre. Il avait écrit l'histoire des successeurs d'Alexandre, une histoire chronologique universelle jusqu'à la première année du règne de Claude, et le récit de la guerre contre les Scythes, laquelle dura du règne de Dèce à celui d'Aurélien, pendant plus de vingt ans. Nous savons, par Eunape, que Dexippe prolongea sa vie jusqu'au temps de l'empereur Probus, qui périt en 282 (3).

(1) Collect.. Didot, gréco-latine. Frag. des historiens (*Dexippe*, 21, t. III, p. 680.

(2) *Id. Anonymus* (t, IV, p. 196). *Claudius*, 9, 1.

(3) Eunape, *Vie de Porphyre*.

Nous possédons, au musée du Louvre, un monument curieux de la renommée que Dexippe avait conquise. C'est l'inscription que portait la base d'une statue érigée par ses enfants à la gloire de leur père, probablement après sa mort. Dans la longue énumération de ses mérites, il n'est pas question de la victoire qu'il fit remporter à ses concitoyens ; cependant, le texte même de l'inscription ne permet guère de douter qu'elle ait été composée postérieurement à l'invasion barbare, et sans doute après la mort de Dexippe.

Voici la traduction de cette inscription :

« Avec la permission du conseil de l'Aréopage et du conseil des sept cent cinquante, et du peuple des Athéniens, à Publius Herennius Dexippos, fils de Ptolémée, du dème d'Hermos, orateur, historien, qui a exercé parmi les Thesmothètes la fonction d'archonte-roi et celle d'archonte-éponyme, qui a présidé les assemblées générales, qui a siégé comme juge aux grandes Panathénées, homme très-saint et issu de maison sacerdotale, ses enfants, à cause de sa vertu.

Ce qui suit est en vers dans le texte.

« La terre de Cécrops a engendré beaucoup d'hommes très-illustres par leur courage et leur éloquence, et éminents par leur prudence.

» Entre autres Dexippe, qui, ayant recueilli la longue histoire de tous les siècles, l'a racontée avec véracité.

» Ayant vu lui-même certains faits, il a puisé les

autres dans les livres et parcouru ainsi toutes les voies de l'histoire.

» Homme très-illustre qui, portant au loin le regard infatigable de son esprit, a connu les événements de tous les temps.

» Sa renommée est très-éclatante en Grèce, et sans cesse refleurit l'éloge qu'on décerne à son histoire.

» C'est pourquoi les enfants de cet illustre père ont érigé son image faite de marbre en témoignage de leur reconnaissance (1). »

Si la seconde partie de cette inscription est intéressante par les détails qu'elle nous donne sur le personnage et la renommée de Dexippe, la première partie, plus précieuse encore, nous fait voir que toutes les institutions d'Athènes antique subsistaient encore dans cette ville à la fin du troisième siècle.

La victoire de Dexippe est le dernier acte et comme l'épisode de la longue et glorieuse histoire militaire d'Athènes. Un siècle plus tard, la Grèce essuya l'invasion d'Alaric, mais sans oser se défendre. Par une coïncidence bizarre, la nation barbare que les Athéniens venaient de repousser si bravement était celle des Hérules, qui devaient, deux cents ans après Dexippe, mettre fin à l'empire d'Occident et déposer, au profit de leur chef Odoacre, le dernier empereur romain, l'obscur enfant qui s'appelait Romulus Augustule.

(1) *Corpus Inscript græc.*, I, 380, 439. Inscriptions du Louvre (Catalogue Frœhner), n° 119.

Nous n'avons vu qu'un coin du tableau de la première grande invasion barbare; c'est l'incursion des Hérules en Achaïe. L'histoire générale de cette invasion offrirait dans les autres provinces des scènes analogues. Partout les Barbares trouvèrent l'empire désarmé, surpris, étonné; ils remportèrent de faciles succès, firent un grand butin et infligèrent de cruels désastres. Mais, à la fin, le désordre se mit dans leurs armées sans discipline, et l'organisation romaine triompha, non sans peine, de leur nombre et de leur audace. Il faut aussi, pour expliquer la victoire des Romains et en particulier le succès des Athéniens, ne pas oublier que l'invasion du troisième siècle eut encore le caractère d'une incursion momentanée, mais non celui d'une émigration générale, comme furent les grandes invasions du siècle suivant. Les Barbares, au temps de Gallien, entrèrent dans l'Empire avec l'idée de piller autant qu'ils pourraient faire, puis de s'en retourner chez eux; non pas, comme au temps de Valens, avec la volonté arrêtée d'obtenir des terres, un établissement dans l'Empire et de ne jamais revenir sur leurs pas, vers les froides et incultes régions d'où ils étaient sortis. Combien cette différence dans leurs projets rendit leur premier choc moins terrible et leur marche plus capricieuse! Une horde de pillards, si nombreuse qu'on la suppose, est toujours plus aisée à repousser qu'un peuple armé qui émigre et s'avance obstinément, irrésistiblement, sans pouvoir ni vouloir faire en arrière un seul pas.

Les Barbares du troisième siècle furent donc vaincus, en Grèce et ailleurs, pour deux motifs. D'abord, les Romains (et sous ce nom il faut entendre désormais tous les peuples de l'Empire entre lesquels les vrais Romains ne forment plus qu'une minorité sans force et sans talent, à tel point que nulle ville n'est dès lors plus faible que Rome), les Romains avaient encore la supériorité des armes et celle de l'organisation. Ensuite les Barbares furent vaincus, surtout parce qu'ils ne tenaient pas à vaincre, mais à piller. L'idée d'occuper l'empire n'était pas encore entrée dans leur esprit. Plus tard, ils voudront y entrer, avant de songer à le renverser. Un édifice comme l'empire romain ne s'abat ni en un jour, ni en un siècle. Après que toutes ses ressources furent épuisées, l'admiration et l'effroi qu'il avait inspirés au monde suffirent encore longtemps à protéger sa faiblesse.

Les incursions du troisième siècle eurent même un succès plutôt favorable que funeste à l'empire. Elles réveillèrent les cités de leur torpeur et secouèrent l'apathie où la longue paix de l'ère antonine avait engourdi le monde romain. Il y eut un moment, vers la fin du troisième siècle, où peut-être il était encore temps de guérir l'empire romain ou de prolonger du moins son existence de plusieurs siècles. Il y eut une heure où les citoyens, avertis de la gravité d'un péril qu'ils n'avaient fait que soupçonner jusque-là, s'offrirent à redevenir soldats et à sauver eux-mêmes la patrie. Les empereurs ne le voulurent pas.

Nous avons vu les Athéniens, un moment effrayés, rappeler leur antique valeur et chasser les barbares. Cet exemple n'est pas unique. La même année, un parti de Goths s'étant avancé à travers la Lombardie et la Toscane jusqu'en vue de Rome, le Sénat entier s'arma, s'enrôla dans les gardes; et ce mouvement national fit reculer les envahisseurs. Gallien prit de l'ombrage et craignant, dit Aurélius Victor (1), que l'aristocratie ne ressaisît le commandement militaire, il fit défense aux sénateurs de paraître dans les armées. Le Sénat se soumit; car cette interdiction, qui blessait de vieilles traditions d'honneur, servait en même temps trop bien les penchants d'âmes amollies et corrompues.

Ainsi une politique insensée travaillait à briser elle-même les ressorts de l'Etat. Le despotisme, au lieu d'armer des citoyens, préférait acheter des barbares, espérant s'en servir à la fois pour contenir les citoyens et pour arrêter les Germains et les Goths. Il agissait ainsi non-seulement par défiance, mais encore plus par avarice. Car l'empire s'appauvrissait tous les jours, mais le fisc ne voulait pas s'appauvrir. De là ces lois qui furent d'abord dans les usages avant d'entrer dans les codes, et qui enchaînaient éternellement le propriétaire à sa terre, l'artisan à son métier, le marchand à son négoce, parce qu'il fallait qu'on cultivât, qu'on travaillât et qu'on trafiquât pour que le trésor impérial ne perdît rien de l'im-

(1) Aurélius Victor, *De Cæs.*, 33. — Zosime, I, 37.

pôt qu'il touchait sur le comptoir, sur l'atelier, sur la ferme. Détestable politique qui sacrifia l'empire tout entier aux finances de l'empereur, et qui, en réservant l'honneur de défendre le territoire et de payer de son sang à celui-là seul qui ne pouvait payer de son argent, demi-barbare des frontières, ou prolétaire de l'intérieur, finit par livrer la civilisation désarmée à la barbarie armée.

CHAPITRE XVIII.

LES ÉCOLES D'ATHÈNES AU QUATRIÈME SIÈCLE (1).

Le troisième siècle, agité par le bruit des armes et des séditions, avait offert, en Grèce, le spectacle d'une indigence littéraire extrême. Un seul nom brille alors dans les chaires des écoles d'Athènes : celui du philosophe Longin. Encore Longin, que le biographe Eunape (2) appelle textuellement « une bibliothèque vivante et un muséé ambulant, » Longin fut-il bien un philosophe ou seulement un rhéteur universel, un encyclopédiste ingénieux ? Plotin refusait à Longin le titre de philosophe, lui laissant celui de *philologue*, qui alors ne signifiait guère plus qu'homme de lettres. Il avait peut-être raison. Je ne reproche pas à Longin de n'avoir pas suivi

(1) V. notre thèse sur l'*Ecole d'Athènes au quatrième siècle*. Ce chapitre en est le résumé.

(2) Eunape, *Vie de Porphyre*.

dans le néo-platonisme ses maîtres alexandrins. Mais ce pur platonicien fut bien loin d'être un Platon; aussi finit-il sa carrière dans la politique, et non pas dans la politique oratoire de ses collègues, mais dans la politique active et militante. Le professeur d'Athènes, le maître de Porphyre, devint premier ministre de Zénobie, à Palmyre. Il devait payer de sa vie l'ambition prématurée d'ériger un royaume libre sur les débris de l'empire romain.

Les rhéteurs, ses contemporains, sont nombreux, mais obscurs, excepté le brave Dexippe, dont nous avons déjà parlé. Au dehors, le nom d'Athènes conservait son prestige. A l'époque où les Hérules se préparaient à envahir et saccager la Grèce, l'empereur Gallien, souverain méprisable, mais esprit délicat, poëte lui-même fort agréable et protecteur zélé des orateurs et des poëtes, sollicitait des Athéniens le titre d'Aréopagite et se faisait nommer archonte (1). Nous savons que, vers le même temps, un Athénien était, en Gaule, le plus illustre professeur de l'illustre école d'Autun (2).

Les sophistes du quatrième siècle, par l'éclat et l'influence de leur enseignement, rappelèrent sans désavantage leurs prédécesseurs de l'époque des Antonins. La rivalité du christianisme, déjà vainqueur et encore tolérant, avec le polythéisme et la tradition antique, fut de part et d'autre un stimulant vigou-

(1) *Histoire Auguste*, Trébellius Pollion. Gallien, XI.
(2) Améd. Thierry, *Histoire des Gaules*, III, c. 2, p. 100.

reux des esprits, et inspira heureusement la littérature profane et sacrée durant cette époque.

Il ne faut rien exagérer cependant. Cette renaissance, au moins dans la Grèce propre, ne fut pas plus solide que celle qui avait marqué l'ère des Antonins. Elle n'eut pour elle que le brillant du style et le charme du langage, sans aucune valeur du fond ni de la pensée. Un fait saillant accuse ce défaut. Quel que soit le peu de mérite de Longin, considéré comme philosophe, il est encore, tel qu'il est, le dernier philosophe que la Grèce ait entendu (1). Il n'y a plus de philosophe en Grèce après Longin, ou plutôt la philosophie, tombée aux mains des rhéteurs, n'est plus, comme le reste, à leurs yeux, qu'un *motif* de dissertations élégantes, mais banales. Ce n'est pas impunément que les littératures font ainsi bon marché de la philosophie, que le style repousse l'idée, que la forme abdique le souci du fond. Ce divorce ne peut s'accomplir sans un extrême péril pour l'âme humaine, et la littérature païenne qui s'obstina dans l'adoration puérile de la forme, a trouvé là sa mort autant que dans le triomphe du christianisme.

Trois rhéteurs ont brillé surtout dans l'école d'Athènes, au quatrième siècle : Julianus, Proérésius, Himérius (2).

(1) Proclus et ses disciples du cinquième siècle, mieux connus de nous-mêmes que de leurs contemporains, ont vécu obscurs et sans influence dans cette ville d'Athènes qui abritait leurs travaux.

(2) V. notre *Ecole d'Athènes au quatrième siècle.*

Le premier, Cappadocien de naissance, « exercait, » dit Eunape (1), « une véritable royauté. » Il eut des disciples innombrables, qui répandirent ensuite sa réputation dans toutes les villes où eux-mêmes allèrent enseigner. Aucun biographe ne nous dit que Julianus ait rien écrit ; aucun fragment ne nous est parvenu sous son nom. Aussi, l'oubli semble avoir enveloppé sa mémoire dès que sa voix fut éteinte. Sa gloire, comme celle d'un chanteur harmonieux, périt toute avec lui.

Libanius d'Antioche avait été l'un de ses auditeurs. Il est demeuré célèbre, sans être probablement supérieur à ses maîtres oubliés ; mais il a sur eux l'avantage d'avoir transmis à la postérité d'innombrables ouvrages, et pris le soin d'en insérer l'intéressant commentaire dans le récit de sa vie.

C'est par lui-même (2) que nous savons qu'il était déjà dans sa vingt-deuxième année quand les succès qu'il obtenait dans sa ville natale cessèrent de suffire à son esprit ardent et ambitieux. Un irrésistible désir de terminer ses études et d'inaugurer sa renommée dans la patrie même de l'éloquence l'entraîna vers Athènes.

L'attrait que le nom seul de cette ville exerçait sur les jeunes esprits ne peut s'imaginer. On la savait petite et déchue, sans importance politique,

(1) Eunape, *Vie de Julianus.*

(2) Libanius, *Sur sa fortune.* Traduct. de M. Petit dans sa thèse sur Libanius.

sans commerce, écartée des grandes voies et des grandes villes, dans une province stérile et pauvre. Il n'importait, on se croyait incomplet tant qu'on n'avait pas vu Athènes. Eunape (1) dit de Nymphidianus, de Smyrne : « Il fut digne du nom de sophiste, quoiqu'il lui ait manqué l'éducation et la discipline d'Athènes. »

On bravait, pour partir, tous les obstacles qu'apportait au voyage la tendresse des parents ou le défaut de ressources. La famille de Libanius, pour le retenir à Antioche, lui offrait les plus brillants mariages. « J'aurais, » dit-il, « rejeté l'union d'une déesse, pour voir seulement la fumée d'Athènes. »

Il partit. Il a dépeint avec âme le regret qu'on éprouve à quitter les siens, même en partant pour Athènes : « Abattu par la douleur et versant des larmes, je me retournai souvent pour jeter encore un regard sur les murs que j'abandonnais. Jusqu'à Tyane je pleurai et, à partir de cet endroit, la fièvre vint se joindre à mes larmes. Combattu entre deux violents désirs, la honte d'abandonner mon voyage fit seule pencher la balance, et je dus poursuivre ma route. »

Il eut quelque désenchantement lorsqu'il tomba à l'improviste au milieu de la foule cosmopolite et bigarrée qui fréquentait les écoles d'Athènes; Libyens, Egyptiens, Arabes, Syriens, Asiatiques, Byzantins, Italiens et Gaulois. Libanius était timide et

(1) Eunape, *Vie de Nymphidianus.*

vaniteux ; il souffrit doublement des malices de quelques compagnons grossiers que l'atticisme n'avait pas pénétrés. Durant quatre années qu'il séjourna en Grèce, il se tint à l'écart, travaillant à se former presque seul, par le spectacle du pays, à l'école de ses grands souvenirs, plutôt qu'à celle des sophistes, « façonnant, » dit Eunape (1), « son âme et sa parole sur les modèles anciens. » Plus tard, il refusa toujours de revenir comme maître à Athènes, où il avait souffert comme disciple. Ce furent Constantinople, Nicomédie et Antioche qui le possédèrent tour à tour.

Libanius resta païen et païen fervent jusqu'à sa mort. Au contraire, Proérésius, qui, après Julianus, tint le premier rang dans l'école d'Athènes, était chrétien, presque seul entre les sophistes fameux de son temps.

Né en Arménie, il était venu en Grèce avec son compatriote Héphestion. « Tous deux, » dit Eunape (2), « concitoyens et amis, n'étaient rivaux que de génie et de pauvreté. Ils n'avaient pour tous deux qu'une seule tunique et un manteau, hormis trois ou quatre couvertures si usées, si crasseuses, qu'on n'aurait su en dire la couleur première... Quand Proérésius paraissait en public, Héphestion se couchait à la maison sous les couvertures et s'exerçait tout seul à l'éloquence. Quand Héphestion sortait, Proérésius prenait sa place. »

(1) *Vie de Libanius.*
(2) Eunape, *Vie de Proérésius*

Après ces difficiles débuts, Proérésius trouva rapidement dans la carrière sophistique la fortune et la célébrité. Dès l'année 342, sa réputation s'étendait jusqu'en Gaule, où l'empereur Constant l'appelait, jaloux de l'entendre. Ce voyage fut un long triomphe. Rome érigea au sophiste grec une statue d'airain avec cette inscription, que le mérite assez niais d'une allitération quatre fois répétée, a fait souvent citer :

Regina Rerum Roma, Regi Eloquentiæ,

Rome, Reine du monde, au Roi de l'Eloquence.

Ces succès soulevèrent contre Proérésius une faction violente où entrèrent tous ses rivaux ; ils réussirent à le faire exiler d'Athènes en corrompant le proconsul à force de présents. Mais, comme dit Eunape, « les autres avaient la richesse, Proérésius avait l'éloquence. » Un nouveau proconsul ramena le sophiste, et pour lui ménager un triomphe, l'invita devant toute la ville à improviser un discours sur un sujet qu'indiqueraient ses ennemis. Eunape a raconté la scène. Les ennemis de Proérésius « se concertent un moment et indiquent le sujet le plus difficile et le plus pauvre qu'ils puissent trouver ; le moins propre surtout aux pompeux développements de la rhétorique. Proérésius leur lance un regard furieux, et demande cette grâce au proconsul, que des sténographes du tribunal recueillent tous les discours. On fait venir les meilleurs sténographes,

ils se placent de chaque côté de Proérésius. Celui-ci demande encore que personne n'applaudisse. Le proconsul en fait défense d'un air terrible. Proérésius commence. Sa parole coule à grands flots; chaque période finit par une chute harmonieuse. L'auditoire contraint gardait le silence, mais l'admiration soulevait des clameurs étouffées et des gémissements. L'orateur se laisse entraîner par son éloquence. Il traite la thèse indiquée, puis, l'abandonnant comme trop aisée à défendre, il aborde, enthousiasmé, haletant, la thèse contraire. Les scribes étaient rendus, l'auditoire ne se contenait plus, les mots coulaient comme un fleuve abondant. Proérésius se tourne vers les scribes : « Voyez bien si je me rappelle exactement tout ce que j'ai dit. » Puis, sans changer un mot, il répète son discours. Alors le proconsul oublie ses propres ordres, l'auditoire oublie la défense du proconsul, on se précipite vers le sophiste comme vers la statue d'un dieu. On baise sa poitrine, ses mains, ses pieds. On l'appelle *dieu* ou *Mercure éloquent.* Ses rivaux meurent de jalousie, mais, quelques-uns, quoique terrassés, ne laissent pas de l'admirer. Le proconsul le reconduit en pompe, escorté par les gardes et les soldats. Depuis ce temps, nul n'osa plus s'élever contre lui, mais tous, comme foudroyés, lui abandonnaient la première place.

Rire de ces mœurs étranges est facile; avouer que nous n'en pouvons plus rien comprendre est peut-être plus sage. Cette communion étroite qui faisait une seule âme de l'orateur et de ses audi-

teurs, cet accord absolu de la parole et de l'oreille sont des phénomènes perdus. Quoi qu'on pense des sophistes, il est impossible de ne pas reconnaître chez eux un don surprenant de plaire et d'émouvoir, par des moyens qui nous demeurent inconnus, et, chez leurs auditeurs, une sensibilité prodigieuse qui les faisait répondre à l'impression voulue par l'orateur, aussi sûrement, je dirais presque aussi mécaniquement que le miroir réfléchit la flamme ou que l'écho répercute le son.

Tous les écrits de Proérésius ont péri; mais il reste plusieurs discours de son rival Himérius, et c'est grâce à Himérius que nous avons une idée moins vague de ce que fut l'école d'Athènes au quatrième siècle.

Himérius était venu de Bithynie, où il se vantait d'avoir abandonné un patrimoine considérable. « C'est par amour pour toi, divine Eloquence, que j'ai rejeté le bonheur que m'offrait l'héritage paternel, et suis venu planter ma tente aux bords sacrés de l'Ilissus (1). »

Ses débuts à Athènes furent modestes. Il eut le bon sens de ne pas rougir, aux jours de la fortune, de ses humbles commencements. Il aimait à montrer sa maison petite et pauvre. « C'est elle, » disait-il, « qui assista au premier enfantement de mon éloquence. » Modestie de rhéteur, à laquelle il ne faut se fier qu'à demi, car il ajoutait : « L'étranger qui

(1) Ecl., X, 16. — Or., VII, 1 (Himérius, édit. Dubner, coll. Didot).

vient à Athènes, demande à voir la cabane de Démosthène avant le palais d'Hipponicus. » Démosthène, c'était lui-même. Sa passion pour son art était d'ailleurs sincère. Il pouvait dire sans mensonge, sinon sans hyperbole : « J'ai quitté pour cette petite maison les palais dorés, la richesse, les honneurs et tout ce que le vulgaire adore. La gloire que j'attends vaut mieux. » Il disait de la parole : « Elle peut tout ce que peut la peinture. Toute imitation quelconque est même inférieure à l'imitation par la parole (1). »

Nous trouvons dans les ouvrages d'Himérius des renseignements abondants sur sa doctrine, ses méthodes, sa discipline et ses rapports avec ses élèves. Le quatorzième discours, en particulier, est le tableau d'une éducation complète et brillante, telle qu'Himérius devait la rêver et pouvait la donner. Il est adressé à Hermogénès, proconsul d'Achaïe, entre 356 et 359, et retrace toute l'histoire de ce personnage.

Né en lieu assez haut pour aspirer aux honneurs, Hermogénès les avait d'abord repoussés par amour pour la science. Il s'était livré de bonne heure et tout entier à son étude favorite, la philosophie; en même temps qu'il approfondissait les mystères, mêlant, comme tous ses contemporains, la religion à la philosophie. « Comme un bon ouvrier, il soigne d'abord ses instruments; il apprend l'*apodeixis* (ou

(1) Or., XVIII et XXV.

l'art de démontrer), il s'instruit à confondre les bavards. Il ajoute le mérite d'une composition savante à la noblesse du style, à la méditation féconde. » Voilà les trois parties de la rhétorique : *invention*, *disposition*, *élocution*. Hermogénès est maintenant armé de toutes pièces.

Il étudie ainsi la philosophie : il s'élève des πράξεις à la φύσις, c'est-à-dire de la morale et de la psychologie à la physique; autrement dit aux sciences naturelles. Il achève par la *théodicée*, ou plutôt le surnaturel (τὰ ὑπὲρ οὐρανόν), division qui correspond à la triple science de l'âme, du monde et de Dieu. Il approfondit également ces trois sciences; Platon et Aristote sont ses dieux; mais il connaît également Zénon, Cléanthe, Chrysippe, Démocrite, l'Académie, le Lycée, Cyrène et même le Pyrrhonisme où il voit, cependant « moins un objet sérieux d'étude qu'un agréable condiment de la philosophie. » Le siècle, tout mystique, était dur pour le scepticisme.

Il étudie l'astronomie, la géographie; il voyage, à l'exemple de Platon, pour vérifier ses notions géographiques. « Bacchus en fit autant. Il est homme de mémoire, et, quand il raconte ses voyages, il le fait avec un tel agrément, qu'on se prend à penser qu'Hérodote est un enfant auprès d'Hermogénès. »

« Il n'aborde les affaires qu'animé par cette noble curiosité que les dieux partagent, de connaître le cœur humain. »

Voilà l'homme idéal d'Himérius; l'élève-type qu'il

citait sans doute à ses élèves comme le modèle auquel il leur fallait ressembler. Est-il besoin de faire observer que nous tendons de plus en plus à rejeter absolument le principe sur lequel reposait cette éducation encyclopédique, ayant pour base la philosophie, et pour méthode la rhétorique?

N'y a-t-il pas, dans tous les temps, deux méthodes d'éducation opposées, quelquefois employées simultanément, mais de telle sorte que l'une des deux l'emporte toujours sur l'autre : la méthode *poétique* et la méthode *scientifique*? C'est la dernière qui tend à prévaloir de nos jours. Mais examinons par où elles diffèrent. Dans la méthode scientifique, on apprend les choses, principalement pour les savoir. Dans la méthode que nous appelons, faute d'un nom plus clair, *poétique*, on apprend surtout pour perfectionner son goût, son intelligence. Dans la première méthode, la science est un but. Dans la seconde, elle est un moyen. La première est efficace, lorsqu'on arrive à la vérité dans la philosophie ou dans les mathématiques. La seconde atteint son but, tient toutes ses promesses, pourvu que l'esprit se soit brillamment exercé sur une philosophie qui peut d'ailleurs être fausse, ou sur un problème qui peut être puéril. La première tend au vrai, la seconde tend au beau. Les deux méthodes devraient s'allier; l'étude devrait embellir l'esprit tout en l'éclairant. Mais la tendance humaine à tout exagérer fait qu'en général une des deux méthodes prévaut sur l'autre.

Au siècle d'Himérius, l'éducation était toute poétique et la science n'était qu'un moyen, non un but. Philosophie, mathématiques, histoire, mythologie, tout cela n'était qu'une gymnastique pour l'esprit. La philosophie devait l'assouplir ; les mathématiques, l'aiguiser ; l'histoire, l'orner d'exemples ; la fable, d'allégories. Tout pouvait être faux ; qu'importait-il ? Aussi notre Himérius sait-il audacieusement toutes choses. Il est le professeur universel, parce qu'il connaît l'art d'emprunter à l'universalité des sciences les lieux communs qu'on leur demandait alors pour l'ornement seul et l'exercice de l'esprit. Une telle éducation faisait assurément des hommes remplis d'erreurs et de préjugés, mais armés, n'en doutons pas, d'une puissance personnelle de persuasion, d'éloquence et de charme, que ne saurait donner l'éducation critique et scientifique.

Avec une pareille méthode, on voit l'immense importance de la parole et du style dans l'éducation. On pensera facilement qu'Himérius devait consacrer tous ses soins à apprendre à ses élèves l'art d'écrire et l'art de parler. On devinera qu'il fut lui-même avant tout un homme de style. Il dut multiplier toute sa vie les exercices et les exemples pour inculquer à ses auditeurs le double talent qui équivalait alors au savoir universel. Son enseignement allait-il au delà de la forme ? Rien ne le fait soupçonner. La lecture des anciens, qu'il chérissait, et ne cessait de louer, ne lui fournit que rarement matière à des réflexions, même banales et rebattues. Ce qu'il leur

emprunte avant tout, ce sont des expressions, des figures, des comparaisons, des allégories, des exemples, autant d'artifices de style. Mais l'idée disparaît toute sous le costume; ou plutôt l'idée n'existe pas; elle est prise au hasard, acceptée du premier venu, imposée par un élève, un passant, un proconsul en visite. Le triomphe du rhéteur est de la retourner, et de traiter le *contre* après le *pour*, sans fatigue et sans embarras.

L'enseignement d'Himérius n'offrait pas cette régularité, ne s'armait pas de cette discipline, que le moyen âge, et encore plus l'ère suivante ont introduites dans l'éducation. D'abord tous ses élèves, hommes faits pour la plupart, n'obéissaient à aucun règlement commun. La seule forme d'école admise par l'antiquité était l'externat. Mais outre ces différences extérieures, l'enseignement avait quelque chose de plus libre, de plus varié, de plus imprévu; grâce à l'absence de tout programme, de tout examen, de tout contrôle. Il offrait même un caractère de tendresse et de familiarité dont l'expression nous étonne, et c'est peut-être là la première cause de l'influence extraordinaire que des sophistes, la plupart médiocres, exerçaient sur leurs nombreux disciples, dont plusieurs devinrent des hommes éminents, sans rien perdre de leur amour et de leur admiration pour leurs maîtres. A l'appui de cette observation, on ne lira pas sans intérêt le morceau suivant d'Himérius : c'est le *discours de rentrée* d'un professeur de rhétorique à la fin du quatrième siècle; discours prononcé

sans doute à la suite de ces vacances forcées que ramenaient tous les ans les grandes chaleurs. Maîtres et élèves allaient chercher alors aux environs d'Athènes, la fraîcheur des bois, des ruisseaux et des brises de mer (1).

« O chaire bien aimée, » s'écrie Himérius, « ô chœur de jeunes gens; aimés de moi, je veux dire aimés des Muses ! Vos danses vont enfin recommencer aux sons de ma lyre ! quelle audace était celle des imprudents qui ont pu, même un seul jour, se séparer de notre amour (Il paraît que quelques élèves manquaient à l'appel). Oui, audacieux, insensés, ingrats pour le maître qui les adore. J'aurais voulu les interroger, leur dire : quelle voix pourrait charmer vos oreilles à l'égal de ma propre voix? Quel geste enchanter plus vos yeux que mes gestes? Quels oiseaux printaniers et chanteurs chantent si plaisamment? Quel chœur plus harmonieux, ou mieux réglé par le son des flûtes et des chalumeaux, peut toucher votre âme autant que le seul écho de cette chaire? Je hais ces maîtres de la jeunesse qui ne conduisent pas les troupeaux, comme des bergers, avec la flûte, mais menacent des coups et du fouet. Mes troupeaux, mes nourrissons (puissé-je ne les voir jamais dispersés), ne sont guidés que par ma persuasive éloquence aux prés et bosquets des Muses. Pour les mener, jamais les coups; toujours les chansons; notre mutuel

(1) Libanius, *Ep.* 1036, 1235.

amour se nourrit de musique, et l'harmonie règle mon pouvoir. »

Le fouet partageait déjà les maîtres en deux camps. Himérius ne fouettait pas ; Libanius fouettait. « J'emploie les coups contre celui qui ne travaille pàs... Je le réveille à coups de fouet. C'est ce qui est arrivé à ton fils, qui a péché par paresse; laissant là les livres, il a montré la légèreté de ses jambes, et il a été puni par les jambes, afin d'apprendre à faire plutôt courir sa langue. » Le même homme a pourtant dit sagement : « Ne soyons pas pour les jeunes gens des juges trop sévères et rappelons-nous notre propre jeunesse (1). »

La liberté, dans l'éducation comme ailleurs, enfante quelquefois le désordre. Il s'agit seulement de savoir si les avantages d'un si grand bien ne l'emportent pas sur les inconvénients qu'il peut offrir. Dans les écoles d'Athènes, telles qu'elles étaient constituées, la liberté n'était pas dangereuse pour le maître, et les désordres intérieurs, la révolte et l'indiscipline étaient rares. Himérius paraît n'avoir eu à réprimer que quelques troubles sans gravité, qui provenaient plutôt de la fougue de l'âge que d'aucun mauvais vouloir à son égard. Même en ces occasions difficiles, Himérius n'employait jamais d'autres armes que la persuasion.

« Y a-t-il dans mes paroles, » disait le maître en souriant, « quelque remède efficace pour étouffer

(1) Libanius, *Ep.* 1139 et 1458.

les querelles ? Ou bien faudra-t-il, par notre artifice, composer quelque remède semblable à celui que fait entendre Homère par la *boisson d'Hélène?* Peut-être bien que la boisson d'Hélène était non pas une herbe, non pas une potion d'Egypte, préparée doctement pour apaiser la douleur, mais un discours agréable et sagement pensé, propre à éteindre, mieux qu'aucun remède, le feu de la passion allumé dans les cœurs. » Ainsi que Fénelon, le doux Himérius ne reprend ses élèves que sous la forme détournée de l'exemple ou de l'allégorie (1).

Après avoir été si influents, si respectés, si adulés, les sophistes sont tombés dans un oubli profond. Il nous était bien permis de perdre jusqu'au souvenir de leurs noms ; mais il nous le serait moins de rappeler ces noms pour les charger de notre mépris. A la vérité, tout ce qui nous est resté des sophistes nous paraît bien misérable. C'est un singulier mélange de grâce un peu factice et de vulgarité naturelle ; il y a quelques jolies choses éparses ; mais presque partout l'enflure de la phrase dissimule mal le vide absolu de la pensée. Assurément voilà les sophistes jugés au goût de la critique moderne. Faut-il s'en tenir à ce jugement ? Ne devons-nous pas penser qu'il y eut en eux quelque chose que nous n'y savons plus voir ? et qu'ils excitaient cet enthousiasme, inexplicable pour nous, par des qualités qui nous échappent ? Peut-être leur demandons-nous d'autres

(1) Ecl., XXVII. — *Or., XIX et XX.*

qualités qu'ils n'avaient pas, qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient avoir (1)?

Au fait, que blâmons-nous en eux? Le vide absolu de la pensée. Mais qui nous dit qu'ils voulaient penser? qu'on leur demandait de penser? Méditons ces deux passages de Philostrate :

Il dit de Favorinus : « Ceux mêmes qui n'entendaient pas le grec trouvaient plaisir à l'écouter. Il les charmait par le son de sa voix, l'expression de son regard, le rhythme de son langage, la mélodie de sa diction. »

Il dit du sophiste Adrien : « Les Romains qui ignoraient le grec venaient l'entendre, comme un rossignol au doux ramage, stupéfaits de son beau langage et des belles inflexions de sa voix et des rhythmes de sa diction (2). »

De l'idée pas un mot. Il n'y a que nous pour y songer. Nous trouvons les sophistes puérils, bavards, niais, boursouflés. Ils le sont sans doute à notre point de vue. Mais ne serait-il pas plus équitable et plus conforme à la vraie critique de savoir deviner, dans ces rares écrits mutilés du temps, les traces encore marquées d'un genre d'éloquence, et aussi d'un système d'éducation, dont nous n'avons plus l'idée; car il reposait sur un sentiment qui a disparu, l'amour absolu et désintéressé du bien-parler; désin-

(1) Je ne fais que reproduire ici une opinion exprimée dans ma thèse sur l'Ecole d'Athènes au quatrième siècle, dont ce chapitre est comme l'abrégé.

(2) Philost., *Vies des Sophistes*, I, 8 ; II, 10.

téressé non pas toujours de la richesse, mais toujours de la pensée? Nous avons aujourd'hui des poëtes, des orateurs; nous n'avons plus de *beaux parleurs*; le mot même est devenu un blâme. Nous n'en avons plus ni ne pouvons plus en avoir. Aucune langue moderne ne se prête suffisamment, et l'esprit moderne répugne de plus en plus à l'amour des *mots pour les mots*, des mots considérés en dehors de toute pensée. D'autre part, nous n'avons pas, des langues anciennes, une connaissance, un sentiment assez délicats, pour nous rendre compte de tout ce que les anciens pouvaient y trouver de charme perdu pour nous. Saurions-nous seulement prononcer telle page qui arrachait l'admiration de disciples comme Marc-Aurèle, ou saint Grégoire de Nazianze? Qui donc se trompe sur les sophistes, eux ou nous?

Nous probablement, nous qui lisons toute chose plus ou moins comme nous lirions Descartes. Nous à qui Boileau a persuadé que *tout doit tendre au bon sens*. Je sais bien que les mots ne sont que *le vêtement de la pensée*. Fénelon l'a dit; cent autres après lui. Que s'ensuit-il? Le vêtement n'existe-t-il pas sans le corps? Ne peut-il être beau par lui-même et détaché du corps?

Nous le nions, comme le niait Fénelon. Mais les sophistes en jugeaient peut-être autrement. Qui sait si la pensée était pour eux autre chose qu'un simple *motif*, un thème à développer; quelque chose qui soutenait le discours sans lui prêter aucune valeur, comme est le livret dans un opéra? Qui sait si tout le charme,

toute la beauté, tout le génie, ne consistait pas dans le jeu des syllabes, l'arrangement des mots, le rhythme des accents, la quantité des longues et des brèves, le timbre de la voix, l'harmonie des inflexions, la variété, la richesse et la précision des gestes, les enchantements du regard, tous ce qui est pour nous perdu, mutilé, incompréhensible?

Art misérable, dira-t-on? En quoi plus que la musique, dont il diffère si peu? Et que restera-t-il du plus bel opéra le jour où il n'en restera que le livret, souvent si fade, et une notation devenue inintelligible? Ne soyons donc pas trop sévères pour les rhéteurs, musiciens dont l'instrument est brisé et les auditeurs devenus sourds (1).

Les derniers de ces artistes médiocres, mais sincères, se taisent vers la fin du quatrième siècle; ils n'ont presque aucun successeur après l'invasion d'Alaric. Aucun lien ne les rattache à la secte alexandrine, dont les représentants vinrent d'Alexandrie en Grèce au cinquième siècle, et vécurent obscurément à Athènes, jusqu'au temps de Justinien, qui abolit leurs chaires, depuis longtemps désertées. Le plus illustre de ces maîtres est Proclus; mais nous connaissons mieux la doctrine et le nom même de Proclus que ses contemporains du cinquième siècle; car Proclus fut moins à la tête d'une école publique

(1) Le philosophe Musonius raillait les sophistes à la mode et voyait en eux, « non des philosophes qui enseignaient, *mais des joueurs de flûte qui amusaient* » (Aulu-Gelle, V, 1).

et bruyante comme avaient été celles du quatrième siècle, que d'une secte mystérieuse et fermée, d'une sorte d'Eglise païenne oubliée d'abord dans le triomphe du christianisme.

Les sophistes meurent avec l'antiquité, parce qu'ils vivaient d'elle. En effet, le trait distinctif et commun de leur physionomie est leur amour passionné pour l'antiquité grecque. Tous n'ont pas l'intelligence exacte des anciens qu'ils étudient et qu'ils expliquent; mais chez tous, le génie des anciens est l'objet d'une foi profonde et d'un culte exclusif. Ayant ainsi placé dans le passé toute leur inspiration, ils périrent avec ce passé. Le paganisme était devenu de plus en plus une pure tradition d'esprit, qui, surtout dans les classes élevées, retenait les âmes par le culte des souvenirs plutôt que par la foi sincère. Il était naturel que ses derniers prêtres, les plus convaincus, fussent des professeurs.

Mais ceux-ci se perdirent eux-mêmes en confondant ainsi leur cause avec celle de la vieille religion déjà condamnée. Le christianisme écrasa du même coup l'école sous les ruines du temple.

CHAPITRE XIX.

LA GRÈCE AU TEMPS DE CONSTANTIN ET DE JULIEN.

(310-363 après J.-C.)

Depuis la prédication de saint Paul, la foi chrétienne en Grèce ne s'était jamais éteinte, mais elle se propageait lentement. Corinthe seule était le siége d'une Eglise assez nombreuse; ailleurs le nombre des fidèles était très-restreint. Gibbon évalue à un vingtième seulement de la population totale de l'empire le nombre des chrétiens à l'époque de l'avénement de Constantin. Ce chiffre, certainement trop faible pour plusieurs régions privilégiées, telles que l'Asie Mineure, paraît suffisant pour la Grèce propre. Nous avons montré comment, dans ce pays, une superstition douce et sereine charmait les intelligences vulgaires; tandis qu'une philosophie, vague mais satisfaite de son scepticisme, retenait les esprits plus éclairés. Nulles dispositions ne pouvaient être moins

favorables à une propagation rapide et ardente du christianisme que cette ignorance et cette présomption.

Du moins la foi put s'établir sans presque rencontrer la violence. Il semble que la Grèce ait ignoré la cruauté des persécutions, même lorsqu'elle fit partie du lot du farouche Galère. Les *Ménologes* des Grecs n'attribuent à la Grèce propre que dix-neuf martyrs jusqu'à Constantin ; et presque tous périrent à Corinthe par l'ordre et sous les yeux du proconsul romain. Ailleurs, l'autorité locale fermait les yeux, ou sympathique, ou indifférente. Les empereurs frappaient surtout, chez les chrétiens, leur hostilité vraie ou supposée contre le patriotisme romain. Ces griefs touchaient peu l'âme des Grecs, et ils ne montraient pas plus de zèle heureusement pour défendre l'erreur que pour chercher la vérité.

A l'époque où Constantin, vainqueur de Maxence, édicta la liberté religieuse à Milan (312), la Grèce était encore en majorité païenne ; les plus illustres personnages d'Athènes, c'est-à-dire les rhéteurs, étaient tous païens avec la plus grande partie de leurs nombreux disciples. Proérésius est une exception peut-être unique, entre tous les sophistes grecs. Jusqu'à Théodose, Athènes, malgré le grand nombre des conversions particulières, garde la forme extérieure et aussi l'esprit d'une ville polythéiste.

Remarquons cependant que, dès l'année 324, la faveur de Constantin désigne cette ville comme une de celles sur lesquelles il croyait pouvoir s'appuyer

dans la seconde guerre contre Licinius ; c'était pourtant une guerre de religion autant qu'une guerre politique, et Licinius était devenu, quoique chrétien, le champion de la réaction païenne. Or, le Pirée fut choisi par Constantin, pour qu'on y rassemblât de vastes armements (1) : deux cents galères, et deux mille vaisseaux de transport. Crispus, fils de l'empereur, commandait cette flotte. Une distribution de blé à faire annuellement aux dépens du fisc impérial fut instituée en faveur des Athéniens. Enfin l'empereur accepta d'eux le titre de stratége. On sait que la magistrature du stratége était devenue la plus importante des charges publiques à Athènes. Constantin l'exerça sans doute par procuration.

Ces petits faits, rapprochés des graves circonstances politiques où se trouvait l'empereur, font penser que les chrétiens étaient déjà influents et nombreux en Grèce, et même à Athènes, dès la douzième année qui suivit l'édit de liberté religieuse.

Constantin, d'ailleurs, s'occupa peu de la Grèce ; mais il exerça sur la destinée de cette province une influence décisive, par la fondation d'une capitale nouvelle à Byzance, devenue Constantinople.

Il arrive souvent que les desseins humains échouent par ce qui semble en assurer précisément le succès. Depuis cinq cents ans, la Grèce soumise aux Romains, travaillait à réagir contre sa défaite, en soumettant ses vainqueurs à sa propre civilisation. Elle avait

(1) Zosime, II, 681.

réussi à helléniser l'empire, et surtout la moitié orientale de l'empire. En transportant la capitale à l'extrémité de l'Europe, aux portes de la Grèce, au cœur de la civilisation gréco-asiatique, loin de Rome, loin des souvenirs et des traditions de la grande République, il semble que Constantin, qu'il le voulût ou non, achevait le succès de l'œuvre entreprise depuis si longtemps par les Grecs, et poursuivie sans relâche par leurs philosophes, leurs historiens, leurs rhéteurs et leurs artistes. Cela n'était vrai qu'à demi; en transportant l'empire romain à Byzance, il hellénisait définitivement l'empire, mais il tuait tout à fait la Grèce.

La Grèce avait eu ce bonheur, aux beaux temps de son histoire, de n'avoir pas de capitale; et la vie intellectuelle, politique et morale avait eu presque autant de centres divers et animés, dans ce pays si restreint, que l'on y comptait de cités.

Certes la décadence et l'asservissement avaient beaucoup réduit depuis longtemps le nombre des villes qui gardaient en Grèce une vie propre et originale. Mais il suffit de lire Pausanias pour voir qu'à la fin du second siècle après Jésus-Christ, tous les antiques foyers de la civilisation grecque n'étaient pas encore éteints.

Du jour où fut fondée l'immense Constantinople, une tendance funeste, irrésistible, attira vers cette ville ce qu'il restait de vie dispersé dans toute la Grèce, et des cités, qui languissaient déjà, il est vrai, ne tardèrent pas à mourir.

La fondation de Constantinople n'en fut pas moins peut-être un bonheur pour l'hellénisme. Admirablement située entre deux mers, à l'extrémité d'une longue presqu'île, facile à défendre contre l'envahisseur, qu'il vînt d'Europe ou qu'il vînt d'Asie, cette ville résista onze cent vingt ans aux Barbares, et abrita, pendant tout le moyen âge, derrière ses imprenables murailles, les restes les plus précieux de l'antiquité. La renaissance du quinzième siècle et du seizième sort en grande partie de Constantinople.

Mais il n'est pas moins vrai que la fondation de cette ville porta le dernier coup à la prospérité, à l'existence même de la Grèce. Ne nous y trompons pas, en effet : ce n'est pas la Grèce qui survécut mille ans dans Byzance. Constantinople n'est pas la Grèce, quoique les Grecs voudraient aujourd'hui le faire croire, pas plus qu'elle n'est Rome, comme les empereurs l'avaient pensé faire en y transportant tous les cadres de la vie romaine. Cette ville ne ressemble qu'à elle-même ; ce Bas-Empire est profondément original dans son existence stérile et tourmentée. Il est né du mélange de deux traditions, la grecque et la romaine, troublées plutôt que transformées par le christianisme. Il s'est formé de ces trois éléments divers, plutôt juxtaposés que fondus ensemble : l'administration impériale, la philosophie hellénique et le dogmatisme chrétien. Mais ni Auguste, ni Plutarque, ni saint Paul ne le reconnaîtraient chacun pour son œuvre.

La fondation de Constantinople devint d'une autre

façon funeste à la Grèce; elle fut le signal de la destruction des objets d'art et du pillage des temples. On se tromperait en imputant à l'Eglise les premiers actes agressifs contre les marbres antiques. Constantin, le premier, se proposa de parer sa capitale nouvelle des dépouilles du monde entier. « Il envoya de tous côtés, » dit son panégyriste Eusèbe (1), « des agents sûrs, qui faisaient la visite des temples, saisissaient les offrandes et les revenus des uns, dépouillaient les autres de leurs ornements, ôtaient à ceux-ci leurs colonnades, à ceux-là leurs statues les plus renommées, enlevaient, pour les convertir en monnaie, les plaques d'or ou d'argent qui recouvrent les idoles, et envoyaient toutes ces dépouilles à Constantinople. »

Ainsi furent enlevées les statues des Muses cachées dans l'Hélicon, au fond d'un vallon délicieux et solitaire où, sans doute, elles attiraient déjà plus d'artistes que de dévots (2). Il ne faut ni louer ni blâmer Constantin d'avoir montré un zèle religieux dans la destruction des statues antiques; car tel ne fut pas le motif qui le fit agir. Autrement, aurait-il fait ériger sur les places de Constantinople la plupart des dépouilles enlevées à Delphes ou à Olympie? Mummius, Sylla, Caligula, Néron qui n'étaient pas chrétiens,

(1) Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 48. Le *Jupiter Olympien* et la *Minerve* de Phidias furent transportés. V. Marinus, 29, 30 — Codinus, *Or. Const.*, 26, 32.

(2) Cependant les jeux des Muses se célébraient encore avec éclat du temps de Septime Sévère et de Caracalla (*Corpus*, 1585, 1586).

avaient déjà pillé la Grèce. Constantin ne faisait que reprendre une fâcheuse tradition romaine.

Le fils de Constantin, Constance, frappa le premier sévèrement contre le paganisme, et lança plusieurs édits qui interdisaient absolument les sacrifices et fermaient les temples (1). Mais ces décrets restèrent le plus souvent lettre morte et les œuvres d'Himérius suffiraient à montrer qu'en Grèce au moins ils furent inexécutés (2).

Il n'est pas douteux qu'au milieu du quatrième siècle, à Athènes, les deux religions vécussent encore sur un pied de tolérance réciproque, et que le paganisme, à l'extérieur du moins, ne fût toujours le culte dominant et officiel de la ville. L'étude de l'antiquité régnait encore exclusivement dans l'éducation, même chez les chrétiens. Jusqu'à la fin du siècle, ils regardèrent la connaissance des lettres profanes comme absolument nécessaire au perfectionnement de l'esprit humain. Ainsi Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze, quoique nés de familles non-seulement chrétiennes, mais vraiment pieuses, ne crurent pas que leur éducation, très-soignée d'ailleurs, pût s'achever autre part qu'en Grèce; et, à vingt et un ans, ils se rendirent à Athènes, *ce siége de l'éloquence* (3), dit Grégoire.

(1) Constantin et Constance n'étaient pourtant que prosélytes. Ils ne furent baptisés qu'à leur lit de mort.

(2) V. Himérius, *Or. III.* — Description de la fête nationale des Panathénées.

(3) Saint Grégoire, *Discours sur Basile.*

Ce respect des sciences profanes avait existé chez les chrétiens, surtout en Orient, même pendant l'ère des persécutions. Saint Clément d'Alexandrie, au troisième siècle, raillait doucement les âmes timorées que cette tolérance effrayait : « Il y a des chrétiens, » disait-il (1), « qui ont peur de la philosophie grecque comme les enfants des fantômes. Ils craignent qu'on ne les enlève..... Mais celui qui sait que la terre, et la plénitude de ses biens appartiennent au Seigneur, celui-là ne s'écarte point de l'étude, pour ne pas devenir semblable aux animaux sans intelligence. »

Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée ne s'aveuglaient pas cependant sur les périls qu'un chrétien courait dans Athènes. « Il faut accorder aux hommes pieux, disait Grégoire (2) que cette ville édifie mal les âmes ; les idoles y sont plus nombreuses que dans tout le reste de la Grèce. Il est difficile de n'être pas séduit par ceux qui les soutiennent. Mais nous étions déjà assez affermis pour qu'il ne nous soit arrivé aucun mal. »

La tendre amitié qui les unissait fut leur préservatif le plus sûr contre la contagion. « Si la chaleur de notre amitié, » dit Grégoire, « vous paraît exagérée, pardonnez à ce sentiment, le plus honnête de tous. »

Ils partageaient la même maison, s'asseyaient à la même table; tous deux semblaient n'avoir qu'une

(1) *Stromata*, VI, 655. — De Broglie, *l'Eglise et l'Empire au quatrième siècle*, p. 120.

(2) S. Grég., *Disc. sur Basile.*

âme et qu'une pensée. Il n'y avait point entre eux de jalousie, mais il y avait une émulation, une lutte même « pour laisser chacun la première place à l'autre. » Les plus vertueux étaient leurs amis ; ils évitaient les batailleurs. Ils recherchaient dans l'étude non pas l'*agréable*, mais le *beau*, « c'est-à-dire ce qui formait le cœur à la vertu. » Ils connaissaient seulement le chemin de l'Eglise et celui de l'école ; ils s'abstenaient des fêtes, des réunions, des festins, des théâtres. « Nous étions chrétiens, et nous voulions paraître tels, » dit Grégoire.

Pendant la dernière année de leur séjour, en 355, on vit arriver à Athènes, et se mêler aux étudiants, un jeune cousin de l'empereur Constance, nommé Julien, obscur jusque-là. Il avait vingt-quatre ans. Après avoir échappé, seul avec son frère Gallus, au massacre général des frères et des neveux de Constantin, il avait été élevé dans la retraite par des précepteurs chrétiens, et initié à la foi qu'il devait plus tard renier, combattre et persécuter. Mais l'historien impartial et le chrétien miséricordieux doivent se souvenir, non pour justifier, mais pour expliquer en partie la faute de cette âme infortunée, qu'il n'avait guère connu la religion que défigurée par l'hérésie arienne triomphante et soi-disant soutenue, mais réellement écrasée, par la main maladroite et despotique du pouvoir civil; enfin, personnifiée aux yeux peu clairvoyants, dans un prince faible et perfide, Constance, meurtrier de sa famille, persécuteur, au nom de la foi, des évêques orthodoxes.

La foi chrétienne, inculquée dès l'enfance, avait troublé le cœur de Julien, sans le convaincre, et l'avait étonné sans le satisfaire. Cette croyance docile et arrêtée ne suffisait pas à l'inquiétude d'une âme mystique et superstitieuse au plus haut degré. Les philosophes qui ont inscrit le nom de Julien sur le martyrologe de la libre pensée ont commis une risible erreur. Ce n'est pas la raison révoltée qui l'arracha au christianisme, c'est la *théurgie*. La théurgie est la sorcellerie du quatrième siècle, née du mélange ténébreux de la philosophie alexandrine et du polythéisme populaire, à l'heure où tous deux, déjà proscrits ou du moins suspects, contractèrent une alliance qui eût semblé monstrueuse à Plotin, et qui prolongea cependant de quelques années la vie du polythéisme et du néo-platonisme; la théurgie prétendait évoquer scientifiquement les dieux et les démons sur la terre, ou enlever l'homme jusqu'au ciel, sur les ailes de l'extase. Elle initiait ses adeptes à la vie surnaturelle, par des moyens déterminés, méthodiquement gradués. C'était une foi et une science ; une foi follement aveugle et une science très-raffinée. On eût dit que Jamblique, Ædésius, Chrysanthe et Maxime, les apôtres de la théurgie en Asie Mineure, avaient créé ce mysticisme étrange pour séduire Julien, déjà si troublé. C'est entre leurs mains que le futur empereur abjura la foi chrétienne (1).

A ce moment, son frère Gallus, qui gouvernait

(1) Eunape, *Vie d'Ædésius*.

l'Orient, fut mis à mort sur de vagues soupçons, par ordre de Constance, et Julien lui-même fut appelé à Milan. Le péril était extrême; Julien dissimula avec un art qu'il possédait depuis l'enfance; d'ailleurs l'impératrice Eusébie le protégeait. Après une surveillance prolongée, mais qui ne découvrit rien, Julien obtint la permission de se retirer en Grèce.

Au temps où Julien arriva à Athènes, le paganisme, resté en possession de ses richesses, déployait encore dans cette ville toute la magnificence de son culte. Le Parthénon voyait sans doute moins d'adorateurs aux pieds de la statue de Pallas; mais Pallas régnait toujours au Parthénon (1). Les colléges sacerdotaux n'étaient pas dispersés, les fêtes et les jeux se célébraient avec leur splendeur accoutumée (2). Quel que fût le nombre des chrétiens, il ne leur était pas permis de lutter de pompe et d'éclat avec le paganisme affaibli, mais maître encore des richesses qu'il avait accumulées depuis dix siècles.

En voyant ainsi l'Acropole intacte, ses trésors respectés, les dieux debout, les prêtres opulents, les sacrifices régulièrement accomplis, enfin les maîtres de l'école, et la plupart de leurs disciples, fidèles aux divinités helléniques, Julien se fit peut-être illusion sur le véritable état du monde et sur les forces réelles du paganisme. Il avait sous les yeux les restes

(1) Julien, *Panégyrique de Constance;* et lettre 35.
(2) Himérius, *Or. III.*

d'un passé brillant; il crut voir la promesse d'un avenir sans bornes.

Si l'on en croit le mystique Eunape (1), Julien ne serait venait venu en Grèce que pour se faire initier par l'hiérophante d'Eleusis. Il est sûr du moins que Julien fut initié. Un lien nouveau, sacré, mystérieux, l'attachait ainsi à Athènes ; il aimait déjà cette ville pour les grands souvenirs qu'elle rappelait ; il se prit à la vénérer pour son caractère religieux.

Julien connut à Athènes saint Basile et saint Grégoire; mais il était déjà trop tard pour que l'estime qu'il professa pour leur caractère pût le ramener à partager leur foi. Empereur, il se rappelait les vertus et le beau génie de Basile : « Je n'ai jamais oublié, » lui écrivait-il (2), « notre commerce d'autrefois, alors que tous deux à la fleur de l'âge nous nous sommes liés d'une étroite amitié. » Sans doute sa liaison ne fut pas moins familière avec Grégoire; et les invectives passionnées que l'évêque lança plus tard contre l'apostat, ne sont peut-être que le cri douloureux de l'amitié déçue. A la vérité, Grégoire a prétendu qu'il avait prévu, dès Athènes, le rôle fatal de Julien; mais il faut se défier de ces prophéties publiées après l'événement. Elles sont souvent fort sincères, mais rarement véridiques. On s'abuse sans le savoir. On croit qu'on avait prévu, parce que l'événement s'est

(1) Eunape, *Vie de Maxime.*

(2) L'authenticité de cette lettre est douteuse. V. Julien, traduct. Talbot, p. 447.

produit insensiblement, et qu'on a modifié ses idées, à mesure qu'il se produisait; on oublie à la fin qu'on n'a pas toujours pensé la même chose : « Tout en Julien, » dit saint Grégoire, « ne me prédisait rien de bon; cette tête branlante, ces épaules mobiles, ces yeux errants, ce regard farouche, ces pieds mal assurés et chancelants, ce nez qui soufflait l'outrage, tout ce visage sardonique, ces rires désordonnés et convulsifs, ces gestes contradictoires et insensés, ce langage hautain et entrecoupé, ces interrogations sans suite et sans raison, ces réponses incohérentes s'entremêlant aux questions sans ordre et sans logique. » Le portrait est saisissant, mais il n'est qu'à demi-vrai. C'est là Julien tel que Grégoire l'a vu dans sa pensée, en 363, quand, apprenant sa mort, il entonne un chant d'allégresse et bénit l'ange de Dieu qui a frappé l'impie; ou plutôt c'est là Julien damné, Julien diabolique, Julien antéchrist; ce n'est pas l'écolier d'Athènes plus superstitieux qu'incrédule; mystique et sournois, avec ses doigts tachés d'encre, dont les soldats se moquaient encore (et à tort) à l'époque de son arrivée dans les Gaules.

Après six mois de séjour en Grèce, Julien fut rappelé à Milan. Un revirement s'était opéré en sa faveur dans l'esprit de Constance. On le nommait César et on l'envoyait en Gaule. Il partit; mais le souvenir qu'il emportait de la *ville des Dieux* ne devait jamais s'effacer. Depuis ce jour, il saisit toute occasion d'affirmer sa prédilection envers cette patrie adop-

tive (1). Lorsque, quatre années plus tard, Julien jeta le masque, et, dans un défi solennel, réclama l'empire, et sembla sommer l'univers de déclarer s'il voulait être païen ou chrétien, c'est *au sénat et au peuple d'Athènes* qu'il adressa la profession de foi dans laquelle il exposait ses griefs et justifiait sa révolte. C'était un appel aux armes. Ainsi, Julien dépassait brusquement les espérances, peut-être les désirs de ses maîtres et de ses confidents athéniens. Pourtant ils le suivirent. Les rhéteurs ne s'étaient pas crus eux-mêmes ennemis aussi acharnés du christianisme. Ils l'avaient vu grandir avec une sorte d'indifférence. Mais qui peut nier que leur enseignement ne dirigeait pas leurs cœurs vers la religion nouvelle? Or, dans une crise aussi grave, qui n'était pas avec elle était contre elle. Maîtres et élèves à Athènes ne haïssaient pas le christianisme; seulement leur âme était ailleurs. C'étaient des sceptiques fort doux. Mais Julien fut un ennemi implacable, et qui fit bon gré mal gré épouser sa haine aux plus modérés, même aux plus timides. Il eut l'art d'entraîner, d'aveugler surtout. Quand déjà le paganisme affaibli se résignait peut-être à chérir l'antiquité comme un délicieux souvenir, Julien fit naître et fit accepter le chimérique espoir de la ressusciter.

Il y eut entre Julien et Athènes un double malentendu, ou plutôt une double illusion égarait l'un et l'autre. D'une part, Julien s'exagérait la force des

(1) Julien, *Eloge d'Eusébie.*

Athéniens, et l'importance de leur appui. Il crut que les applaudissements de l'Ecole suffiraient pour ébranler le monde ; et, en cela, il s'abusait. C'était l'Ecole qui avait besoin de l'empereur, et non l'empereur de l'Ecole ; mais de l'autre côté, les Athéniens, sur la foi des flatteries impériales, fermèrent les yeux, comme éblouis ; ils ne virent pas le christianisme établi dans le monde, établi dans Athènes. Tout fut entraîné : païens convaincus, païens ambitieux, païens routiniers ; tous ceux qui ne s'étaient pas convertis à temps pour solliciter une charge sous Constance ; tous les philosophes réconciliés avec le polythéisme dans l'espoir de trouver la liberté de penser dans l'impuissance de sa vieillesse ; tous les lettrés qui vivaient aux dépens des anciens comme sur un fonds qui leur appartînt ; professeurs ou sophistes ; prêtres, desservants, *exégètes*, tous ceux de qui les temples des dieux abritaient la vie facile et douce ; puis, quelques flatteurs hardis, qui, prévoyant la réaction, voulurent être les premiers à y prendre part ; tous ces intérêts, toutes ces passions diverses se coalisèrent contre l'ennemi commun, le christianisme ; et Julien régna.

Durant un règne si court, dix-huit mois, Julien n'eut pas le temps de reparaître empereur dans cette ville d'Athènes qui l'avait vu disciple des rhéteurs, et où s'était glissé dans son âme le germe des funestes desseins qu'il allait travailler à mettre en œuvre. Il accabla de ses faveurs les hommes qui représentaient le mieux Athènes à ses yeux, c'est-à-dire ses anciens

maîtres. Quoique Proérésius fût chrétien, il lui écrivit pour lui proposer de composer l'histoire de Julien. Il l'invitait à venir se joindre à sa cour de philosophes et de sophistes; et, lorsqu'il lança ce perfide édit par lequel il interdisait l'enseignement des lettres profanes aux maîtres chrétiens, il excepta Proérésius de cette mesure odieuse. Mais Proérésius refusa ce privilége et s'abstint de paraître à la cour. Himérius et Priscus, au contraire, s'étaient joints à Maxime auprès de l'Empereur (1). L'hiérophante d'Eleusis, l'initiateur de Julien, avait été appelé en Gaule avant la rébellion : « Tous deux, » dit Eunape (2), « s'étaient livrés à des pratiques mystérieuses connues d'eux seuls. » Le prêtre avait promis la victoire; l'empereur crut la lui devoir, et le renvoya en Grèce, chargé de riches présents, et orné du titre de grand pontife.

Telle fut la part que la Grèce, Athènes et ses écoles prirent au développement des pensées et des projets de Julien. Le commentaire de nos réflexions serait dans la lecture des œuvres mêmes de Julien, œuvres si complétement imprégnées d'hellénisme, mais qui ne sont grecques, cependant, qu'autant qu'on pouvait être Grec après Constantin. Le monde avait changé, en dépit des rhéteurs; et Julien lui-même, le premier des rhéteurs de son temps, ne ressemble guère, je ne dis pas à Isocrate, mais seu-

(1) Lettre II, à Proérésius (Julien) — Sozomène, V, 18, 184, A. — Socrate, III, 16. — Théodoret, III, 4. Eunape seul dit que l'enseignement fut interdit à Proérésius (*Vie de Proérésius*).

(2) Eunape, *Vie de Maxime*.

lement à Plutarque. Chrétien baptisé, il dut se refaire Hellène à force d'étude et d'imagination. Aussi que sa foi est contrainte, gênée, subtile! Que son religieux enthousiasme est froid! Quelle peine à se tromper lui-même! Que de talent et quelle impuissance!

Avant Julien toutes les provinces avaient eu à leur tour, pour ainsi dire, l'honneur périlleux de donner des chefs à l'empire. L'Italie avait fourni les Césars; l'Espagne et la Gaule, les Antonins. De l'Afrique et de la Syrie, étaïent sorties les dynasties militaires du troisième siècle. L'Illyrie et la Dalmatie avaient vu naître des princes énergiques, qui, par des moyens divers, réussirent à rétablir dans l'Etat une certaine discipline, et à prolonger l'existence d'un empire épuisé : Dioclétien, Constantin.

Seule une province, qui avait été jadis la plus intelligente et la plus civilisée, qui avait été la première dans la philosophie, dans les arts et dans les lettres, qui avait jeté en Italie, en Asie et dans le monde entier les germes de si grands progrès, la Grèce, n'avait pas donné de chefs à l'empire; et, pour son malheur, son tour vint trop tard. La Grèce fit un seul empereur, et cet empereur fut Julien. Pourquoi celui qui s'intitulait l'héritier de tant de grands hommes et le dépositaire d'une civilisation si haute, pourquoi ce disciple de Platon ne fut-il sur le trône qu'un sophiste impuissant, persécuteur du progrès et de la vérité?

Assurément, deux siècles plus tôt, Julien eût été un bon empereur. Mais à l'époque où il parut, quand

des lumières nouvelles brillaient déjà sur le monde, ce fils de la Grèce devait périr par où la Grèce elle-même mourait. Ce n'est pas tout d'avoir été la première nation du monde ; il fallait rester à ce rang, et, pour cela, marcher toujours en avant (1). La Grèce n'avançait plus. Immobile dans la stérile contemplation d'un passé glorieux, et trop cher, elle se croyait toujours à la tête des peuples quand elle était menacée déjà d'en être bientôt le dernier. Julien partagea cet aveuglement ; jamais homme n'a moins compris l'immense évolution que le monde accomplissait autour de lui. Il s'est jeté en travers de la vérité, non comme tant d'autres pour chercher une excuse à ses vices dans les complaisances de l'erreur ; car Julien fut un homme vertueux ; mais par orgueil, et par le pire des orgueils, par cet orgueil d'école, qui fait croire à un homme que le monde entier doit céder aux fantaisies de son esprit ou aux visions de sa secte. L'échec de Julien fut la condamnation de la Grèce. Puisqu'elle ne pouvait plus, même avec la puissance impériale à son service, produire autre chose qu'une nouvelle persécution du christianisme, c'est que son rôle était fini ; c'est qu'elle allait disparaître de l'histoire. Il ne nous reste à raconter que la crise de sa dernière heure.

(1) Plutarque (*Reipub. ger. præcepta*) raille déjà ses concitoyens, qui se croyaient toujours le premier peuple de l'univers.

CHAPITRE XX.

LA GRÈCE AU TEMPS DE THÉODOSE ET L'INVASION D'ALARIC.

(363-395 ap. J.-C.)

Les réactions, quand elles échouent, précipitent les révolutions. Après la mort de Julien, le christianisme effrayé d'avoir vu son existence même remise en question par l'autorité impériale cinquante années après l'édit de Milan, montra ouvertement la volonté d'en finir avec l'ancien culte, et de briser tout ce qui se rattachait à la tradition hellénique.

Tout le monde, au reste, sentit bien que la réaction païenne expirait avec son auteur. L'armée que Julien avait emmenée en Perse était composée en majeure partie de païens ; néanmoins elle élut elle-même pour empereur un chrétien, un orthodoxe.

Jovien mourut au bout de quelques mois. Durant les premières années du règne de Valens, qui lui suc-

cède en Orient, et jusque vers 370, le polythéisme en Grèce ne fut pas encore très-vivement attaqué. Il est vrai que dès 365, la célébration des mystères d'Eleusis faillit être interdite. Ils attiraient encore un immense concours de peuple. Aucune fête religieuse n'était plus solennelle à Athènes. Prætextatus, proconsul d'Achaïe et païen lui-même, demanda grâce pour ces cérémonies qu'il voyait, disait-il, « bienfaisantes et salutaires; les abolir serait rendre aux Grecs la vie insupportable, en leur enlevant ce qui l'embellissait le plus à leurs yeux (1). » Ses représentations furent écoutées; car la onzième année du règne de Valens, les mystères étaient encore célébrés (2). A la même époque, un effroyable tremblement de terre ébranla toute la Grèce, et y causa de grands ravages; l'Attique seule fut épargnée. L'historien Zosime, dévot païen, raconte qu'un vieux prêtre, appelé Nestorius, avait offert, sur la foi d'un songe, des honneurs particuliers au héros Achille pour prévenir le fléau qui menaçait la ville (3). Les magistrats d'Athènes, chrétiens sans doute, ou du moins fort ébranlés dans leur foi au paganisme, avaient refusé de sacrifier au nom de la ville, malgré les instances de Nestorius.

Le paganisme fut attaqué plus violemment vers la fin du règne de Valens. On laissait encore au culte obscur et populaire une certaine sécurité. Mais les

(1) Zosime, IV, 3.
(2) En 375. Zosime, IV, p. 736, et Epiphane, *Contre les hérét.*, I, 2.
(3) Zosime, IV, 18. — Ammien-Marcellin, XXVI, 10.

savants, les rhéteurs, les philosophes n'échappaient que difficilement à l'accusation de magie; et ce mot vague et mystérieux, comme celui de sorcellerie à une autre époque, servit de prétextes à de terribles persécutions : « C'était assez, » dit Zosime (1), « d'une réputation de science un peu répandue pour éveiller les soupçons des agents de Valens. » Les livres suspects étaient en hâte jetés dans les rivières, sur les routes. Saint Jean Chrysostôme, encore adolescent, avait ramassé dans la campagne un de ces livres proscrits; il faillit payer de sa vie cette légèreté.

Théodose, fort de ses victoires, de l'unité rendue à l'Eglise par la fin de l'arianisme, résolut le premier d'étouffer entièrement l'ancien culte. Religion tout extérieure, sans dogme et sans morale précise, le paganisme, pour la multitude, survivait seulement dans les formes de son culte; et pour un petit nombre d'esprits délicats, dans les souvenirs d'un passé glorieux auquel il avait été associé. Théodose ne pouvait réussir à supprimer ces regrets poétiques; ils durèrent encore un siècle, en s'adoucissant chaque jour. Mais l'empereur frappa de mort le culte de la foule, d'abord en contrariant par diverses mesures, et enfin en défendant absolument l'offrande d'un sacrifice et la fréquentation d'un temple. Le 27 février 391, un édit formel proscrivit enfin tout acte d'adoration quelconque envers les anciens dieux. Le 27 février 391

(1) Zosime, IV, 14, 15. — Sozomène, VI, 35.

est la date précise de la cessation *officielle* du paganisme. La réaction païenne tentée alors en Occident par le Franc Arbogast et le rhéteur Eugène, n'eut qu'un succès momentané. Un léger indice fait supposer que ce mouvement pouvait avoir des complices, ou du moins des approbateurs en Grèce. L'ambassadeur chargé de porter à Théodose des propositions d'accommodement de la part d'Eugène, était un Athénien. Théodose rejeta ces propositions. Eugène et Arbogast furent vaincus et périrent. Le paganisme avec eux perdait sa dernière bataille. Il n'y eut plus dès lors dans l'empire, à bien dire, de polythéisme organisé, mais seulement des superstitions païennes, locales, divisées, que l'Eglise et l'empereur travaillèrent lentement à détruire, sans y réussir partout complétement.

Il est aisé de comprendre comment ce grand changement amenait la fin de la Grèce, et cela sans qu'elle fût même frappée spécialement. Mais la Grèce, et Athènes en particulier, ne vivaient que du vieux dogme et devaient mourir avec lui. Sans la religion polythéiste, sans les fêtes, les jeux, les processions, les mystères, sans les temples des dieux, sans les beaux-arts qui retraçaient leur image ou leur histoire; sans le théâtre, né du culte et nourri des fables religieuses; sans les écoles, et sans les rhéteurs et les philosophes, qui s'inspiraient uniquement de la tradition païenne, Athènes et la Grèce n'étaient plus rien. Bientôt la fondation d'une université chrétienne à Constantinople, au temps de Théodose II, allait por-

ter le dernier coup à la dernière institution vivante qui fût en Grèce. Bientôt le polythéisme n'aura plus d'autre nom que celui de *paganisme* , qui signifie dédaigneusement le culte du vulgaire, la religion des *paysans*.

Si Athènes, si la Grèce propre avaient eu au quatrième siècle l'intelligence et le courage d'embrasser le christianisme, elles auraient peut-être trouvé dans la jeunesse de la foi les germes d'une vie nouvelle. La Grèce égyptienne, Alexandrie; la Grèce asiatique, Antioche; et la Grèce byzantine, Constantinople, ont tantôt servi l'Eglise, et tantôt l'ont agitée, déchirée par le schisme et l'hérésie; mais enfin elles ont eu leur part dans l'histoire du christianisme, dans l'histoire du moyen âge. La Grèce propre ne survit pas au paganisme; elle descend au tombeau avec la religion des fables, dont elle-même avait créé le charme et la beauté.

Mais jusqu'au dernier jour, son rôle conserva quelque importance et quelque utilité. L'Eglise qui combattait indirectement les rhéteurs et qui allait même les détruire, leur confia jusqu'à la fin de nombreux disciples, ses futurs évêques, tels que les Basile, ou les Grégoire, ou les Jean Chrysostôme. Quand les derniers maîtres païens disparurent, leurs élèves chrétiens recueillirent, quelquefois en les maudissant, ces chefs-d'œuvre que la chaire profane leur avait appris à admirer. Ainsi, comme il est vrai que l'Eglise a transmis l'antiquité à l'Europe, ce sont les rhéteurs grecs, et en particulier les maîtres

d'Athènes qui avaient transmis l'antiquité à l'Eglise.

Cette œuvre faite, et je crois qu'elle était bonne, et qu'il n'eût pas mieux valu (comme l'ont pensé quelques esprits trop ardents) que le passé pérît tout entier pour que le monde fût entièrement renouvelé ; la Grèce n'avait plus qu'à mourir ; ou plutôt à végéter obscurément ; car les nations ne meurent guère ; elles disparaissent.

Quand Théodose expira, laissant deux fils enfants, sur deux trônes à jamais séparés, le péril que le génie et le nom de ce grand homme avait à peine conjuré éclata. Les Barbares étaient partout dans l'empire, sous les noms d'auxiliaires, d'amis et d'alliés ; il n'y avait plus d'armes qu'entre leurs mains, et l'empire ne durait que parce qu'il avait l'art de maintenir son prestige en les opposant les uns aux autres. Les luttes du cinquième siècle sont entre les Barbares fidèles à l'empire et les Barbares révoltés. Le Romain, le provincial ont disparu des armées, et, renfermés dans la vie civile, attendent en tremblant le sort que leur feront les batailles livrées en leur nom.

On se fait en général une idée fausse de l'invasion des Barbares et de la chute de l'empire romain, surtout de la grande invasion dirigée par Alaric. On se figure souvent ce chef envahissant le territoire romain à la tête d'une horde innombrable de Goths indisciplinés et féroces, et attaquant l'empire comme une troupe de brigands attaque des voyageurs désarmés. Ces idées ne sont pas exactes. Ce qui arriva

dans l'empire au quatrième siècle, arriverait encore aujourd'hui, si d'autres peuples commettaient la faute que les Romains ont commise. Supposons que, dégoûtés des labeurs ingrats de la vie militaire, nous fassions aujourd'hui justement le contraire de ce que nous allons faire, et que nous éloignions systématiquement des camps tous les citoyens français, en nous disant qu'il serait plus agréable pour eux, plus profitable au pays qu'ils s'appliquassent d'une façon exclusive à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, aux arts libéraux. Sans doute il nous faudrait des soldats : mais en face de la France, à deux ou trois jours de mer, un peuple pauvre et nombreux, soumis et vaincu par nous, nous offrirait une ressource inépuisable pour suppléer aux vides de nos régiments. Nous enrôlerions tous les Arabes sous nos drapeaux. Ils sont, il est vrai, mal domptés et quasi barbares ; mais ils sont désunis entre eux, et la supériorité de notre race et de notre civilisation nous assurerait le privilége de pouvoir toujours les contenir, même après les avoir armés. Ainsi nos citoyens pourraient se livrer tout entiers aux arts de la paix ; une armée de mercenaires barbares leur coûterait toujours moins cher que tant d'années qu'ils auraient perdues dans les camps. Supposons que nous fassions aujourd'hui ce détestable raisonnement. Dans moins d'un siècle, nos populations amollies et efféminées seraient protégées, contre les dangers du dehors et contre ceux de l'intérieur, par une armée aux trois quarts arabe, et, pour le reste, composée de ce qu'il y aurait de plus misé-

rable et de plus ignorant parmi les prolétaires de la nation. Seule la barbarie mercenaire compterait encore dans les camps des hommes vraiment aguerris, des âmes énergiques et vigoureuses. Qu'arriverait-il fatalement ? C'est que la conduite des armées viendrait peu à peu aux mains des plus intelligents et des plus audacieux parmi ces barbares. Après avoir cessé de donner des soldats, la nation cesserait de fournir des officiers ; et la direction de la force appartiendrait nécessairement à ceux qui seraient la force eux mêmes. Alors qu'un homme surgît, plus distingué à la fois par sa race, par son intelligence, et par son audace, du milieu des barbares dont il serait l'idole ; il dépendrait de cet homme de renverser le gouvernement, qu'il serait censé servir, et de substituer s'il lui plaisait, au fantôme d'une institution ruinée, la réalité de son glaive. Cette histoire ne sera pas la nôtre ; mais elle est exactement celle de l'empire romain. La corruption des sujets et la défiance des princes avait désarmé les citoyens et avait armé des Barbares, pour défendre une patrie qui n'était pas la leur contre d'autres Barbares. Le dénoûment était fatal. Alaric n'a pas envahi l'empire. A la date qu'on nomme celle de sa première invasion (395), il était depuis plusieurs années chef des cohortes auxiliaires. Il avait en cette qualité accompagné Théodose en Italie, et combattu avec l'empereur contre le Franc Arbogast, et l'usurpateur Eugène. Quand Théodose fut mort, et qu'Alaric vit sur le trône le débile Arcadius, son ambition s'accrut. D'intelligence,

à ce qu'on pensa, avec Rufin, ministre d'Arcadius, il demanda le commandement des troupes romaines, qui lui fut refusé. Alors il se révolta, fit révolter ses Goths, et les lâcha contre l'empire. Ce n'est pas là une invasion; mais (qu'il nous soit permis d'emprunter ce mot au vocabulaire politique d'une nation moderne) c'est un *pronunciamento*.

« Alaric, » dit Eunape (1), « suivi de ses Goths, passa les Thermopyles et envahit la Grèce comme un hippodrome ouvert. » Il parut monstrueux aux Grecs que ces portes du pays n'aient pu être défendues, même un seul jour; et cédant à la manie des peuples qui s'abandonnent eux-mêmes, ils expliquèrent tout par la trahison. Les uns accusèrent de complicité Gérontios qui avait été chargé de garder le passage, et Antiochus, proconsul d'Achaïe; les autres dirent que « les porteurs de robes noires » c'est le mot dont se sert Eunape pour désigner les moines, avaient livré les Thermopyles (2).

Alaric s'avança, en descendant la vallée du Céphise, par la Phocide et la Béotie. On massacrait les hommes, on emmenait en esclavage des troupeaux de femmes et d'enfants. Toutes les villes furent rasées, à l'exception de Thèbes, qu'il eût fallu assiéger. Alaric était pressé. Il courait vers Athènes, espérant s'en emparer facilement. « L'étendue de la

(1) Zosime, IV, 736, 745; V, 6. (783), 7, 26. — Eunape, V, 5. — Philostorge, XII, 2. — Paul Orose, VII, 37. — Saint Jérôme, *Ep. III à Héliodore*. — Eunape, *Vie de Maxime*.

(2) Zosime. — Eunape, *Vie de Maxime*.

ville, » dit Zosime (1), « rendait la défense impossible ; et Alaric, maître du Pirée, pensait prendre rapidement les assiégés par la famine. Mais la vénérable antiquité de ses murs devait susciter une protection divine qui la défendit contre le pillage. Je ne dois point passer sous silence l'événement merveilleux qui la sauva; événement bien propre à réveiller la piété de ceux qui l'apprendront. Alaric, en s'approchant des murs à la tête de son armée, vit Minerve, prête à les défendre, en armes, telle que les statues nous la montrent. Elle allait fondre sur les assaillants. Devant les murs se tenait le héros Achille tel que dans Homère il se montre aux Troyens, enflammé de colère, et prêt à venger la mort de Patrocle. » Alaric, effrayé de ces apparitions, accepta des présents, respecta la ville, et s'éloigna vers le Péloponèse (2).

Que faut-il penser de ce récit légendaire? Alaric avait-il vu simplement la statue colossale de Minerve Acropolitaine, qui se dressait derrière les Propylées, le casque en tête, la pique à la main; et l'imagination du barbare avait-elle été vivement frappée de cette œuvre grandiose? Ou bien s'éloigna-t-il à prix d'or, et chargé de la rançon d'Athènes? Ou même le récit de Zosime est-il purement fabuleux; Athènes fut-elle prise et saccagée? Claudien l'insinue, dans

(1) Zosime, V, 5.

(2) Zosime avoue qu'Alaric entra dans la ville, mais il prétend qu'il y entra en ami.

son invective contre Rufin (1). L'Acropole seule en ce cas, comme autrefois le Capitole à Rome, ne serait pas tombée aux mains des barbares.

Stilicon, avec les forces de l'Occident, avait voulu marcher au devant d'Alaric; il s'était arrêté sur l'ordre formel du défiant Arcadius (2), qui craignait moins les barbares que son propre frère : « Ah! si l'on eût combattu, » dit Claudien, « la Grèce livrée n'aurait pas vu de tels désastres; les villes de l'Arcadie et Lacédémone seraient debout; deux rivages n'auraient pas vu fumer l'incendie de Corinthe et des chaînes cruelles n'eussent pas enchaîné les femmes d'Athènes. »

« En ce temps, » dit Eunape (3), « beaucoup d'hommes se tuèrent de désespoir, d'autres périssaient sous les coups des barbares. » Car ce peuple amolli, qui ne résistait pas, ne fut pourtant pas épargné. Eunape nomme deux personnages qui furent tués alors; l'un, Protérius de Céphalonie, sophiste à ce qu'on croit; l'autre, Hilarius de Bithynie, qui s'était fixé à Athènes où Eunape le connut. « Versé dans toutes sortes de sciences, il était surtout peintre si habile qn'on peut dire qu'Euphranor revivait en lui. Hilarius, pris hors d'Athènes, près de Corinthe (4), fut égorgé avec tous les siens. »

(1) *In Rufinum*, II.

(2) Ou plutôt de Rufin, ennemi mortel de Stilicon et tout puissant alors sous le nom d'Arcadius, qui n'avait que douze ans.

(3) Eunape, *Vie de Priscus*.

(4) Ces mots : *hors d'Athènes*, semblent confirmer une partie du récit de Zosime et attester qu'Athènes ne fut pas prise ou du moins fut épargnée.

Les barbares poursuivaient leur route, ravageant tour à tour Mégare, l'Isthme, Corinthe, Argos, Lacédémone. L'invasion d'Alaric marque vraiment la fin de l'antiquité pour la Grèce; tout à la fois sombra. Eleusis fut ruinée, le temple détruit; les mystères abolis. Le paganisme, épouvanté de ces désastres, cherchait à se persuader au moins qu'il les avait prédits. Le dernier hiérophante d'Eleusis, au dire d'Eunape (1), avait annoncé : « que les rites sacrés seraient renversés et persécutés de son temps; qu'il assisterait vivant à leur ruine; que le culte des grandes déesses finirait avant lui; qu'il se verrait déchu de ses honneurs; dépouillé du nom d'hiérophante; mais qu'il ne survivrait pas longtemps à ces calamités. Tout se passa ainsi. » L'année suivante, Olympie fut saccagée après Eleusis. Les jeux cessèrent d'être célébrés. L'un des derniers vainqueurs avait été un Arménien, nommé Varastad, qui devint plus tard roi dans son pays (2). La deux cent quatre-vingt-treizième olympiade achevée cette année-là fut la dernière. On compta dès lors les années par *indictions*, ou depuis la création du monde.

Cependant l'occident s'était ému se sentant menacé lui-même. On profita d'un moment de trêve que les Germains accordaient à la frontière du Rhin, pour tenter d'arracher la Grèce aux Barbares qui l'écrasaient depuis plusieurs mois : « La mer Ionienne, »

(1) Eunape, *Vie de Maxime*.

(2) Moses Chorensis, III, 40. — Cédrénus, I, 326.

dit Claudien, « se couvre de navires ; les vents se fatiguent à gonfler tant de voiles. Neptune ouvre au-dessus de l'abîme une voie aisée à la flotte qui sauvera Corinthe... Les chariots barbares roulent dans le sang ; la jeunesse vêtue de peaux de bêtes est moissonnée par la maladie, par le fer ; le Lycée, l'Erymanthe n'ont plus d'ombrages ; leurs forêts sont tombées sous la hache pour fournir à tant de bûchers... Que Corinthe secoue ses cendres ; que le Spartiate et l'Arcadien rassurés foulent aux pieds les monceaux de cadavres barbares ; et que la Grèce épuisée respire après ses désastres vengés (1). »

Cette description ampoulée indique mal ce qui se passa réellement, et l'histoire ne supplée qu'à demi aux mensonges de la poésie. Nous savons que les Barbares furent cernés par Stilicon sur le mont Pholoé, en Arcadie ; les Goths, enivrés et corrompus par un pillage qui durait sans combat depuis plusieurs mois, n'avaient plus ni vigueur, ni discipline ; ils furent vaincus et en partie détruits ; mais au lieu de les prendre ou de les massacrer jusqu'au dernier, comme il pouvait faire, Stilicon laissa s'échapper par l'isthme de Corinthe les restes de l'armée barbare, avec son chef Alaric. Peut-être souhaitait-il de ne pas détruire entièrement l'ennemi qui contenait l'empire d'Orient, Arcadius et ses ministres, rivaux acharnés de Stilicon et des armées d'Occident. Quoi qu'il en fût, Alaric, à demi vaincu, parut encore assez redou-

(1) Claudien, quatrième consulat d'Honorius.

table au lâche et impuissant gouvernernement de Constantinople pour qu'on se résignât à le fléchir et à faire cesser le pillage de l'empire en lui abandonnant l'Illyrie, et en le nommant *maître de la milice*. La femme d'un barbare put dire à son époux, dans les vers de Claudien (1) : « Celui qui ravagea l'Achaïe et l'Epire impunément est le maître de l'Illyrie.... Heureuses les femmes dont les maris ont conquis tant de villes, ravi, par de grands exploits, les dépouilles dont elles sont ornées ; les belles filles d'Argos, de Thessalie ou de Sparte sont leurs esclaves. »

Le dernier poëte romain, aux gages de tous les vainqueurs, écrit ailleurs, dans son enthousiasme pour Stilicon : « Grâce à ton bras, la Grèce ressuscite; elle relève sa tête malade du milieu des flammes (2). » Mais, en vérité, la Grèce ne devait plus renaître ; Alaric avait porté le coup suprême au peu de vie qui lui restait encore (3).

Du cinquième siècle au commencement du treizième, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où se fondèrent en Morée, à Athènes, à Thèbes, les baronnies françaises, conquête imprévue de la quatrième croisade, la Grèce, en sept cents ans, est à peine nommée dix fois dans l'histoire. Et pourtant elle existe encore, dépeuplée, mais non déserte. Quelques philosophes de l'école alexandrine, réfugiés à Athènes, s'y trans-

(1) Claudien, *In Eutrop.*, II.
(2) Claudien, *A Stilicon*, I.
(3) Une loi du code Théodosien réduit au tiers le tribut de la Grèce à cause des ravages qu'Alaric y avait faits.

mettent mystérieusement, jusqu'au commencement du sixième siècle, la tradition d'une métaphysique profonde, qui demeure incompréhensible et à peu près inconnue à leurs concitoyens. Proclus, à Athènes, au cinquième siècle, est comme un phénomène isolé, qui n'a pas de racines en Grèce, et qui n'y porte point de fruits (1). Ce n'est pas qu'Athènes ait perdu en un jour cette politesse qui faisait sa gloire ; elle donne encore naissance à plusieurs impératrices ; à la savante Eudocie, ou Athénaïs, femme de Théodose Second, et fille de Léontios, le dernier sophiste athénien dont nous possédions le nom ; quatre siècles plus tard, à la célèbre Irène. Au neuvième siècle, Basile le Grand visite le Parthénon ; ses soldats, franchissant les contreforts du Taygète méridional, découvrent la péninsule oubliée du Magne, où l'on adorait encore les divinités païennes. De nombreuses tribus slaves s'infiltraient cependant en Grèce, et y fondaient des colonies qui couvrent encore une partie du sol, et se distinguent, par un type et une langue à part, des descendants des Grecs, dont ils n'ont pas beaucoup, quoi qu'on ait dit, corrompu la pureté de race. Mais tout ce travail humain, silencieux et monotone, ressemble plus à la végétation d'une forêt qu'au développement libre d'une nation; et il s'accomplit sans laisser de vestiges dans l'histoire.

Ainsi, l'existence historique de la Grèce se pro-

(1) L'École platonicienne fut définitivement supprimée par Justinien en 529.

longea cinq siècles et demi après la perte de son indépendance politique.

Au début de cette étude, nous l'avons vue périr comme nation libre. Après Alaric, elle disparaît, pour ainsi dire, et s'efface, comme province distincte de l'empire. Elle cesse d'être libre après Philopœmen; on pourrait dire qu'elle cesse d'être après Alaric. Les générations continuent à se succéder sur ce sol autrefois illustre, et désormais oublié. Mais s'il reste là des hommes, il n'y a plus là de nation.

Nous avons étudié précédemment les causes qui avaient amené pour la Grèce la perte de son indépendance politique. Nous avons montré comment elle cessa d'être libre, parce que la fureur des partis, ou plutôt des intérêts, opposés entre eux, ou qui se croyaient opposés, fut poussée à ce point qu'ils aimèrent mieux transiger à l'envi avec l'ennemi commun, avec l'étranger, et subir sa domination, que de consentir à transiger entre eux, et à se supporter les uns les autres. La Grèce libre a péri par l'indiscipline sociale.

Nous ne pouvons terminer ce récit sans nous demander comment la Grèce cessa d'exister, même comme nation sujette et déchue, et fut, pour ainsi dire, rayée de l'histoire.

Tant de provinces romaines ont ressaisi, après la chute de l'empire, les débris de leur nationalité, et recommencé une vie personnelle, une carrière libre et glorieuse! Pourquoi la Grèce n'eut-elle pas le même bonheur?

Attribuera-t-on, ainsi que l'ont fait plusieurs historiens, la naissance des nations modernes à l'invasion barbare qui, dit-on, les retrempa et les rajeunit dans un sang nouveau? Ce serait exagérer singulièrement l'œuvre des barbares, et l'histoire aujourd'hui réagit contre cette fâcheuse tradition d'expliquer tout le moyen âge par l'entrée de quelques hordes franques ou gothiques sur le territoire de l'empire. Ce fut assez pour renverser, il est vrai, l'empire d'Occident; mais sous les ruines de l'empire, les nations se retrouvèrent; et les barbares donnèrent bien des dynasties aux nations; mais ils ne fondèrent pas les nations; elles existaient avant eux; elles existèrent après eux; elles les absorbèrent, et elles leur survécurent.

D'ailleurs la Grèce aussi fut envahie, et envahie dix fois, du quatrième au neuvième siècle; et les Slaves ne réussirent pas à refaire d'elle une nation.

Peut-être l'histoire du quatrième siècle explique-t-elle en partie la fin de la Grèce. A l'heure où tout ce qu'il y avait d'énergie et de vigueur dans le monde romain se concentrait dans le christianisme, — et c'est là un fait trop évident pour qu'on le puisse contester, — la Grèce, n'ayant d'yeux et d'amour que pour son passé, s'obstina dans la foi païenne, et tout ce qui chez elle vivait encore d'une certaine vie et brillait d'un certain éclat demeura païen jusqu'au bout : les mystères, les jeux, les écoles, les sophistes, les poëtes, les philosophes. Quand tombèrent ces institutions, désormais surannées, rien ne les remplaça qu'un christianisme officiel et stérile, où la foi

ne produisit pas les merveilles qu'elle enfantait ailleurs. Peut-être qu'à la date où le pays fut vraiment converti (et pour le Magne il faut retarder cette date jusqu'au neuvième siècle) l'Eglise orientale affaiblie, divisée, toute aux subtilités d'une théologie raffinée et desséchante, avàit déjà perdu cette foi simple et pure, cette charité, cette ardeur qui transportaient les premiers apôtres, et, en convertissant le monde, ne changeaient pas seulement des mots et des formules, mais, avant tout, transformaient les âmes.

FIN.

TOULOUSE. — IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE V.

Polybe. Réaction démocratique en Grèce. Rupture avec Rome. Métellus et Mummius, Critolaos et Diéos. Défaite de Leucopétra. Destruction de Corinthe.

CHAPITRE VI.

Isolement des cités; indépendance municipale; esclavage politique. Prépondérance de l'aristocratie. Conditions différentes des cités. Province d'Achaïe. Rôle de Polybe, et jugement sur ce rôle.

CHAPITRE VII.

Corruption de l'esprit public et des mœurs privées. Affaiblissement du sentiment religieux. Décadence de la philosophie. La philosophie grecque à Rome. Influence de l'esprit grec sur la politique romaine.

CHAPITRE VIII.

Mithridate. Aristion à Athènes; sa tyrannie. Sylla en Grèce. Siège d'Athènes. Prise et sac de la ville. Ruine de la Grèce.

CHAPITRE IX.

La piraterie en Orient. Déprédations des Corsaires en Grèce. Expédition de Pompée. Destruction de la piraterie. Pompée à Athènes.

CHAPITRE X.

Education grecque de Cicéron. Cicéron à Athènes. Atticus. Cicéron revoit la Grèce en gagnant la Cilicie. Le fils de Cicéron à Athènes. Influence de la Grèce sur Cicéron.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

Libr.